



**Grace O'Malley  
- T2 - Loin de  
l'Irlande**

**Ann Moore**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

ANN  
MOORE

Loin  
de  
l'Irlande

Éditions

Presses  
de la Cité



Veuve de fraîche date, Grace O'Malley embarque sur l'un des "bateaux de la famine" qui emmènent des milliers d'Irlandais loin de leur île, frappée par la guerre et la misère, vers le Nouveau Monde. Ce départ est un déchirement pour la jeune femme non seulement elle quitte sa terre natale, mais elle doit laisser derrière elle son père et son fils nouveau-né, trop faible pour supporter le voyage. Au terme d'une éprouvante traversée, Grace arrive enfin à New York. Elle y retrouve son frère Sean, qui l'attend depuis des mois. Mais, alors que celui-ci est enthousiasmé par l'énergie qui émane de la grande ville, Grace découvre l'autre versant du rêve américain, avec son cortège de misère et d'injustices... Après Grace O'Malley (Presses de la Cité, 2003), Ann Moore fait revivre avec bonheur son héroïne, qui va devenir une figure emblématique de l'immigration irlandaise. Le destin de Grace prend alors une dimension bouleversante et universelle.

# Ann Moore

## LOIN DE L'Irlande

La mer d'Irlande était loin derrière eux à présent. Le bateau commençait à remonter le fleuve Mersey dans un épais brouillard, et l'on n'entendait plus que le claquement sec des voiles que l'équipage bordait pour saisir le moindre souffle de vent. Il restait à peine trois milles à parcourir jusqu'au port, et les passagers s'étaient rassemblés sur le pont, attentifs et muets, essayant de se préparer à ce qui les attendait maintenant qu'ils avaient quitté leur monde et s'apprêtaient à en découvrir un nouveau.

Un faisceau de lumière transperça soudain la brume, et un murmure courut dans la foule. Maintenant, on distinguait le halo jaune des torches sur les rives, et l'ombre massive des entrepôts à l'arrière-plan. A mesure que le navire se rapprochait du port, des silhouettes fantomatiques, enveloppées dans un manteau de brume, apparaissaient furtivement dans la lumière vacillante, pour disparaître aussitôt : des charrettes chargées, des hommes à cheval, des marins, des marchands, des immigrants, des réfugiés, toute une armée d'ombres dont les éclats de voix se mêlaient dans un brouhaha haché et lointain.

Gracelin O'Malley se pencha vers sa fille, qui la regardait avec de grands yeux.

— C'est Liverpool, murmura-t-elle.

Tous les passagers se massèrent sur le pont, tenant fermement de leurs mains froides leurs paquets et bagages, les pères et les mères comptant les têtes de leurs enfants, resserrant les langes des bébés pour les protéger de la nuit humide et glaciale de novembre. La plupart étaient des paysans que les villes d'Irlande suffisaient à impressionner, et qui n'étaient absolument pas préparés à ce qui les attendait ici. Grâce les regardait. Elle les connaissait bien : les vieux dont le visage portait les stigmates d'années d'effort, de sacrifice, de fatigue et de chagrin ; les familles de huit, neuf, dix enfants, serrés les uns contre les autres, les plus grands portant les plus petits ; des mères seules aussi, un bébé contre leur sein, un autre à peine plus âgé sur la hanche, les aînés accrochés à leurs jupes ; et

les jeunes paysannes qui rêvaient d'une place dans une grande maison avec une demi-journée de congé par mois, d'un mariage avec un brave homme jouissant d'une belle situation, d'enfants qui ne mourraient pas en bas âge. Les plus âgées, celles que l'on disait déjà vieilles filles, ne se mêlaient pas aux autres. Elles ne demandaient rien de plus qu'un travail à l'usine, une chambre à partager, un repas quotidien. Personne ne les remarquait. Quant aux hommes, ils jouaient les fiers en se donnant de grandes bourrades, mais eux aussi jetaient des regards inquiets en direction de la foule massée sur le quai en contrebas. Les plus vieux, au visage buriné et à l'allure bourrue, avaient relevé leur col et rabattu leur casquette sur leurs yeux, enfonçant leurs mains calleuses dans leurs poches élimées.

Grâce regardait tous ces gens à l'allure misérable, et songeait qu'ils étaient parmi les plus chanceux : ils avaient réussi à fuir la souffrance et la terrible famine. Ils étaient conscients de cette chance. Dans leur attitude quelque chose trahissait une forme de soulagement, malgré la gêne, l'humiliation même, pour les plus âgés d'entre eux. Car ils s'en remettaient à présent au pays qui les avait mis à genoux, l'Angleterre. Ils allaient ramper pour obtenir d'elle un logement, de la nourriture, et le passage vers une vie meilleure, comme des mendiants, alors qu'ils savaient, au fond de leur cœur, qu'ils étaient des rois. Mais les rois n'abandonnent pas leur pays ni leurs sujets... Aussi gardaient-ils les yeux baissés et ne parlaient-ils que lorsqu'on leur adressait la parole.

Certains poursuivraient le voyage jusqu'en Australie, espérant rejoindre une famille déportée à Van Diemen's Land<sup>(1)</sup>.

D'autres achèteraient un billet à bas prix pour le Canada ; mais, parmi ces derniers, nombreux seraient ceux qui finiraient par reprendre la route du Sud pour traverser la frontière et gagner le pays voisin : les Etats-Unis d'Amérique.

Ceux qui avaient un peu plus d'argent pouvaient s'offrir directement le voyage pour Boston ou New York, et savaient qu'ils se fondraient parmi leurs compatriotes ; mais ceux qui avaient dépensé leurs derniers pennies pour traverser la mer d'Irlande seraient contraints de se battre pour obtenir ici un travail, n'importe lequel, et un endroit pour dormir sur un plancher quelconque, dans une mansarde des sordides quartiers irlandais que l'on trouvait à présent dans toutes les grandes villes anglaises. Quelques-uns, des hommes jeunes venus louer leurs bras chaque été dans les champs et qui connaissaient bien cette terre, tenteraient peut-être leur chance en s'enfonçant dans le pays. D'autres encore partiraient vers le nord,

en direction de l'Écosse. Mais pour la plupart de ceux qui se massaient sur le pont ce soir-là, le voyage s'arrêtait ici, à Liverpool.

— Maintenant, ne lâchez plus Mary Kate, et restez bien avec moi quand on descendra, ordonna Julia Martin d'une voix ferme, en inspectant les quais avec l'expression d'un général sur le point d'engager une bataille. Et méfiez-vous de ces maraudeurs, là-bas, ils vont partir en courant et pourraient bien essayer d'attraper votre sac ou Mary Kate au passage pour vous forcer à les suivre Dieu sait où.

— C'est comme ça qu'ils gagnent leur vie, murmura Grâce en se remémorant la lettre de son frère à propos du port de New York.

— Oui, eh bien, laissons-les la gagner sur le dos de quelqu'un d'autre, rétorqua Julia.

Elle posa sur les hommes un regard hostile.

— Nous, au moins, nous savons où nous allons, ajouta-t-elle.

— Peut-on y aller à pied ? interrogea Grâce en nouant soigneusement l'écharpe de Mary Kate sous son petit menton.

Julia hésita. L'adresse et les indications qu'on lui avait données lui semblaient bien floues maintenant qu'elle se trouvait entre ces énormes entrepôts et ces grands bâtiments qui laissaient à peine entrevoir le labyrinthe des rues derrière eux.

— Je ne sais pas vraiment, admit-elle. Mais nous ferions mieux de ne pas nous attarder ici en ayant l'air perdues, sinon ces voleurs seront sur nous en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Elle palpa la bourse attachée dans la doublure de sa jupe.

— Je vois des fiacres dans la rue principale en bas, mais d'abord il nous faut traverser cette foule et descendre jusque-là.

Elle désignait du doigt une rue à peine visible dans le brouillard.

— Une fois que nous serons sur la rue principale, nous arrêterons la première voiture venue, et je donnerai l'adresse au cocher comme si je savais exactement où nous allions. Comme ça il sera moins tenté de profiter de nous.

Grâce fronça les sourcils.

— Ne devrais-je pas connaître l'adresse moi-même, au cas où nous serions séparées ?

— Nous ne serons pas séparées, rétorqua Julia d'un ton catégorique. Restez donc à côté de moi.

— J'ai beau avoir confiance en vous, il est hors de question que je quitte

ce bateau avant que vous me disiez où nous allons.

Julie regarda la frêle jeune femme au visage tendu dont elle avait la charge, et songea que sa réaction était bien naturelle pour quelqu'un qui avait été coupé de tous les siens, à l'exception de la petite fille qui se tenait à côté d'elle, agrippée à son bras.

« C'est un miracle qu'elle ait encore le courage de se battre », se dit-elle.

— Nous allons au numéro 4 de Prince Edwin Street. Une certaine Mme Brookshire nous attend.

Le visage de Grâce se détendit, et elle acquiesça lentement.

— Merci. Merci, répéta-t-elle.

Une fois de plus, Julia fut émue par cette femme, par le courage avec lequel elle avait su faire face à toutes les épreuves qu'elle avait endurées, alors qu'elle-même se sentait à présent complètement démunie. Elle ne pouvait s'en prendre à personne ; c'était elle qui, lorsque William Smith O'Brien avait annoncé la mort de McDonagh, avait insisté pour aider la femme de ce dernier à quitter l'Irlande. Et maintenant elle était là, contrainte de tenir sa promesse et d'aider Grâce.

— Bon, dit-elle pour couper court à ses propres réflexions, je vais porter ces sacs. Vous n'avez qu'à prendre celui-ci sur vos épaules. Et tenez bien Mary Kate.

Grâce obéit en baissant les yeux vers sa fille et en serrant plus fort sa petite main dans la sienne.

— Allez, lui dit-elle avec un sourire, en route pour une nouvelle aventure avec ta pauvre maman !

Mary Kate hocha gravement la tête, sans rien dire. Elle était bien trop calme pour une enfant de trois ans, et Grâce se jura pour la centième fois que bientôt elle vivrait dans le bonheur, et non plus dans le chagrin.

Attentives à rester ensemble, elles suivirent la file des silhouettes qui débarquaient et se retrouvèrent bientôt au cœur de la pagaille du port.

— Par ici ! cria Julia, tirant Grâce et Mary Kate à travers la foule en direction de la rue où elles pourraient trouver un fiacre.

Soudain, Grâce chancela sous l'effet d'une violente secousse : on essayait de lui arracher son sac d'un côté, tandis qu'on tirait Mary Kate de l'autre. Elle résista pour ne pas lâcher prise alors que la petite fille poussait un cri perçant et décochait un coup de pied à l'homme qui la tenait.

— Aïe ! Bonté divine ! s'exclama-t-il en se frottant le tibia.

Je voulais seulement vous aider, m'dame ! J'peux vous trouver un bon



logement, j'vous jure ! Bon souper garanti ! Je suis votre serviteur, m'dame !

Il insistait, tout en essayant de s'approcher encore de Mary Kate, qui lui donna un autre coup de pied.

Son acolyte leur tint à peu près le même discours : lui aussi leur offrait ses services, les meilleurs ! Il refusait de lâcher le sac de Grâce, si bien que celle-ci suivit l'exemple de sa fille et lui administra à son tour un coup de pied. Elle fut prise de pitié quand elle vit le jeune voleur tomber à genoux en hurlant de douleur. Ils jouaient les durs, mais ils étaient si maigres, si misérables... L'un d'eux ne portait que des haillons, et de vieux chiffons lui tenaient lieu de bottes.

— Pardon, dit Grâce en reculant. Je suis désolée... Je..

Julia ne la laissa pas finir.

— Fichez le camp, espèces de crapules ! cria-t-elle. Sinon j'appelle les gardes !

Elle leur asséna quelques coups de sac, puis attrapa le bras de Grâce et l'entraîna vers la rue. Les deux larrons ne les poursuivirent pas longtemps : en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Grâce les vit aborder un groupe de jeunes filles timides qui s'étaient rassemblées sous un lampadaire. Elle comprit alors que l'endroit fourmillait de gredins, jeunes ou moins jeunes, très serviables au premier abord, mais dont le seul but était d'abuser les immigrants en les forçant à les suivre n'importe où. Perdus, nombre de nouveaux arrivants se laissaient facilement berner, et se retrouvaient dans des ruelles sombres et étroites, loin du port, de leurs amis ou même de leur famille, sans pouvoir compter sur le moindre secours. A cette pensée, le cœur de Grâce s'emplit d'anxiété.

Elles empruntèrent une rue transversale qui les mena jusqu'à un grand boulevard. Là, Julia chercha des yeux un fiacre, en avisa un de l'autre côté de la chaussée et leva le bras pour indiquer au cocher qu'elles allaient traverser. Sur l'avenue mal éclairée, les chevaux, fiacres et charrettes se croisaient sans cesse, surgissant du brouillard sans crier gare.

Grâce souleva instinctivement Mary Kate pour la prendre dans ses bras, et laissa échapper un cri de douleur.

— Posez-la immédiatement ! ordonna Julia. Vous ne devez rien porter de lourd, le docteur l'a dit ! Vous êtes à peine remise de vos couches !

Grâce reposa doucement l'enfant à terre et expira longuement, luttant contre la douleur qui lui enflammait le ventre. Clignant des yeux pour chasser ses larmes, elle reprit la main de la petite fille et tint celle-ci fermement contre elle alors qu'elles entreprenaient de traverser la rue.

— Ça va ? demanda Julia d'un ton radouci lorsqu'elles furent parvenues de l'autre côté.

Grâce se contenta de hocher la tête, n'osant articuler le moindre mot. Elle regarda Julia tendre leurs sacs au cocher, hisser Mary Kate dans la voiture, puis se retourner vers elle pour lui donner la main. Elle la saisit et parvint à grimper à son tour. Une fois assise, elle pressa ses mains sur son ventre, priant pour que la douleur s'en aille et pour qu'il n'y ait pas de sang...

— Prince Edwin Street, s'il vous plaît ! cria Julia au cocher.

Ce dernier se retourna sur son siège pour regarder à qui il avait affaire. Il observa la qualité du manteau et du chapeau de Julia, celle des bagages, leurs chaussures fines... Puis il hocha la tête comme s'il venait de parvenir à une conclusion.

— Faites excuse, mesdemoiselles, dit-il en soulevant sa casquette, mais votre course vous coûtera plus que votre logis à Prince Edwin Street.

— C'est notre affaire, rétorqua Julia en se redressant. Allez, en route.

Le cocher fronça les sourcils et mâchonna un instant son mégot de cigare.

— M'excuse encore, insista-t-il, mais vous ne ressemblez pas au genre de femmes qui habitent dans c'te rue.

— Ah oui, et pourquoi donc ?

— C'est que, vous savez, ils dorment à dix par chambre, dans c'coin-là ! Peut-être que vous aurez des couvertures, ou peut-être pas, mais en tout cas vous partagerez votre chez-vous avec des étrangers, et comme vous êtes des dames, et avec une petite, en plus...

— Nous avons tout prévu, assura Julia. Nous avons une chambre réservée seulement pour nous.

— Bien, tant mieux...

Le cigare se promenait d'une commissure des lèvres à l'autre.

— Moi, ce que j'en dis, reprit-il, sauf votre respect, mademoiselle, c'est que votre logis sera rempli de gens qui ne seront pas de votre étoffe, si vous voyez ce que je veux dire. Et je préfère vous prévenir, pour votre bien, que Prince Edwin Street est connue pour ce qui y grouille, sans parler de ce qui donne la fièvre...

— Ce qui y grouille ? répéta Julia. Vous voulez parler des poux ?

— De ce qui se fourre dans vos cheveux et partout ailleurs, mademoiselle. La plupart de ces Irlandais qui débarquent des

bateaux ne sont pas de votre milieu et, même s'ils ne s'en rendent pas compte, ils sont couverts de bestioles et d'autres choses encore, pardonnez-moi, mademoiselle. Ils sont plus d'un à mourir avant même d'arriver là où ils devaient aller. Et je ne vous parle pas de l'alcool, des excès de langage... Bref, c'est pas un endroit pour des femmes comme vous, c'est tout ce que je dis.

— Je vois, dit Julia avec un léger froncement de sourcils. Et où devrions-nous aller, selon vous ?

— Eh bien, il y a le mari de la cousine de ma femme qui tient une jolie petite auberge pas loin d'ici, le King George Hôtel, ça s'appelle. C'est propre, ça je vous le jure sur la tombe de ma mère, et vous aurez une chambre rien que pour vous avec de l'eau fraîche le matin et un vrai petit déjeuner, avec du bon thé, et pas du pain sec. Raisonnable comme prix, en plus, même si je dois vous prévenir que ça vous coûtera bien sûr un peu plus que sur Prince Edwin Street.

Il tira sur son cigare avec l'air satisfait de celui qui croit sa cause gagnée.

Sondant Grâce du regard, Julia vit les yeux de la jeune femme se poser, interrogateurs, sur l'endroit où était dissimulée sa bourse, dans l'étoffe de sa jupe. Elle répondit d'un imperceptible hochement de tête : elles avaient suffisamment d'argent.

— D'accord, trancha Julia. Vous nous avez convaincues. Nous espérons seulement que vous avez été honnête en vantant l'auberge de vos cousins. Conduisez-nous chez eux.

Le cocher remit sa casquette et esquissa un sourire triomphant.

— Tout de suite, mesdames !

Et il fouetta son cheval pour le faire avancer.

Le trajet ne fut pas long, mais suffisamment pour que Grâce se rendît compte qu'elles venaient sans doute d'échapper à une nuit affreuse. Alors que la voiture progressait dans le dédale des rues sombres, les roues glissant et les sabots claquant sur le pavé gras, elle aperçut à plusieurs reprises des portes qui s'ouvraient pour accueillir des groupes de voyageurs. Dans ces taudis, on distinguait dans l'ombre des couloirs de longs ballots de guenilles... Elle comprit qu'il s'agissait des pauvres hères qui avaient élu domicile là, à même le sol. A travers des fenêtres vaguement éclairées, dont certaines donnaient plus bas que le niveau de la rue, elle revit encore et encore ces logements misérables pour les immigrants. La plupart étaient d'ailleurs sans doute déjà bien

heureux d'avoir trouvé un toit. Ici ou là, un violoniste jouait, et des bandes de jeunes gens se tassaient sous les porches en se passant une bouteille. De temps à autre, une femme dont on ne pouvait déterminer l'âge tant elle portait de fard et de rouge à lèvres surgissait dans la lumière d'un réverbère à l'approche du fiacre, pour disparaître de nouveau dans l'ombre dès qu'il était passé.

Puis, peu à peu, le décor commença à changer. Les becs de gaz se firent plus nombreux, et plus souvent allumés, les pas de porte plus propres... Ils tournèrent au coin d'une rue, et le fiacre s'immobilisa devant un petit établissement bien éclairé et qui semblait bien tenu. L'enseigne en forme de couronne indiquait : King George Hôtel.

Le cocher les aida à descendre, porta leurs bagages jusqu'à l'entrée et leur présenta fièrement son cousin, Albert Wood. Ce dernier les accueillit chaleureusement et les invita à prendre place près de la cheminée pendant qu'il veillait à ce qu'on leur prépare une chambre. Grâce se laissa tomber dans un fauteuil avec un infini soulagement, et Mary Kate grimpa sur ses genoux. Dans l'entrée, les deux hommes échangèrent une poignée de main, et le cocher repartit non sans avoir empoché la gratification que son cousin lui remit au titre de sa participation aux bonnes affaires de la nuit.

— Famille d'entrepreneurs, chuchota Julia en observant la scène. Il me semble toutefois que nous sommes entre de bonnes mains.

— Entre les mains de Dieu, répondit Grâce en effleurant d'un baiser la tête de Mary Kate.

On les mena à une chambre confortable, meublée d'un lit suffisamment grand pour les deux femmes et d'un petit lit pliant pour Mary Kate. La pièce était située juste au-dessus du salon et bien chauffée par le conduit de cheminée qui montait le long du mur.

Elles se déshabillèrent rapidement et se glissèrent sous les couvertures. Avant même que la lumière fût éteinte, Julia ronflait déjà doucement. Mary Kate s'endormit aussi, d'un sommeil léger et agité. Quant à Grâce, quoique fourbue, elle avait tant de choses en tête qu'elle ne put trouver le sommeil.

« Et dire qu'hier soir, songeait-elle, c'était Dublin qui s'étendait au pied de mon hôtel... Qu'il y a une semaine, je tenais encore dans mes bras mon fils nouveau-né... Et que seulement un jour plus tôt on m'apprenait la mort de son père... »

Elle enfouit son visage dans l'oreiller, priant pour que le sommeil vînt enfin la délivrer de sa peine. Au lieu de cela, les visages tant aimés des membres de sa famille continuèrent à

danser devant ses yeux. Tous étaient morts ou disparus, tous sauf son frère Sean qui l'attendait en Amérique... Tous sauf son vieux père et le bébé abandonnés derrière elle, à Cork. Elle n'avait pas eu d'autre choix que les laisser. Et pourtant... Pourtant...

Une fois de plus, elle se retourna dans le lit, assaillie par la souffrance et le désespoir. Comment avait-elle pu faire une chose pareille ? Dans l'ombre de la nuit, plus rien ne pouvait la convaincre qu'il existait une raison valable pour une mère de renoncer à son enfant. Mais elle l'avait fait, et elle se demandait à présent comment elle trouverait la force de survivre à cela.

— Comment, Seigneur ? murmura-t-elle.

Sa réponse lui apparut soudain, sous la forme d'une douce vision qui lui coupa le souffle : du fin fond de sa mémoire surgit l'image des mendiants qui passaient avec leurs roulottes sur le chemin longeant la maison de son enfance. Là, ce devait être elle, cette fillette espiègle dont les boucles rousses brillaient au soleil du printemps, qui courait dans les bois jusqu'à la mare avec Morgan et Sean, pour jouer pieds nus dans la boue. A présent elle entendait le rire cristallin de sa mère, et ses chansons douces, puis la voix grave et posée de sa grand-mère lui contant une vieille légende ; elle humait l'odeur de tabac chaud de son père lorsqu'il la soulevait dans les airs, revoyait ses épaules robustes penchées sur la terre, derrière la maison...

Et puis la maison elle-même, sa table de bois autour de laquelle ils s'asseyaient chaque jour tous ensemble, le feu qui leur tenait chaud, les icônes que sa mère accrochait au mur, le tapis sur le sol, les rideaux aux fenêtres, l'atmosphère à la fois fraîche et douce, heureuse et sereine, qui y régnait. Et le chemin de terre qui courait dans la verdure, paré de fleurs au printemps, de baies en été, de nichées d'oiseaux qui pépiaient du matin au soir, accompagnant le chant de la rivière toute proche où les saumons dansaient dans l'eau claire, aussi poissonneuse que le bois voisin était riche en gibier. Partout, Gracelin avait couru pieds nus, la joie au cœur et le ventre toujours plein, riant du bonheur de vivre en un tel paradis.

Le sommeil vint enfin la tirer du puits profond où était enfouie son enfance pleine d'amour. Sa main glissa le long du lit, tâtonna jusqu'à rencontrer la forme chaude de sa petite fille. Elle caressa du bout des doigts les cheveux courts et en bataille, avant de poser sa paume apaisante sur l'épaule de l'enfant. Ce simple contact suffit à calmer l'agitation de la

petite fille, qui exhala un soupir et plongea dans un sommeil profond. Sa mère était là et la protégeait, et elle savait aussi que le Seigneur veillait sur elles.

Lorsque les bruits de la rue la tirèrent de son sommeil. Grâce devina que la matinée était déjà bien avancée. Au vacarme des charrettes de livraison qui passaient et repassaient sous les fenêtres de l'hôtel s'ajoutaient les exhortations des commerçants vantant leur marchandise ; les portes s'ouvraient à la volée, on braillait des ordres, des chiens aboyaient, les servantes s'interpellaient en vidant les pots de chambre dans le caniveau ou en secouant des draps aux fenêtres, se disputaient avec le boulanger à propos du prix du pain... Grâce se rappela peu à peu où elle se trouvait, et la raison de sa présence en ce lieu, et elle murmura rapidement une prière pour implorer la protection de Dieu tout au long de cette nouvelle journée.

— Réveille-toi, fillette, dit-elle en se penchant vers Mary Kate pour lui caresser la joue du revers de la main. C'est le matin.

La petite fille ouvrit instantanément les yeux.

— Est-ce qu'on va manger ? demanda-t-elle dans un bâillement.

— Oui, la rassura Grâce, le cœur serré de constater que les premières pensées de son enfant au réveil concernaient la nourriture.

La porte s'ouvrit alors, et Julia, déjà habillée et pimpante, entra en portant un plateau.

— Je me suis dit que nous allions déjeuner ici tranquillement entre nous, annonça-t-elle.

Elle referma la porte d'un coup de talon, et posa le plateau sur une petite table près de la fenêtre.

— Alors, qui veut du thé ?

— Mary Kate, dit timidement la petite fille en se redressant dans son lit.

— Bien sûr que Mary Kate veut du thé ! répéta Julia avec un grand sourire.

Elle remplit une tasse de lait, l'agrémenta d'une généreuse cuillerée de sucre, avant d'y verser un peu de thé.

— Voilà un petit pain chaud pour nous donner des forces ! Nous en aurons besoin pour affronter la journée qui nous attend. Viens t'asseoir à table ici, Mary Kate, et mets cette couverture sur tes épaules.

La petite obéit, et inclina la tête pour murmurer son béné-

dicité avant de mordre dans le petit pain, les yeux pétillants de plaisir tant il était moelleux.

Julia prépara deux autres tasses de thé accompagnées de deux petits pains, et posa le plateau près du lit. Elle tendit sa part à Grâce, puis s'assit à côté d'elle.

— J'ai bien peur d'avoir de mauvaises nouvelles, dit-elle calmement. Je suis allée confirmer vos places sur l'*Eliza J*, mais le départ est reporté. Il y a eu une tempête pendant la dernière traversée, il a fallu faire des réparations sur le bateau, et elles prennent plus de temps que prévu. Il nous faut attendre quatre jours supplémentaires.

— Voilà qui n'est pas rassurant, dit Grâce en jetant un regard inquiet vers le ciel gris et menaçant.

— C'est vrai, admit Julia. Mais de tous les bateaux qui vont en Amérique, l'*Eliza J* est le plus fiable. L'ami de William vous a réservé une place, et le capitaine a très bonne réputation. Il est américain, or on dit que les bateaux des Américains sont les meilleurs. Et puis il possède des parts du navire, donc il a dû faire de bonnes réparations. Avoir un bon capitaine, c'est l'essentiel. Il y en a tant d'autres qui font des rafistolages à la va-vite, ou qui se perdent en route et se retrouvent à court de provisions, ou qui heurtent un iceberg, surtout à cette période de l'année, ou encore qui disparaissent dans une tempête sans que personne sache jamais ce qui est arrivé...

Elle se rendit soudain compte que Grâce l'écoutait avec un air effaré, et s'interrompit.

— Pardon, s'excusa-t-elle. Mon père m'a toujours dit que j'avais autant de tact qu'un ouragan. Ne faites pas attention à ce que je raconte.

Elles gardèrent le silence un moment, évitant de se regarder.

— Quatre jours, donc, dit enfin Grâce. Au moins. Comme l'hiver arrive, la traversée va devenir plus risquée, et les bateaux se feront plus rares.

Julia approuva d'un signe de tête.

— Est-ce qu'il vaut mieux trouver de la place sur un autre navire qui partirait tout de suite, ou attendre que celui-ci soit réparé ? Et si nous décidons d'attendre, avons-nous assez d'argent ?

Julia se mordit la lèvre.

— Il y a une réserve d'argent pour acheter des provisions et des vêtements, dit-elle en détournant les yeux. William a été généreux... Et les autres aussi.

— Les autres ? Dont vous ? interrogea doucement Grâce.

Julia ignore la question.



— Vous devriez pouvoir rester ici une semaine et avoir assez pour vous nourrir toutes les deux, et peut-être aussi pour vous acheter des manteaux et des bottines plus chaudes, ainsi qu'une couverture.

— Et si le bateau n't pas prêt dans une semaine ?

— Je ne sais pas. Bien sûr, si vous restez ici, vous finirez par manquer d'argent, même en comptant une bouche de moins à nourrir, puisque je serai repartie pour l'Irlande.

Elle fronça les sourcils et réfléchit un instant.

— Je pourrais envoyer quelqu'un d'autre vous porter de l'argent... Mais plus vous restez, plus c'est risqué.

Grâce jeta un coup d'œil en direction de Mary Kate, qui, le nez collé à la fenêtre, était tout entière absorbée par le spectacle de la rue.

— Oui, murmura-t-elle. Nous sommes dans l'antre du loup...

Julia approuva lentement.

— Nous allons surveiller les départs cette semaine, et si *l'Eliza J* n'est pas prêt, vous pourrez réserver une place sur un autre bateau. Je m'arrangerai pour prévenir Sean.

Grâce réfléchissait en silence.

— Ou alors nous embarquons aujourd'hui sur un autre bateau.

— Non, rétorqua fermement Julia. Je vous l'ai déjà dit, *l'Eliza J* est un bon bateau, avec un bon capitaine, et ça vaut la peine d'attendre pour le prendre. De nos jours, tous les escrocs de la terre sont prêts à tout pour se faire de l'argent sur le dos des candidats à l'émigration. Il faut être prudent. *l'Eliza J* était notre premier choix, et c'est le meilleur. Nous devons nous y tenir.

Grâce balaya du regard la petite pièce, et prit une grande inspiration.

— J'espère que j'ai raison de vous faire confiance, dit-elle. Même si vous ne venez pas avec nous.

Julia comprenait l'inquiétude de sa protégée, mais elle était sûre d'elle.

— Nous attendrons, répéta-t-elle. C'est la décision la plus sage.

— Très bien, conclut Grâce. Et que suis-je censée faire pendant ce temps ?

Julia se leva et commença de débarrasser les restes de leur petit déjeuner.

— Je veux que vous vous reposiez ici pendant que je vais acheter deux ou trois petites choses dont vous aurez besoin pour le voyage. Il vous faudra aussi une malle pour vos affaires

et pour entreposer un peu de nourriture.

— Le prix du billet n'inclut-il pas nos repas ? demanda Grâce en tendant sa tasse.

— Si. Vous avez une cabine individuelle et vous prendrez vos repas avec les autres passagers de première classe, tandis que les autres recevront des rations hebdomadaires qu'ils devront préparer eux-mêmes. Mais s'il y a trop de monde sur le bateau, ou si le mauvais temps rallonge la traversée, ou si le capitaine n'est pas aussi honnête qu'on a bien voulu nous le dire...

Elle s'interrompit une nouvelle fois.

— Pardon, voilà que je recommence. Je ne veux pas vous effrayer, mais vous devez tout de même être consciente que la traversée sera difficile quel que soit le temps. Il vaut mieux prévoir quelques réserves de nourriture, une ou deux couvertures d'appoint car c'est l'hiver, et des médicaments ; tout ça pourra vous servir de toute façon.

— Je comprends, concéda Grâce. Achetez tout ce qui vous paraîtra nécessaire pour nous aider à survivre à cette épreuve. Je vous en remercierai certainement chaque fois que j'ouvrirai cette malle.

— Espérons que vous n'aurez pas besoin de le faire, conclut Julia.

Et elle quitta la pièce, son manteau sur le bras.

— Grâce.

Une main secouait son épaule, doucement mais avec insistance.

— Grâce, réveillez-vous. Vous avez une visite.

La jeune femme entrouvrit les yeux et vit que Mary Kate dormait toujours, allongée à côté d'elle, tandis que dehors il s'était mis à neiger. Elle tourna la tête vers Julia.

— Vous avez une visite, répéta cette dernière.

Elle s'écarta légèrement, laissant apparaître une femme enveloppée d'un long manteau de velours, le visage dissimulé sous sa capeline.

Encore ensommeillée, Grâce s'assit au bord du lit, puis se leva tout à fait en remettant de l'ordre dans les plis de sa jupe, furieuse contre Julia qui l'obligeait à se montrer ainsi devant cette élégante étrangère.

— Bonjour, madame, dit-elle poliment en lui tendant la main.

Celle qu'elle serra était blanche, fine et douce, parée de

plusieurs bagues magnifiques. De l'autre main, la dame repoussa sa capeline, dégageant son visage.

— Tu ne me reconnais donc pas, Gracelin ? demanda-t-elle avec un petit sourire.

Grâce manqua soudain défaillir.

— Aislinn !

Elle regarda Julia, puis de nouveau Aislinn.

— Je n'arrive pas à le croire ! C'est Aislinn McDonagh, dit-elle à Julia, la sœur de Morgan !

— Je sais qui elle est, dit Julia en riant, sinon pourquoi l'aurais-je amenée ici ?

— Mais où l'avez-vous rencontrée ? demanda Grâce, encore sous le choc.

Elle se tourna de nouveau vers Aislinn.

— Où t'a-t-elle trouvée ? répéta-t-elle.

Soudain sa voix se brisa, et elle fondit en larmes.

Les deux femmes se précipitèrent vers elle, mais ce fut Aislinn qui la prit dans ses bras et qui la réconforta doucement en l'appelant « ma sœur chérie ».

— Tu sais tout, alors ? demanda Grâce du bout des lèvres.

Aislinn acquiesça lentement, à son tour les yeux pleins de larmes.

— Maman ?

Mary Kate était réveillée, et s'était assise sur le lit.

— Qui est-ce, maman ? interrogea-t-elle en regardant la nouvelle venue.

— Ta maman était une très grande amie de mon frère et de toute ma famille, répondit gentiment Aislinn. Je voulais te voir avant que tu t'en ailles.

— En Amérique, précisa gravement la petite fille.

— Oui. Tu verras, c'est un merveilleux pays, tu t'y plairas beaucoup.

Elle se détacha de Grâce et s'approcha de l'enfant.

— Est-ce que je peux te donner un cadeau ? lui demanda-t-elle. Quelque chose qui te portera bonheur ?

Mary Kate regarda Grâce, qui donna son accord d'un signe de tête.

Aislinn retira une bague de son petit doigt, et la tendit à la fillette.

— La partie argentée représente un nœud sacré, dit-elle. Tu vois cette pierre verte au centre ?

La petite acquiesça, les yeux rivés sur la bague.

— Elle vient du Connemara, à l'ouest de l'Irlande. J'ai fait faire cette bague en souvenir de notre pays, et maintenant je

voudrais te la donner pour que toi non plus tu n'oublies pas l'Irlande quand tu seras loin. La veux-tu ?

La petite ouvrait de grands yeux impressionnés.

— Oh oui, répondit-elle.

Elle prit la bague avec un air solennel.

— Merci.

— Ça me fait très plaisir de te la donner.

Aislinn posa sa main sur les cheveux soyeux de la petite fille.

— Tu me fais penser à ma petite sœur Fiona, dit-elle. Elle était jolie comme toi.

Mary Kate inclina timidement la tête, sans parvenir à dissimuler son sourire de fierté.

— Viens ici, petite demoiselle, dit Julia en la soulevant du lit. Toi et moi allons descendre prendre notre thé près de la grande cheminée, comme ça ta maman pourra bavarder tranquillement avec son amie. Tu veux ? Nous remonterons tout à l'heure pour dire au revoir.

Mary Kate approuva d'un hochement de tête, toujours enthousiaste à la perspective de manger. Alors que Julia l'emmenait hors de la pièce, elle se retourna pour faire un petit signe de la main. Puis la porte se referma doucement sur elles.

— Je ne peux pas rester longtemps, dit Aislinn en se tournant vers Grâce, mais je voulais absolument vous voir avant votre départ.

Grâce s'assit près de la petite fenêtre, derrière laquelle la neige continuait de tomber doucement, formant un coussinet blanc sur le bord de la fenêtre.

— Comment nous as-tu trouvées ? demanda-t-elle.

— Grâce à Julia, répondit Aislinn en prenant place sur l'autre chaise. Morgan lui a demandé de me chercher, et elle m'a trouvée l'été dernier. Mais quand je lui ai expliqué ma situation, nous sommes convenues qu'il valait mieux que je continue à passer pour disparue. Elle m'a fait parvenir la nouvelle de ton arrivée, mais ne t'a rien dit au cas où l'on m'empêcherait de venir.

— Empêcherait ? répéta Grâce.

— Je suis la maîtresse d'un homme très puissant, expliqua Aislinn. Un homme qui m'a sauvé la vie, ou plutôt ce qu'il en restait. Il m'a laissée venir ici à condition que je sois d'une discrétion exemplaire.

Elle hésita un instant, le regard posé sur Grâce.

— Tu es choquée.

— Oh non, Aislinn, non. Je suis émerveillée de te voir en vie, c'est tout.

Aislinn tendit la main et saisit celle de son amie.

— Je sais pour mes parents, dit-elle gravement. Et pour les petites. Julia m’a tout raconté.

— Barbara est toujours en vie. Elle est entrée au couvent, sous le nom de sœur John Paul.

— Oh, ça ne m’étonne pas ! Barbara a toujours été une sainte ! s’écria Aislinn dans un élan de spontanéité qui rappelait la jeune fille qu’elle avait été, avant son départ.

— J’ai toujours beaucoup aimé ta sœur, dit Grâce. C’est elle qui a mis mon fils au monde... Je l’ai appelé John Paul Morgan, pour qu’il porte son nom en plus du nom de son père.

— Julia m’a dit que vous vous étiez mariés, dit gravement Aislinn. J’ai eu du mal à le croire.

— Le père Brown nous a unis en secret il y a sept mois. Un autre homme aussi était présent... Un homme qui a ôté son alliance de son propre doigt pour la donner à Morgan.

Elle esquissa un sourire, émue.

— Et moi, je porte l’alliance de ta mère, ajouta-t-elle doucement.

Aislinn lui prit la main, embrassa l’anneau et sourit à son tour.

— Ah, maman... Comme je l’aimais...

Elle releva les yeux vers Grâce.

— Elle serait si heureuse de savoir que tu portes son anneau, Grâce, si heureuse de vous savoir mariés, Morgan et toi, et parents d’un fils...

— Nous n’avons eu qu’une seule nuit, mais elle a suffi.

— L’a-t-il su ?

— Oui.

Grâce ferma les paupières, et le visage d’Henry apparut devant ses yeux.

— Un soldat anglais nous a aidés, reprit-elle. Il a accepté de me faire passer une lettre de Morgan, écrite de sa prison... Mais il a été tué en me l’apportant.

Elle tira la lettre de l’endroit où elle la dissimulait, contre son sein, et la tendit à Aislinn.

— Je ne sais pas lire, Grâce, confessa la jeune femme. Morgan et Barbara ont bien essayé de m’apprendre, mais...

Elle haussa les épaules et esquissa un sourire triste.

— Je ne pensais qu’aux garçons, tu sais bien...

Grâce sourit et remit la lettre à sa place.

— Morgan écrit qu’il est heureux pour notre enfant, mais que malheureusement il sait qu’il ne le connaîtra pas, et qu’il ne pourra pas subvenir à ses besoins ni aux miens, parce qu’il

ne vivra pas longtemps... Il m'interdit de me lamenter, car, dit-il, nous nous retrouverons un jour au paradis.

— Et c'est vrai, Grâce. Vous vous retrouverez.

— Je n'avais jamais deviné qu'il m'avait aimée pendant toutes ces années, murmura Grâce, le visage soudain tendu par le chagrin. Sans quoi c'est lui que j'aurais épousé tout de suite... Dieu sait que je me suis mariée avec Bram en toute bonne foi et que je ne regrette rien, car Mary Kate nous est née, mais...

Elle s'interrompit et secoua la tête.

— Ça s'est si mal terminé !

— Il y a eu des rumeurs de meurtre ici à propos des Donnelly, dit Aislinn.

On a même dit que c'était ton frère qui avait commis le crime à ta demande... Mais je n'en ai jamais cru un mot.

Grâce hésita.

— C'est Moira qui l'a tué.

— Moira Sullivan ? Il t'a trompée avec elle, c'est ça ?

Aislinn ne semblait pas surprise.

— Bram lui a tourné la tête avec des promesses qu'il n'avait pas du tout l'intention de tenir et, quand il en a eu assez d'elle, elle n'a pas supporté d'être rejetée avec l'enfant qu'il lui avait fait. Elle l'a attendu dans les bois et l'a abattu.

— Bien fait pour lui, décréta durement Aislinn. C'était une ordure, Grâce. Cette fille t'a rendu le meilleur des services.

Soudain l'évidence lui apparut.

— C'est son enfant à elle que tu as confié au frère de Bram, n'est-ce pas ? J'ai tout de suite su que quelque chose clochait quand on m'a raconté cette histoire. La Gracelin O'Malley que j'ai connue n'aurait jamais abandonné son enfant sans se battre !

Elle éclata de rire.

— C'est l'enfant de Moira Sullivan que ces gens infects vont élever pour en faire un jeune lord !

Grâce acquiesça, décidant qu'elle s'en tiendrait là, sans dire à Aislinn l'entière vérité. Car en réalité l'enfant n'était même pas de Bram. C'était un pur bâtard que les Donnelly avaient fait entrer dans leur maison.

Aislinn exultait.

— Je suis si heureuse d'apprendre tout ça, Grâce. C'est une belle revanche sur ce qu'ils t'ont fait endurer. Tu peux me faire confiance, ton secret sera bien gardé. Je savais que tu n'abandonnerais jamais ton propre fils.

— C'est pourtant ce que j'ai fait, avoua Grâce. Je pars en

Amérique sans lui.

— Mais tu ne l'as pas abandonné, corrigea Aislinn, tu l'as laissé entre de bonnes mains jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour te rejoindre. Jamais il n'aurait survécu à un tel voyage, tu n'avais pas le choix ! Julia m'a tout raconté. Elle m'a dit que tu étais recherchée ici et que, si on te trouvait, tu risquais à coup sûr la prison.

— Pour avoir tué un soldat qui venait nous prendre notre maison, expliqua Grâce. Et aussi parce que je suis la sœur de Sean O'Malley, recherché pour trahison et meurtre, et enfin parce qu'on me soupçonne d'être la femme de Morgan McDonagh, le hors-la-loi. Ils pensent que je détiens forcément des tas d'informations, des noms, des cartes... Alors que j'ignore absolument tout. Je serais restée en Irlande si ma vie seule avait été en jeu. Mais qu'arriverait-il à ma fille et à mon fils nouveau-né si je mourais en prison ?

— Je savais que tu te tourmentais avec tout ça, dit Aislinn, et c'est pour cette raison que j'ai tenu à venir te voir, pour te dire qu'il fallait que tu ailles en Amérique. Et pour te faire une promesse.

Elle se pencha vers la jeune femme.

— J'ai de l'argent, maintenant, chuchota-t-elle. Beaucoup d'argent. J'en ferai parvenir à ton fils par l'intermédiaire de Julia pour qu'il ne manque de rien. Mais Barbara ne doit pas savoir qu'il vient de moi, ajouta-t-elle. Jamais elle n'accepterait l'argent d'une prostituée.

— Tu connais bien mal ta sœur si tu crois cela, dit Grâce. Et de toute façon tu n'es pas une prostituée !

— Et comment appelles-tu une femme qui échange ses faveurs contre de l'argent, un toit et la protection d'un homme ?

Grâce réfléchit un instant.

— Une épouse ? hasarda-t-elle.

Aislinn éclata de rire, puis tendit les bras pour enlacer son amie.

— C'est tellement bon de te revoir, murmura-t-elle. Enfin un visage familier...

Grâce l'embrassa sur la joue, puis se redressa.

— La dernière fois que je t'ai vue, se rappela-t-elle, c'était au dîner donné par les O'Flaherty, quand Gerald s'est montré si entreprenant. Est-ce que tu es partie avec lui cette fois-là ?

La femme de chambre avec le fils de la maison ? ajouta-t-elle avec un clin d'œil.

Aislinn laissa échapper un soupir de dégoût, et hocha lente-

ment la tête.

— Comme j'ai été bête ! J'ai cru à ses déclarations d'amour, et à ses promesses de vie dorée à Londres... Mais il ne voulait de moi que dans son lit, bien sûr, et encore, seulement quand cela lui chantait. Moi je me voyais déjà sa femme, me promenant à son bras, l'accompagnant dans le monde... Quand j'ai su que j'étais enceinte, j'étais certaine qu'il allait m'épouser. Mais il était fiancé à une autre, une cousine éloignée dotée d'une rente confortable, jouissant de la bénédiction de sa mère, bien sûr...

Elle regarda Grâce. Mme Flaherty mère avait été leur ennemie, à l'une comme à l'autre.

— J'étais furieuse, mais il m'a assuré que ce ne serait qu'un mariage de convenance, qu'il nous installerait confortablement, l'enfant et moi, et qu'il viendrait nous voir. J'ai cru à cette promesse-là aussi, pendant longtemps...

Elle s'interrompt un instant, comme si le souvenir devenait trop douloureux.

— Le propriétaire est venu deux fois me réclamer le loyer, que bien entendu je ne pouvais pas payer. Je n'avais aucun ami à qui emprunter de l'argent. Le propriétaire a été odieux... C'est là que j'ai compris que j'étais tout simplement abandonnée.

— Mais pourquoi n'es-tu pas rentrée à la maison à ce moment-là ? demanda Grâce avec compassion. Ta mère t'aurait ouvert la porte.

— J'étais trop fière... ça m'a finalement coûté très cher.

Elle tourna la tête vers la fenêtre, essayant de reprendre une contenance.

— Je suis allée chez lui, au collègue, mais il n'a pas voulu me recevoir, et... et j'ai perdu la tête. J'ai mis le feu au bâtiment. Alors il m'a envoyé la police, et j'ai dû me cacher, changer de chambre sans arrêt, vendre mes affaires...

Elle regarda Grâce droit dans les yeux.

— Moi aussi je portais un fils. Je l'ai mis au monde seule, avec pour toute aide celle de ma propriétaire qui est venue couper le cordon ombilical avec un couteau de cuisine, et essuyer le bébé avant de me le tendre en me disant de faire en sorte qu'il ne fasse pas de bruit, pour ne pas déranger les autres filles avec qui je partageais ma chambre.

Un pli de chagrin barra son front alors qu'elle poursuivait.

— J'ai essayé de le nourrir et de le garder au chaud contre moi, mais bientôt je me suis trouvée à court d'argent, et je n'avais plus rien à vendre. Alors on nous a chassés de la



chambre, et nous avons dû dormir dehors, dans les arrière-cours, frappant aux portes de service pour mendier. Jamais je n'ai eu si peur de ma vie.

— Où est-il maintenant ? demanda Grâce avec douceur.

Les yeux d'Aislinn s'emplirent de larmes qu'elle laissa couler sans chercher à les retenir.

— Il est tombé malade, et je ne pouvais supporter l'idée de le voir mourir... Alors je l'ai emmené chez les religieuses.

Elle essuya ses yeux d'un revers de main.

— J'ai essayé de l'oublier, mais j'avais encore du lait, et je me sentais seule, vide, et son odeur me manquait, si bien que je suis retournée chez les sœurs. Je les ai suppliées de me dire où le trouver, mais elles m'ont répondu qu'il valait mieux pour lui qu'il reste où il était, et que c'était préférable pour moi aussi, que je pouvais demander le pardon de Dieu, et Le remercier de donner à mon fils une vie meilleure. Elles avaient raison. Mais il ne se passe pas une heure sans que je pense à lui.

— Je suis désolée, Aislinn, dit Grâce en lui prenant les mains. C'est une histoire terrible. Cet homme dont tu me parlais tout à l'heure, est-ce qu'il tient à toi ?

— Oui, répondit la jeune femme sans hésitation. Il m'a sauvé la vie. Après ce qui s'était passé avec mon fils, j'étais très faible, et je n'avais plus goût à rien. Alors le jour où un homme m'a proposé de l'argent pour le suivre, je l'ai fait. Il m'a emmenée dans une maison, et j'y suis restée. J'avais ma propre chambre, il faisait chaud, je mangeais à ma faim et tous

— les soirs je gagnais de quoi survivre, et même plus que cela. Mais mon cœur saignait... Cet homme s'est alors pris d'affection pour moi, et, au bout d'un moment, nous avons conclu un accord : j'aurais mon propre appartement, très agréable d'ailleurs, et il viendrait m'y rendre visite autant qu'il le voudrait. Je me suis engagée à ne recevoir personne, à ne prendre aucun risque en public, et à ne pas avoir d'enfant.

— En échange de quoi ?

— De la sérénité, dit Aislinn. De la possibilité de vivre confortablement à Londres, et de garder la propriété de tout ce qu'il pourrait me donner, y compris l'allocation mensuelle qu'il verse pour moi sur un compte en banque. Tu vois, je suis devenue une femme d'affaires, conclut-elle avec un petit sourire. Et puis je peux aller au spectacle avec ma femme de chambre, en veillant à rester discrète.

— Est-ce qu'il est marié ?

— Oui, et je crois qu'il aime sa femme, même si elle est encore plus âgée que lui. Leurs enfants sont déjà adultes. Il est très riche et très puissant, mais j'ai confiance en lui. Bien qu'il soit anglais.

Grâce hocha lentement la tête.

— Il ne sont pas tous mauvais, concéda-t-elle. Henry Adams, lord Evans...

— Lord *David* Evans ? demanda Aislinn. Le lord Noir ?

— Je n'ai jamais entendu ce surnom, mais oui, c'est lui. C'est l'homme qui a donné sa propre alliance à Morgan. Ils étaient très amis. Est-ce que tu le connais ?

— Non, mais on ne parle que de lui à Londres ! On l'appelle le lord Noir parce qu'il a pris fait et cause pour nous. Il va d'ailleurs être jugé ici pour ça.

Grâce tressaillit.

— Vraiment ? Je ne savais pas.

— Les juges repoussent sans cesse le procès par crainte d'une émeute. Il est malade, et on dit qu'il va bientôt mourir, ce qui leur permettrait de ne plus avoir à se soucier de lui, tout en évitant de provoquer la colère des foules et de voir brûler des effigies dans la rue.

« Londres, songea Grâce. Est-ce si loin d'ici ? »

— Y a-t-il un moyen de le voir ? demanda-t-elle. Peut-être ton protecteur pourrait-il intervenir ?

— Je n'oserai jamais le lui demander, avoua Aislinn. Il soutient notre cause, mais il considère lord Evans comme un Anglais de la pire espèce. Et tu ne vas certainement pas utiliser le seul moyen possible...

— Quel moyen ? dit Grâce, impatiente.

— Eh bien, il y a des femmes qui se débrouillent pour pénétrer dans les prisons. Mais seulement après minuit, et ce ne sont pas des saintes...

Grâce comprit immédiatement.

— Je pourrais me faire passer pour une de ces femmes.

Aislinn la considéra d'un regard averti.

— Oui...

Elle sourit.

— Je crois que tu pourrais.

### 3

Installé au fond du Harp and Hound, le saloon du grand Dugan Ogue, Sean O'Malley parcourait les journaux new-yorkais en sirotant une bière brune. Il avait déjà lu les gros titres du *Sun* et du *Herald*, ainsi que quelques articles tirés d'autres gazettes achetées au petit vendeur de journaux qu'il avait croisé en chemin. Il jetterait peut-être aussi un œil à la *Tribune*, mais s'attarder sur les autres titres présentait peu d'intérêt, car tous, du *Journal of Commerce*, *Courier and Enquirer* au ton si démodé, à l'*Express*, reprenaient les mêmes dépêches. Rassemblés sous le nom d'Associated Press, ces journaux avaient des correspondants dans toutes les villes dotées d'un télégraphe, et recevaient des nouvelles chaque jour, parfois même heure par heure. Des lignes reliaient à présent New York à la capitale, à Boston, ainsi qu'à Albany, et on parlait même de l'ouverture d'une liaison avec l'Angleterre. Les nouvelles de la guerre du Mexique alimentaient l'essentiel des colonnes, et bien que l'on retrouvât d'un journal à l'autre nombre d'informations identiques, la lecture de la presse était devenue passionnante.

Sean s'éveillait encore la plupart du temps avec le sentiment étourdissant d'avoir été projeté dans le futur, loin, très loin des masures aux murs de terre, des champs de pommes de terre et des forêts irlandaises hantées par la guerre. Dans cet autre monde où il vivait désormais, le moindre coin de rue, la moindre surface étaient placardés d'affiches vantant les mérites d'une teinture pour cheveux - la meilleure ! -, d'une fameuse pilule au

foie, d'une célèbre gitane diseuse de bonne aventure ou d'un cirque aux fantastiques numéros venus du monde entier. Saloons, auberges, musiciens, musées, tous étalaient leur nom sur les murs, les grilles, les voitures ou les pancartes de réclame. Les colleurs d'affiches sillonnaient la ville après minuit, armés de pinceaux et de seaux de colle, recouvrant les avis du jour de ceux du lendemain, appliquant de nouvelles annonces sur celles datées de quelques heures à peine, si bien que chaque matin le paysage changeait, et qu'il était presque impossible de se rappeler à quel coin de rue on avait tourné la veille. Des hommes-sandwichs longeaient les rues dans un sens puis dans l'autre, et Sean ne pouvait faire dix pas sans se voir fourrer dans la main un prospectus l'invitant à consommer toutes sortes de choses, allant des remèdes contre la toux aux prostituées. Comme si cela ne suffisait pas, la ville entière semblait festonnée de bannières et de banderoles aux couleurs du dernier rassemblement politique, si bien que les noms des rues étaient le plus souvent masqués. Les premières semaines, il s'était perdu si souvent, malgré les plans et le guide qu'on lui avait remis, qu'il avait fini par connaître par cœur le quartier à force de l'arpenter à pied. Le fait même de demander son chemin n'était pas évident, car on rencontrait quantité d'étrangers à l'accent incompréhensible, et dont les indications gestuelles n'étaient souvent pas d'un grand secours. Quand on tombait sur de vrais Américains, ils parlaient si vite et avec une prononciation si particulière qu'on éprouvait le plus grand mal à les comprendre. Leur anglais était plus nasal, et tellement moins chantant que celui des Irlandais... Mais à présent qu'il commençait à mieux les connaître, Sean relevait dans leur manière de parler quelques expressions imagées qui ne lui déplaisaient pas.

— Tiens, Sean ! Des nouvelles toutes fraîches !

Tara Ogue, la femme de Dugan, déposa devant lui la dernière édition de la *Démocratie Review*, ainsi qu'une nouvelle pinte.

— Ça devrait t'occuper un moment, non ?

Sans lui demander son avis, elle lui ôta ses lunettes, et en essuya les verres à l'aide du coin de son tablier.

— Pas étonnant que tu sois à moitié aveugle si tu t'acharnes à lire à travers toute cette crasse !

Elle lui tendit les lunettes nettoyées.

— Voilà ! C'est mieux, non ?

— Ah, Tara, je ne sais pas ce que je deviendrais sans toi !

Il tendit la main pour serrer celle de sa bienfaitrice, mais

s'arrêta dans son élan avec une grimace de douleur.

— Encore ton épaule, constata-t-elle. Mais si tu écoutais un peu le médecin au lieu de te faire du mal comme ça ! Tu n'as pas mis l'espèce d'attelle qu'il t'a donnée ?

Sean étira lentement son bras en massant la zone sensible.

— J'ai oublié. Tara. Je t'assure...

— Eh bien, file la chercher dans ta chambre et mets-la tout de suite, ordonna-t-elle. Tu ne respirez pas mieux depuis que tu l'as ? Ça ne te fait pas du bien à la poitrine ?

— Si, admit-il avec conviction. Un vrai miracle. Moi qui ai toussé comme un malheureux toute ma vie, au point de me trouver à l'article de la mort un nombre incalculable de fois... Me voilà galopant comme un cabri à travers Manhattan, en pleine santé ! C'est à peine si je boite grâce à mes chaussures spéciales. La vie est belle ! Il y a toujours de l'espoir ! Ici, si un homme est capable de rêver, il peut tout espérer. Ah, Tara, l'Amérique est un pays merveilleux, n'est-ce pas ?

— Mais oui, mais oui, répondit-elle en lui tapotant affectueusement l'épaule. En tout cas ne perds pas ce bel accent que t'a donné le bon Dieu, ou le diable, je ne sais pas lequel des deux !

— Tara ! s'exclama Sean en prenant un air offensé. Qu'est-ce que tu insinues ? C'est par la volonté de Dieu que je suis ici, tu le sais aussi bien que moi !

— Ça ne servira pas à grand-chose si tu retombes malade, lui rappela-t-elle.

— Laisse-moi seulement finir ma lecture, et je te promets que je monterai immédiatement mettre ce corset.

— J'espère bien ! lui cria-t-elle en retournant vers la première salle rejoindre son mari.

Sean regarda Dugan passer un bras autour de la taille de sa femme et l'attirer vers lui pour l'embrasser. Par jeu, elle fit mine de résister, avant de se laisser faire. Quelle chance il avait eue d'atterrir ici, de trouver en plus d'un logement la sagesse du grand Ogue et les attentions maternelles de sa femme ! C'étaient eux qui avaient trouvé le médecin allemand qui avait fait fabriquer la chaussure et l'attelle grâce auxquelles il pouvait se déplacer librement dans la ville sans plus ressembler à un animal. Il leur devait tant...

Il leva son verre à leur santé en leur envoyant un baiser, ce qui les fit rire.

— Allez, au boulot, mon gars ! clama la voix sonore de Dugan de l'autre bout de la pièce.

Les vieux piliers de comptoir se retournèrent vers Sean avec un sourire, fiers de voir un jeune Irlandais travailler si dur à

servir leur cause.

Sean se mit à rire, puis se replongea dans la lecture de ses journaux.

La *Démocratie Review* était dirigée par John O'Sullivan, l'un des nombreux amis qu'il s'était faits depuis son arrivée à New York. John l'avait présenté à Evert Duyckinck, qui finançait le magazine et servait de mentor à un groupe de jeunes hommes d'affaires prônant le développement d'une culture américaine propre, qui ne se contentât pas d'imiter l'Europe. Ces derniers s'étaient fait connaître sous le nom de Young Americans et défiaient la vieille garde, composée essentiellement de libéraux anglophiles qui passaient le plus clair de leur temps à organiser des dîners et à écrire des essais vaguement sarcastiques pour le *Knickerboker Magazine*, la plus influente des revues littéraires américaines. Sean détestait cette publication et tout ce qui s'y rapportait. Pour lui, les Knickerbockers n'étaient qu'une bande de snobs privilégiés trop étroits d'esprit pour s'ouvrir à une culture qui mît à l'honneur idéal politique et radicalisme littéraire.

Les Young Americans, au contraire, consacraient leur énergie et leur argent à soutenir l'expansion américaine vers l'ouest et la révolution en Europe, ce que Sean jugeait exaltant. Ils éditaient une revue nommée *Arcturus*, qui voulait promouvoir la littérature américaine, et avaient constitué une association de protection des droits littéraires destinée à obliger les Knickerbockers à payer pour les textes européens qu'ils pillaient sans vergogne. O'Sullivan et Duyckinck s'étaient également attiré les bonnes grâces de George Putnam, et Duyckinck avait pris la tête de la Bibliothèque des livres américains. Ils venaient de lancer le *Literary World*, un magazine auquel Sean apportait sa contribution, même s'il ne représentait pas encore ce que les autres appelaient « une authentique voix américaine ». Sa voix irlandaise était suffisamment affirmée pour trouver sa place dans les colonnes de la *Démocratie Review*, et le numéro ouvert devant lui contenait un article qu'il avait écrit sur les défaites du gouvernement britannique en Irlande et les effets néfastes de l'influence de cette culture sur la nouvelle Amérique. Il n'y exprimait pas ses idées personnelles - il avait suivi les conseils d'O'Sullivan -, mais c'était un moyen de commencer à sensibiliser les esprits à sa cause.

Il s'était trouvé sous la protection des Young Americans dès le jour de son arrivée, et avait volontiers confié à O'Sullivan le soin d'organiser son emploi du temps, entre les interven-

tions publiques, les rassemblements, les dîners et le travail au sein du magazine. Ses nouveaux alliés ne cachaient pas qu'ils utilisaient Sean pour servir leurs propres intérêts politiques ; de son côté, le jeune homme avait besoin de leur aide pour financer armes, munitions, nourriture et vêtements destinés à être expédiés à Dublin dans des cargaisons spéciales. Mais au-delà de cet échange de bons procédés, les Young Americans respectaient Sean et l'estimaient parce qu'il s'était battu de ses mains alors qu'eux ne combattaient qu'avec les mots.

Parfois, cependant, il avait l'impression d'être dépassé, et ne savait plus très bien s'il servait la cause des Young Americans ou celle des Young Irishmen. Il commençait à se

rendre compte que ce qui l'enthousiasmait avant tout était le formidable élan de la démocratie, or l'Irlande affamée était bien loin de ces préoccupations. Il se passionnait de plus en plus pour la politique américaine. Dans moins d'un mois, New York connaîtrait ses premières élections sous la nouvelle Constitution, une élection que les libéraux abordaient avec confiance, convaincus d'être présents dans tous les organes de l'Etat et de la ville. Le cercle auquel appartenait Sean s'évertuait à les contrer dans tout ce qu'ils entreprenaient, et ces débats soulevaient son enthousiasme. Il avait l'impression de ne rencontrer que des gens brillants et importants : O'Sullivan, Putnam et Duyckinck, Jay Livingston et sa sœur Florence, tous évoluaient avec une extraordinaire aisance dans le monde des idées, réfléchissant à l'avenir et au progrès. Or ces gens l'avaient si rapidement associé à leur réflexion qu'il en oubliait parfois qu'il n'était là que de façon temporaire, et qu'un jour il rentrerait en Irlande.

Pourtant, il n'avait pas oublié son pays, et se demandait de plus en plus souvent ce qui se passait exactement là-bas. Les nouvelles étaient rares et peu fiables, et il ne savait même pas si l'argent et les deux petits bateaux chargés de provisions qu'il avait envoyés étaient arrivés à bon port. William Smith O'Brien et John Mitchel avaient tous deux été emprisonnés, même si le bruit courait que William avait été libéré. Quant au capitaine Evans, il devait être jugé pour trahison. Tout cela n'augurait rien de bon. Mais ce qui le tracassait le plus était l'arrestation de Morgan lors d'une expédition. Depuis qu'il avait appris l'événement, il n'avait reçu aucune nouvelle de son meilleur ami, et aucun des passagers qui arrivaient tous les jours par bateau n'avait pu lui apporter de précision.

— Ah, te voilà encore plongé dans tes satanés journaux ! Je peux m'asseoir ?

Sans attendre la réponse, le bel Irlandais qui venait de pénétrer dans le pub approcha une chaise.

— Comment vas-tu, Danny ? demanda Sean dans un sourire.

Son jeune ami vivait dans le dénuement le plus total, mais il portait toujours une veste impeccable et une cravate de soie.

— Eh bien, pour ma part, ça va, mais j'ai entendu dire que ta grande amie Mlle Osgoode était chez elle, clouée au lit... Voilà qui donne des idées, non ?

Ses yeux lancèrent des éclairs de malice.

— Tu n'as pas honte ? dit Sean en s'efforçant de réprimer son envie de rire. Ce n'est pas une façon de parler d'une chré-



tienne respectable comme Marcy Osgoode.

— Devant son père, d'accord, mais ici, entre nous, je ne vois pas où est le mal !

Il éclata de rire et attrapa le verre de Sean pour vider d'une gorgée la moitié de son contenu.

— Merci, vieux. Il fait chaud ici, dit-il en le reposant sur la table.

— Pas tant que ça, dit Sean en récupérant sa bière.

Qu'est-ce que tu fabriques ici, au fait ? Pourquoi est-ce que tu ne travailles pas en ce moment comme tout bon citoyen ?

— Je suis indépendant, rétorqua Danny en bombant le torse. Je gère mon temps comme je l'entends, non ?

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre.

— Et puis de toute façon il pleut, et par un temps pareil personne ne s'arrête pour faire cirer ses chaussures. Et toi, est-ce que tu viens à la réunion de ce soir, même en l'absence de ta dulcinée ?

— En fait, répondit Sean avec une grimace, ne le dis pas à son père, mais je dois prendre la parole devant un groupe de dockers, irlandais pour la plupart, pour leur rappeler leur devoir envers leur pays.

— Tu sais, vieux, beaucoup préfèrent éviter qu'on ne le leur rappelle, observa Danny. Ils ne désirent qu'une chose, c'est vivre ici le mieux possible.

— Je sais, mais ceux qui ont réussi à s'en sortir ont un devoir envers ceux qui sont restés pour se battre. Quand l'Irlande sera libre, ils seront heureux de pouvoir dire que c'est un peu grâce à eux.

— Ils le diront de toute façon, parce qu'ils sont irlandais, déclara Danny avec un haussement d'épaules.

Sean se mit à rire.

— C'est bien possible. Mais je vais tout de même aller leur parler.

— Tu crois vraiment qu'on va gagner, Sean ? Qu'on réussira à vaincre les Anglais et à redevenir maîtres de notre pays ?

— Oui, je le crois, répondit Sean avec plus de conviction qu'il n'en éprouvait réellement. Mais à condition que nous ayons des canons et des munitions, de la nourriture et des médicaments.

Danny hocha la tête.

— Je vais peut-être laisser tomber ma réunion de prières pour venir avec toi, alors.

— Et décevoir toutes ces jeunes femmes ? ironisa Sean.

— Ah, c'est vrai, c'est vrai, soupira Danny. Dieu sait à quel

point il me tient à cœur d'élever les âmes de mes sœurs... Mais je crois que ça me fera du bien de retrouver mes frères irlandais, et d'élever leur âme à eux, pour changer ! En plus de cela, ajouta-t-il en baissant la voix, ce salaud de Callahan viendra certainement traîner ses guêtres dans les parages avec ses chiens de garde. Il est tellement sûr d'être le seul Irlandais digne de vivre dans cette ville ! Il s'obstine à vouloir nous servir de chef...

— C'est un peu ce qu'il est, malheureusement, soupira Sean. Tu connais un autre Irlandais aussi haut placé que lui dans la police, et qui soit capable de travailler pour notre cause ?

— Eh non, admit Danny avec regret. Mais il est comme ces vendeurs de terre chez nous, irlandais en apparence, mais anglais au fond d'eux-mêmes. Comme eux, il hait tous ceux qui voient clair dans son jeu. Voilà. Je viens. Tu as besoin d'un garde du corps, je suis ton homme.

— Ah, tu es un frère pour moi, Danny ! Passe vers sept heures, alors, nous partirons d'ici.

— Affaire conclue !

Danny se leva de sa chaise, et donna une bourrade à Sean.

— Et ensuite, on ira se faire une bonne tournée !

— Et qui paiera l'addition ? demanda Sean d'un air soupçonneux.

— Toi bien sûr ! Pour me remercier de mon soutien lors d'un de tes discours interminables - pardon, je veux dire passionnants - sur notre mère patrie ! Allez, à tout à l'heure, vieux, et ne me fais pas attendre !

Il adressa à Sean un salut désinvolte, puis se dirigea vers la porte d'entrée, distribuant au passage des tapes amicales à tous les habitués accoudés au comptoir.

Sean le regarda sortir et se dit une fois de plus qu'il aurait beaucoup plu à Grâce. Il lui rappelait Quinn Sheehan, et Quinn avait toujours eu l'art de faire rire sa sœur. A cette pensée, son sourire s'évanouit. Il pria pour que William eût reçu ses lettres, et qu'il fût parvenu à trouver Grâce et Mary Kate au milieu du chaos qui régnait là-bas. Il ne pouvait rien faire d'autre qu'espérer qu'elles étaient peut-être déjà sur le bateau, et qu'elles arriveraient d'un jour à l'autre...

Il reporta les yeux sur les journaux étalés sur la table. Aucune bonne nouvelle en provenance d'Irlande.

« S'il vous plaît, Père, supplia-t-il en silence, faites qu'elles s'en sortent. Et si ce n'est pas trop demander. Seigneur, qu'il en soit de même pour McDonagh. »

Il ferma les yeux un instant, et vit Grâce qui dansait avec Morgan au mariage de leur frère, des années auparavant, sous le regard du violoniste qui jouait dans un coin et des voisins massés dans la pièce ; il revit les verres remplis de *poteen* et de punch, les enfants courant en tous sens, les mendiants s'approchant des fenêtres... Une terrible nostalgie l'envahit, lui serra le cœur si fort qu'il grimaça. Il rouvrit les yeux, et se tourna vers la fenêtre, comme il le faisait mille fois par jour, nourrissant le vain espoir d'apercevoir le visage de sa sœur... Mais il ne voyait jamais que le ciel sombre et chargé de l'hiver.

#### 4

— Hors de question ! s'écria Julia. Vous n'irez pas !

Elle se mit à arpenter la pièce d'un pas nerveux, le visage crispé par la colère.

— Mais je ne vous demande pas la permission, me semble-t-il, rétorqua Grâce en posant son sac sur le lit.

— C'est de la folie pure ! insista Julia. Vous perdez complètement la tête !

— Bien au contraire, il y a longtemps que je ne me suis pas sentie aussi bien. J'ai l'impression d'être enfin revenue à la vie.

Julia continuait de faire les cent pas à travers la chambre.

— Je n'aurais jamais dû amener Aislinn ici, marmonna-t-elle. Je la maudis ! Comment a-t-elle pu ne serait-ce qu'imaginer une chose pareille ? Non, c'est impossible. Vous ne pouvez pas y aller.

— J'irai, répliqua Grâce, les poings sur les hanches. La seule question est de savoir si vous allez m'aider ou pas.

— Quoi ? Je ne vais certainement pas rester ici à garder votre fille pendant que vous vous lancez dans cette expédition insensée ! Et en plus pour aller voir lord David Evans, l'homme le mieux gardé d'Angleterre !

— Alors venez avec moi ! Pourquoi pas ?

Grâce jeta un coup d'œil à sa fille qui les observait, sagement assise sur le lit, sa poupée dans les bras.

— Mary Kate serait contente de faire une petite promenade à Londres, n'est-ce pas, mon cœur ?

La petite fille acquiesça.

— Bon sang de Dieu ! s'exclama Julia. Excuse-moi, Mary Kate.

L'enfant avait ouvert de grands yeux effarés.

— Pouvez-vous m'expliquer, reprit Julia, pourquoi vous tenez tant à courir un tel danger après tout ce que nous avons traversé ?

— Il n'y a aucun danger, répliqua Grâce avec assurance. Et si nous nous faisons prendre, nous ne risquons rien d'autre qu'une amende, ou au pire une nuit en prison.

— Et s'ils vous reconnaissent ?

— La police ne sait même pas que j'ai quitté l'Irlande. Personne ne me cherche ici.

— Pas encore !

— Vous avez raison, et c'est pourquoi il faut agir maintenant. Surtout si nous partons dans quatre jours. Il n'y a pas une minute à perdre.

Julia marqua une pause avant de répondre.

— J'ai autant d'estime que vous pour David, vous savez. C'est un vieil ami... En fait, je devrais y aller à votre place. Oui, c'est ça qu'il faut faire ! C'est moi qui vais y aller !

Grâce secoua la tête.

— Non. Il vaut mieux que vous gardiez Mary Kate. Je veux saisir ma chance de le voir moi-même.

— Mais pourquoi ?

— Je ne veux pas en discuter avec vous, Julia, car je ne parviendrai sans doute pas à vous convaincre. Mais j'ai mes raisons. Ceux qui vont mourir sont plus près de Dieu, vous savez. Il faut les écouter.

Elle s'interrompit, puis reprit en baissant la voix.

— Morgan est mort seul, sans un mot de réconfort. S'il était encore là, il trouverait un moyen d'aller rendre visite à l'homme qui lui a sauvé la vie plus d'une fois.

Elle croisa les bras et regarda Julia bien droit dans les yeux.

— C'est pour ça que j'irai, quoi qu'il arrive. Avec ou sans vous.

Julia laissa échapper un soupir d'exaspération.

— Vous êtes bien les mêmes, Morgan et vous ! Votre sens de l'honneur me rend malade.

Grâce ne put s'empêcher de sourire.

— Vous allez donc venir ?

— Oui, je vais venir.

Elle sortit le petit carnet qui ne la quittait jamais.

— Où allons-nous exactement ? interrogea-t-elle.

— A Saint Martin's Place, dit Grâce, numéro vingt-sept.

— Au Molly's Dance Hall for Gentlemen.

— Oh, mon Dieu, grogna Julia.

Londres était bien plus animé que Liverpool, et Julia, pourtant habituée à fréquenter la bonne société, fut impressionnée de voir tant de belles voitures, de cavaliers à l'allure altière, de gentilshommes en habit saluant poliment des femmes plus élégantes les unes que les autres dans leurs jupes à volants et leurs corsages ajustés, dissimulés sous leurs beaux manteaux de laine, leurs somptueux chapeaux couronnant des coiffures savamment élaborées. Le froid glacial ne semblait pas gêner leur promenade aux abords de Hyde Park, sans doute parce qu'un thé bien chaud les attendait à leur retour.

Julia fronça les sourcils et s'efforça de mettre un peu d'ordre dans sa propre coiffure, échafaudée à la hâte la veille à la lueur de sa chandelle.

— Sous leurs beaux atours, ils ont autant de soucis que nous, lui dit doucement Grâce.

— Je doute toutefois qu'une seule de ces femmes ait pour projet de s'introduire dans une prison en se faisant passer pour une prostituée...

— Sur ce point je dois vous donner raison, admit Grâce en riant.

Elle entoura Mary Kate de son bras et se pencha vers elle.

— Alors, ma chérie, elle te plaît, cette grande ville de Londres ?

La petite fille se pinça le nez et fit une telle grimace de dégoût que les deux femmes éclatèrent de rire.

— Il y a trop de voitures et pas assez de champs, déclara la fillette.

Grâce posa un baiser sur la tête de sa fille.

Aucune d'entre elles n'était habituée à l'odeur d'une grande ville, à la poussière de charbon qui irritait la gorge en laissant dans la bouche un goût âcre de soufre, au relent puissant du crottin de cheval qui empestait la moindre des rues, se mêlant à la puanteur des déchets jetés par les bouchers et les poissonniers des halles marchandes et des ordures ménagères déversées dans les arrière-cours. Toute cette pourriture souillait l'air quand il faisait chaud et se déversait dans les rues quand il pleuvait, formant des ruisseaux de boue immonde qui éclaboussaient les trottoirs et maculaient les roues des voitures, les talons des bottes et le bas des vêtements. Mais

personne ne semblait s'en soucier ; c'était dans l'ordre naturel des choses.

Enfin elles parvinrent à la gare grouillante de monde, descendirent de la diligence, rassemblèrent leurs sacs, et s'engagèrent dans les rues pour héler un cab. Julia, qui se refusait à donner au cocher l'adresse d'un lieu mal famé, en indiqua une autre qu'elle espérait proche. Il lui jeta un regard incrédule, mais démarra sans discuter.

Elles comprirent sa surprise en arrivant devant un bâtiment cossu, dont les larges portes livraient passage à des hommes élégants qui se saluaient avec distinction, posant parfois une main gantée sur l'épaule d'un de leurs congénères avant d'échanger quelques mots de politesse ou de commenter les dernières nouvelles. L'adresse indiquée par Julia, le numéro 1 de la rue, était celle du West End Gentlemen's Club.

Les deux femmes attendirent que le cab se fût éloigné pour prendre la direction du numéro 27. A mesure qu'elles progressaient d'un pas rapide le long de l'avenue, les haies devenaient plus clairsemées, les grilles de fer forgé moins rutilantes ; les jardins, quoique correctement entretenus, se ressemblaient de plus en plus au lieu de refléter le goût personnalisé de leur propriétaire ; les rideaux étaient plus souvent tirés, obscurcissant les façades, et les maisons elles-mêmes paraissaient divisées en plus petits appartements, ce que trahissait l'apparition de numéros tels que 10A, 10B, et même 10C. Lorsqu'elles atteignirent le numéro 27 de la rue, le quartier était devenu franchement mal famé, et, en s'arrêtant devant l'allée obscure qui séparait la bâtisse de sa voisine, les deux femmes n'en menaient pas large. Le bâtiment semblait d'un seul tenant, mais les fenêtres du rez-de-chaussée étaient soigneusement calfeutrées, et l'entrée invisible de la rue. Le ciel s'assombrit, et quelques flocons de neige vinrent s'accrocher à leurs manteaux.

— Allons-y, décida Julia en scrutant l'étroit passage obscur, d'où émanait une épouvantable odeur d'urine et d'ordures.

Grâce et sa fille la suivirent jusqu'à une porte bleue, marquée d'un « M » peint en noir.

Julia frappa. Une longue minute s'écoula, puis un bruit indiqua qu'on ouvrait le judas, et un œil injecté de sang apparut dans la fente.

— Nous sommes attendues, dit rapidement Julia. Laissez-nous entrer.

L'œilleton se referma, et la porte s'entrebâilla, retenue par

une chaîne.

— Qui va là ? demanda la grande femme bourruée qui apparut derrière.

Julia hésita. Seule Molly connaissait leurs noms.

— Des amis de Molly, nous venons de Liverpool, répondit-elle en essayant d'adopter le pire accent cockney.

— Ressemblez pas vraiment aux amis de madame, fit la femme derrière la porte en dévisageant les deux visiteuses d'un air suspicieux. Z'avez plutôt l'air d'aller à l'église ou quelque chose du genre.

Trois silhouettes masculines se dessinèrent alors dans la lumière du bec de gaz, à l'entrée du passage. Les trois hommes échangèrent un signe de tête entendu, puis s'engagèrent dans l'allée.

— Allons donc ! s'exclama Julia avec un rire forcé, alors que les hommes se rapprochaient. Ouvrez cette porte, sinon Molly ne vous le pardonnera pas !

L'argument fit son effet. La grande femme referma la porte pour détacher la chaîne, et elles purent enfin entrer, échappant aux trois hommes et à leurs exclamations obscènes.

Une fois à l'intérieur, Grâce serra plus fort la main de Mary Kate, redoutant le spectacle qui les attendait. La pièce était éclairée de petites lampes rouges ; aux murs, de grands tableaux représentaient des femmes plus ou moins dénudées dans des positions lascives. Pour une fois, Grâce se félicita de la timidité de sa fille, qui gardait les yeux rivés au sol.

Leur guide les escorta à travers un large hall éclairé de bougies à la flamme vacillante. Un épais tapis turc étouffait leurs pas. De chaque côté, les lourdes portes en bois atténuèrent à peine les rires des clients, leurs exclamations salaces, leurs ordres méprisants... Grâce avançait le plus vite possible, et priait pour que personne ne sortît d'une chambre sur leur passage.

— Par là, c'est le salon où ces messieurs font connaissance avec les dames, commenta leur accompagnatrice. Au-dessus, il y a les chambres plus intimes, pour jouer aux cartes et tout ça...

— Tout ça, répéta Julia à voix basse en jetant un regard entendu à Grâce.

Les deux femmes savaient bien qu'elles se trouvaient dans l'une des maisons closes les plus connues de Londres.

— Et là, c'est l'appartement de madame, conclut la grande femme en s'arrêtant devant une porte en bois doré.

Elle frappa, ouvrit, et les laissa entrer seules.

— Enfin ! s'écria une femme vêtue d'une grande robe de chambre verte.

Elle se précipita à leur rencontre et tendit la main à Julia.

— Molly O'Brien. Je suis heureuse que vous soyez arrivées à bon port.

— Julia Martin.

— Bienvenue. Et je suppose que cette jeune femme est Mme McDonagh.

— Oui.

Grâce serra à son tour la main de Molly.

— Je vous remercie de tout ce que vous faites pour nous, ajouta-t-elle avec sincérité.

— C'est un honneur pour moi. Vous savez, dans le milieu où je vis, on n'a pas tous les jours l'occasion de faire quelque chose de bien !

Elle posa les yeux sur Mary Kate.

— Et comme c'est gentil de nous avoir amené une si mignonne petite bonne femme ! Comment tu t'appelles, ma jolie ?

— Mary Kate, répondit l'enfant avec assurance.

— Eh bien, moi, je suis Mlle Molly. Dis-moi, tu dois avoir faim, non ? Viens près du feu, on va boire un bon thé chaud avec des gâteaux et de la confiture. Tu veux ?

Mary Kate acquiesça vivement, et se laissa entraîner au salon.

— Elles sont là, Grandma, dit Molly en rejoignant la vieille dame qui dressait la table pour le thé. Et je te présente la petite Mary Kate.

— Enchantée, Mary Kate, dit la vieille dame en inclinant la tête avec cérémonie.

— C'est ma grand-mère, expliqua Molly à la petite fille. Et elle a une très belle collection de poupées... Tu ne serais pas, par le plus grand des hasards, intéressée par les poupées ? Parce que je sais qu'elle serait très contente de te les montrer.

Mary Kate hocha la tête avec un sourire timide.

— Moi j'en ai une aussi, confia-t-elle d'une petite voix.

— Vraiment ? Et comment s'appelle-t-elle ?

— Fleur. C'est Grandma qui l'a fabriquée.

— Ah, je vois... Et ta Grandma est restée en Irlande ?

Mary Kate secoua la tête.

— Elle est au paradis, répondit-elle gravement.

Attendrie, la vieille dame prit la petite main de l'enfant entre ses doigts noueux, et lui dit gentiment :

— Après le thé, je te montrerai mes poupées, et tu me



parleras de Fleur, d'accord ?

Gracelin et Julia acceptèrent thé et gâteaux avec plaisir, prenant soudain conscience qu'elles avaient faim. Lorsqu'elles eurent terminé, la vieille dame reprit Mary Kate par la main et l'entraîna hors de la pièce. L'enfant la suivit sans protester, non sans adresser à sa mère un sourire un peu inquiet par-dessus son épaule.

— Ne vous inquiétez pas, intervint Molly pour rassurer Grâce, Grandma ne s'aventure jamais hors de cette pièce.

— Mais... est-ce qu'elle est au courant?

Molly éclata de rire.

— Bien sûr ! Jamais je ne pourrais tenir cet endroit sans elle. C'est la reine des chiffres ! Autrefois, elle dirigeait l'épicerie de mon grand-père, et d'une main de fer.

— Mais elle n'est pas... choquée par tout ça ? insista Julia.

— Elle et moi avons connu le pire du pire, vous savez. Alors en comparaison, nous nous trouvons plutôt bien ici.

— Ça ne doit tout de même pas être facile pour elle...

— Oh, n'exagérons rien ! Je ne lui demande pas de travailler pour gagner sa part ! J'espère que vous n'avez pas imaginé une chose pareille ?

— Non, bien sûr que non, dit doucement Grâce.

Pardonnez-nous, mademoiselle O'Brien. Nous sommes maladroit, mais... nous ne savions pas du tout à qui nous aurions affaire en arrivant ici, et nous sommes pour le moins surprises de trouver une femme charmante et bien élevée vivant confortablement avec sa grand-mère.

— Oui, nous sommes désolées, renchérit Julia. Vous vous démenez pour nous, et moi, comme d'habitude, je n'ai pas pu m'empêcher de mettre les pieds dans le plat - ou le pied dans la bouche, comme on dit chez nous !

— Le pied dans la bouche, répéta Molly en affectant le plus grand sérieux. Voilà une position qui pourrait séduire les adeptes des pratiques extrême-orientales ! Vous pourriez devenir riche ici !

Julia ouvrit de grands yeux abasourdis, mais avant qu'elle ait pu réagir, Molly s'était déjà tournée vers Grâce.

— Vous ne devriez pas rencontrer de difficultés ce soir. Ce ne sera pas la première fois que lord Evans reçoit la visite d'une de nos filles.

Elle marqua un temps d'arrêt et observa Grâce.

— J'espère qu'il ne va pas baisser dans votre estime pour autant, dit-elle.

— Rien ne pourrait altérer mon estime pour lord Evans,

répondit Grâce.

— Bien. Dites-moi, vous allez là-bas sans espoir de le faire sortir, n'est-ce pas ?

— Malheureusement oui, confirma Grâce. Ce serait pour-tant mon vœu le plus cher.

— C'est le nôtre à toutes ici. Nous avons même imaginé le déguiser en femme pour tromper la vigilance des gardiens, mais ils vérifient systématiquement les cellules avant de laisser partir les filles. Et puis si lord Evans s'échappait de prison, c'est nous qui serions expédiées derrière les barreaux à sa place.

— C'est ce que m'a dit Aislinn, dit Grâce. Elle a précisé qu'elle pouvait me trouver un moyen de le voir, mais pas de le sauver.

— Aislinn s'en est bien sortie. J'en suis heureuse. Sa descente aux enfers n'a pas été très différente de la mienne.

Comme pour éviter de s'étendre sur le sujet, Molly se leva pour servir le reste du thé.

— Je sortirai quelque chose de plus revigorant quand vous reviendrez, dit-elle. Mais en attendant, il vaut mieux que vous gardiez les idées claires.

Grâce hocha la tête en signe d'assentiment, sans oser avouer qu'elle n'eût pas dédaigné un petit remontant pour se donner du courage.

— Qui sont les autres filles qui font partie de l'expédition de ce soir ? interrogea Julia.

Molly se raidit imperceptiblement.

— Ce sont toutes des Irlandaises, de braves filles qui n'ont pas eu de chance.

Elle avala une gorgée de thé avant de continuer.

— Il y en a même une ou deux qui ont choisi de faire ça pour être libres... Elles gagnent bien leur vie, elles sont mieux ici que dans la rue et, en s'y prenant bien, elles peuvent mettre un peu d'argent de côté et « prendre leur retraite », comme on dit, pour aller refaire leur vie dans un endroit où personne ne les connaît, en se faisant passer pour veuves. Quelques-unes se marient, aussi. Les mauvaises langues disent que c'est une façon de rester dans le métier...

Elle ponctua son trait d'humour d'un sourire malicieux.

— Mais tout cela ne doit pas nous faire oublier qu'il est l'heure de vous habiller, reprit-elle à l'intention de Grâce. La nuit est courte. Venez par ici !

Grâce et Julia échangèrent un regard, puis reposèrent leur tasse et suivirent Molly de l'autre côté de la pièce, vers

l'endroit d'où provenaient les rires, les éclats de voix et les cliquetis de verres.

Lorsque Grâce descendit du cab avec les autres filles, le crachin piquant qui transperçait le brouillard la glaça jusqu'aux os. Le cocher les avait déposées à l'arrière d'une sorte de petit entrepôt en pierre. Devant la porte ouverte, un homme leur faisait signe de se dépêcher. Grâce couvrit son visage de son châle et suivit les autres filles à l'intérieur du bâtiment sombre et humide. Là, le gardien les examina attentivement, levant et baissant sa lanterne. Quand vint le tour de Grâce, il s'arrêta.

— Jamais vu celle-là, maugréa-t-il en s'approchant plus près.

Une grande fille surnommée la Grande Rousse à cause de ses cheveux couleur de feu glissa alors son bras sous celui de l'homme.

— Bien sûr que si, Bill, tu nous as toutes vues de plus ou moins près, ne dis pas le contraire !

Elle lui fit un clin d'œil et l'embrassa dans le cou.

— Regarde, c'est Bridey, insista-t-elle. Elle a été malade pendant un petit moment, mais maintenant elle va beaucoup mieux, pas vrai, chérie ?

Une autre fille, à la peau très pâle sous ses cheveux noirs, s'approcha à son tour en se frottant les mains.

— Et c'est nous qui allons tomber malades si nous passons la nuit dans cet endroit glacial, se plaignit-elle.

— A moins que tu ne veuilles nous réchauffer toi-même, Bill, suggéra la Grande Rousse en plaquant son opulente poitrine contre le torse de Bill.

Il la repoussa avec un grognement.

— On verra ça plus tard, ronchonna-t-il, c'est pas le moment. Faut y aller, maintenant, on n'a pas toute la nuit.

Il les fit passer en file indienne entre les piles de cageots et de caisses, jusqu'au bout de l'entrepôt. Là, une petite porte s'ouvrit, donnant sur un escalier qui descendait jusqu'au tunnel par lequel elles accéderaient aux cuisines de la prison.

Elle le suivirent comme un seul homme, relevant leurs jupes de leurs mains gantées, posant leurs escarpins entre les flaques d'eau et les tas d'ordures. Une fois parvenues dans l'immense cuisine, elles furent confiées à un autre homme, armé d'un long couteau recourbé ; Bill lui tendit la lanterne, qui vint éclairer son tablier maculé de sang. Les filles connaissaient le

rituel, et elles saluèrent le boucher l'une après l'autre, tandis qu'il les examinait à son tour, les comptant mentalement. Enfin, il fit un geste avec son couteau pour leur faire signe de le suivre. Le cœur de Grâce battait la chamade, et elle se sentait vulnérable dans la robe rouge qui découvrait largement sa gorge et ses épaules. On lui avait bien donné une écharpe en soie, mais le contact de l'étoffe contre sa peau nue ne lui rappelait que plus vivement à quel point sa tenue était légère. Les autres filles s'étaient donné du mal pour l'habiller, et elle savait qu'elle faisait parfaitement illusion. Sa coiffure laissait échapper des mèches de cheveux qui retombaient négligemment sur son cou, un fard trop rouge rehaussait ses pommettes poudrées de blanc, un trait de khôl soulignait ses yeux, et on lui avait posé une mouche au coin de la bouche. Ses lèvres carmin faisaient paraître ses dents encore plus blanches, et de longues boucles pendaient à ses oreilles. Pour couronner le tout, on l'avait aspergée d'un parfum capiteux, qui semblait suivre comme un nuage le moindre de ses mouvements.

Le boucher leur fit monter et descendre des escaliers, emprunter des couloirs, franchir de lourdes portes de bois, avant de les faire pénétrer dans une sorte de cour souterraine, bordée de cellules.

— Les voilà, dit-il aux gardiens qui se tenaient à l'entrée.

Ils approuvèrent d'un signe de tête.

— Trois là-dedans, ordonna l'un d'eux en désignant une cellule.

Quand les trois premières femmes se détachèrent du groupe, Grâce fut prise de panique. Est-ce que lord Evans était bien là ? Allait-elle rater sa seule chance de le voir ? Mais le regard appuyé de la Grande Rousse qui se tenait près d'elle la rassura quelque peu. La petite colonne continua sa progression, s'arrêtant deux nouvelles fois pour faire entrer des filles, puis la Grande Rousse, d'un geste furtif, fit signe à Grâce que c'était son tour.

— Une ici ! aboya le boucher.

Grâce s'avança, le cœur battant.

— Debout, Evans ! Tu as de la visite !

Le gardien la regarda avec un sourire obscène, et glissa sa main le long de ses reins en la poussant vers la cellule située à l'extrémité de la salle. Derrière les barreaux, le prisonnier se redressait lentement.

— Attends ici, ordonna le gardien à Grâce.

Il tira une clé de son trousseau, ouvrit la cellule, attrapa Grâce par le bras et la poussa sans ménagement à l'intérieur.

La porte claqua derrière elle, et le gardien tourna le verrou.

— Dépêche-toi de faire ton affaire ! railla-t-il derrière la porte. Si toutefois tu réussis à en tirer quelque chose !

Et elle entendit l'écho de son rire méchant s'éloigner dans le couloir, jusqu'à ce qu'il eût rejoint les autres gardiens pour boire un coup. A présent, elle était seule avec Evans. Sur une petite table en bois brut où étaient également posés du papier et une plume, Grâce remarqua un bougeoir, mais la cellule n'était éclairée que par la torche du couloir, et elle ne voyait pas nettement le visage de l'homme qui se tenait debout devant elle.

— Bonsoir, dit-il.

Il avait parlé bas et d'une voix rauque, mais elle le reconnut immédiatement.

— C'est gentil d'être venue, poursuivit-il, mais je ne suis pas sûr d'être de très bonne compagnie ce soir.

— Vous avez pourtant toujours été de très bonne compagnie pour moi, répondit Grâce.

Interloqué, il se pencha légèrement vers elle, inclinant la tête pour tenter de distinguer ses traits.

— Est-ce que je vous connais ?

Elle s'approcha de lui et posa une main sur son bras.

— Vous ne m'avez jamais vue comme ça, murmura-t-elle, mais vous avez été témoin à mon mariage, un matin, juste avant l'aube.

Il se pencha davantage et approcha son visage du sien, abasourdi.

— Mon Dieu, Grâce !

Il la serra dans ses bras de toutes ses forces, puis la regarda de nouveau, et se mit à rire en secouant la tête.

— Non, je n'arrive pas à y croire ! Est-ce que je rêve ? Est-ce que je suis mort ?

— Si vous êtes mort, alors moi aussi, et permettez-moi de vous dire que je trouve le paradis bien peu reluisant !

Il approuva, encore sous le choc, puis effleura doucement son visage de sa main, prenant soudain conscience, à cause du fard sous ses doigts et du parfum bon marché qui flottait autour d'elle, de ce que signifiait son accoutrement.

— Que s'est-il passé, Grâce ?

— C'était le seul moyen d'entrer ici, vous savez.

— Je ne sais rien du tout. Mais je suis heureux que vous soyez là.

Il prit sa main et la guida jusqu'à un tabouret.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

Il attendit qu'elle fût installée, puis prit place à son tour sur la paillasse qui lui servait de lit.

— Je suis désolé de ne pas vous recevoir mieux que cela, dit-il. Je me souviens de votre élégance la première fois que nous nous sommes rencontrés... Vous étiez si belle à la lumière des chandelles, au milieu de cette abondance de mets raffinés, quand vous défendiez le nom des McDonagh contre les calomnies des Donnelly... J'aime bien me rappeler ce moment, de temps à autre.

— Je vous ai apporté un souvenir de tout cela, dit-elle en détachant de la doublure de sa jupe un paquet plat qu'elle lui tendit.

Il contenait des bougies et quelques victuailles : du pain, du fromage, des saucisses.

— Et un peu de whiskey de la part de Mme O'Brien en personne, ajouta-t-elle.

— La situation doit être vraiment désespérée si Molly m'envoie des vivres sans facture ! s'exclama-t-il.

Il attrapa la bouteille de whiskey, dévissa le bouchon, et tendit le goulot à Grâce.

— Honneur aux dames, dit-il.

Mais elle secoua la tête.

— Je suis bien assez nerveuse comme ça ! Ce n'est pas le moment de me faire tourner la tête !

— Buvez avec moi, Grâce, implora-t-il d'une voix où perçait le désespoir de la solitude.

Alors elle cessa d'hésiter, prit la bouteille et la leva.

— A vous, lord Evans, déclara-t-elle avant de la porter à ses lèvres.

— Je préfère que vous m'appeliez capitaine, dit-il lorsqu'elle la lui rendit. C'est le seul titre que je mérite. A votre santé, ma très chère Grâce.

Et il avala à son tour une grande gorgée, puis une seconde.

L'alcool les réchauffa tous les deux. A présent, leurs yeux s'étaient accoutumés à l'obscurité, et ils échangèrent un regard.

— Vous n'êtes pas venue pour me sortir d'ici, n'est-ce pas ? demanda-t-il en essayant de donner à sa question le ton de la plaisanterie.

— Donnez-moi un moyen d'y parvenir, et je vous promets que je le ferai.

— Le problème est que je n'ai plus beaucoup de temps devant moi.

Il toussa, et se hâta de plaquer un mouchoir sur sa bouche.

— Tant que vous êtes en vie, il faut garder espoir, capitaine. Tout peut arriver. Même un miracle.

— Il faudrait au moins cela pour me sauver, répondit-il. Mais je crois que j'ai déjà eu trop de chance pour espérer un tel cadeau...

Grâce remarqua soudain qu'une grosse tache sombre maculait son mouchoir.

— Vous crachez du sang ? demanda-t-elle, épouvantée.

Il s'efforça de dissimuler le tissu souillé dans sa main, mais finit par hocher la tête.

— Le miracle pour moi aujourd'hui serait de partir le plus vite possible, Grâce.

— Ah non, capitaine ! Non !

Il se pencha vers elle et lui prit la main.

— Je n'ai pas peur de mourir, vous savez. La vie m'a causé bien plus d'angoisses que la perspective de la mort. Et le Seigneur m'attend, de même que la seule femme que j'aie jamais aimée.

Il esquaissa un sourire malicieux avant de continuer.

— Mon seul regret sera de ne pas vous voir, Morgan et vous, enfin maîtres de votre île d'Emeraude, avec une tribu d'enfants.

A ces mots, les yeux de Grâce s'emplirent de larmes. Elle espéra qu'il ne les remarquerait pas dans la pénombre.

— Comment va-t-il, ce vieux renégat ? enchaînait déjà Evans en avalant une nouvelle rasade de whiskey. Et pour quelle raison absurde vous envoie-t-il ainsi vous jeter dans la gueule du loup ?

Grâce se mordit la lèvre, incapable de lui répondre.

Le capitaine la regarda, puis cessa brusquement de boire, et garda le silence pendant un moment qui parut à Grâce une éternité.

— Il est mort, c'est ça ? demanda-t-il enfin d'une voix étranglée.

— Oui, reconnut-elle dans un souffle.

Dans un geste de rage, Evans projeta la bouteille contre la paroi de pierre. Elle se brisa, et une longue coulée de whiskey descendit le long du mur.

— Qu'ils aillent tous crever en enfer ! éructa-t-il. Qu'ils soient maudits jusqu'au dernier, eux et leurs enfants ! Pourquoi ? Pourquoi, Grâce ?

Une violente quinte de toux l'interrompit et le fit chanceler, l'obligeant à s'asseoir. Grâce se précipita pour le soutenir, lui tendit le mouchoir déjà souillé, et épongea son front à l'aide de

son propre châle.

— Vous pouvez aussi maudire la fièvre, dit-elle doucement, c'est elle qui l'a emporté.

Elle se tut un instant pour le laisser reprendre ses esprits avant de poursuivre.

— Il a été accusé de trahison et emprisonné à Dublin.

Quand il a compris qu'il allait mourir, il s'est débrouillé pour me faire parvenir une lettre... Mais quand je l'ai reçue, il était déjà mort.

— Oh, Grâce... murmura Evans.

Et il l'entoura de ses bras.

— J'ai accouché de notre fils ce jour-là, ajouta-t-elle.

— Un fils...

Il secoua la tête, essayant de se résoudre à accepter l'affreuse vérité.

— Est-ce que vous êtes vraiment sûre qu'il est mort ? Il y a tant de rumeurs...

Elle posa un doigt sur ses lèvres pour le faire taire, tira de son corsage le petit sachet de mousseline qu'elle gardait dissimulé entre ses seins, et en vida le contenu dans les plis de sa jupe : les boucles d'oreilles de Morgan, et son alliance qu'elle tendit à Evans.

— Je suis sûre, dit-elle.

Il regarda l'anneau, constata que c'était bien le sien, et le serra contre sa poitrine dans son poing fermé.

— Je n'ai jamais rencontré d'homme de plus grande valeur que McDonagh, déclara-t-il. Je l'aimais comme un frère.

— Il nourrissait une estime immense pour vous, capitaine. Je voulais que vous sachiez tout cela, et je tenais à vous l'annoncer moi-même.

— Merci.

Il demeura un instant songeur, puis rendit l'alliance à Grâce.

— Je veux que vous la gardiez, Grâce. Donnez-la à votre fils quand il sera grand, et racontez-lui l'histoire de votre mariage secret, l'histoire de son père. Il pourra être fier de porter le nom de McDonagh.

— Il connaîtra votre nom aussi, capitaine. Mes enfants, leurs enfants et toutes les générations qui les suivront vénéreront votre nom.

Et elle saisit sa main pour la serrer dans la sienne. Emu, Evans effleura celle-ci d'un baiser, puis l'attira contre sa joue et l'y laissa posée un instant.

— Qu'est-ce que vous allez faire à présent ? interrogea-t-il.

— Ils nous ont dit de partir rejoindre mon frère Sean en



Amérique, répondit-elle en s'efforçant de ne rien laisser paraître de son appréhension.

— Qui, « ils » ?

— Smith O'Brien, Meagher, votre Mitchel... Tous les Young Irelanders. C'est Julia Martin qui m'a accompagnée jusqu'à Liverpool. Mais le bateau a été retardé, et quand j'ai appris où vous étiez, je me suis dit que je ne pouvais pas quitter l'Angleterre sans vous dire adieu.

— C'est insensé ! Comment, au nom du ciel, avez-vous réussi à échafauder ce plan ?

— Ah, ça... répondit Grâce en prenant un air mystérieux. Vous savez que j'ai des relations dans les plus basses couches de la société...

— Peut-être, mais avec des... prostituées?

— C'est une longue histoire.

— Et malheureusement nous n'avons pas beaucoup de temps, soupira-t-il. Dites-moi, quand devez-vous embarquer ?

— Dans deux ou trois jours. Je regagne Liverpool dès ce soir.

— Et votre fils ? Et vous avez une fille, aussi ?

— Mary Kate est avec moi, mais j'ai laissé le bébé et mon père avec ma sœur Barbara, au couvent. Ils me rejoindront plus tard, quand ils seront en état de supporter le voyage.

— Voilà qui doit être dur...

Grâce approuva d'un signe de tête, luttant pour ne pas se laisser gagner par l'émotion.

— N'ayez jamais peur de faire des choix difficiles, Grâce, si c'est nécessaire pour sauver votre vie et celle de vos enfants. Vous avez fait ce que Morgan aurait fait.

Il s'interrompit une fraction de seconde avant de poursuivre.

— Et c'est ce que j'aurais fait aussi si j'avais encore la possibilité de décider de quoi que ce soit.

Elle leva les yeux vers lui.

— Vous avez raison, et j'ai honte de m'apitoyer ainsi sur mon sort devant vous.

— Surtout pas, dit-il en serrant ses mains dans les siennes, vous m'avez fait le plus beau des cadeaux en venant me voir ce soir. Ce sera mon dernier miracle.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous, capitaine ? N'importe quoi ?

Un grand sourire éclaira son visage.

— Vous pourriez m'appeler par mon prénom. Il y a si longtemps que personne ne l'a fait.

Elle sourit, mais alors qu'elle allait reprendre la parole, un

cliquetis de clés se fit entendre, et un pas lourd se rapprocha dans le couloir.

— Il est temps pour vous de partir, dit simplement Evans.

Il se leva, aida Grâce à faire de même, puis, d'un geste tendre, remit en place une mèche de ses cheveux.

— Je voudrais que nous nous disions au revoir maintenant, dit-il, et pas devant... les autres.

Alors Grâce passa ses bras autour de son cou et approcha ses lèvres de son oreille.

— L'Irlande ne vous oubliera pas, David, murmura-t-elle. Moi non plus. Et Dieu non plus.

Il ferma les yeux, et laissa sa tête reposer contre celle de Grâce, jusqu'à ce que les pas se fussent arrêtés. Le gardien était là, avec son trousseau de clés.

— Alors, c'est terminé ? demanda-t-il.

Et il partit d'un grand rire gras en déverrouillant la porte.

— Allez, dehors, toi ! ordonna-t-il à Grâce.

— Au revoir, chuchota-t-elle, incapable de s'arracher à l'étreinte d'Evans.

— Allez, ça suffit maintenant ! J'ai dit dehors !

— N'ayez pas peur, murmura Evans.

Et il déposa un baiser sur sa joue.

— Vous non plus, répondit-elle.

Elle trouva enfin le courage de se détacher de lui, la mort dans l'âme.

Le gardien referma la porte et la tira par le bras, mais elle le repoussa pour se retourner une dernière fois vers la cellule. Derrière les barreaux, Evans la regardait.

— Pensez à moi quand vous serez arrivé là-bas, implora-t-elle.

Il parut désorienté pendant une seconde, puis leva la main pour indiquer qu'il avait compris.

— Nous veillerons sur vous, promit-il.

Et ce fut tout.

Certains disent que l'homme est plus près de Dieu quand il est en mer, mais le capitaine Reinders n'avait jamais éprouvé le sentiment d'une présence divine à bord de l'*Eliza J*, ni sur le pont, ni dans ses propres quartiers, où il se trouvait à présent. Un dieu capable de créer un univers entier n'aurait jamais abandonné celui-ci à la merci de quelque chose d'aussi dangereux et peu fiable que la nature. Devant ses amis croyants, il évoquait sa conviction en termes plus modérés, mais au fond de son cœur, il savait qu'il n'existait qu'une vie, et un seul monde pour la vivre. Sa seule religion était de s'astreindre à garder le contrôle des choses, contrairement à ceux qui s'en remettaient à la fatalité. Son seul dieu avait pour nom Logique et ne lui accordait pour toute bénédiction que la capacité à raisonner en gardant la tête froide. C'était d'ailleurs la raison, et non la passion, qui l'avait conduit à embrasser la profession de marin.

En balayant d'un regard satisfait la cabine parfaitement en ordre, en percevant le roulis familier du bateau sous ses pieds, il songea soudain que son sort aurait pu s'avérer bien moins enviable pour lui, le plus jeune fils d'un paysan aigri et malheureux, esclave des caprices de la nature et soumis à la volonté de Dieu. Il y avait maintenant quinze ans qu'il avait quitté le nord de la région de New York. Chaque année, fidèlement, il écrivait à sa mère un peu avant Noël. La réponse, rédigée en allemand, d'une écriture délicieusement familière, lui parvenait toujours une semaine avant Noël, et l'attendait chez son associé, Lars Darmstadt, dans la maison duquel il possédait un appartement. Detra, la charmante épouse de Darmstadt, plaçait la lettre en évidence sur la commode de sa chambre, de manière qu'il la trouvât immédiatement en pénétrant dans la pièce.

Reinders se frotta les tempes en pensant à tout cela. La prochaine missive viendrait lui rappeler que son père était mort, et que toutes ses sœurs étaient parties pour se marier. Ses deux frères aînés travaillaient toujours à la ferme, mais Hans avait fait une mauvaise chute quelques années plus tôt et devait souvent garder la chambre ; quant à Josef, malgré toute l'énergie qu'il déployait, il ne parvenait pas à tirer des champs et de l'élevage des porcs un revenu plus important que leur père avant lui. Il partageait avec sa femme et leurs cinq enfants

une masure bâtie sur les terres de la ferme, et travaillait sans relâche pour subvenir aux besoins de tous. La mère de Peter ne lui demandait jamais de revenir auprès d’eux, mais il devenait son espoir entre les lignes. Il savait que la vie était dure pour eux, mais il s’interdisait de se laisser gagner par la pitié. Rentrer au pays n’était pas une solution. Il n’était pas paysan, mais marin, et un marin partiellement propriétaire de l’un des plus beaux navires sur lesquels il lui eût été donné de naviguer. Il était devenu un capitaine respecté, dont les revenus étaient suffisants pour assurer son quotidien et constituer un petit pactole qu’il envoyait chaque année à sa famille. L’argent permettait de payer les médicaments, les outils, les différentes denrées dont ils avaient besoin, ainsi que les incessantes réparations. Et quand le marché s’effondrait, ce revenu leur permettait de sauver l’essentiel. C’était de son argent qu’ils avaient besoin, pas de ses bras.

Il exhala un soupir, et secoua la tête. « Mon petit chéri », disait sa mère dans ses lettres. Mais à trente ans il était devenu un homme, grand et carré d’épaules, au visage buriné par la mer, aux yeux plissés à force de chercher à se protéger du soleil, du vent et de la pluie. Sans cesse fouettés par les embruns, ses cheveux châtains d’autrefois formaient à présent une épaisse toison couleur de paille qu’il domptait à la brillantine lorsqu’il était à terre, après s’être rasé de près ; mais une fois au large, il préférait laisser pousser barbe et moustache. Elles lui tenaient chaud par gros temps, et l’aidaient à asseoir son autorité.

Il passa une main lasse dans sa barbe drue. Pour une fois, il avait décidé de ne pas se raser durant son escale à Liverpool. Il se leva, s’étira, heureux de ne pas être fourbu et voûté comme les laboureurs, mais d’être grand, droit et d’avoir le pied sûr d’un bon capitaine. Sa mère n’aurait pas reconnu ce fils qui les avait quittés pour la mer depuis si longtemps. Ce jour-là, laissant le père déchaîner sa colère légendaire, elle avait discrètement préparé le paquetage de Peter. C’était elle qui les avait séparés pour mettre fin à leur querelle, elle qui avait obligé son mari à rentrer à la maison. Elle ne s’était retournée qu’une seconde pour adresser un dernier regard à son fils, resté planté au milieu du chemin, et lui avait souri avec un imperceptible signe de tête, lui donnant sa bénédiction pour partir. La lettre qu’elle avait glissée dans ses affaires disait que si son père était si dur avec lui, plus dur qu’avec ses autres fils, c’était parce qu’il était différent, qu’il ne s’intéressait pas aux cochons, qu’il ne voulait ni sa part de terre, ni

la vie qui y était associée. Elle avait écrit qu'elle aimait son mari et l'aimerait toujours, mais qu'elle l'aimait aussi, lui, son fils. Elle lui recommandait enfin de ne jamais oublier son devoir envers Dieu. Reinders avait froncé les sourcils en lisant ces derniers mots. Il ne voulait plus s'incliner devant celui que son père avait utilisé comme une arme pour le faire ployer pendant toutes ces années. A présent, il était affranchi de tout cela, et libre de donner à sa vie le cours de son choix.

Tout avait commencé le jour où il avait appris que le navire du légendaire capitaine Erik Boe faisait escale au port. Il avait supplié qu'on l'accepte à bord, et avait montré des dispositions naturelles pour la vie en mer, si bien qu'il avait peu à peu gravi les échelons. De simple mousse, il était devenu matelot, puis contremaître, puis lieutenant, puis second, et enfin capitaine. Par la suite, il s'était associé à Lars Darmstadt, et ils avaient investi ensemble dans l'*Eliza J*. Reinders y avait placé

la totalité de ses économies, et celles-ci étaient importantes, car, malgré les profits que lui rapportait le transport des cargaisons, il ne dépensait rien. Acheter une maison sur l'East River l'intéressait aussi peu que porter de beaux vêtements. Seul son bateau comptait à ses yeux, et il en connaissait les moindres recoins de la proue à la poupe, chaque encoche sur les mâts, chaque latte du pont. *l'Eliza J* était devenue une partie de lui-même, sa raison d'être, et à ses yeux leurs destins étaient irrémédiablement liés. Malheureusement la dernière tempête avait causé au navire de sérieux dommages, et pour la centième fois, il était infiniment soulagé de le voir de retour au port.

— Diable, marmonna-t-il en passant ses doigts dans ses cheveux en bataille.

Il pensait aux trois mille milles à parcourir pour traverser l'Atlantique et rejoindre l'Amérique. Trois mille milles de progression difficile, de courtes journées et de longues nuits, dans le vent hivernal et les tempêtes de neige, sur une mer déchaînée s'ils avaient de la chance, dans le brouillard glacé d'une mer désespérément plate s'ils n'en avaient pas. Ils pouvaient parvenir à destination en vingt-huit jours, mais parfois la traversée durait jusqu'à soixante jours, et les vivres venaient à manquer à bord. Même si les marins préféraient ne pas y penser, les accidents n'étaient pas rares. Certains bateaux s'égarèrent dans le brouillard, si dense qu'il devenait impossible de naviguer en fonction des étoiles et que le sextant et les chronomètres perdaient à peu près toute utilité. D'autres étaient détournés par les violentes tempêtes, et déportés à plusieurs centaines de milles de leur trajectoire. Il arrivait encore qu'un navire perde un mât, et du même coup la puissance de sa grand-voile, ou il pouvait heurter un iceberg de nuit et sombrer en quelques minutes dans les flots sombres, qui engloutiraient à jamais le secret du drame... Toute traversée comportait sa part de danger, et celle-ci était accrue en hiver.

Reinders se leva et se mit à arpenter de long en large sa petite cabine. Il détestait prendre des risques en mer et n'aimait pas naviguer en cette saison. Il voyait d'un mauvais œil ces marées d'émigrants qui embarquaient, toujours plus nombreux, de Liverpool. Mais il se refusait aussi à passer l'hiver dans ce port d'anciens marchands d'esclaves, où, derrière la riche façade de la prospérité, régnaient la misère et le désespoir. En réalité, il eût donné cher pour être chez lui, à profiter de la bonne humeur des Bostoniens ou des New-

Yorkais, de l'animation de leurs ports crasseux, de la liberté... Il pensait à Lily, restée là-bas à vendre ses poissons en attendant des nouvelles de lui, se demandant sans doute où il était, pourquoi il n'était pas revenu avec suffisamment d'argent pour honorer la promesse qu'il lui avait faite, s'inquiétant peut-être à l'idée qu'il pouvait être trop tard... Lui-même souffrait de chaque minute perdue depuis qu'il était bloqué dans ce port, mais il savait que pour elle cette attente était une véritable torture.

Il n'avait plus rien à faire ici, et cette oisiveté lui pesait. Il pressa son front contre le hublot, se remémorant son désespoir après l'ouragan, quand il avait fallu ramener tant bien que mal l'*Eliza J* au port. Ce n'était pas un navire très rapide

- les bateaux postaux n'étaient pas conçus pour naviguer à grande vitesse, même s'ils voguaient rarement sous des latitudes calmes -, mais ses trois mâts, carrés et robustes, étaient censés supporter le gros temps et les vents violents sans difficulté, et ses vingt-cinq marins constituaient l'un des meilleurs équipages du nord-est des Etats-Unis. Ils avaient enduré bien des tempêtes avant celle-ci, mais aucune n'avait atteint une telle puissance et emporté autant de vies humaines.

A minuit, il avait appelé tout le monde sur le pont, et il avait fallu mettre deux hommes à la barre face aux vagues de plus de vingt mètres de haut qui venaient s'écraser contre la coque, menaçant à tout instant de les projeter par-dessus bord.

M. Cobbs, son second-mâitre, avait réquisitionné six hommes et rampé avec eux le long des coursives ; au prix d'un effort surhumain, ils s'étaient hissés en haut des cordes glissantes pour affaler les voiles. Petit-Jean, un mousse téméraire, les avait suivis. La voile s'était alors gonflée comme un ballon, tandis que le bateau tanguait sans retenue, et soudain une terrible rafale de vent avait arraché la bôme et le grand mât, propulsant les hommes dans la mer démontée.

Reinders n'avait rien pu faire pour les sauver. Ils ne s'étaient pas attachés comme il l'avait recommandé, conscients que chaque minute comptait dans une pareille tempête. Il avait simplement vu ses hommes et la bôme disparaître, et le grand mât s'écraser sur le bas-mât, dans un affreux craquement. Les voiles s'étaient déchirées sous ses yeux, et deux autres de ses hommes avaient été emportés par la masse de toile livrée à la fureur des éléments. Le bastingage avait été arraché en trois endroits, et le pont largement éventré à l'avant. Il s'était battu avec le reste de l'équipage jusqu'à l'aube, puis, enfin, la tempête s'était apaisée, et la mer était redevenue calme. Il

avait alors fallu faire l'appel, et tous s'étaient figés, horrifiés par le nombre des disparus. Parmi eux, Cobbs était resté au côté de Reinders pendant trois ans, refusant même un poste de capitaine. Quant à Petit-Jean, plein d'esprit et infatigable, c'était la mascotte de l'équipage.

Le drame avait profondément affecté Reinders, qui se sentait pleinement responsable de la mort de ses hommes. Pourtant, il avait refusé de se laisser gagner par le chagrin, car le chagrin affaiblit l'homme. Il n'avait pas le droit de sombrer lui-même alors qu'il y avait tant à faire.

En arrivant à Liverpool, les survivants de l'équipage s'étaient jetés dans les bars et dans les bras des femmes qui faisaient commerce de leurs charmes aux abords du port. Reinders ne s'en était pas formalisé. Les marins étaient superstitieux de nature - même quand ils étaient originaires de Nouvelle-Angleterre, donc nés avec de l'eau salée dans les veines -, mais le capitaine savait que la plupart de ses hommes remonteraient à bord avec lui malgré le destin tragique qui avait frappé le bateau. Il savait aussi que ceux qui ne le feraient pas retrouveraient facilement une place ailleurs, car, vu la réputation dont jouissait son équipage, nombreux étaient ceux qui guettaient les défections de ses membres pour les attirer en vantant les mérites d'un bateau plus fiable ou d'un capitaine plus chanceux. Cole Mackley, son second, méprisait ces margoulins et cracha à la figure du premier qui osa l'approcher. Il passa toutes ses nuits à bord de l'*Eliza J*, et se tint à la disposition du capitaine tous les jours. Reinders n'en attendait pas moins de la part de son bras droit, mais la confirmation de sa fidélité lui procura un immense soulagement. Mackley était à son côté depuis les premiers jours, et il savait pouvoir compter sur sa compétence et ses conseils avisés. C'était lui qui lui avait suggéré de nommer Tom Dean lieutenant. Dean était un marin très capable, jouissant d'une excellente réputation, et il avait fait preuve d'un courage remarquable pendant la tempête. A l'image de Mackley, c'était un homme droit, animé d'un sens aigu du devoir. Reinders avait immédiatement senti qu'il pouvait lui faire confiance. Les deux hommes savaient se faire respecter, ils seraient capables de diriger l'équipage et de terminer la traversée s'il devait lui arriver quelque chose.

De toute façon, ce voyage s'annonçait fondamentalement différent des autres, puisqu'il y aurait des passagers à bord. En effet, Reinders avait été forcé de conclure un accord avec la Liverpool Trading Company pour s'assurer de pouvoir faire



réparer son bateau : la société avait accepté de financer la main-d'œuvre et le matériel, en échange de quoi il devait acheminer des passagers jusqu'à New York. Les directeurs qui avaient proposé le marché savaient pourtant que *l'Eliza J* n'était pas un navire luxueux. Certes, il pouvait mettre quelques cabines individuelles à la disposition des voyageurs les plus fortunés sur le pont supérieur, mais la plupart des autres devraient dormir dans la cale ou dans la salle commune du pont intermédiaire, où l'on avait ajouté un étage aux lits superposés de manière qu'ils en comportent trois, en rangs serrés. Reinders n'y était pas favorable, mais il avait été contraint de se plier à l'avis de ceux qui étaient devenus ses créanciers. Il s'inquiétait de la ventilation, et prévoyait d'autoriser le plus possible de passagers à dormir sur le pont les nuits où le temps le permettrait. Ils cuisineraient également à l'extérieur, et il avait même fait aménager une sorte de tente qui servirait de cabinet d'aisances, maintenu propre grâce à un système d'évacuation rincé à l'eau de mer. En général, les bateaux disposaient d'un tel lieu à l'avant, sur le pont d'hiver, mais les femmes ne l'utilisaient qu'avec réticence à cause des moqueries des marins, qui pour leur part se contentaient de faire leurs besoins par-dessus bord sans autre forme de pudeur. Pour cette raison, lui avait-on dit, les femmes et les enfants préféraient l'intimité relative du pont inférieur, juste au-dessus de la cale, malgré la puanteur qui s'y développait en quelques jours. D'autres utilisaient des seaux qu'ils balançaient par-dessus bord, mais trop souvent ils se renversaient ou étaient mal nettoyés. Ce manque d'hygiène, ajouté à la mauvaise ventilation, faisait le lit du typhus et du choléra. Reinders était déterminé à éviter ces fléaux. Il n'avait que trop entendu parler des navires qui arrivaient au Canada avec plus de morts que de vivants, et son bateau ne connaîtrait pas cette honte.

Pendant, il était inquiet. Les directeurs de la compagnie avaient vendu deux fois plus de billets qu'il ne comptait accueillir de passagers à bord. Pratique habituelle, avaient-ils prétendu, simplement destinée à assurer le remboursement de leur investissement. Ils lui avaient certifié que tous les passagers ayant acheté un billet n'embarqueraient pas. C'était faux, et il le savait ; il avait passé ses journées à parler avec des marins qui en avaient fait l'expérience avant lui, et ces derniers l'avaient prévenu qu'il pouvait compter sur la présence de tous les passagers, tant ces pauvres gens tenaient à partir. Ils lui avaient même conseillé de fouiller entière-

ment le bateau une fois l'embarquement terminé, lui promettant qu'il découvrirait au moins quatre ou cinq clandestins dissimulés dans la soute, parmi les marchandises. Il aurait la liberté de les chasser ou de les livrer à la justice. Les mêmes marins lui avaient aussi prédit avec le plus grand détachement qu'il devrait déplorer des morts, surtout s'il y avait des maladies à bord, les plus exposés étant les bébés, les enfants, les personnes âgées, les femmes, tout particulièrement si elles étaient enceintes, et encore plus si elles perdaient leur enfant, ce qui leur ôtait leurs dernières forces. Les hommes s'en sortaient mieux, mais ils avaient tendance à boire, et l'alcool entraînait des bagarres, donc des blessures qui pouvaient s'avérer bénignes ou fatales selon la résistance des concernés et l'arme utilisée. Les vétérans lui avaient raconté tout cela, et un tas d'autres choses qu'ils avaient vécues. Et tous l'avaient averti : il ne fallait jamais faire confiance aux patrons des compagnies de voyage.

Effectivement, à mesure que la date du départ se rapprochait, les échanges entre Reinders et ces hommes devenaient de plus en plus tendus. Il avait argué qu'il ne pouvait assurer la sécurité de tant de personnes, mais on lui avait signifié sans ambiguïté que dans ce cas l'*Eliza J* serait séquestrée jusqu'à ce qu'il ait remboursé la totalité des réparations. On lui reprochait de s'impliquer beaucoup trop ; il n'avait qu'à s'occuper du bateau, et non des passagers. On lui assura ensuite qu'un médecin américain retournant aux Etats-Unis après ses études se trouverait à bord. Que pouvait-il bien vouloir de plus ?

Ce que voulait Reinders quand il regagnait son bureau et qu'il passait et repassait en revue l'interminable liste qu'on lui imposait, c'était tout simplement plus de place et moins de voyageurs, car chaque passager exigeait des provisions. Il avait prévu six pintes d'eau par jour et par passager, et une petite ration hebdomadaire de farine, de céréales, de sel, de mélasse et de bœuf salé. Les directeurs lui avaient assuré que c'était plus que suffisant ; il ne devait pas oublier que ses clients n'étaient que des paysans irlandais habitués à mourir de faim, et qui seraient ravis qu'on leur donne un peu de pain et d'eau. Mais les marins expérimentés avaient vivement démenti : certes, les malheureux se contenteraient de pain dur et d'eau croupie, avaient-ils expliqué, mais ils étaient si affamés qu'ils engloutiraient leur ration de la semaine en une seule journée, et ensuite ils n'auraient plus rien. Quelques-uns apporteraient un peu de nourriture, mais il leur faudrait la surveiller comme un trésor, surtout la nuit. D'un autre côté, organiser

une distribution quotidienne priverait l'équipage d'une partie de ses bras, et comment se permettre une chose pareille en mer en plein hiver ? Les anciens recommandèrent de prévenir les passagers dès le départ que les rations seraient données pour la semaine, et qu'il n'y aurait pas d'entorse à la règle.

— Soyez intraitable avec ceux qui ne vous respectent pas, avertirent-ils. Faites un exemple tout de suite si nécessaire, et portez toujours un pistolet sur vous. Vous n'aurez pas à l'utiliser s'ils vous pensent capable de le faire.

Reinders serra les dents en se figurant tout cela, s'efforçant de prévoir l'imprévisible. Il espérait faire le voyage en quatre semaines, cinq au maximum ; il n'y avait pas de place pour des provisions supplémentaires, ni pour du bétail d'aucune espèce, ni pour de gros outils - enclumes, matériel de charpente ou agricole, métiers à tisser ou fileuses... Chaque famille se verrait attribuer un petit espace dans la soute pour une malle, une caisse ou une barrique. Rien de plus.

Il repoussa la liste. Brusquement, il étouffait dans sa cabine. Il sortit et monta les marches quatre à quatre jusqu'au pont. De là, il pouvait inspecter son bateau, le trésor de sa vie. Il prit une profonde inspiration, et admira ses mâts solides, le tissage complexe de son gréement, ses voiles soigneusement roulées, son étrave effilée. Au-dessus de lui, de gros nuages obscurcissaient le ciel, écrasant la rivière d'un manteau sombre, et un vent glacé faisait danser les cordages. Une fois de plus, il songea qu'il pourrait larguer les amarres et descendre la rivière jusqu'à la mer. *L'Eliza J* distancerait facilement les autres barcasses du port, et, une fois au large, personne ne pourrait le rattraper. Mais il ne pouvait naviguer seul ni rassembler son équipage sans attirer l'attention. Et puis, après tout, il avait donné sa parole. Comme il avait été fier de conclure ce marché ! Pas besoin d'écrire à Lars pour lui demander de l'argent ni de toucher au maigre pactole qu'ils avaient constitué grâce au coton et au tabac, et qui de toute façon avait été englouti dans la tempête. Il s'était félicité de pouvoir garder la tête haute malgré la catastrophe, en trouvant immédiatement une parade pour minimiser l'échec de ce qui aurait dû être une opération lucrative. Lars était officiellement le financier de leur association, mais Reinders avait tenu à prouver ses propres capacités dans ce domaine...

Il jeta un regard en direction des quais, écœuré par ce qu'il avait dû accepter pour ne pas perdre la face. Il vit la sombre colonne des passagers qui s'apprêtaient à embarquer à bord de petits navires en mauvais état, dirigés par des capitaines

apathiques et des équipages paresseux qui ne levaient plus le petit doigt une fois qu'ils avaient obtenu le meilleur salaire possible. Ces passagers n'étaient que des marchandises, et ils le savaient alors qu'ils avançaient lentement, l'échine courbée, échangeant quelques mots angoissés juste avant d'atteindre la passerelle.

Des goélands d'un gris sale tournoyaient inlassablement au-dessus des quais, mais ce fut un énorme corbeau aux yeux noirs et brillants qui se posa lourdement sur le bastingage, tout près de lui, ouvrant son bec pour laisser échapper un croassement rauque.

« Mauvais présage », pensa-t-il.

Mais il se raisonna immédiatement. Tout cela n'était que balivernes. Le monde était chaotique et imprévisible, tout simplement. Il ne servait à rien d'invoquer le mauvais sort alors qu'il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Jusqu'ici, il avait eu la liberté de choisir. Mais aujourd'hui ce n'était plus le cas. Ni pour lui ni pour les pauvres gens qu'il regardait en contrebas marcher vers le piège qui allait se refermer sur eux.

— Ça y est, vous êtes prêtes ? Vous n'avez rien oublié ?  
Grâce secoua la tête.

— Alors tout va bien, conclut Julia.

Elle passa une dernière fois en revue les bagages de ses protégées et regarda d'un œil satisfait leurs solides bottines en cuir et leurs lourds manteaux de laine.

— Vous pouvez vous servir de vos manteaux pour vous protéger du froid la nuit, rappela-t-elle pour la centième fois. Et gardez toujours vos chaussures à vos pieds.

— Nous n'oublierons aucun de vos conseils, assura Grâce en lui prenant la main. N'est-ce pas, Mary Kate ?

La fillette acquiesça, et glissa à son tour sa petite main dans celle de Julia.

— Venez avec nous, supplia-t-elle. S'il vous plaît.

— Ah, ma chérie... soupira Julia.

Emue, elle souleva la petite fille pour la prendre dans ses bras.

— J'aurais bien voulu venir, tu sais. Vous allez tellement me manquer...

Elle serra l'enfant une dernière fois contre sa poitrine, puis la reposa à terre, réajustant au passage son bonnet qu'elle avait dérangé.

— Fais bien attention à ta maman, recommanda-t-elle. Veille à ce qu'elle mange et qu'elle n'attrape pas froid. Surtout à ce qu'elle mange !

— Vous l'avez déjà dit, observa Mary Kate avec un sourire timide.

Julia sourit, et s'écarta un peu de la lente file des passagers pour regarder ce qui se passait devant.

— Ils mettent toutes les valises et les malles à part, commenta-t-elle. Les marins les emportent plus loin, là-bas.

Elle montra du doigt une seconde passerelle à l'autre bout du bateau, où les hommes d'équipage chargeaient les bagages sur leur dos.

— Regardez, ils ne peuvent pas tout prendre !

Grâce tendit le cou et aperçut une pyramide impressionnante, où venaient s'amasser pêle-mêle casseroles, pots, matériel agricole, outils et rouets. Quelqu'un avait aussi abandonné une chèvre et des poules qui caquetaient dans leurs cages.

— Il y a un homme qui vérifie l'identité des passagers avant

l'embarquement, dit encore Julia. Et il pose des questions...

Que peut-il bien leur demander à votre avis ?

Grâce prit une voix grave et répondit :

— Avez-vous vu la hors-la-loi Grâce O'Malley ? Savez-vous quelque chose à son sujet ?

Julia pâlit et vérifia que personne n'avait entendu.

— Ce n'est pas drôle, gronda-t-elle. Pas drôle du tout.

— Je voulais juste nous changer un peu les idées, s'excusa

Grâce en posant une main rassurante sur son épaule.

— N'oubliez pas que vous êtes madame Bram Donnelly, riposta Julia, et à mon avis votre situation est suffisamment risquée pour ne pas en rire. Je sais, je sais, vous voulez être certaine que Sean puisse vous retrouver quoi qu'il arrive, mais...

— Et je veux aussi qu'il reste une trace de notre nom quelque part, coupa Grâce. C'est important pour l'avenir de Mary Kate.

— Je comprends. Mais dorénavant évitez d'en faire un sujet de plaisanterie. Je ne veux plus vous entendre prononcer un autre nom que celui qui est inscrit sur vos papiers. Vous me le promettez ?

— C'est promis.

Peu à peu, elles approchaient de la passerelle d'embarquement. Grâce leva les yeux et regarda ce bateau auquel elle allait confier sa vie et celle de sa fille. Sa taille imposante lui inspirait confiance, de même que l'équipage qui œuvrait sans relâche sous l'œil attentif d'un homme à la silhouette altière accoudé au bastingage.

— Comment s'appelle-t-il, ce capitaine ? interrogea-t-elle.

— Reinders. C'est un nom allemand, mais il est américain. De même que le bateau.

— C'est une bonne chose, il doit connaître la route !

Cette fois, Julia ne put s'empêcher de sourire, et les deux femmes échangèrent un regard complice.

Quand elles furent tout près du poste de contrôle, Grâce sortit ses papiers, les tenant fermement dans sa main pour empêcher le vent de les emporter. Elle vérifia que Mary Kate était bien emmitouflée, et adressa à la petite un clin d'œil d'encouragement. Puis elle se retourna vers Julia.

— Je voudrais vous dire quelque chose, si pour une fois vous voulez bien vous taire et m'écouter deux minutes.

Julia ouvrit la bouche pour protester, mais se retint et serra les lèvres avec un air contrit.

— Je tiens à vous remercier pour tout ce que vous avez fait,

dit solennellement Grâce. Merci d'être venue avec moi à Londres, et surtout merci de nous avoir accompagnées jusqu'ici. Sans vous, je ne m'en serais jamais sortie.

Julia voulut répondre, mais Grâce ne lui en laissa pas le temps.

— C'est vrai, insista-t-elle. Jamais je n'aurais trouvé le courage de me lancer dans une telle aventure.

L'émotion emplît de larmes les yeux de Julia, et Grâce l'enlaça dans un élan d'affection.

— Ah, Julia... Je sais que vous l'aimiez. Au début, je n'avais pas compris, et puis c'est devenu une évidence...

— Pardonnez-moi, murmura Julia au creux de son oreille.

— Il n'y a rien à pardonner. Je sais bien que vous m'aimez aussi, même si je suis sûre que vous m'avez secrètement maudite !

Julia ne savait plus si elle devait rire, pleurer ou s'indigner, et elle se contenta d'étreindre Grâce, sans rien dire.

— Au nom de notre amour pour Morgan, et de l'amitié qui nous unit, reprit Grâce, je vous demande encore ceci : me promettez-vous de veiller sur Pa et sur mon fils ? De prendre soin d'eux jusqu'à ce que les choses soient rentrées dans l'ordre ? Si l'Irlande remporte la victoire, je reviendrai par le premier bateau, mais si cette situation s'éternise...

Elle s'interrompit une seconde, repoussant cette sinistre pensée.

— Est-ce que vous les aiderez à nous rejoindre comme vous nous avez aidées à partir ? Je n'ai personne d'autre vers qui me tourner, et je sais que je peux avoir confiance en vous.

Julia s'essuya les yeux d'un revers de main.

— Je vous le promets, dit-elle gravement.

Et soudain son cœur se mit à battre plus fort : le groupe qui les précédait venait de franchir le barrage du contrôle. Leur tour était venu,-

— Vos papiers.

Cole Mackley prit les documents que Grâce lui tendait, et vérifia qu'ils correspondaient aux indications portées sur la liste des passagers.

— Mme Bram Donnelly, vingt-deux ans, veuve, et Mary Kathleen Donnelly, trois ans, à destination de New York ?

— C'est exact, confirma Grâce.

— Vous avez des bagages ?

— Oui.

Il leva la main, et un matelot s'approcha de la malle.

— Ouvrez-la.

La jeune femme hésita, et regarda Julia.

— Tout de suite, insista Mackley sans agressivité, mais d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

— C'est pour éviter les passagers clandestins, souffla Julia.

Rassurée, Grâce sortit sa clé et ouvrit la malle. Le matelot inspecta rapidement les vêtements et les réserves de nourriture, puis se redressa avec un signe d'approbation. Grâce referma la malle et la verrouilla.

— Etes-vous en possession d'armes à feu ou d'alcool ? demanda encore Mackley.

— Non, monsieur.

Elle jugea préférable de ne pas mentionner le couteau qu'elle avait dissimulé à l'intérieur de sa bottine, dans son fourreau de cuir.

— Bien, vous pouvez embarquer.

Avant d'avoir le temps de réagir, Grâce se trouva propulsée vers la passerelle avec Mary Kate, alors que Julia restait en arrière.

— Attendez ! cria-t-elle, déjà emportée par le flot des voyageurs qui se pressaient pour monter à bord. Julia !

— Allez, on embarque ! criait un marin du haut de la passerelle avec de grands gestes.

Grâce lutta pour se dégager, alors qu'un nouveau groupe arrivait déjà derrière elle.

— Attendez ! Julia !

Un murmure nerveux parcourut la foule, comme si l'angoisse qui transparaissait dans sa voix était contagieuse.

— Vous, là-bas ! En arrière ! tonna Mackley alors que Julia jouait des coudes pour se frayer un passage. Remettez-vous dans la queue !

Son injonction déclencha un mouvement de panique parmi les passagers, qui se massèrent soudain sur la passerelle comme s'ils craignaient de ne pas pouvoir embarquer. Grâce vit alors une brèche s'ouvrir devant elle, et tendit les bras à Julia qui se précipitait dans sa direction.

— Adieu, s'écria celle-ci en irlandais, enserrant dans une même étreinte Grâce et Mary Kate. Adieu ! Que Dieu vous bénisse toutes les deux, et qu'il vous protège jusqu'à l'arrivée.

Elle sourit à travers les larmes qui coulaient sur ses joues



rougies par le vent pour les convaincre que tout allait bien se passer, puis se pencha vers l'enfant.

— Tu es une grande fille courageuse, lui dit-elle. Ne l'oublie jamais.

Elle se redressa, et serra Grâce une dernière fois dans ses bras.

— Je regrette tellement que nous ayons laissé mourir Morgan sans qu'il ait pu voir son fils, balbutia-t-elle, submergée par l'émotion. Oh, mon Dieu, pardonnez-nous... Pardonnez-moi.

— Ce n'est pas votre faute, murmura Grâce tout contre sa joue. Jamais je n'ai pensé que c'était votre faute.

— Je me prenais pour quelqu'un de si important avec mon engagement, mes grandes idées... Toutes ces bêtises...

Elle ferma les yeux, assaillie par le remords.

— J'ai honte, Grâce ! avoua-t-elle. Je ne suis rien à côté de vous. Vous êtes la femme la plus digne d'admiration que j'aie jamais rencontrée. Vous êtes si bonne, si courageuse, si droite...

— Arrêtez, ou je vais finir par croire que vous avez une faveur à me demander, plaisanta Grâce à travers ses propres larmes.

Julia se mit à rire, chassant le désespoir qui la gagnait, et laissa enfin partir ses protégées, pressée par les passagers impatients qu'elles empêchaient de passer. Du haut de la passerelle, elles lui firent de grands au revoir de la main.

— Nous nous reverrons ! cria Grâce.

— Bien sûr ! répondit Julia en leur envoyant un baiser.

« Si Dieu le veut », ajouta-t-elle pour elle-même.

Et elle resta debout sur le quai, sous la pluie glacée, bien longtemps après que le bateau eut disparu à l'horizon.

— Puisque c'est comme ça, je veux voir le capitaine, exigea Grâce en s'efforçant de dissimuler la panique qui montait en

elle. Qu'il règle le problème, si vous ne pouvez pas !

Marcus Boardham la considéra un instant d'un œil mauvais, puis parcourut une nouvelle fois la liste qu'il avait sous les yeux, arrêtant son doigt au milieu de la page.

— Mme Bram Donnelly et sa fille, deux places en troisième classe, répéta-t-il avec irritation.

— Nous avons payé pour une cabine privée, c'est écrit ici, rétorqua Grâce en brandissant son billet.

Elle soutint le regard noir du chef de cabine, et il finit par envoyer quelqu'un chercher le capitaine.

— En attendant, descendez ! ordonna-t-il avec un geste agacé.

— Non, j'attends ici.

Exaspéré, il les poussa sans ménagement contre le mur pour s'adresser à un autre groupe de voyageurs qui, eux, méritaient son attention, puisqu'ils étaient dûment enregistrés parmi les privilégiés jouissant d'une cabine. Tous étaient anglais. Grâce serra les dents, bien déterminée à ne pas se laisser intimider.

— Un problème, monsieur Boardham ?

La voix autoritaire la fit sursauter, et elle tourna la tête. Le regard bleu de l'homme qui se tenait derrière Boardham imposait instantanément le respect.

— Capitaine Reinders, dit-elle en devançant la réponse du chef de cabine, ma fille et moi avons réservé une cabine privée longtemps à l'avance, or ce monsieur me dit que nous sommes en troisième classe.

Reinders se tourna vers Boardham.

— Il n'y a pas de réservation en première classe au nom de Donnelly, capitaine.

— Vous avez vérifié les billets ?

Boardham passa devant Grâce pour se rapprocher de Reinders.

— Elles ont bien des billets de première, confia-t-il à voix basse de manière à ne pas être entendu, mais notre liste indique qu'elles sont en cale.

Reinders regarda le document qu'il lui montrait. « Que ces monstres croupissent en enfer », fulmina-t-il intérieurement. Il comprenait parfaitement ce qui s'était passé : les dirigeants

de la compagnie avaient dû mettre leur médecin et sa famille en première classe pour le remercier de ses services, reléguant dans l'entrepont cette jeune Irlandaise et sa fille. Il réexamina la liste : toutes les cabines avaient été attribuées, et personne ne se porterait volontaire pour céder la sienne, surtout à une Irlandaise... Il avait remarqué au premier coup d'œil que Grâce était la seule parmi ses compatriotes à avoir acheté une place en première classe.

« Mécréants ! » jura-t-il en lui-même.

Il maudit aussi ce Boardham qui lui avait été imposé par les mêmes directeurs, et dont il n'aimait pas l'attitude hautaine. L'écartant d'un geste, il s'adressa à la jeune femme et à sa fillette.

— Il y a effectivement eu une erreur, madame Donnelly. C'est vous qui avez raison, et je vous prie humblement de m'excuser, ainsi que mon chef de cabine.

Et il punctua sa phrase d'un regard sévère à Boardham. Ce dernier baissa la tête, mais ne montra pas le moindre signe d'excuse ou de gêne.

— Malheureusement, reprit Reinders, je suis au regret de vous annoncer qu'il n'y a aucun moyen de remédier à cette situation. A moins que vous ne préfériez débarquer immédiatement et retourner au port pour réserver une place sur un autre bateau.

Grâce eut l'impression que son cœur cessait de battre.

— Non, capitaine, dit-elle enfin en le regardant droit dans les yeux. Je reste. J'ai acheté ce billet pour voyager avec vous, parce qu'on dit que vous êtes digne de confiance. Il paraît que vous avez su ramener votre bateau au port malgré une terrible tempête, alors que la mer vous avait pris la moitié de vos hommes, n'est-ce pas vrai ? En tout cas Dieu m'a conduite à remettre ma vie et celle de ma fille entre vos mains, et à moins qu'il ne m'ordonne le contraire, je resterai à bord de votre bateau.

Impressionné par ce discours, Reinders regarda Grâce plus attentivement. Il était habitué aux femmes plutôt timides et effacées, et celle-ci lui semblait particulièrement frêle. Mais elle avait le menton volontaire et les yeux vifs. Étaient-ils bleus ou verts ? se demanda-t-il malgré lui. Et soudain la réponse s'imposa, évidente : ils étaient très exactement de la couleur changeante de la mer.

— Est-ce que vous êtes prête à voyager dans la cale,

madame Donnelly ?

— Ai-je vraiment le choix, capitaine ?

— Non, j'ai bien peur que non.

Ses yeux se posèrent sur la petite fille qui attendait sagement à côté de sa mère, pâle mais confiante.

— Alors votre voyage vous sera intégralement remboursé, promit-il, et je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour assurer votre confort.

Il se retourna vers Boardham et s'adressa à lui d'un ton sec :

— Donnez immédiatement à Mme Donnelly et à sa fille deux banquettes le plus près possible de la porte. Je compte sur vous.

Puis il ajouta à l'intention de Grâce :

— C'est là que vous aurez le plus d'intimité. Naturellement, vous prendrez vos repas avec les passagers de première classe, au salon.

Il s'interrompit et regarda de nouveau Mary Kate.

— La petite mangera mieux, ajouta-t-il plus bas.

— Merci, capitaine, dit Grâce avec reconnaissance. Soyez assuré que je ne vous causerai plus de problème.

— Vous n'y êtes pour rien, madame Donnelly, au contraire. Revenez me voir si vous avez besoin de quoi que ce soit.

Il la salua d'un petit signe de tête poli, décocha un regard glacial à Boardham et s'éloigna d'un pas assuré.

Piqué au vif par l'attitude du capitaine, le chef de cabine aboya un ordre à un jeune mousse, qui se hâta de hisser la malle de Grâce sur son épaule et se dirigea sans attendre vers l'étroit escalier. Grâce et Mary Kate le suivirent, mais peinèrent à le rattraper tant la descente était périlleuse.

Les marches raides débouchaient directement sur une vaste salle divisée en trois sections, séparées les unes des autres par des allées où l'on avait à peine la place de passer. De part et d'autre s'alignaient en rangs serrés trois étages de couchettes en bois. Il n'y avait pour toute lumière que le halo trouble de quelques lampes à pétrole fixées au mur, et le roulis faisait grincer et craquer l'ensemble de toute part.

Grâce devina la présence des autres voyageurs avant de les distinguer dans la pénombre, recroquevillés sur les couchettes ou tassés sur des malles cabossées, surveillant leurs enfants et

les quelques effets qu'ils avaient pu emporter avec eux. Leurs regards étaient fuyants et ils parlaient à voix basse.

— Vous, là, allez vous mettre ailleurs, ordonna le mousse à deux hommes âgés qui s'étaient installés près de la porte.

— Et pourquoi ça ? demanda l'un d'eux.

— Pour laisser la place à cette femme et à sa gamine. Allez, dégagez, ordre du capitaine !

— Et si on ne veut pas ? interrogea l'autre.

— Vous serez jetés par-dessus bord ! Le capitaine Reinders est américain, il ne répète jamais les choses deux fois !

Maudissant le capitaine américain et son équipage irrespectueux, les deux hommes ramassèrent le ballot de vêtements qui constituait toute leur richesse, et se dirigèrent vers le fond de la cale, bousculant Grâce au passage avec une brutalité ostensible. Autour d'eux, les conversations s'étaient tuées, et tous regardaient d'un œil suspicieux cette femme qui bénéficiait des faveurs du capitaine, se demandant s'il fallait la craindre ou la courtiser.

— Merci pour votre aide, dit-elle au jeune marin lorsqu'il eut posé sa malle à côté de la couchette inférieure.

— Pas de quoi, m'dame. Je reviens tout de suite avec un rideau pour que vous soyez plus tranquille.

Grâce réfléchit une seconde.

— C'est inutile, dit-elle à haute et intelligible voix. Je suis une fille de la campagne, je n'ai pas besoin de m'isoler de mes voisins.

Le mousse la dévisagea avec une surprise incrédule.

— Ce sont les ordres du capitaine, m'dame. Je dois vous l'apporter.

Mais il remarqua soudain les regards inquisiteurs braqués sur eux, et comprit la raison de sa réticence.

— Je vais vous donner le rideau, conclut-il, vous en ferez ce que vous voudrez.

— Très bien, approuva Grâce.

Et elle le remercia d'un discret clin d'œil. Il le lui rendit, puis disparut en haut des escaliers, la laissant seule au milieu des autres.

Elle ôta son bonnet, puis détacha les rubans de celui de Mary Kate, passa ses doigts dans les boucles souples de la fillette, et enferma ses petites joues rouges entre ses mains gantées pour les réchauffer. L'enfant la regardait en silence, grave et attentive.

— Ça va aller, mon cœur, murmura-t-elle. Nous avons réussi à embarquer sur ce beau bateau, nous avons un lit, de quoi manger, et nous allons faire un grand voyage. Et tu verras, très vite, nous allons retrouver ton oncle Sean, qui te reconnaîtra à peine tellement tu as grandi.

— Vraiment?

— Oh, j'en suis sûre ! Il me verra d'abord, et puis il regardera partout autour de nous en disant : « Où est ma petite Mary Kate chérie, et qui est cette grande fille que tu as amenée avec toi ? » Et puis il croisera les bras et te demandera avec un air sévère ce que tu as fait de sa petite nièce préférée.

— Et je dirai que je l'ai mangée ! plaisanta Mary Kate en mettant sa petite main sur sa bouche comme si elle venait d'engloutir un gâteau.

Grâce éclata de rire face à sa grimace, Mary Kate l'imita, et bientôt elles ne purent plus s'arrêter, conquises par un incontrôlable fou rire qui fit rouler des larmes sur leurs joues, jusqu'à déposer un goût salé sur leurs lèvres. Leurs voisins commencèrent par dévisager avec circonspection ces étranges protégées du capitaine, puis se regardèrent alors que leur rire redoublait, et, peu à peu, se laissèrent gagner à leur tour par cette hilarité communicative. Peu à peu, le rire se propagea à travers toute la cale, jusqu'à la dernière couchette, apportant un soulagement salutaire à tous ces gens qui pensaient ne pas survivre à l'angoisse du départ ; il enfla, et résonna si fort qu'il parvint jusqu'aux oreilles du capitaine, sur le pont.

Reinders tendit l'oreille. Il avait d'abord cru entendre le cri des goélands, puis avait compris qu'il s'agissait d'un rire humain qui s'élevait du fond du bateau où s'entassaient tous ces pauvres gens misérables. Que pouvaient-ils donc trouver si drôle, serrés les uns contre les autres, à l'aube d'un voyage interminable et plein de dangers qui devait les mener vers une terre inconnue ?

— Ils sont complètement fous, marmonna-t-il dans sa barbe.

Mais alors que le son s'amplifiait, son visage se détendit,

et il sentit peu à peu sa poitrine se gonfler d'un souffle léger, comme libérée d'un énorme poids. Pour la première fois depuis de longues semaines, il retrouvait un peu de la confiance qui l'avait abandonné. Le vent qui lui fouettait le visage lui parut soudain tonique et vivifiant, et il sentit son bateau solide et puissant sous ses pieds, ses voiles gonflées le propulsant sans effort vers l'océan. Il était seul maître à bord, et la bouffée d'exaltation qui montait en lui explosa soudain en un rire si sonore que tous les marins qui s'affairaient sur le pont interrompirent leur tâche pour se tourner vers lui.

En bas, Mary Kate, épuisée par le fou rire, avait sombré dans le sommeil, et Grâce aussi s'était assoupie, sa fille dans ses bras. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, l'atmosphère de la cale avait radicalement changé. Partout, les conversations allaient bon train, et tous commençaient à trouver leurs marques dans cet espace qui allait être leur foyer pendant les semaines à venir.

Grâce dégagea doucement son bras coincé sous celui de Mary Kate, et s'assit au bord de la couchette. Elle remit de l'ordre dans ses vêtements, regarda autour d'elle tous ces visages inconnus, faiblement éclairés par la lumière vacillante. De temps à autre, on entendait les pleurs d'un bébé, immédiatement suivis des chuchotements apaisants de sa mère, qui dégageait son sein dans un froissement d'étoffe pour l'allaiter. Grâce sentit sa propre poitrine se tendre à cette simple évocation, mais la douleur s'atténuait de jour en jour.

Soudain, elle constata que le mousse avait dû revenir pendant son sommeil, car un carré d'étoffe était plié sur sa malle, à côté d'un morceau de corde. Il était facile d'en faire un rideau pour se réfugier derrière cet écran protecteur, mais elle résista à la tentation. En tout état de cause, le tissu pourrait se révéler bien utile pour colmater l'espace entre les planches disjointes qui constituaient leur couchage.

Doucement, attentive à ne pas réveiller Mary Kate, elle quitta la couchette de bois dur, s'étira, fit quelques pas dans l'allée principale, et regarda les autres voyageurs. Elle eût aimé reconnaître un visage familier, mais savait aussi que sa liberté dépendait de son anonymat. Or elle s'était déjà suffisamment fait remarquer...

Un bruit de pas dans l'escalier attira son attention : Boardham fit son entrée dans la cale, accompagné d'un porteur de lanterne. Il demeura debout un moment, puis

frappa violemment le mur de son poing.

— Ecoutez-moi ! hurla-t-il.

Les conversations se turent pour faire place à un silence tendu.

— Le navire a été débarrassé de ses passagers clandestins, annonça Boardham. Ils ont été expulsés et remis entre les mains de la justice.

Il balaya la salle d'un regard froid, comme s'il mettait quiconque au défi de s'insurger contre cette sanction. Grâce songea que ces clandestins avaient sans doute des amis ou de la famille parmi ceux qui l'entouraient, mais que personne n'oserait prendre leur défense, de peur de les rejoindre en prison.

— Nous avons quitté l'embouchure de la rivière, et nous sommes maintenant en mer, continua-t-il sèchement. Mettez vos affaires en sécurité, et montez sur le pont, le capitaine Reinders va vous parler.

Instinctivement, les passagers commencèrent de se rapprocher en masse de l'escalier. Boardham donna un nouveau coup de poing contre le mur.

— Un seul à la fois ! rugit-il. Rangez d'abord vos affaires !

Et il disparut dans l'escalier, suivi de l'homme à la lanterne.

L'ombre de la cale, privée de cette lumière, parut plus dense encore.

Grâce retourna vers sa couchette, et se pencha doucement vers Mary Kate pour la réveiller.

— On est arrivé ? demanda l'enfant d'une voix ensommeillée.

— Ah non, ma chérie, répondit Grâce avec un sourire. Il reste encore beaucoup de chemin à faire. Mais maintenant le capitaine veut nous voir, alors tu vas remettre ton bonnet, et hop ! nous allons tous monter sur le pont !

Elle avait adopté un ton résolument enthousiaste, et décida de se comporter dorénavant comme si tout ce qui leur arrivait était une formidable aventure.

Elles arrivèrent parmi les premiers sur le pont, mais les autres suivirent peu à peu, et elles se trouvèrent rapidement perdues au milieu d'une multitude de visages tendus. Le



navire tanguait dans les vagues, et nombreux étaient ceux qui devaient s'agripper à leurs voisins pour garder l'équilibre.

— Tiens-toi comme ça, montra Grâce à Mary Kate en écartant les pieds. Laisse ton corps suivre les mouvements du bateau. Ça ne sert à rien de lutter, il vaut mieux se laisser bercer.

La fillette suivit ses conseils, rapidement imitée par d'autres personnes autour d'elles, et elles se trouvèrent bientôt plus à l'aise au milieu de la foule. Grâce tourna son visage face au vent, et inspira une grande bouffée d'air frais.

— Bienvenue à bord de L'*Eliza J.*

La voix grave et autoritaire capta instantanément l'attention de tous.

— Je suis le capitaine Reinders, et je vous présente M. Mackley, mon second.

Il désigna l'homme à l'allure virile et inflexible qui se tenait à sa droite, puis se tourna vers un autre homme, aussi robuste et carré d'épaules, mais à qui Grâce trouva un visage plus avenant.

— Et voici M. Dean, notre lieutenant. Vous connaissez déjà tous M. Boardham, notre chef de cabine. Et ce monsieur est le docteur Draper, qui vous apportera une assistance médicale en cas de besoin.

Emmitoufflé dans son manteau confortable, le médecin continua d'examiner ses ongles, sans daigner lever les yeux.

Reinders fronça légèrement les sourcils, puis poursuivit :

— Il y a des règles à bord de L'*Elisa*, comme à bord de tous les bateaux. Je vous demande de les respecter, sans quoi vous finirez le voyage dans une cellule au fond de la soute.

Comme pour appuyer son discours, il plaça son poing sur sa hanche et remonta légèrement sa veste, de manière à laisser deviner l'étui de son pistolet.

— Premièrement, commença-t-il, pas d'alcool. Si vous en avez, débarrassez-vous-en immédiatement. Deuxièmement, pas d'arme. Apportez vos pistolets, couteaux et gourdins à M. Mackley, il les gardera et vous les rendra quand vous débarquerez. Troisièmement, pas de feu dans la cale. Ce qui signifie qu'on n'y fume pas, qu'on n'y cuisine pas, qu'on n'y allume aucune bougie. Soyez disciplinés si vous ne voulez pas vous retrouver coincés dans un bateau en flammes au milieu

de l'océan.

Il s'interrompit quelques instants pour laisser à chacun le temps de mesurer le poids de ses paroles.

— Et pour finir, je ne tolérerai aucune bagarre. Si vous avez un problème, allez trouver M. Mackley, c'est lui qui le résoudra, et sa décision sera sans appel.

— S'il vous plaît, monsieur, intervint une femme, comment allons-nous préparer nos repas, si on ne peut pas faire de feu ?

— Il y a quatre fourneaux ici sur le pont supérieur, répondit Reinders en montrant du doigt les petits réchauds. Ils seront allumés tous les matins. Vous viendrez ici par groupes, pour cuisiner une fois par jour. Une seule fois. Organisez-vous en conséquence.

Il marqua un temps d'arrêt, puis reprit son intervention.

— Ce soir, on vous distribuera des rations de nourriture pour la semaine à venir. Il en sera ainsi chaque semaine. Vous devez tenir sept jours avec cette ration, on ne vous donnera rien d'autre. Quant à l'eau, elle vous sera donnée chaque matin. Quand M. Mackley sonnera la cloche, prenez vos pots et venez faire la queue. Cette eau vous servira à la fois pour la cuisine, pour la toilette et pour boire. Est-ce que c'est clair ?

Il balaya le groupe de ses yeux clairs. Les gens se regardèrent, hésitants, puis acquiescèrent.

— Les latrines se trouvent sur le pont, poursuivit Reinders. Soyez rapides pour ne pas trop faire attendre les autres, et ne vous soulagez en aucun cas ailleurs sur le bateau, même dans des seaux que vous auriez l'intention de nettoyer après. Les maladies se répandent très vite.

Il punctua son intervention d'une nouvelle pause. Pour l'instant, tout se passait bien, il ne pouvait être que satisfait. Il reprit pour conclure :

— Le salon situé sur le pont supérieur est réservé aux passagers de première classe, de même que le pont avant. Pour cuisiner, faire votre lessive, prendre l'air, fumer une pipe, allez à l'arrière.

Il regarda Mackley pour vérifier qu'il n'avait rien oublié ; ce dernier, discrètement, pointa un doigt vers le bas, en direction de la soute.

— Ah oui, encore une chose : personne ne descend dans la soute. Si vous avez besoin d'y récupérer quelque chose,

adressez-vous à M. Mackley, il en sera le seul responsable jusqu'à l'arrivée.

Mackley confirma d'un signe de tête.

— Maintenant, vous connaissez les règles. Elles seront affichées en évidence, au vu de tous. Respectez-les, et tout se passera bien pour vous. Si le temps le permet, nous atteindrons New York dans trente jours. Voilà, j'ai terminé. Merci de votre attention.

Et il s'éloigna d'un pas rapide et assuré vers la barre, Mackley sur ses talons. Dean, de son côté, rejoignit deux marins qui triaient des bouts de cordage usagés, tandis que Boardham traversait le pont en direction du salon où l'attendaient les passagers de première.

Grâce le suivit des yeux, mais elle fut soudain tirée de ses pensées par une main timide qui se posait sur son bras.

— Vous êtes madame Donnelly ?

Elle se retourna, et se trouva face à une femme au visage blafard, qu'elle reconnut à peine.

— Alice ? C'est vous ? Alice de l'hôtel ?

— Oui.

La jeune femme sourit, et Grâce remarqua qu'elle avait perdu presque toutes ses dents.

— C'était votre lime de miel, n'est-ce pas ? Je me souviens qu'un soir vous portiez une robe bleu nuit, et des fleurs plein les cheveux.

— Oui, c'est vrai, approuva Grâce en portant machinalement la main à son chignon. Tout cela est tellement loin... Dublin a bien changé depuis.

— Le monde entier a changé, soupira Alice. Rien n'est plus comme avant.

— Est-ce que vous partez parce que vous avez perdu votre maison ? interrogea doucement Grâce.

— Oui, ma maison et mon travail... Mais pas ma famille, Dieu merci.

Elle se signa furtivement.

— Mon mari est parti pour l'Amérique il y a un an, alors je le rejoins avec les deux enfants.

Elle sourit à la petite fille qui se tenait à côté d'elle.

— Voici Siobahn, et là-bas c'est notre Liam.

Elle désignait un jeune garçon de neuf ou dix ans, aussi maigre que sa sœur, mais qui arborait une expression farouche et déterminée, les poings enfoncés dans ses poches pour se donner l'air d'un homme.

— Ils vont être contents de retrouver leur papa.

— J'espère surtout qu'z'Z sera content...

— Bien sûr ! Pourquoi ne serait-il pas heureux de revoir toute sa petite famille ?

Alice attira Siobahn plus près d'elle.

— Pour vous dire la vérité, nous n'avons eu aucune nouvelle de lui depuis son départ. Mais il est vivant, je le sais, parce que Tally McGarrity a reçu une lettre de son mari, qui lui disait que le mien habitait dans une pension sur Cross Street. Ils se sont même parlé.

— Est-ce qu'il sait que vous venez ? demanda Grâce avec réserve.

Elle ne voulait pas envenimer une situation qu'elle devinait délicate... Mais un éclair d'espoir traversa les yeux d'Alice.

— Oh oui ! J'ai fait envoyer une lettre pour lui dire qu'on ne pouvait pas rester, qu'on n'avait plus de quoi vivre, et que les enfants n'avaient plus rien à manger.

— Alors il vous attendra, assura Grâce avec autant de conviction que possible.

Mais son cœur se serra lorsqu'elle rencontra le regard dur et plein de défiance du petit Liam. Elle baissa les yeux vers le visage confiant de sa propre fille.

— Voici Mary Kate. Elle est timide, mais elle sera ravie d'avoir des amis !

— Mais vous êtes certainement en première, nous ne vous verrons pas beaucoup.

— Eh bien, détrompez-vous, Alice. Je me suis échappée de la première classe, et je voyagerai dans la cale, comme tous les gens de bonne compagnie !

Elle se mit à rire devant l'air incrédule de son interlocutrice.

— C'est impossible... Vous êtes la femme d'un Anglais !

— Je l'étais, corrigea Grâce. Il est mort, et j'ai été chassée. Pas de pitié pour une veuve irlandaise... C'est pourquoi je pars rejoindre mon frère.

— Oh, madame... Vous avez souffert, alors...

— C'est notre lot à tous en ce moment, non ?

— Malheureusement oui, par les temps qui courent, approuva tristement Alice.

Boardham regardait d'un œil mauvais ces deux femmes qui s'attardaient sur le pont alors qu'elles auraient dû rejoindre leurs semblables depuis bien longtemps.

« Comportement typique des Irlandais, commenta-t-il en lui-même. Ces gens-là n'en font qu'à leur tête. »

Il marcha vers elles, mais s'arrêta subitement avec un haut-le-cœur : la plus âgée des deux ressemblait terriblement à sa mère, cette traînée qui l'avait arraché à son père adoré. Une bile acide remonta dans sa gorge, emplît sa bouche d'une salive aigre, et il cracha par terre avec dégoût. Une putain, voilà ce qu'avait été sa mère. Une sale putain d'Irlandaise. Il se rappelait encore avec amertume le jour où ils avaient embarqué à Liverpool, sans avertir qui que ce soit, laissant son père trouver en rentrant de son travail une maison vide et glacée. Son père, un Anglais, un gentleman, un homme bien élevé et cultivé... Elle avait pris la fuite parce qu'il l'avait battue, mais il la battait parce qu'elle buvait et qu'elle vendait son corps ; Boardham le savait, il était certain que c'était vrai, même si elle lui avait toujours menti. Il n'était encore qu'un enfant quand elle l'avait emmené en Irlande, ce pays où tout le monde le haïssait parce qu'il était anglais. Et lui aussi les haïssait tous, parce qu'ils ne l'étaient pas. Deux longues années s'étaient écoulées avant qu'il ne comprenne que son père ne savait même pas où il se trouvait, et qu'il ne viendrait jamais le chercher. Alors il s'était enfui, abandonnant la putain ivre morte, pour partir retrouver son père. Mais celui-ci était mort, seul, sans le réconfort de son fils... Boardham n'avait jamais pardonné à sa mère, et ne lui pardonnerait jamais. Il espérait qu'elle était morte elle aussi, et dans le cas contraire il priait pour que le monde soit rapidement débarrassé d'elle. En ce qui le concernait, il était anglais et n'avait rien à voir avec cette vermine qui croupissait dans la cale.

Lily Free descendait Cross Street d'un pas rapide. Elle gardait la tête baissée, mais ne put s'empêcher de jeter des regards furtifs à droite et à gauche en traversant Murderer's Alley, puis en passant devant l'Ancienne Brasserie. Soudain, poursuivie par une bande de jeunes chenapans, une grosse truie passa à côté d'elle ventre à terre, poussant des cris perçants et semant au passage ses déjections sur le trottoir, avant de se précipiter au milieu de la rue. Des chevaux se cabrèrent, et les cochers houspillèrent les gamins qui se contentèrent d'éclater de rire et de répondre par des jurons. Lily ne s'arrêta pas, et remercia Dieu une nouvelle fois de l'avoir tirée de cet endroit infâme. Certes, les chambres étaient plus exiguës dans le bâtiment qu'elle habitait à présent dans Little Water Street, mais au moins il y avait des fenêtres. Malgré la mauvaise réputation du quartier de Cow Bay, à cause de ses prostituées et de leurs proxénètes, Lily s'y sentait plus en sécurité. Là-bas, noirs, blancs et mulâtres cohabitaient librement, et personne ne posait trop de questions. Et puis c'était ici, dans l'Ancienne Brasserie, juste au coin de l'allée, qu'il lui était arrivé de se prostituer, les jours où elle n'avait plus d'autre choix pour survivre. Tel était trop souvent le sort des esclaves en fuite...

Elle chassa ce sombre souvenir et pressa le pas. De cette époque elle ne souhaitait retenir qu'une chose : sa rencontre avec Jakob Hesselbaum, un Juif allemand aussi différent des autres immigrants qu'elle pouvait l'être elle-même.

« Nous sommes les seuls à ne pas avoir de nostalgie pour la terre que nous avons fuie », disait-il.

C'était à l'issue d'une passe dans cette même allée qu'il lui avait parlé pour la première fois. Lorsqu'il avait appris le sort de ses enfants, il lui avait apporté des cadeaux et de la nourriture pour eux ; puis il lui avait proposé un véritable emploi de vendeuse dans son échoppe de poissonnier sur le port, grâce à laquelle il avait gagné suffisamment d'argent pour acheter un cheval et une carriole. Elle avait accepté parce qu'elle n'avait pas le choix, et parce que coucher avec un seul homme était

moins risqué que se donner à plusieurs. Ainsi, elle s'était mise à travailler pour lui, en échange d'un petit salaire qui lui avait permis d'emménager dans une chambre avec fenêtre, où elle voyait la lumière du jour et jouissait d'une certaine intimité. Elle couchait avec lui de temps en temps, et ses enfants n'en savaient rien. Dieu, lui, savait, mais elle le priait tous les jours de lui pardonner. Un jour, Jakob lui avait demandé de devenir sa femme, mais elle avait refusé parce qu'elle avait déjà un mari, un homme bon, qui était resté esclave en Géorgie. Elle avait aussi deux enfants maintenus dans la même condition et savait qu'elle ne trouverait la paix que le jour où elle aurait amassé assez d'argent pour les racheter. Jakob avait été bouleversé le jour où elle lui avait raconté son histoire. Pourtant lui aussi avait enduré des épreuves : la persécution, la disparition de sa femme et de ses enfants, pour le retour desquels il eût tout donné... En se remémorant tout cela, elle traversa Mott Street, et descendit jusqu'à Bowery Street, où elle attrapa de justesse l'omnibus qui allait au port. Elle avait conscience d'empester la sueur, la suie, la graisse et le poisson, mais peu lui importait ; tout le monde puait dans cette ville, surtout pendant les mois chauds. Les gens pouvaient bien s'écarter d'elle dans le bus, elle ne se souciait que d'une chose : son retard allait inquiéter Jakob.

Après qu'elle lui eut parlé de son mari, il ne l'avait plus jamais touchée, mais avait continué de se montrer tendre avec elle comme s'ils étaient amants. Elle ne comprenait pas bien pourquoi mais lui en était infiniment reconnaissante. C'était lui qui l'avait poussée à contacter le capitaine Reinders, et qui lui avait avancé la somme nécessaire, sur l'argent qu'il avait si durement gagné, pour qu'elle puisse retrouver sa famille.

Elle exhala un soupir. Elle devait tant à Jakob que c'en était presque insupportable, maintenant que l'issue semblait proche.

La cloche tinta, et elle descendit, resserrant son châle autour de ses épaules. Elle ne s'habituerait jamais au froid glacial du Nord, à la lumière blafarde de l'hiver, au vacarme incessant de la ville, et aux efforts surhumains qu'il fallait déployer pour gagner sa vie. Mais elle ne se plaindrait jamais non plus, parce qu'elle jouissait aujourd'hui d'un statut qu'elle n'avait jamais connu, sauf en rêve. Parce qu'elle n'était plus Lilian l'esclave, mais Lily Free.

L'accent de Jakob était toujours plus marqué quand il était inquiet.

— Ça fait une heure moi j'attends, et toi tu n'arrives pas. Je croyais peut-être quelque chose t'est arrivé, peut-être tu as eu un problème...

Il s'essuya les mains sur son tablier et la considéra attentivement.

### **1.Lily Free : littéralement, Lily Libre. (N.d.T.)**

— Tout va bien, alors ?

— Oui, dit Lily. Mais la police est venue. Quelqu'un a trouvé un corps dans l'allée derrière le saloon de Stookey.

— Ce Stookey, c'est un abruti, toujours il agite son stupide couteau !

Il lui tendit un grand tablier propre. Lily le prit d'un air gêné.

— Je peux faire ma propre lessive, Jakob...

— Je sais.

Il passa derrière elle et attacha le tablier dans son dos. Mais après tous les vêtements sentent poisson. Alors que mes vêtements à moi, ils sentent tous déjà !

Ses mains s'attardèrent un moment sur les hanches de Lily.

— De toute façon, ajouta-t-il, c'est moi qui décide, alors c'est comme ça ! En plus, tu as mis moi en retard. Toi et Stookey.

Elle éclata de rire.

— La police, reprit-il, elle t'a fait problème ?

— Non, répondit-elle en se tournant vers lui. Mais je ne voulais pas laisser Samuel et Ruth tout seuls au cas où quelqu'un viendrait leur poser des questions.

— Tu as raison. Nous ne voulons pas d'ennuis, surtout maintenant que le capitaine Reinders arrive bientôt.

Lily regarda en direction des quais où accostaient les



bateaux.

— Tu crois qu'il est arrivé quelque chose, Jakob ?

— *Ach*, non. Tout va bien. C'est juste l'hiver. Il y a des tempêtes, les bateaux prennent retard... Toujours ils prennent retard. Il va venir. Je te promets.

— Tu ne peux pas me promettre ça, observa Lily.

— Bien sûr je peux ! Allez, maintenant je m'en vais, sinon ce maudit Moushevsky va voler tous mes clients ! Au revoir, madame Free, débrouillez-vous pour vendre tout ce poisson avant mon retour !

Il hissa le dernier panier à l'arrière de sa carriole, monta dedans, et démarra, adressant à Lily un petit signe poli avant de tourner au coin de l'allée qui menait à l'avenue.

« Quel homme admirable ! » se dit-elle une fois de plus.

— T'achètes, Lily ?

Deux gamins se tenaient devant le stand, portant entre eux un seau rempli de moules.

— Possible... Elles sont fraîches ?

— Pêchées de ce matin ! Garanti !

Le plus âgé des deux plongea la main dans l'eau glacée et en retira une poignée de moules. Lily en prit une, puis une seconde, les huma, et hocha la tête.

— D'accord, vous deux. Même prix que d'habitude ?

Ils acquiescèrent en même temps et apportèrent leur seau derrière l'étal pour déverser son contenu dans l'un des bacs. Lily leur donna quelques pennies et réprima un sourire en voyant leurs yeux s'agrandir : c'était plus que d'habitude, mais elle avait suivi les instructions de Jakob. Ces gamins étaient des Juifs polonais, comme lui ; il savait dans quelles conditions ils avaient grandi.

A peine étaient-ils partis que Tara Ogue s'approcha de l'étal.

— Bonjour, Lily ! dit-elle avec un sourire. Si ce sont des moules fraîches que tu as là, je vais te les prendre tout de suite !

Lily déplaça son journal pour y déposer les crustacés.

— Les gosses m'ont juré qu'elles étaient de ce matin, dit-elle.

Elle aimait bien cette Mme Ogue, mais se méfiait des Irlandais en général. Dans son quartier, ils étaient les premiers à boire et à provoquer des bagarres, et ils n'aimaient pas les Noirs à qui ils disputaient la dernière place tout en bas de l'échelle sociale. Elle n'entrait jamais dans leurs saloons, et évitait même de leur parler si elle n'y était pas obligée. Mais Mme Ogue était plutôt gentille, et c'était une bonne cliente car elle achetait pour son saloon sur Chatham Street.

— Je vais faire cuire tout ça, ce sera parfait pour rassasier tous les gaillards qui viendront traîner dans mon bar, pas vrai, Lily ? Comment ça va, les enfants ? Un garçon et une fille, c'est bien ça ?

— Oui, m'dame, répondit Lily, attentive à ne pas en dire trop.

Tara Ogue savait attirer les confidences.

— Tu vas arrêter de m'appeler madame, ordonna-t-elle en fourrant son paquet dans son panier. Moi aussi j'ai été veuve autrefois, on se comprend !

Lily acquiesça sans rien dire, gênée de se voir rappeler son mensonge, mais pas suffisamment pour le corriger. Car pour le monde extérieur ses enfants et elle étaient libres ; elle possédait même de faux papiers qui l'attestaient.

— C'était il n'y a pas si longtemps, poursuivait l'Irlandaise. Je venais d'arriver et j'essayais de m'en sortir dans cette ville, exactement comme toi. Je sais que c'est dur... Et encore, moi je n'avais pas d'enfants à nourrir, contrairement à toi !

Elle se pencha vers Lily, par-dessus les seaux et les baquets.

— Dieu ne te laissera pas tomber, assura-t-elle. A moi, Il m'a envoyé mon Dugan, juste au moment où je pensais que je finirais ma vie toute seule dans la misère ! Il s'est occupé de moi, et Il fera pareil pour toi, tu verras.

La compassion était si rare dans cette ville hostile que ces paroles allèrent droit au cœur de Lily.

— Merci, m'dame, dit-elle avec sincérité.

— Tara, corrigea Mme Ogue.

Elle se redressa et ajusta son panier à son bras, un grand sourire aux lèvres.

— Allez, j'y vais, notre locataire - Sean, un brave garçon - attend sa sœur d'un jour à l'autre, et j'ai promis d'aller me

renseigner sur les arrivées de bateaux. Elle a dû quitter l'Irlande, et j'espère qu'elle sera là bientôt, sinon il va mourir d'inquiétude !

Lily ne comprenait que trop bien...

— Bonne chance, dit-elle simplement. A bientôt... Tara.

Elle regarda Mme Ogue s'éloigner en direction des bureaux du port. Il était bon de savoir que parfois les choses s'arrangeaient, que cette femme qui avait connu le deuil et le désespoir avait survécu à cette épreuve, et menait à présent une vie heureuse. Cet exemple remplissait Lily d'espoir, et elle laissa son regard se perdre par-dessus la foule grouillante des quais où Tara s'était fondue, au-delà du port, vers la mer d'où arrivaient les bateaux.

## 8

— Tara a dit qu'elles n'étaient pas sur les listes.

Sean baissa les yeux avec un soupir las. Ogue se hâta de lui servir un whiskey, et poussa le verre sur le comptoir, jusque dans sa main.

— Il ne faut pas se laisser abattre, mon garçon ! Elle va arriver d'un jour à l'autre, c'est sûr ! Aussi sûr que le jour succède à la nuit ! Mais un voyage pareil, c'est imprévisible, surtout en plein hiver...

Le visage de Sean s'assombrit encore un peu plus, et Ogue se sentit soudain coupable.

— Ah, ne m'écoute pas ! s'excusa-t-il.

Soudain, son visage s'éclaira.

— Attends, j'oubliais ! Il y a une lettre qui est arrivée pour toi, peut-être qu'elle apporte de bonnes nouvelles ! Tiens, surveille le bar, tu veux ? Je vais la demander à ma femme.

Sean ne prêta pas attention à ses paroles. C'était sans doute O'Sullivan qui lui envoyait des notes pour un article sur la confiscation du grain de l'Irlande affamée par les Anglais, ou

une copie du dernier discours de Duyckinck ; en somme, rien d'important en regard de l'arrivée incertaine de Grâce.

« Elle n'est tout simplement pas arrivée à temps pour embarquer », avait dit le capitaine Applegate quand le *Lydia* était arrivé à Manhattan.

Sean avait attendu des heures sur les quais, interrogeant les passagers qui débarquaient, hagards et fatigués, encore habitués au rythme du bateau, et déjà étourdis par l'effervescence du port. Ils étaient heureux de serrer la main

d'un des leurs, mais aucun d'eux ne connaissait Grâce Donnelly et sa petite fille. Chaque jour, Sean retournait au port pour vérifier la liste des passagers ; il guettait les bateaux heure par heure, et détaillait toutes les silhouettes féminines qui descendaient des passerelles, osant à peine cligner des yeux de peur de manquer sa sœur. Il ne renonçait que la mort dans l'âme, en fin d'après-midi, hanté par l'angoisse qu'elle pût être malade et maintenue en quarantaine à l'hôpital de Staten Island, avec interdiction de débarquer... Les immigrants légalement arrivés avaient le droit de prendre un ferry pour aller voir les membres de leur famille retenus sur l'île, mais ce n'était pas conseillé : le typhus et le choléra représentaient des menaces réelles. Cependant, Sean était si angoissé qu'il résolut de faire le déplacement si Grâce n'était pas arrivée à la fin de la semaine.

Il redoutait aussi qu'elle n'eût débarqué en son absence. Elle représentait une proie si facile pour les escrocs tout prêts à abuser les passagers perdus ou désorientés. Les pires d'entre eux, estimait-il, étaient ces Irlandais déjà installés, qui attendaient avec leur chapeau vert et leur gilet assorti, apostrophant leurs compatriotes avec un accent à couper au couteau même s'ils étaient là depuis des années, pour les inviter à acheter des billets pour des trains ou des bateaux qui n'existaient pas, ou réclamant une petite commission pour les accompagner dans de « sympathiques maisons irlandaises » sur Greenwich Street, des maisons de trois étages, délabrées et crasseuses, toutes proches du front de mer. Souvent, elles étaient dotées d'une buvette où les nouveaux arrivants étaient invités à prendre un verre pour se remettre de leur voyage. Auparavant, on leur avait montré une chambre où s'entassaient déjà deux autres familles, en leur disant de s'installer sans s'inquiéter pour le loyer ; ils paieraient plus tard, une fois qu'ils auraient trouvé du travail. Soulagés, les immigrants posaient leurs bagages et s'endormaient immédiatement, à même le sol, en remerciant le ciel.

La réalité surgissait plus tard, quand un membre de la famille avait trouvé un job par l'intermédiaire de la Bourse du travail, et qu'on lui présentait l'ardoise ouverte à son nom dès la première gorgée de grog qu'il avait avalée. Tout était soigneusement comptabilisé, chaque bol de bouillon, chaque morceau de pain sec, ainsi que le loyer de cette chambre qu'ils partageaient à vingt. Quand ils parvenaient enfin à rembourser ce qu'ils devaient déjà, ils n'avaient plus rien pour le loyer de la semaine suivante, et se retrouvaient de nouveau endettés et dans l'impossibilité de quitter ce taudis. C'était seulement alors qu'ils comprenaient qu'ils n'avaient fui le propriétaire qui les exploitait en Irlande que pour retrouver le même en Amérique. Si Grâce disparaissait dans les affres de ce système, il serait pratiquement impossible de la retrouver. Dans cette ville, on pouvait marcher des semaines sans croiser le même visage. Sean n'espérait qu'une chose : que Grâce consulterait le panneau de la Bourse du travail, où il venait chaque jour placarder son nom et son adresse, par-dessus les annonces déjà arrachées de la veille. Vérifier la liste des passagers était un exercice encore plus éprouvant. Il cherchait fébrilement le nom de Grâce, mais redoutait de le trouver barré. Or cela arrivait souvent... Il s'interdisait de penser que Mary Kate et elle avaient pu ne pas survivre au voyage ou, pire, que la petite pût se retrouver livrée à elle-même, privée de sa mère. Quelle horreur pour une enfant... Il en avait vu, des corps de mère que l'on balançait par-dessus bord, enveloppés dans un drap. Et s'il n'y avait plus de drap, ou si l'équipage était trop occupé, les corps étaient tout simplement jetés à la mer pour servir de nourriture aux poissons, sans aucune forme de linceul, au mépris de la plus élémentaire dignité. C'était le souvenir horrible de sa propre traversée qui nourrissait ses cauchemars, et qui l'avait conduit à insister pour que Grâce navigue sur un bateau américain, avec un capitaine de même nationalité. Les Américains étaient connus pour être sans pitié, mais leur réputation était bien meilleure que celle des Anglais, parmi lesquels, de l'avis unanime, les marins de Liverpool étaient les plus abominables. Quand il entendait l'un d'eux aboyer des ordres, son estomac se serrait comme sous la pression d'un étau, et le souvenir douloureux de son propre voyage revenait le hanter. Il revoyait l'espace exigu qui lui avait été alloué au fond de la cale sombre, cette planche étroite et dure qu'on lui avait vendue en guise de couchette, sans lui dire qu'il devrait la partager avec un autre homme, sa femme et leur enfant. Il n'avait quasiment pas dormi du voyage. L'alcool était interdit,

mais le capitaine lui-même en vendait une fois par semaine à quiconque pouvait payer. Or le voisin de couchette de Sean, alcoolique invétéré, profitait abondamment de cette entorse au règlement, avant de venir se jeter sur sa femme, malgré la promiscuité et les protestations de celle-ci. Sean leur tournait le dos pour tenter d'échapper aux cris de capitulation de la pauvre épouse et aux obscénités qui accompagnaient les assauts du mari, tandis que leur fils essayait désespérément d'arracher sa mère à l'étreinte paternelle... Sean s'était pris d'affection pour ce gamin, et, les jours où le capitaine vendait son alcool, il s'efforçait de le garder avec lui. Tous deux s'asseyaient dans l'escalier et Sean lui racontait des histoires de rois irlandais, jusqu'à ce que l'on n'entendît plus rien d'autre que des ronflements monter de la cale.

La mère était morte quand la maladie avait commencé à se répandre, et c'était Sean qui avait mis sa main sur l'épaule du gamin quand le corps avait été jeté à la mer, par-dessus bord. Peu de temps après, l'enfant était tombé malade à son tour, et Sean avait en vain sollicité le médecin de bord, qui exigeait de se faire payer. Ils buvaient une eau croupie et infecte, car elle était stockée dans des tonneaux qui avaient contenu du vin ou de la viande auparavant ; la viande, quant à elle, était rance, et si salée que les passagers devaient utiliser leur ration d'eau potable pour la rincer ; le pain, enfin, était immangeable. Aussi Sean n'avait-il pas été surpris de voir l'enfant se laisser mourir. Son corps avait à peine heurté la surface de l'eau avant de disparaître. Dès lors, terrifié par la perspective de ne pas survivre au voyage, Sean s'était réfugié sur le pont et s'y était caché, pour échapper à l'air vicié de la cale. Lorsqu'on l'avait découvert, il avait été battu à coups de massue et de boulons d'acier, mais il n'avait pas osé se plaindre, de peur qu'on ne lui fasse subir le même sort qu'à un passager qui avait menacé de dénoncer l'équipage si on ne lui donnait pas d'eau : le pauvre homme avait été assommé avec une manivelle, puis attaché au grand mât et rasé avec une mauvaise lame jusqu'à ce qu'il ait la peau à vif ; on lui avait ensuite badigeonné les joues et le cou de goudron brûlant. L'homme avait hurlé de douleur pendant des heures, alors que les marins lui crachaient de l'alcool à la figure.

Après sa propre mésaventure, Sean avait décidé de survivre coûte que coûte pour arriver à destination. Mais quand le capitaine avait menacé, pour éviter le barrage de Staten Island, de transférer les passagers malades ou infirmes sur un autre bateau qui continuait sa route vers le Canada, il avait sauté

à l'eau. Il n'avait pas l'intention de payer les deux mille dollars que l'on réclamait à chaque candidat déclaré en mauvaise santé pour l'autoriser à débarquer à Manhattan. Plus tard, il avait appris que les capitaines faisaient fréquemment demi-tour pour déposer ces passagers refoulés sur la côte du New Jersey, et les laisser remonter à pied jusqu'à la ville. Mais sur le moment, il avait préféré tenter le tout pour le tout afin d'éviter d'être envoyé au Canada. Il avait sauté à l'arrivée, alors que le bateau jetait l'ancre au port. L'eau était si glacée qu'il en avait eu la respiration coupée, et il lui avait fallu s'accrocher au premier objet flottant qu'il avait repéré - un rondin qui s'était détaché du ponton - pour ne pas se noyer. La marée le poussait dans la bonne direction, mais il savait qu'il n'aurait pas la force de nager jusqu'au bord, et avait un instant cru que la mer serait son tombeau. Cependant, alors qu'il priait le ciel de lui venir en aide, des anges s'étaient manifestés sous l'aspect de marins américains ivres qui lui avaient tendu une corde et l'avaient hissé dans leur esquif, lui tapant dans le dos pour lui faire cracher l'eau gelée qu'il avait avalée. Ils l'avaient ramené jusqu'à la côte, séché en s'apitoyant sur son sort et sur la cruauté des marins de Liverpool, avant de lui donner du whiskey et d'envoyer chercher un certain Dugan Ogue de leur connaissance. Ce dernier était arrivé très vite, au beau milieu de la nuit, et l'avait pris en charge en lui demandant si la situation en Irlande s'était aggravée au point de justifier qu'il ait fait la traversée à la nage.

Sean repoussa son verre. Ogue revenait, une lettre à la main.

— Voilà, dit-il en reprenant sa place derrière le bar. On dirait bien que ça vient de chez toi.

Il tendit à Sean une enveloppe dont l'encre avait été diluée à force d'être mouillée. Ce dernier regarda l'écriture et manqua défaillir.

— Peut-être des nouvelles de ta sœur, suggéra Ogue.

Sean leva vers lui un regard anxieux. Il n'osait pas ouvrir l'enveloppe tant il redoutait la teneur de ces nouvelles. Rassemblant son courage, il se décida enfin à en déchirer une extrémité et constata qu'elle contenait deux lettres, écrites de deux mains différentes.

Il sortit la première.

— Celle-ci est de William, dit-il d'une voix mal assurée.

Il parcourut rapidement la page... Son visage devint blême.  
Ogue remplit de nouveau le verre et s'éloigna avec pudeur.  
La lettre démarrait sans s'encombrer de formalités :

*O'Malley,*

*Je t'annonce une nouvelle terrible : McDonagh est mort dans une prison de Dublin. Le rapport dit que c'est la fièvre qui l'a emporté, mais nous n'avons aucune certitude car son corps a été jeté à la fosse commune parmi tous les autres, et ils sont nombreux. Un aumônier de la prison a confirmé que c'était bien lui; il a précisé qu'il avait été torturé, mais qu'il n'avait pas parlé. C'était un homme courageux et intelligent, et je suis sûr qu'il a affronté la mort la tête haute. Sa disparition est un coup terrible pour nous, et tout le pays le pleure. J'ai d'abord craint que nos troupes ne se démobilisent et perdent tout espoir, mais au contraire elles ont repris le flambeau en*

*son nom, plus déterminées que jamais malgré le chagrin et l'horreur qui nous entoure. Tous les jours, on compte plus de cent morts dans les hospices, et ils sont jetés à la fosse commune avec une couche de chaux pour toute sépulture. La fièvre fait des ravages, et les orphelins se multiplient d'heure en heure. La famine sévit toujours. Je bénis le ciel de t'avoir éloigné, et de t'épargner le spectacle de nos villages qui sont devenus des cimetières.*

*Je me suis empressé de contacter ta sœur, mais je ne l'ai pas trouvée à temps pour les recommander, elle et sa petite fille, au capitaine Applegate. Elles doivent embarquer à Liverpool d'ici une semaine sur l'**Eliza J**, un bateau américain commandé par le capitaine Reinders, un Américain lui aussi. Elle a mis au monde le fils de McDonagh, et ne voulait pas le laisser, mais la peur d'être emprisonnée à son tour, et de perdre ses deux enfants, a fini par la convaincre de partir en confiant le bébé à ton père, à Cork. Car Grâce est recherchée pour le meurtre d'un soldat anglais, et elle doit se cacher. Julia les accompagnera à Liverpool et veillera sur elles jusqu'à ce qu'elles embarquent. Ma lettre arrivera sans doute avant elles, si le temps n'est pas trop mauvais.*

*Nous autres Irlandais avons toujours su honorer nos héros, et nos poètes chantent déjà la gloire de McDonagh. Le terrible sort de l'Irlande nous meurtrit tous au plus profond de notre chair, mon ami, et je suis moi-même accablé par tant de malheur. Mais notre soif de liberté ne se tarit pas, et je sais que nous trouverons le courage de nous battre, plus forts que jamais. Je compte sur toi pour faire de même, au nom de McDonagh, et j'attends de tes nouvelles.*

Suivaient la signature ferme et nette de Smith O'Brien ainsi



qu'un post-scriptum :

*Cette lettre d'Alroy m'est arrivée aujourd'hui ; je te la fais suivre à sa demande.*

Sean reposa la lettre de William pour prendre celle d'Abban, mais sa vue se troubla, l'empêchant de lire. Il se remémorait sa première rencontre avec Abban Alroy, devant la petite maison, à Macroom... Morgan avait besoin d'un homme fiable, et Sean avait convaincu Abban, à qui la famine avait pris toute sa famille, de rallier leur cause. Très vite, ce dernier s'était dévoué corps et âme à McDonagh, et était devenu son bras droit, formant avec lui un tandem incontournable au sein de

leur mouvement. Ensemble, ils avaient arraché Sean à la prison, et l'avaient fait embarquer sur un bateau en partance pour l'Amérique. C'était la dernière fois qu'il les avait vus.

D'une main tremblante, il saisit son verre et le vida d'un trait, clignant des yeux pour chasser les larmes qui lui brouillaient la vue.

La lettre d'Abban était froissée, comme si elle avait dû passer de poche en poche avant de parvenir jusqu'à William. L'écriture était maladroite, pleine de ratures et de fautes. Abban était un poète de la guerre qui savait à peine écrire, et, dès les premiers mots, Sean eut l'impression d'entendre son fort accent du Connemara.

*Sean, mon frère,*

*On nous Va pris, il est tombé dans une embuscade, et je n'étais pas là pour le sauver. Pourtant, tu sais que je leur aurais arraché les entrailles de mes propres mains si j'avais pu. C'est dans une lettre qu'il avait écrite lui-même que j'ai appris qu'il était mourant. Une lettre pour Grâce, qui était chez Barbara. Je pouvais même pas la porter moi-même parce qu'on m'a amputé ; d'abord le pied et puis toute la jambe qu'on m'a coupés... Mais ça me torturait tellement de penser à cette pauvre Grâce, d'autant plus que j'avais lu dans la lettre qu'elle attendait un enfant de lui, et puis parce que je savais qu'il l'aimait plus fort que tout, alors finalement j'ai réussi à grimper dans une charrette qui m'a emmené à Cork. Malheureusement, j'ai raté Grâce. Elle était partie à Liverpool la veille, pour te rejoindre, a dit Barbara. Dieu sait que je l'aurais rattrapée si j'avais pu, mais il vaut mieux que je reste ici jusqu'à ce que je sois guéri, et puis que je m'occupe de ton père et du bébé. Ça me réchauffe le cœur de savoir qu'il avait épousé Grâce, et qu'elle ait eu un petit de lui. C'est tout ce qu'il attendait de la vie. Tu te rappelles la nuit où on est venu te chercher ? On t'entendait injurier les soldats jusque dans la rue ! Morgan, il riait si fort qu'il était à peine capable de réfléchir pour trouver comment on allait te tirer de là. Il t'aimait comme un frère, je t'assure. Maintenant je prends le relais, en souvenir de lui. Je suis désolé pour nous tous.*

*Abban.*

Sean pressa la lettre contre son cœur et laissa échapper un véritable cri de douleur.

Instantanément, tous se turent dans la salle, et se tournèrent vers ce garçon qu'ils avaient si souvent vu assis à la table du fond, occupé à conspirer avec les hommes de pouvoir.

Malgré sa jambe estropiée et son bras tordu, ils savaient qu'il défendait la cause irlandaise, et ils admiraient sa gentillesse et sa langue bien pendue. Leur regard sur lui était plein de compassion, mais à cet instant précis ils devinaient qu'ils ne pouvaient rien faire d'autre que garder le silence, car le cri qui s'était échappé de sa poitrine était celui d'un homme dont on venait de briser le cœur, et qui n'avait besoin que d'une chose : enterrer cette douleur à jamais. Ils devinaient que rien ne pourrait le consoler de ce qu'il venait d'apprendre, et qu'à présent à son infirmité s'ajoutait une blessure bien plus profonde.

Ils regardèrent Ogue contourner le bar, aller lui parler à voix basse, jeter un regard aux lettres posées devant lui, puis l'entourer de son bras puissant pour l'aider à se lever et le soutenir jusqu'à l'escalier qui menait aux chambres du premier étage. Tous attendirent en silence, immobiles, sans oser lever leur verre ni prononcer un mot, jusqu'à ce que Ogue revînt et leur annonçât la terrible nouvelle : là-bas, en Irlande, McDonagh était mort.

Ils dévisagèrent Ogue comme s'ils espéraient trouver sur son visage une explication à ce drame, mais lui, dévasté, se contentait de secouer la tête comme s'il refusait d'y croire. Puis il remplit le verre de Sean resté sur le bar et le brandit en l'air. Alors tous se levèrent comme un seul homme, ôtèrent leur couvre-chef, se redressant avec dignité.

— A la mémoire de McDonagh ! clama Ogue.

— A McDonagh ! répétèrent-ils en chœur, levant leur verre d'un geste fier.

— Et à l'Irlande, ajouta une voix au fond de la salle.

Le souvenir de leur pays vint embuer leurs yeux à tous. Ensuite, ils se remirent à boire et à parler, mais bien plus calmement qu'à l'accoutumée, se racontant inlassablement l'histoire de leur héros. La plupart ne l'avaient jamais vu, mais

tous connaissaient quelqu'un qui l'avait approché. Ils louèrent ses actes de bravoure, son courage, son grand cœur, sa passion pour l'Irlande et pour une ravissante jeune fille dont l'âme était aussi belle que la sienne... La légende se magnifiait d'heure en heure, et la nouvelle se répandit à travers le quartier, du quatrième au sixième district, de Baxter Street à Mulberry. Tous les Irlandais sortaient des caves obscures et des greniers glacés, des allées sordides et des passages immondes, et se pressaient sur le trottoir, sobres ou ivres, près

des portes et des fenêtres ouvertes, jusqu'à ce que leur parvienne le terrible écho et qu'ils comprennent qu'ils avaient perdu leur maître, Morgan McDonagh.

Après deux semaines de bise glacée et de violentes bourrasques, il vint un matin où les nuages se dispersèrent, laissant bientôt place à un soleil radieux qui se reflétait sur les casquettes blanches des mousses, et qui aveuglait ceux qui osaient désormais venir s'accouder au bastingage pour scruter l'horizon. Dès l'aube, Grâce et Mary Kate étaient allées chercher leur petit déjeuner à la cuisine, et s'étaient installées à l'abri du vent, entre deux rouleaux de cordage, le nez en l'air pour capter les rayons du soleil.

— Bonjour, madame... Donnelly. Vous profitez du beau temps ?

Grâce ouvrit les yeux, un instant éblouie par la lumière.

— Oui, capitaine Reinders. C'est une bénédiction après toutes ces journées sombres.

— Est-ce que tout se passe bien dans la cale ? interrogea-t-il, s'apercevant qu'il n'avait pas beaucoup vu Grâce depuis le départ.

— Oui, merci. Voulez-vous un peu de biscuit ?

— Non merci, il y a déjà un bon bout de temps que j'ai pris mon petit déjeuner.

— Ça, je n'en doute pas. Dites-moi, capitaine, vous arrive-t-il de dormir ? J'ai l'impression que vous êtes sur le pont nuit et jour.

— Eh bien, je... C'est-à-dire...

Il était déstabilisé par la familiarité moqueuse de la jeune femme.

— Un bon capitaine doit garder un œil sur tout ce qui se passe sur son bateau, reprit-il. Alors je dors quelques heures, et puis je me relève pour voir si tout va bien.

Il avait remarqué que les Irlandais ne s'embarrassaient pas de formalités ; ils n'hésitaient pas à questionner leur interlocuteur sur sa vie de famille ou ses opinions les plus intimes. Ils semblaient aborder aisément tous les sujets, le plus souvent avec enthousiasme, ce qui était doublement déconcertant pour un homme comme lui. Il n'allait tout de même pas raconter ses habitudes nocturnes à une jeune femme dotée de si beaux yeux ! Un capitaine devait toujours se montrer attentif, mais

aussi prendre soin de garder ses distances.

Il décida de changer de sujet.

— Madame Donnelly, pourquoi ne prenez-vous pas vos repas au salon avec les autres passagers de première classe ? Est-ce qu'on n'y mange pas mieux ?

— Oh si, capitaine, indiscutablement, et je vous remercie de nous y avoir donné accès.

Elle jeta un regard aux restes de leur copieux petit déjeuner, composé de pain, de fromage, de bacon grillé, d'une pomme...

— Je préfère manger au grand air, c'est tout, précisa-t-elle. J'espère que vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

Il posa les yeux sur la petite fille qui avait cessé de mâcher, bien qu'elle eût encore la bouche pleine.

— Non, bien sûr que non. Mais il n'a pas cessé de pleuvoir ces deux dernières semaines. Ne me dites pas que vous mangez dehors quand il tombe des cordes !

Sans quitter le capitaine des yeux, Mary Kate secoua la tête en signe de dénégation.

— S'il pleut, nous descendons prendre nos repas dans la cale, confirma Grâce.

— Mais pourquoi ne venez-vous pas au salon ? C'est un endroit plutôt agréable, non ?

Une fois de plus, Mary Kate fit signe que non. Il la dévisagea avec surprise.

— Non ?

Grâce se mordit la lèvre.

— Il n'y a que des Anglais au salon, capitaine, expliqua-t-elle sur un ton d'excuse. Et vous savez qu'ils ne nous regardent pas d'un très bon œil, surtout quand nous arrivons en empestant... la cale.

— Je suis désolé de vous entendre dire une chose pareille, dit Reinders avec un froncement de sourcils. Si vous voulez, je pourrai aller prendre mes repas au salon également au lieu de les prendre tout seul dans ma cabine.

— Oh non, capitaine, ne faites pas ça ! Ces gens risqueraient de vous couper l'appétit, et ce ne serait bon pour personne, n'est-ce pas ? En plus, ajouta-t-elle, Mary Kate et moi sommes plus que satisfaites ; votre cuisinier a la gentillesse

de nous préparer chaque jour nos repas de manière que nous puissions les emporter, c'est parfait !

— Mais vous avez droit à tous les privilèges de la première classe, madame Donnelly.

— Et l'un de ces privilèges n'est-il pas d'avoir le droit de manger où bon me semble ?

Il se vit contraint d'acquiescer.

— Eh bien, dans ce cas, Mary Kate et moi continuerons à descendre prendre nos repas en bas, ou à manger ici, au bon air que Dieu nous envoie. C'est très gentil à vous de vous soucier de nous, capitaine, mais ne vous inquiétez pas, tout va bien.

— Ce n'est pas mon avis, rétorqua-t-il d'un ton obstiné. Et je ne suis pas certain que ce soit une bonne chose de laisser ces vilains snobs imposer leur loi. Maintenant, si vous êtes contente...

— Parfaitement contente, répéta-t-elle.

— Très bien.

Il allait partir, mais se ravisa.

— Si je puis me permettre, madame Donnelly, vous n'êtes vraiment pas difficile.

— Je suis simplement reconnaissante, capitaine, corrigea-t-elle en soutenant son regard. Sur ce bateau, nous mangeons à notre faim tous les jours, alors, croyez-moi, il m'importe bien peu que ce soit ici, dans la cale ou ailleurs.

Ne sachant que répondre, il se contenta de hocher la tête, puis tourna les talons.

— Tu peux recommencer à manger, maintenant, ma chérie, dit doucement Grâce. Tu sais, il n'y a pas de raison d'avoir peur de lui. Il est aussi grand que ton père, mais il n'est pas du tout comme lui.

Mary Kate obéit, avala ce qu'elle avait dans la bouche, puis but un verre d'eau, sans quitter les genoux de sa mère. Grâce lui donna le dernier morceau de bacon, et brossa leurs jupes pour en chasser les miettes.

— Allons voir si Mme Kelley est dans les parages, tu veux ? Comme ça, tu pourras jouer avec Siobahn et Liam pendant que je fais un peu de lessive avec elle.

Mary Kate acquiesça. Grâce l'aida à se relever, la prit par la main, et elles traversèrent le pont jusqu'à l'escalier qui descendait à la cale.

En bas, l'air était fétide, malgré le vent qui s'engouffrait par la trappe. Certains passagers étaient encore au lit ; d'autres s'étaient recouchés, fatigués ou en proie au mal de mer, quoique, à cet égard, le pire fut passé ; ceux qui avaient fini leur frugal petit déjeuner arrangeaient leur lit et remettaient de l'ordre dans leurs vêtements et leurs couvertures, quand toutefois ils en avaient.

Grâce trouva Alice assise au bord de sa couchette, le regard perdu dans le vague. Siobahn était allongée à côté d'elle.

Grâce se pencha vers la jeune femme.

— Alice ? ça va ? Vous voulez monter prendre un peu l'air ?

Les yeux d'Alice s'éclairèrent une fraction de seconde avant de s'emplir d'angoisse.

— C'est Siobahn, murmura-t-elle. Elle n'a pas cessé de s'agiter cette nuit.

Grâce posa sa main sur le front de la petite fille. Il n'était pas brûlant, mais plus chaud que la normale, de même que ses joues ; et ses yeux, lorsqu'elle les ouvrait, brillaient d'un éclat fiévreux. Elle était mal en point depuis le début du voyage, et Grâce avait constaté avec inquiétude que sa santé déclinait de jour en jour. Les accès de fièvre se succédaient, la laissant chaque fois plus faible. Et ce matin, ses lèvres étaient sèches et gercées.

— Est-ce qu'elle a bu de l'eau, ce matin ?

Alice fit signe que non.

— Alors montez faire la queue pour en demander. J'en ai un peu, mais ça ne suffira pas. Allez-y, insista-t-elle. Je reste avec elle. En plus, cela vous fera du bien de respirer un peu, vous verrez. C'est une belle matinée. Et Liam, au fait, où est-il ?

— Ici.

La tête du petit garçon surgit de la couchette supérieure.

— Descendez immédiatement de là, monsieur Kelley ! ordonna Grâce en plaisantant. Le propriétaire de cette couchette mange des petits garçons pour son petit déjeuner !

Liam se suspendit par les bras et sauta lestement à terre. Cet enfant que Grâce avait trouvé sombre et triste la première fois



qu'elle l'avait vu s'était rapidement révélé vif et plein d'esprit, et elle s'était sincèrement attachée à lui.

— J'ai une mission pour toi, dit-elle en lui tendant sa casquette. Emmène ta maman là-haut et fais la queue avec elle pour demander de l'eau. Il fait un temps magnifique, tu vas voir. Allez, vous deux, du balai !

Liam attrapa la main de sa mère et la guida vers la sortie, se retournant vers Grâce avec un sourire malicieux avant de disparaître dans l'escalier.

Mary Kate restait au côté de sa mère, sa petite main crispée sur le tissu de sa jupe pour ne pas la lâcher.

— Elle est malade ?

— Oui, avoua Grâce en se tournant vers sa fille. Elle a de la fièvre.

Mary Kate avait maintenant trois ans passés, et Grâce préférait lui dire la vérité.

— Lui aussi, il est malade, compléta la fillette en pointant son petit doigt vers un homme étendu sur sa couchette, de l'autre côté de l'allée.

Elle montra une autre silhouette couchée sur le côté.

— Et elle aussi. Et eux aussi.

« Eux » désignait les quatre membres d'une famille, allongés les uns à côté des autres, amorphes.

Le regard de Grâce se posa sur ces pauvres gens, puis sur sa propre fille, puis encore sur les malades. Leur calme apparent était inquiétant, leur respiration trop rapide, leurs yeux trop brillants. Elle tâta de nouveau le front de Siobahn, et le trouva plus chaud que quelques minutes auparavant. Était-ce une simple impression ?

— C'est le mal de mer, dit-elle autant pour se rassurer que pour reconforter Mary Kate. Siobahn a besoin d'air frais, d'eau et d'une bonne soupe. Tu vas voir, nous allons nous occuper de tout ça. Allez, ma grande, dit-elle à la petite malade en la soulevant dans ses bras avec sa couverture. On va prendre un peu l'air.

Elle suivit Mary Kate qui ouvrait la marche, et sourit à Siobahn dont les bras chétifs s'agrippaient à son cou. La chaleur de son corps fébrile transperçait la couverture. Une fois sur le pont, elles avancèrent jusqu'à l'endroit où elles s'étaient assises pour leur petit déjeuner, à l'abri des rouleaux

de cordage qui protégeaient du vent tout en permettant de profiter pleinement du soleil. Là, Grâce installa les deux fillettes contre une grande caisse à claire-voie.

— Assieds-toi là, Mary Kate, à côté de Siobahn. Je vais chercher Alice et Liam, et essayer de trouver un peu de soupe.

Elle n'eut pas de mal à repérer Alice, presque en tête de la queue, et lui indiqua où se trouvaient les petites. Quand elle annonça qu'elle se rendait à la cuisine, Liam la supplia de le laisser l'accompagner, et Alice donna volontiers sa permission. Son fils avait sans cesse besoin d'activité, et, même quand il semblait se reposer, il dégageait une extraordinaire énergie. Peut-être était-ce sa manière de résister face à la mort qui l'entourait depuis si longtemps... En tout cas, il épuisait sa pauvre mère.

Il gambada d'un bout à l'autre du pont, tout en suivant Grâce jusqu'à l'escalier qui menait aux cuisines. Mais soudain celle-ci changea de direction et s'approcha du capitaine, qui se tenait à la barre avec un homme d'équipage.

— Capitaine Reinders ! appela-t-elle.

Il se retourna, surpris.

— Ah, madame Donnelly !

— Voici Liam Kelley, précisa-t-elle. Je suis sûre que vous l'avez vu vadrouiller un peu partout sur votre bateau comme un petit singe, alors je préfère vous dire son nom, au cas où vous seriez obligé d'intervenir.

Reinders considéra le petit garçon d'un œil bienveillant.

— Alors, jeune homme, tu te plais sur l'*Eliza J* !

Les yeux de Liam s'agrandirent, et il acquiesça vivement.

— Oh oui, capitaine ! C'est un bateau magnifique !

— Un navire, corrigea le capitaine Reinders. Ce n'est pas un vulgaire bateau.

— Un navire qui va tellement vite qu'on dirait qu'il vole au-dessus des vagues, reprit l'enfant. On doit être presque arrivé !

Un sourire se dessina sur les lèvres de Reinders.

— Pas tout à fait. Il nous reste encore beaucoup de chemin à faire, tu sais. Mais dis-moi...

Il plissa les yeux et se pencha vers le gamin.

— Ce ne serait pas toi le garnement que mes hommes ont dû faire descendre du gréement hier ?

Liam baissa la tête, confus.

— Si, capitaine.

Il jeta un regard furtif et timide au capitaine, puis désigna la vigie.

— Je voulais voir la vue de là-haut... Et mes pieds sont partis tout seuls. Impossible de les arrêter.

Ses yeux plongèrent un instant vers les maudits pieds, puis se reportèrent sur la nacelle accrochée au mât, très haut au-dessus des cordages.

— Qu'est-ce qu'on voit de là-haut, capitaine, à votre avis ? Est-ce qu'on voit tout autour de la terre ?

Grâce et Reinders échangèrent un regard amusé par-dessus la tête du jeune garçon.

— On voit surtout de l'eau, répondit le capitaine en s'efforçant de garder son sérieux. De l'eau, et encore de l'eau.

Liam accueillit l'information avec un air déconfit.

— Ah bon...

— Mais parfois on voit venir d'autres navires, précisa le capitaine. Ou des bancs de requins. Ou même des baleines.

— Des baleines ? s'écria Liam.

— Mais par ici on surveille surtout les icebergs.

— Des icebergs ! Je n'en ai jamais vu ! Est-ce qu'ils sont très gros ?

— Très gros, et terriblement dangereux. On dirait des châteaux de cristal, mais il faut y faire très attention... Autrefois les marins pensaient que c'étaient des îles de glace flottantes, et ils s'approchaient très près avec leurs navires, attirés par la réverbération de la glace. Mais ce ne sont pas des îles. Ce que l'on voit, toi et moi, quand on en regarde un, représente seulement la partie supérieure, et la partie invisible est souvent très irrégulière et peut abîmer le gouvernail des navires, ou faire des trous dans leur coque. C'est pourquoi tu verras qu'on se tient toujours à bonne distance des icebergs.

— Mais est-ce que vous avez assez d'hommes pour

surveiller ? interrogea Liam en regardant autour de lui, soudain inquiet.

— Oui, assura Reinders. D'ailleurs nous aurons bientôt dépassé la zone dangereuse, et alors ce sera la terre qu'ils guetteront de la vigie.

— Capitaine, est-ce qu'ils nous préviendront quand ils verront l'Amérique ?

— Bien sûr. Tu vois ce monsieur, là-bas ?

Il montrait la direction de la proue, où un vieux monsieur se tenait debout, appuyé au bastingage, sa veste minutieusement boutonnée jusqu'en haut, son col soigneusement attaché sous son menton avec un lien.

Liam acquiesça.

— Je parie que c'est lui qui verra l'Amérique le premier, dit Reinders avec un clin d'œil. Il s'est installé là dès le jour où nous avons pris la mer, et il y reste quel que soit le temps, sans jamais quitter l'horizon des yeux. Je suis moi-même allé l'attacher à la rambarde lors de la première tempête, quand j'ai compris qu'il était inutile d'essayer de le renvoyer dans la cale. Il dit qu'il n'a plus de famille en Irlande, et que personne ne l'attend en Amérique. Je n'arrive pas à m'imaginer ce qu'il espère trouver là-bas...

— Moi j'imagine très bien, intervint Grâce. Il se dit qu'il vogue vers *Tir nan Og*, le Nouveau Monde. Pour commencer une nouvelle vie. C'est sa dernière chance.

Pendant quelques instants, Reinders garda les yeux rivés au doux visage de Grâce. Puis il se retourna vers le vieil homme.

— Le Nouveau Monde... Il va être sacrément déçu quand il va débarquer.

— Allons, capitaine ! s'écria Grâce en riant. Ne commencez pas à nous mettre des idées pareilles dans la tête !

— Moi je serai triste de débarquer, en tout cas, déclara Liam. J'aime trop ce bateau !

— Navire ! corrigea Reinders.

Sa voix était sévère, mais il aimait bien cet enfant et l'enthousiasme qui l'animait.

— Je vous propose quelque chose, monsieur Kelley, reprit-il en s'adressant à lui. Si vous restez sagement loin du

gréement et du pont quand il fait mauvais, je vous ferai faire moi-même une visite complète du navire avant notre arrivée, entendu ?

Il tendit la main à Liam pour sceller leur accord.

— Oh oui, capitaine ! Oui ! s'exclama Liam en lui serrant la main de toutes ses forces.

— Et... ? ajouta Grâce.

— Merci, monsieur ! Merci beaucoup, beaucoup, monsieur ! rectifia l'enfant.

— De rien. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, il faut que j'aille m'assurer que nous voguons toujours en direction de l'Amérique du Nord et non du Sud.

Grâce et Liam le suivirent des yeux alors qu'il s'éloignait. La jeune femme remarqua son port de tête altier, la ligne impeccable de sa veste... Son allure était celle d'un homme de confiance.

— Il est gentil, n'est-ce pas, m'dame ? s'écria Liam, les yeux brillant d'admiration.

— Oui, approuva-t-elle. Mais rappelle-toi bien ce qu'il t'a dit, hein ? Ne te mets pas dans les pattes des hommes d'équipage, et arrête de courir partout sur le bateau.

— Navire, corrigea Liam.

Grâce se mit à rire.

Le cuisinier, un vieux marin grisonnant aux yeux clairs, était plutôt de bonne humeur, et leur donna des restes de viande de bœuf autour d'un os. Grâce le remercia avec gratitude, comme elle le faisait chaque matin lorsqu'il lui donnait son petit déjeuner. Mieux valait entretenir de bonnes relations avec celui qui décidait de tout en matière de nourriture.

— Descends vite chercher la marmite de ta mère, ordonna-t-elle à Liam. Je vais passer voir les petites, et puis nous essaierons de trouver une place près des fourneaux pour préparer un bon bouillon à Siobahn.

— Est-ce qu'elle est vraiment malade ? interrogea le jeune garçon. A la maison, elle était tout le temps malade, et certains jours elle restait même au lit toute la journée, surtout quand il

n'y avait rien. Rien à manger, je veux dire, précisa-t-il un ton plus bas.

Grâce posa une main rassurante sur sa tête.

— Je sais que ç'a été très dur, dit-elle. C'est pour ça que vous partez, pour commencer une nouvelle vie. Et Siobahn cessera d'être malade, ne t'inquiète pas.

Elle ébouriffa ses cheveux épais et en bataille, puis lui donna une tape affectueuse sur les fesses.

— Allez, file maintenant, et rapporte-moi cette marmite.

Elle le regarda se faufiler avec agilité entre les grappes de passagers, et se dit une fois de plus que c'était vraiment un brave garçon. Il lui rappelait le petit Nolan Sullivan, le fils des gardiens du domaine des Donnelly...

Elle balaya ce souvenir, comme elle le faisait avec tous ceux qui ramenaient à la surface ces sombres pages de son passé. La lettre de Morgan ne quittait pas la doublure de sa veste, et elle la pressait contre sa poitrine cent fois par jour et par nuit. Mais la douleur de l'avoir perdu et d'avoir laissé leur fils derrière elle demeurerait si forte, si intense, qu'elle s'appliquait à penser sans cesse à autre chose pour ne pas succomber à un désespoir qui, elle le savait, pouvait être fatal.

D'un coup d'œil, elle repéra l'écharpe verte d'Alice en tête de la queue. Elle aurait donc de l'eau. Rassurée, Grâce fit demi-tour, et regagna l'endroit où elle avait laissé les deux fillettes. Là, son cœur fit un bond dans sa poitrine : un homme était penché sur elles, brandissant un poing menaçant devant leurs visages terrifiés. Mary Kate avait les yeux écarquillés de terreur, mais avait passé son bras autour de l'épaule de Siobahn, comme pour la protéger.

— Que se passe-t-il ici ? cria Grâce en se précipitant.

Boardham se tourna vers elle, ébloui par le soleil.

— Vous ne pouvez pas laisser votre progéniture traîner n'importe où ! l'admonesta-t-il. Ils gênent l'équipage !

Grâce se força à rester polie, préférant éviter toute forme de provocation.

— Je suis là maintenant. Vous n'avez plus de souci à vous faire.

Il prit un air courroucé.

— S'il se met à faire mauvais, on aura besoin de tous ces cordages. Les enfants gênent, faites-les dégager, je vous dis.

Grâce leva les yeux vers le ciel.

— On ne restera pas longtemps...

Il fit un pas vers elle, menaçant.

— Je vous reconnais, grinça-t-il. Vous êtes l'Irlandaise qui a essayé de se faire passer pour ce qu'elle n'est pas ! Vous avez été envoyée à la cale, finalement, hein ? C'est votre place !

— Je me souviens très bien de vous aussi, monsieur Boardham, répondit Grâce avec le plus grand calme. Est-ce que vous allez nous laisser tranquilles maintenant ? Ou dois-je appeler le capitaine ?

Boardham plissa ses petits yeux mauvais.

— Vous avez peut-être réussi à le berner, lui, mais pas moi !

Les Américains ne savent pas ce que c'est que la vermine irlandaise, mais moi je vous connais. Vous ne m'aurez pas comme ça !

Il fulminait tellement qu'il avait de l'écume aux commissures des lèvres.

Grâce jeta un coup d'oeil en direction des fillettes qui se faisaient aussi petites que possible. Il suivit son regard, et un rictus se dessina sur son visage.

— Elle est malade, celle-là, lança-t-il en désignant Siobahn. C'est la fièvre. Elle va contaminer l'équipage. La fièvre doit rester en bas, ordre du capitaine ! Je ne suis là que pour obéir.

Le rictus se mua en sourire mauvais.

— Descendez-la en bas et ne la remontez pas tant qu'elle n'est pas guérie... ou morte !

Il avait craché le dernier mot comme une injure.

Grâce le dévisageait, abasourdie, et il leva la main pour signifier que leur conversation était terminée.

— J'ai d'autres choses à faire, conclut-il d'un air méprisant. Maintenant que j'ai débarrassé le pont de ses parasites.

Il rit de sa propre raillerie, puis leur tourna le dos et s'éloigna.

Grâce reprit rapidement ses esprits et se pencha vers les deux fillettes épouvantées.

— Tout va bien, les filles, assura-t-elle en les prenant toutes les deux dans ses bras. Ne pleurez jamais devant ce grand escogriffe. Un homme qui menace les enfants n'est pas un homme. Voilà ta maman, Siobahn. Essuie vite tes larmes, on ne va rien lui dire du tout, d'accord ?

Alice les rejoignit, posa son seau d'eau à terre, remit en

place le châle qui avait glissé de ses épaules, et considéra sa petite fille d'un œil inquisiteur.

— Elle a l'air mieux, non ? J'ai l'impression qu'elle a repris des couleurs ! Ça doit être le bon air ! Vous aviez raison, elle avait tout simplement besoin de mettre un peu le nez dehors.

— Le cuisinier m'a donné ça, dit Grâce en lui tendant le morceau de viande. Et Liam est parti chercher votre marmite.

— Ah, que la Sainte Vierge et tous les saints vous bénissent, Grâce, dit la jeune mère en prenant la main de sa petite fille malade pour la presser dans la sienne. Dieu sait ce que nous serions devenus sans vous sur ce bateau.

— Navire, maman, corrigea Liam en lui tendant la marmite. C'est un navire.

—



Assise à son bureau, Barbara McDonagh avait les yeux cernés, fatigués d'avoir veillé toute la nuit sur le sommeil fiévreux des autres. Ses membres étaient lourds et fourbus, et les bruits du couvent qui s'éveillait peu à peu lui parvenaient assourdis, comme très lointains. Elle savait qu'elle se trouvait dans une sorte d'état second dû à l'épuisement, mais que tout irait mieux après une tasse de thé bien fort, quand elle aurait pris conscience qu'une nouvelle journée commençait. Elle se pinça le nez et cligna des paupières pour humidifier ses yeux que la fatigue avait rendus secs et douloureux. Dehors, de violentes bourrasques cinglaient les fenêtres, dont certaines avaient été abîmées par les dernières tempêtes et rafistolées tant bien que mal avec des matériaux de fortune. Le moindre interstice qui subsistait invitait le vent à s'engouffrer dans la pièce, qui demeurait désespérément glaciale malgré la motte de tourbe qui se consumait dans Pâtre. Barbara se refusait à en ajouter une seconde, car le tas généreusement garni Pété précédent avait rapidement fondu à présent qu'il fallait chauffer le dortoir des enfants.

Grâce à Dieu, Abban était arrivé au bon moment. Malgré sa jambe coupée, il se déplaçait aisément avec sa béquille, réparant les murs lépreux, colmatant les fuites, et se chargeant, comme il le faisait à cet instant précis, d'aller dans la forêt ramasser du bois de chauffage. La période des tempêtes d'hiver venait de commencer, et Barbara ne savait pas comment ils allaient se chauffer pendant les mois difficiles qui s'annonçaient. Aucune des trois sœurs qui restaient n'était suffisamment forte pour conduire la charrette dans la futaie, abattre un arbre, arracher les branches, ficeler et charger le tout pour rapporter le bois à la maison. Et elle n'aimait pas les laisser seules maintenant que leur mère adorée s'en était allée. Mais Dieu leur avait envoyé Abban, et ce dernier avait su ramener l'espoir au couvent en leur communiquant son optimisme déterminé.

Elle se tourna vers la petite fenêtre qui donnait sur la baie. Les pluies diluviennes de la nuit avaient fait place à des ondées sporadiques, qui venaient projeter quelques gouttes contre la vitre. Les nuages étaient maintenant plus hauts dans le ciel et se déplaçaient plus vite, poussés par le vent. Bientôt, la tempête serait complètement terminée, et elle pourrait sortir avec Abban pour constater les dégâts. Mais d'abord elle se rendrait dans la petite chambre du troisième étage pour voir

comment allait son tout petit neveu. Les éléments déchaînés l'avaient effrayé, et avaient perturbé son sommeil toute la nuit. Elle était montée plusieurs fois pour le bercer et l'apaiser, afin que son grand-père Patrick, qui le gardait avec lui dans sa chambre, pût se reposer un peu. Mais ce dernier avait tenu à rester éveillé, et ils avaient égrené ensemble les heures de cette longue nuit. Les mots de leur unique conversation résonnaient encore dans la tête de Barbara.

Elle se frotta doucement les yeux, jusqu'à ce qu'un coup sec frappé à la porte vînt la tirer de sa rêverie.

— Je vous ai apporté une tasse de thé, ma sœur.

Abban pénétra dans la pièce de sa démarche maladroite, la tasse dans une main, sa béquille dans l'autre. Il posa le thé sur le bureau de Barbara, puis tira de sa poche un petit pain dur enroulé dans une serviette.

— Merci, Abban, dit-elle avec gratitude.

Elle prit le thé et le huma, réchauffant ses doigts gourds au contact de la terre cuite brûlante, et plongeant son visage dans la vapeur chaude et parfumée.

— Et remerciez Dieu pour Julia Martin.

Julia avait envoyé une caisse de provisions qui incluait ce délicieux thé noir, et Barbara avait décrété que chacun serait autorisé à en boire une tasse chaque matin, ce qui constituait une véritable révolution par rapport à l'eau chaude ou aux fades tisanes d'herbes et de baies qui constituaient le régime habituel des occupants du couvent.

— Mangez votre pain, maintenant, ordonna-t-il. Je sais que vous n'avez rien avalé ce matin.

Il déplia la serviette, et brandit le petit pain dans sa main tendue.

— C'est du bon pain, précisa-t-il. Il a à peine deux jours, il n'est pas encore trop dangereux pour les gencives.

Comme elle ne riait pas, il la considéra plus attentivement.

— Vous avez l'air épuisée, ma sœur. La nuit a été dure ?

— Pas plus que d'habitude.

Elle étouffa un bâillement.

— De nouveaux enfants sont arrivés à l'aube, ajouta-t-elle. Des orphelins perdus dans la tempête, au sens propre du terme.

— Ah oui, dit Abban en jetant un coup d’œil par la fenêtre, je les ai repérés quand ils sont venus chercher leurs flocons d’avoine. Deux petites filles et un garçon, si je me souviens bien.

Barbara approuva.

— Comment sont-ils arrivés ici ?

— C’est le grand frère qui les a amenés. Leur maman est morte en couches, le bébé aussi, je suppose, même s’il ne l’a pas dit. Leur père les a emmenés en ville avec l’espoir de les faire partir pour le Canada, mais les soupes populaires sur le chemin étaient protestantes, et...

Elle haussa les épaules avec un geste d’impuissance.

— Il n’a pas voulu renoncer à sa foi.

— Ah, que Dieu le bénisse, ce pauvre abruti, commenta Abban.

— Il s’est écroulé sur la route ; il a fait promettre à son fils de nous amener ses sœurs, à nous, et non pas à l’asile, ni chez les protestants. Et ensuite il a poussé un râle, et il est mort.

Elle exhala un soupir.

— Je ne sais comment ce gamin a réussi à arriver jusqu’ici. Les petites sont encore très choquées, elles n’ont pas ouvert la bouche ; quant à lui, il n’a pas été très bavard non plus, sinon pour nous remercier d’accepter ses sœurs.

— Ça veut dire qu’il ne va pas rester ?

Barbara secoua la tête.

— Pourtant, j’ai passé plus d’une heure à essayer de l’en convaincre. Il ne devait pas avoir plus de dix ans, mais il était fermement déterminé à partir de son côté, « à traverser », a-t-il dit ; il paraît que c’est ce que son père voulait, et qu’il lui avait promis de respecter sa volonté. Il enverra de quoi subvenir à leurs besoins quand il sera arrivé et qu’il aura trouvé un bon travail et une belle maison... Vous voyez ?

Elle esquissa un sourire teinté d’amertume.

— Il m’a laissé glisser quelques provisions dans sa poche, et je lui ai donné une couverture. Dieu le bénisse !

— Pauvre gosse, soupira Abban. On n’entendra jamais plus parler de lui.

— Peut-être que si, objecta Barbara. Où est passée votre foi?

— Elle est plus forte que jamais, ma sœur, mais elle n'est pas aveugle. La traversée est une affaire périlleuse ; même les hommes et les femmes adultes ne survivent pas tous à l'épreuve, surtout en plein hiver. Alors pour un gamin livré à lui-même, armé seulement d'un bout de pain dur et d'une couverture pour se tenir chaud...

— Si vous pouviez éviter de me le rappeler...

Son front s'était barré d'un pli soucieux, et Abban se maudit intérieurement.

— Ah, quel nigaud je fais... Mais Grâce et Mary Kate s'en sortiront, je vous le dis, j'en suis sûr.

— Vraiment, Abban ?

— Oui, assura-t-il. Le Seigneur a trop besoin de Grâce pour l'abandonner, surtout après tout ce qui s'est passé.

Les yeux de Barbara trahissaient le doute.

— Où est passée votre foi ? railla-t-il gentiment.

— Elle a dû s'égarer quelque part, répondit-elle d'un ton coupable. Je vais la retrouver tout de suite après le petit déjeuner.

— Vous avez intérêt. Et dorénavant, faites-y un peu attention... Et là-haut? ajouta-t-il en levant le pouce en direction du plafond. Comment ça va ?

— Ça va bien.

Elle visualisa l'image de Patrick assis dans sa petite chambre, le bébé dans les bras.

— Lui aussi est un envoyé de Dieu, déclara la nonne. Et ce n'est pas facile pour lui.

— C'est un homme courageux, commenta Abban.

Barbara approuva d'un signe de tête.

— Nous avons parlé longtemps cette nuit. Il se fait encore du souci pour elle, mais je crois qu'il commence à aller mieux.

— J'espère... L'inquiétude peut tuer quelqu'un plus sûrement qu'une balle dans la peau.

Elle le considéra d'un œil amusé.

— D'où tirez-vous toutes ces maximes ?

— Oh, ce n'est que la sagesse acquise à droite et à gauche par un ancien paysan devenu soldat, puis homme à tout faire dans un couvent...

Elle lui sourit enfin, et il sourit encore plus franchement, heureux de l'avoir enfin déridée.

— Mangez maintenant, et moi je vais aller m'occuper de cette vitre cassée dans la cuisine.

Il cala la béquille sous son aisselle, et clopina jusqu'à la porte.

— Merci, Abban, dit-elle doucement. Merci pour tout.

— Vous hébergez un criminel, ma sœur, lui rappela-t-il par-dessus son épaule. Je crois que nous sommes quittes !

— D'accord... Mais je crois que je reste gagnante.

Quand le rire d'Abban eut cessé de résonner dans le couloir, Barbara baissa les yeux vers son frugal repas. Elle prit le petit pain, le tint au-dessus de sa tasse de thé pour le laisser se ramollir un peu au contact de la vapeur, puis mordit dedans et en savoura chaque bouchée. Quand elle eut terminé, elle mouilla son doigt pour ramasser les miettes qui étaient tombées, et les posa sur sa langue, attentive à ne pas en perdre une seule. La faim était une compagne de tous les instants, mais son estomac avait cessé ses plaintes les plus violentes à mesure que son corps s'habitua au manque. Elle remerciait le ciel d'avoir encore quelque chose à manger tous les jours, même si ce n'était qu'un morceau de pain sec et du thé, un bouillon léger, ou un morceau de poisson séché, ou quelques céréales... Pour la plupart des gens de la région, cela représentait l'abondance, elle le savait bien, elle qui, comme Morgan, Aislinn et les petites, avait été nourrie exclusivement de pommes de terre et de babeurre<sup>(2)</sup> durant toute son enfance. Chaque jour, le partage des provisions devait s'adapter au nombre de bouches à nourrir, mais même s'ils n'étaient pas robustes et vigoureux, les enfants, au moins, ne mouraient pas en masse comme dans les hospices ou sous les tentes de quarantaine. Ils étaient faibles, toutefois, et Barbara souffrait de les voir jour après jour de plus en plus calmes, se déplaçant lentement pour préserver les quelques forces qui leur restaient ; ils ne riaient jamais, et pleuraient rarement car ils

ne trouvaient même plus l'énergie d'exprimer leur chagrin. La moindre maladie les emportait à coup sûr, si bien qu'elle passait beaucoup de temps avec eux tous les jours, attentive à la plus légère toux ou fièvre, pour isoler immédiatement celui ou celle qu'elle découvrait malade jusqu'à sa guérison ou, le plus souvent, jusqu'à sa triste fin. Elle détestait agir ainsi, surtout quand ils avaient des frères et sœurs, mais c'était la seule chose à faire. Elle pouvait compter sur sœur George pour les entourer d'amour et de tendresse jusqu'à la fin. C'était toujours elle qui s'occupait des malades mis en quarantaine, et qui les veillait nuit et jour. Elle passait plus de temps dans cette pièce que nulle part ailleurs, et jamais son dévouement envers les enfants malades n'avait faibli, comme si elle était convaincue que sa place était auprès d'eux. Une fois, Barbara lui avait ordonné de sortir, et de se reposer un jour ou deux en laissant d'autres sœurs prendre le relais, mais sœur George avait déclaré avec calme et fermeté qu'elle n'accomplissait que la volonté de Jésus-Christ. Ne lui avait-Il pas dit qu'il avait besoin d'elle pour faciliter le passage de ces enfants dans l'autre monde ? Ne lui avait-Il pas donné la santé et l'ardeur qui lui permettaient d'accomplir cette tâche ? Si. Alors elle continuerait, jusqu'à ce qu'il lui confie une autre mission. Barbara avait alors définitivement cessé d'insister, et avait ajouté le nom de sœur George à la longue liste de ceux envers qui elle éprouvait de la gratitude.

Cependant, elle avait une autre cause de souci : le bébé. Même s'il était nourri au sein généreux de Mme Keavy, la fermière qui avait perdu son bébé quelques jours après son arrivée, il restait désespérément maigre, et ses vagissements éveillaient la pitié de quiconque les entendait. Ses yeux demeuraient d'un bleu trouble, comme deux fenêtres embuées qui ne laissaient passer aucune lumière, et Barbara redoutait qu'il ne fut aveugle.

Patrick, lui, parlait peu. Il demeurait assis près de la fenêtre de sa chambre, berçant inlassablement le petit dans ses bras, laissant son regard se perdre par-dessus les arbres dénudés, jusqu'à la baie, comme s'il espérait que le garde-côte allait apporter des nouvelles de Grâce d'un moment à l'autre.

« Elles doivent être au milieu de l'océan à présent, avait-il dit la nuit précédente, quand elle était montée voir comment allait l'enfant. Mais personne ne sait où exactement... »

Alarmée par sa voix plus rauque que d'habitude, elle avait levé la lanterne et l'avait trouvé épuisé, appuyé sur un coude sur son lit, les yeux cernés, le visage hagard et creusé par le

poids de l'impuissance et du désespoir.

« Dieu le sait », avait-elle murmuré.

Puis elle avait posé la lanterne sur la petite table près de la porte pour pouvoir prendre dans ses bras le bébé qui geignait. Comme il n'avait pas mouillé ses langes, elle s'était assise dans le fauteuil pour le bercer.

« Vous ne dormez donc pas, Patrick ? » avait-elle demandé.

Il avait hésité, avant de répondre d'un ton posé.

« J'ai peur des rêves qui me viennent.

— Racontez-moi, si ça peut vous faire du bien. »

Encore une fois, il avait hésité, mais le fardeau était trop lourd.

« Il y a celui où elles sont allongées sur un lit, Mary Kate et elle. J'attends qu'elles bougent, mais elles restent immobiles. Je n'arrive pas à voir si elles dorment ou si... »

Il s'était interrompu, et avait respiré un grand coup.

« Dans un autre, Mary Kate mange du pain et de la confiture avec une femme étrange ; elle a l'air gentille, mais Mary Kate ne devrait pas être avec elle ; je l'appelle par la fenêtre, mais elle ne m'entend pas. Il neige, la vitre s'embue, et elle disparaît...

Ensuite je vois Grâce dans un endroit mal éclairé, au milieu d'hommes vicieux. Un endroit où personne ne la retrouvera jamais... Et je me réveille avec la certitude qu'elles sont mortes, et cela me fend le cœur.

— Patrick...

— Cette nuit, avait-il enchaîné d'une voix nerveuse, je l'ai vue sur le bateau, tout au fond d'un endroit sombre. Il y avait une tempête, Barbara, une tempête terrible, avec des vagues aussi hautes que le mât, un ciel d'encre déchiré par les éclairs, et des hommes qui criaient, et tous ces gens enfermés en dessous... »

Sa voix s'était étranglée, et il s'était tu.

« Ces rêves vont me tuer, Barbara.

— Il faut garder la foi », lui avait-elle répondu d'une voix qui sonnait faux à ses propres oreilles.

« Je ne l'ai jamais eue. Et je ne vois pas comment je pourrais la trouver maintenant. Je suis navré, Barbara, de vous dire ça à vous, une fille de l'Eglise, mais c'est la vérité. C'est Grâce qui avait la foi... Comme sa mère...

— Alors elle est entre les mains de Dieu.

— Je n'ai jamais compris le sens de tout cela, avait-il confessé. Ça ne veut rien dire... Il la protégerait, elle ? Mais tous ces malheureux qui crèvent autour de nous, ne sont-ils pas entre Ses mains aussi ? Et pourtant ils meurent parce qu'ils n'ont pas de toit, et plus une pomme de terre à se mettre sous la dent.

— Vous avez raison, avait admis Barbara. Ça ne veut pas dire qu'il la sauvera, même s'il le peut, et qu'il sauve des vies tous les jours. Combien de fois nos vies sont-elles sauvées



avant que nous finissions par mourir ? Des centaines, des milliers de fois ! Survivre ne serait-ce qu'une journée tient déjà du miracle. »

Elle avait maintes fois éprouvé cette impression, mais comment l'exprimer ?

« Ce que je crois, Patrick, mais cela n'engage que moi, c'est qu'être entre Ses mains signifie qu'il ne nous abandonnera jamais, qu'il nous accompagne dans toutes les épreuves de la vie, qu'il nous voit, qu'il connaît notre peine et qu'il souffre pour nous, qu'il nous tient par la main même quand nous marchons vers la mort, pour que nous ayons moins peur, et que nous abordions notre fin dans la dignité.

— Est-ce que vous croyez que c'est Dieu qui m'envoie ces rêves, alors ? Est-ce qu'il essaie de me dire ce que je dois faire ?

— Je ne sais pas. Les rêves portent un message, c'est certain, et la Bible est pleine de rêves. Mais le démon aussi sait se jouer de nos esprits égarés, et utiliser notre faiblesse à ses propres fins ; il s'évertue sans relâche et par tous les moyens à nous faire croire que Dieu ne contrôle rien. Peut-être est-ce Dieu qui vous parle à travers vos rêves, ou peut-être est-ce le Mal qui se fait passer pour Dieu... Seule votre âme peut le déterminer. »

Dehors, comme en réponse à leur discussion, le vent s'était mis à souffler en rafales, faisant craquer les branches et claquer les fenêtres, dévastant la campagne déjà exsangue.

« Mon âme... avait-il murmuré d'une voix où transparaissait l'angoisse. Mon âme est le siège d'une bataille infernale. D'un côté je Le supplie de la protéger, et de l'autre je Le maudis de ce qui nous arrive. Je ne peux supporter de la savoir seule, livrée à elle-même, à la merci d'hommes cruels, en route pour une terre étrangère où son frère l'attend peut-être, mais peut-être pas. »

Il avait posé une main crispée sur son front, comme pour combattre une terrible douleur.

« Je n'aurais jamais dû la laisser partir seule. Je suis son père, au nom du ciel ! C'est mon devoir de la protéger... Est-ce que sa vie ne vaut pas mille fois la mienne ?

— Vous seriez mort pour elle, donc ? Est-ce que c'est ça que vous voulez dire ?

— Sans hésiter.

— Si vous avez le courage de mourir pour elle, Patrick, ne

pouvez-vous trouver le courage de vivre pour elle ? »

Elle avait vu son regard se poser sur elle.

« Ce qu'elle attend de vous, avait-elle poursuivi, c'est que vous luttiez pour ne pas sombrer, pour garder l'espoir pendant ces mois où nous resterons sans nouvelles, car nous ne saurons pas ce qu'elles sont devenues avant le printemps ou l'été.

Est-ce que vous allez trouver le courage de continuer à vivre pour votre fille, et pour l'enfant de votre fille, ce pauvre petit qui n'a que vous au monde ? Il le faut, Patrick ! avait-elle dit d'une voix soudain empreinte de colère. Parce que je ne veux pas lui écrire, alors qu'elle aura survécu à un voyage éprouvant au-delà des mers, que son père est mort parce qu'il faisait des rêves absurdes, et que le bébé aussi, parce que je n'ai eu personne pour m'aider à le maintenir en vie. Je vous le dis tout net, Patrick, je refuse de faire ça ! »

Alors il s'était redressé, la tête haute et le menton volontaire, droit comme un jeune homme, les épaules solides et non plus tombantes, et à ce moment Barbara avait retrouvé l'homme fier et courageux qu'avait été Patrick O'Malley.

« Vous n'aurez pas à écrire une telle lettre, avait-il déclaré. J'ai vieilli, c'est vrai, et je suis une proie facile pour les mauvaises pensées. Mais je ne céderai plus, et je ne me laisserai plus submerger par le désespoir. Vous avez raison, c'est le diable lui-même qui me les envoie pour me faire douter, mais je vous jure que dorénavant je les affronterai toutes les nuits s'il le faut.

— Oui, Patrick, il le faut.

— J'ai encore beaucoup à apprendre malgré mon âge, avait-il ajouté d'un ton plus las. Peut-être est-ce pour cela que Dieu m'a laissé sur terre. J'ai tenu tête à ma femme et à mes enfants toute ma vie, parce que j'étais trop fier pour m'incliner devant le Seigneur. Je pensais qu'il finirait par abandonner et me laisserait en paix si je Lui tournais le dos suffisamment longtemps...

— Il n'abandonne jamais. Et parfois je me dis que ceux qui Lui résistent sont ceux qu'il aime le plus. C'est un véritable défi pour Lui, vous savez.

— J'ai été l'un de ceux-là... »

Il s'était arrêté pour réfléchir un instant.

« Nous serions perdus si vous n'aviez pas été là, Barbara. C'est la vérité. J'avais tort de me mettre en colère contre ma Kathleen parce qu'elle était amie avec votre mère. C'était une

brave femme, Mary, et votre père aussi. Je les ai jugés sévèrement alors que je n'en avais pas le droit. J'espère que vous réussirez à me pardonner. »

Barbara avait acquiescé immédiatement.

« Maman était une femme infiniment bonne, mais je sais aussi bien que vous que mon père n'était qu'un mécréant. Il nous a apporté plus de chagrin que de bonheur, indiscutablement... Le véritable chef de notre famille, c'était Morgan.

— Oui... Morgan était le meilleur des hommes. »

Elle avait baissé les yeux sur l'enfant qui s'était endormi dans ses bras. C'était un poids si léger comparé à celui qui pesait encore sur son cœur quand elle pensait à son frère...

« Il repose en paix à présent », avait-elle dit doucement.

Ensuite, elle s'était levée, et avait délicatement reposé le bébé dans son berceau, avant de reprendre sa lanterne.

« Bonne nuit à vous, Patrick. Dormez bien.

— Le Seigneur soit avec vous, Barbara.

— Il ne me quitte jamais », avait-elle répondu avant de quitter la pièce, et de refermer la porte.

— Vous ne me quittez jamais, répéta-t-elle en se remémorant tout cela, debout près de la fenêtre de son bureau.

Un soleil matinal inondait maintenant la cour. Il faisait resplendir le vert des collines et allumait mille reflets dans les eaux de la baie en contrebas. Elles étaient quelque part, là-bas, sur le vaste océan, songea Barbara. Et là, en bas, près de la

barrière, tourné dans la même direction, Abban s'était agenouillé, de son unique jambe.

— Nous Vous prions tous, Seigneur, dit-elle à voix haute.  
Et je sais que Vous nous entendez.

—

Au petit matin, Siobahn fut prise d'un nouvel accès de fièvre. Il n'était pas question de la lever. Pas un seul rayon du faible soleil de décembre ne traversait les nuages, bas et lourds comme de l'argile détrempée. Une pluie épaisse battait le pont et y formait des flaques de glace fondue. Grâce, qui s'était levée à l'aurore pour emmener Mary Kate aux latrines, avait vu les passagers glisser, déraper, et perdre l'équilibre en traversant le pont devenu traître pour aller chercher leur ration d'eau de la journée ou pour se soulager de celle bue la veille. Seuls quelques courageux bravaient le froid pour tenter d'allumer du feu, mais pour la plupart le repas se limitait à des biscuits secs et du fromage dur.

Grâce eut plus de remords que d'habitude à aller récupérer son pot de thé brûlant, sa portion de porridge chaud et ses tranches de bacon. Mais elle ne laissa pas pour autant ce sentiment la dissuader. Elle grimpa l'escalier, traversa le pont vers la porte de la cuisine du bateau où elle recouvrit ses victuailles d'un vêtement pour les dissimuler, avant de revenir sur ses pas.

De retour dans la cale, elle partagea son repas avec Mary Kate et Liam et remplit une tasse de thé chaud pour Siobahn. Elle savait qu'Alice refuserait ne fût-ce qu'une bouchée de sa propre nourriture, mais qu'elle murmurerait des remerciements pour celle qu'elle donnerait à ses enfants, et tout particulièrement à Liam qui n'était jamais rassasié. Les rations prévues pour les passagers de troisième classe suffisaient à nourrir les corps, surtout des corps affamés comme les leurs, mais il ne restait rien pour l'esprit. Manger tous les jours

- même si la nourriture était médiocre - avait réveillé un appétit que beaucoup avaient oublié, en particulier les jeunes. Mary Kate mangeait de plus en plus et son visage s'était arrondi ; Liam aussi engloutissait goulûment sa nourriture, léchant ses doigts pour ne pas perdre la moindre miette, et, quoiqu'il ne réclamât jamais plus que sa part, dévorait du regard le moindre morceau laissé au fond du panier. Seule Siobahn mangeait du bout des lèvres, et sirotait goutte à goutte les portions minuscules qu'on lui glissait dans la bouche, comme si avaler quoi que ce soit de plus conséquent exigeait trop d'efforts. Alice se lamentait souvent à ce sujet.

« La pauvre, son petit corps a oublié comment absorber la nourriture, avait-elle dit à Grâce, alors qu'elles observaient leurs fillettes pendant qu'elles prenaient leur repas. Non pas que nous

ayons eu beaucoup à manger avant nos ennuis, pourtant... »

En effet, alors que Mary Kate mordait à belles dents dans un morceau de pain, Siobahn grignotait une croûte sans aucun appétit.

« Avant de décider d'arrêter de boire et de partir pour l'Amérique, avait poursuivi Alice, mon homme passait son temps à boire ses gages et les miens. Et il nous laissait sans un sou. »

Au fond de la cale lugubre, Grâce avait pris la main d'Alice dans la sienne, et l'avait écoutée.

« Ç'a été un miracle de le voir devenir sobre, et économiser l'argent qu'il avait l'habitude de boire pour pouvoir partir. Et puis il est parti... Nous avons été plus heureux sans lui, reconnu-elle en baissant la tête, vaguement honteuse. Mais il m'a manqué, pour sûr, et les difficultés ont été terribles. Je ne pense pas qu'il ait imaginé que ça allait être si dur. Il nous aurait aidés, sinon. J'ai économisé chaque penny, jusqu'au jour où je me suis retrouvée face à ce choix : soit on vivait quelques semaines sur le peu d'argent qui nous restait, soit on partait pour l'Amérique. Et nous voilà en route. Je suis sûre que nous le retrouverons là-bas. Sûre et certaine... »

Elle cherchait visiblement plus à se convaincre elle-même qu'à convaincre Grâce.

« J'ai écrit à la poste restante pour annoncer notre arrivée, avait-elle ajouté. Il se trouvera bien quelqu'un pour lui transmettre ma lettre. »

Grâce avait acquiescé, mais au fond d'elle-même elle avait des doutes. Aussi avait-elle fait le serment de ne pas abandonner cette famille avant d'avoir la certitude que son avenir était assuré. La santé d'Alice était fragile. Elle souffrait de douleurs à l'estomac et de maux de tête chaque fois que la mer était agitée, ce qui était le cas la plupart du temps. Nombre de passagers avaient été en proie au mal de mer au début du voyage, mais au bout d'une semaine le mal s'était atténué. Cela n'avait pas été le cas pour la pauvre Alice.

Le soir, installés sur leurs couchettes, les passagers de la cale se rassemblaient pour chanter des chansons d'autrefois, accompagnés par quelques violonistes, et ils oubliaient alors, durant un instant, la peur et la maladie. Plus tard, alors qu'ils se préparaient à dormir, les anciens racontaient à voix basse des légendes de rois, de châteaux et de batailles. Il s'agissait toujours d'histoires de terre, de propriétés de famille divisées et redivisées, devenues des parcelles de terrain transmises de génération en génération, des terres dont les propriétaires

étaient anglais, mais qui appartenaient en réalité aux Irlandais, à ceux qui les cultivaient. Ils racontaient des histoires puisées au fin fond de leur mémoire, des récits de guerre et d'amour, de malédictions et de mauvais sorts, de fées et d'esprits, de défaites et de victoires, et aussi de voyages mythiques comme celui qu'ils vivaient à leur tour. Ils contaient ces récits à tous ceux qui voulaient bien les entendre, surtout aux plus jeunes, qui en étaient les plus friands. Ainsi, tous ensemble, ils avaient conjuré l'angoisse de ces premiers jours de voyage où, quand on regarde la terre ferme disparaître à l'horizon, on s'imagine être les derniers êtres vivants au monde.

Grâce aimait écouter en se reposant ou en mangeant, sa fille lovée dans ses bras. Au fil des jours, elle retrouvait ses forces, sentait son sang couler dans ses veines, et petit à petit le brouillard qui obscurcissait son âme se dissipait. Elle eut du chagrin quand la douleur disparut et que ses seins retrouvèrent leur souplesse une fois son lait tari, mais elle ne voulut pas céder à sa peine, et, après ses dernières pertes de sang, elle se faufila sur le pont au milieu de la nuit pour jeter ses vieux vêtements par-dessus bord. Il avait été difficile de rester propre. Elle lavait ses guenilles dans un seau d'eau salée et les faisait sécher en secret à l'arrière de sa couchette. Toujours humides et rêches, elles lui irritaient la peau, et elle les enfilait en redoutant de se remettre à saigner plus fort encore, ou pire, de tomber malade. Elle n'accordait plus aucune confiance au médecin du bateau, depuis qu'elle l'avait observé le premier soir dans le salon de première classe. Draper, tel était son nom. Un homme corpulent et arrogant, aux favoris broussailleux, qui avait alors raconté à qui voulait bien l'entendre à quel point la phrénologie était une révolution dans le monde médical. La forme du crâne d'un individu, avait-il pompeusement expliqué, reflétait très clairement les différences d'intelligence entre les races. Ainsi, la mâchoire proéminente des Irlandais prouvait leur infériorité intellectuelle ; celle-ci se manifestait d'ailleurs de manière évidente à travers leur mode de vie élémentaire, la dépendance dans laquelle ils vivaient, au crochet d'autorités étrangères, et dans leur asservissement entêté à leur unique, mais non moins incertaine récolte. En fait, avait-il continué, échauffé par quelques verres de vin et encouragé par l'attention soutenue de son auditoire, les Irlandais et les sauvages africains avaient des têtes aux formes similaires. Ils se situaient donc au plus bas niveau de développement intellectuel et ne seraient vraisemblablement jamais capables de s'intégrer dans une société civilisée.

Il avait ajouté que c'était la volonté de Dieu de permettre aux sociétés évoluées de poursuivre leur développement en s'appuyant sur une classe de serviteurs.

Alors que chacun avait profité d'une interruption de son discours pour attaquer le repas, Grâce, exaspérée au plus haut point, lui avait demandé avec le plus fort accent irlandais dont elle était capable de lui passer le plat de cette unique récolte, à moins qu'il n'eût l'intention de le manger en entier tout seul.

Rouge de colère, mais sans embarras apparent, le médecin l'avait considérée pendant une longue minute, détaillant du regard la forme de son crâne, avant de replacer la cuillère dans le plat de purée de pommes de terre. Le dîner s'était achevé dans un silence gêné, et Grâce s'était juré, désormais, de prendre ses repas ailleurs plutôt que d'exposer Mary Kate à des propos aussi absurdes.

Mais à présent, en voyant Siobahn allongée, terrassée par de la fièvre, elle regrettait d'avoir agressé le médecin. La petite n'était malheureusement pas la seule dans ce cas... A la tombée de la nuit, de nombreux passagers se mirent à avoir des nausées. Dans leur délire, certains réclamaient de l'eau, mais il était hors de question de sortir étant donné le mauvais temps.

Alice resta éveillée toute la nuit au côté de Siobahn, essayant de faire baisser sa fièvre avec des vêtements trempés dans de l'eau de mer. A l'aube, l'enfant remua les lèvres, mais aucun son ne sortit de sa bouche, et à travers ses paupières qu'elle n'ouvrait presque plus, son regard était devenu vitreux, à la fois plein de souffrance et vide d'expression.

Alice était désespérée. Elle prit sa fille par les épaules et la secoua.

— Siobahn, ouvre tes yeux maintenant, parle à ta maman...  
Siobahn, supplia-t-elle en la secouant encore plus fort.

Grâce s'éveilla d'un sommeil agité, et, tel un automate, elle se leva pour rejoindre la couchette des Kelley. Là, elle prit la petite fille des bras de sa mère, la reposa sur le matelas et s'approcha de son visage et de sa gorge, soulagée de constater qu'elle vivait encore.

— Elle est fatiguée, Alice, laissez-la se reposer.

Alice agrippa la chemise de Grâce.

— Elle se meurt ! Je n'ai pas pu la garder au chaud et maintenant je n'arrive pas à faire baisser sa fièvre. Et tout est tellement mouillé... C'est tellement humide, ici ! Elle s'est salie



et je ne peux même pas la laver. Pour l'amour de Dieu, Grâce, faites quelque chose ! Sortez-nous de ce bateau ! C'est ce bateau qui la tue. Oh, mon Dieu, je n'aurais jamais dû nous embarquer dans ce voyage...

— Ça suffit, Alice, dit Grâce d'une voix calme, mais ferme.

Vous savez très bien qu'il n'est pas question de quitter ce bateau. Le problème, ce n'est pas le bateau. Siobahn est malade. Elle était déjà malade avant de partir. Je vais vous aider. Nous allons la laver, lui donner du thé et l'enrouler dans d'autres couvertures. Vous êtes épuisée, Alice. Nous le sommes tous. Mais nous nous en sortirons.

Elle regarda l'enfant qui s'était mise à trembler, alors que des gouttes de sueur perlaient sur son front. L'air était nauséabond, et, quand elle tourna la tête, elle prit conscience que les malades s'étaient multipliés autour d'elles. Une odeur de dysenterie et de vomi emplissait l'atmosphère, et les gémissements des personnes âgées se mêlaient aux pleurs des enfants. Petit à petit, d'autres se réveillaient et s'apercevaient qu'ils étaient eux aussi malades, et leurs cris de panique pour réclamer de l'eau venaient s'ajouter au brouhaha.

— Liam, appela Grâce, où es-tu, Liam ?

Le petit garçon sortit de l'obscurité.

— Je suis assis en haut de l'escalier, dit-il en plissant son nez de dégoût. L'odeur est trop horrible en bas.

Grâce réfléchit un instant.

— Il faut que tu ailles chercher le capitaine Reinders.

Dis-lui que la fièvre s'est répandue dans la cale. Nous avons besoin d'eau et du médecin. Tu peux faire ça, mon garçon ?

Liam acquiesça gravement.

— Fais attention une fois en haut. Le pont est très glissant, tu risques de tomber. File maintenant et reviens juste après.

Avant même que Grâce eût le temps de terminer sa phrase, il était parti et gravissait déjà les marches de l'escalier. Elle se tourna alors vers Alice et la rassura.

— Le médecin va venir. Il saura quoi faire et nous allons demander que la trappe reste ouverte pour laisser un peu d'air frais entrer dans la cale.

Elle prit la main de son amie, et la pressa dans la sienne.

— Je dois aller voir Mary Kate, dit-elle doucement. Je reviens tout de suite.

L'air était plus respirable à l'avant de la cale, près de l'escalier, car des bouffées d'air frais s'engouffraient à l'intérieur à chaque fois que quelqu'un entrait ou sortait. Mais malgré cela l'odeur de la maladie s'accrochait aux couvertures et aux vêtements.

Grâce posa sa main sur la petite forme chaude qui reposait sur sa couchette, et la secoua tendrement.

— Réveille-toi, mon amour, murmura-t-elle. Réveille-toi, sors de tes rêves.

Mary Kate ouvrit les yeux, s'assit, et agrippa sa mère. Elle bâilla, puis se mit à tousser.

— Pouah ! fit-elle en fronçant son nez de dégoût.

Grâce écarta les boucles en bataille du petit visage de sa fille, soulagée de constater qu'elle avait le teint frais.

— Est-ce que les gens sont malades ? demanda Mary Kate.

— Oui, répondit Grâce, et nous devons faire notre possible pour ne pas attraper leur maladie.

— Et Siobahn, elle est morte ?

Grâce sursauta, choquée d'entendre sa fille poser cette question de manière si directe.

— Oh non, ma chérie ! Siobahn est malade, mais sa mère est avec elle et Liam est allé chercher le docteur.

La petite fille la regardait avec une curiosité avide, sans paraître effrayée.

— Nous devons prier très fort pour que tout finisse par s'arranger, conclut-elle.

Mais elle se demanda quelle valeur pouvaient avoir ces paroles pour une enfant qui avait grandi dans la misère, et pour qui la maladie, la famine et le désespoir étaient le lot quotidien.

Elle chassa ces sombres pensées.

— Prends ton manteau et mets tes bottines, reprit-elle. Nous irons chercher de l'eau dès que Liam sera de retour.

Mary Kate s'exécuta, mais quand le petit garçon revint, il n'y avait pas de médecin avec lui.

— Ce bonhomme est un sale type ! s'écria-t-il, laissant exploser la colère qui contractait son visage.

Et, d'un geste brusque, il arracha sa casquette.

— Calme-toi, l'apaisa Grâce. Explique-moi ce qui s'est passé.

— Le capitaine a ordonné au médecin de venir tout de suite, mais ce sale docteur a répondu qu'il fallait d'abord qu'il prenne un bon repas ! Et puis, après le repas, il a dit qu'il devait boire un café, fumer sa pipe et enfin qu'il ne pouvait pas se passer de sa promenade quotidienne !

La curiosité de l'enfant prit un instant le pas sur sa révolte, et il questionna Grâce.

— Ça veut dire quoi, une promenade quotidienne ?

La jeune femme haussa les épaules.

— Ça ressemble à une autre excuse pour ne pas venir ici. Où est le capitaine maintenant ?

— Sur le pont, à l'avant du bateau, avec M. Mackley, le second. Ils ont envoyé ce satané Boardham prévenir le médecin, et ils m'ont dit d'aller avec lui pour lui montrer le chemin. Mais il a répondu ce que je vous ai dit !

La colère de Liam avait à nouveau pris le dessus et ses yeux lançaient des éclairs.

— As-tu prévenu le capitaine que le médecin ne voulait pas venir ? demanda Grâce.

— Je n'ai pas pu retourner le voir ! Boardham m'en a empêché ! Il m'a dit que le docteur viendrait quand il serait prêt et que je devais laisser le capitaine tranquille, parce qu'il avait déjà beaucoup à faire à cause de la tempête qui s'annonce.

Grâce tressaillit.

— Il va y avoir une tempête ?

Elle prit subitement conscience que le bateau tanguait de plus en plus, que les lampes se balançaient à leur crochet, et que le bois grinçait de toute part, plus fort encore qu'à l'accoutumée.

— Oh oui ! s'écria Liam, les yeux pétillants. Une énorme tempête ! Tout près du bateau, il y a un gros nuage noir qui tourbillonne au-dessus de la mer et le capitaine a dit qu'il venait droit sur nous. Je vais aller voir, dit-il en tapant dans ses mains d'excitation.

Grâce le rattrapa par un pan de sa chemise.

— Oh non, mon garçon, tu ne vas nulle part, ordonna-t-elle. Tu vas rester ici avec Mary Kate pendant que je vais chercher de la nourriture et de l'eau. Il se peut que nous soyons coincés ici un long moment s'il y a une tempête.

Liam croisa les bras et se mit à boudier en détournant la tête.

— Ecoute, reprit Grâce plus calmement, si la tempête ne nous a pas encore frappés quand je reviens, nous mettrons nos manteaux et nous monterons tous les trois sur le pont, d'accord ? Mais avant cela tu dois faire tout ce que je te dis. Tu as bien compris, Liam ?

Il hocha la tête avec réticence.

— Et si le docteur vient, tu le conduiras auprès de ta sœur tout de suite. En attendant, reste là avec Mary Kate. C'est bien compris ?

A nouveau, il opina de la tête, avec une mimique qui indiquait clairement qu'il jugeait cette mission de bonne d'enfant indigne de sa condition ; mais à peine Grâce avait-elle atteint l'escalier qu'il était assis en tailleur sur la couchette, et distrait Mary Kate avec un jeu de mains, sa dignité mise de côté.

En montant sur le pont, Grâce fut frappée de plein fouet par une violente bourrasque, et elle dut lutter pour fermer la trappe de la cale derrière elle. Puis, la tête courbée, elle se mit en route en s'agrippant à chaque pas à tout ce qu'elle pouvait trouver pour se tenir et éviter d'être balayée par un coup de vent. Jusqu'à l'horizon, le ciel était aussi sombre qu'en pleine nuit, mais juste au-dessus du navire l'épaisse masse tourbillonnante de pluie était encore plus noire. Le capitaine Reinders se tenait à la barre ; les mains en porte-voix, il criait des ordres dans le vent. Des hommes d'équipage avaient affalé toutes les voiles et descendaient à présent du gréement, tandis que d'autres s'agitaient pour sécuriser le pont. Ils travaillaient avec un empressement alarmé qui glaça la jeune femme, mais elle poursuivit son chemin vers les cuisines, et ouvrit la porte.

— Il est trop tard, cria le cuisinier. J'ai tout rangé ! Vous ne voyez donc pas qu'une tempête terrible se prépare, ma pauvre dame ?

Grâce hurla pour couvrir les sifflements du vent.

— S'il vous plaît, donnez-moi quelque chose ! N'importe quoi !

Le cuisinier soupira, puis alla ouvrir un placard et en sortit

un paquet grassex.

— Du pain frit, du beurre et du fromage, grommela-t-il en revenant lui fourrer le paquet dans les mains.

Elle le rangea dans son panier, et le remercia avec effusion.

— Tenez, ajouta-t-il, prenez aussi cela.

Et il lui mit trois œufs durs dans la main.

— Et ça aussi.

Il lui tendit un broc de thé fumant.

— Ne remonte pas si le temps continue à s'aggraver, recommanda-t-il, vous passeriez par-dessus bord, et personne ne pourrait venir vous repêcher.

— Merci beaucoup ! lança Grâce. Que Dieu vous bénisse !

Et elle reprit le chemin de la cale. Le vent soufflait de plus en plus fort et la pluie battait son visage, l'empêchant de voir à trois pas devant elle. Enfin, elle atteignit difficilement l'escalier abrupt, força la trappe, et redescendit à l'abri en refermant derrière elle. Le temps d'un court instant, la cale lui sembla chaude et calme, puis, très vite, étouffante et oppressante.

Du bas des marches, elle fit signe à Liam et à Mary Kate.

— Venez vous asseoir ici ! cria-t-elle.

Ils vinrent la rejoindre et s'installèrent à mi-hauteur, là où l'odeur était à peu près supportable. Elle défit le paquet, et leur donna à chacun un morceau de pain frit avec du beurre. Ils l'engloutirent rapidement, tout comme les œufs durs et le fromage, et achevèrent leur festin par quelques gorgées de thé.

— Il n'est pas question de remonter, leur dit Grâce en fixant Liam. Le vent est très violent. C'est trop dangereux.

La déception s'inscrivit sur le visage du petit garçon.

— Où est-ce qu'on va aller se soulager, alors ? demanda-t-il. Et comment va-t-on faire pour l'eau de maman et de Siobahn ?

— Il me reste de l'eau d'hier, dit-elle en réfléchissant à voix haute. Et si tu ne peux pas te retenir, soulage-toi dans le pot près de ta couchette. Mais ne le rate pas ! recommanda-t-elle. Ça sent déjà assez mauvais comme ça.

Mary Kate regarda sa mère avec de grands yeux et approuva d'un signe de tête solennel, comprenant que l'heure était grave.

Grâce se leva.

— Bon, vous deux, vous restez ici, ordonna-t-elle. Ne bougez pas. Liam, je vais aller voir ta mère, et lui donner quelque chose à manger.

Et elle se dirigea vers les couchettes d'Alice et de Siobahn. L'air devenait de plus en plus irrespirable au fur et à mesure qu'elle progressait vers le fond de la cale.

Si seulement je pouvais trouver un moyen de rapprocher les Kelley de l'escalier, songeait-elle.

Il fut un temps, pas si lointain, où elle n'eût pas hésité à leur prêter sa propre couchette... Mais ce temps était révolu. En faisant ce constat, elle fut prise d'un sentiment de honte, mais il ne vint pas altérer la sombre réalité de la situation. Pour survivre, tous avaient dû s'endurcir, et elle savait à présent que la vie de sa propre fille comptait plus que celle de n'importe qui d'autre, même celle d'êtres qui lui étaient chers. Elle avait changé, elle en avait bien conscience, et cela l'accablait. Mais elle n'avait pas le choix.

— Tenez.

Alice leva les yeux au son de la voix de Grâce.

— Vous devez manger quelque chose maintenant, sinon vous ne pourrez pas continuer à la soigner, insista cette dernière.

Elle tendit à la jeune femme épuisée un œuf dur et un morceau de pain, et versa le reste du thé dans la tasse de Siobahn.

— Mangez et buvez, Alice. Il le faut.

Alice soupira, et finit par accepter. Elle se redressa, et commença à écaler son œuf. Pendant ce temps, Grâce se pencha sur le visage de la petite malade, et écouta sa faible respiration ; ses yeux demeuraient clos, et son souffle ronflait dans sa poitrine.

— Où est le médecin ? interrogea finalement Alice.

Grâce s'efforça de lui répondre d'un ton apaisant.

— Liam dit que le capitaine lui a ordonné de descendre, dit-elle. Mais dehors la tempête menace, et je ne sais pas ce qui va se passer. Je suis sortie sur le pont, et j'ai bien vu que le danger était réel. Mais l'équipage est en alerte, et le capitaine se consacre entièrement à nous sortir de là.

— Est-ce que c'est un Anglais, ce docteur ? demanda Alice

avec suspicion.

— Un Américain, rectifia Grâce. Mais il rentre chez lui avec une femme anglaise.

Alice prit un air abattu.

— Nous ne le verrons pas ici alors, dit-elle amèrement en prenant la main de sa fille.

— Si. Le capitaine lui imposera de descendre. S'il doit conduire lui-même le médecin ici, il le fera, j'en suis certaine.

Alice ne réagit pas, mais Grâce devina qu'elle lui avait donné une once d'espoir.

— J'ai installé Mary Kate et Liam sur les marches, expliqua-t-elle. L'air y est plus respirable et ils risquent moins de tomber malades. Pourquoi n'allez-vous pas vous asseoir un peu avec eux ? Je peux rester avec Siobahn.

Alice secoua la tête.

— Elle va me réclamer en se réveillant.

Et elle tourna délibérément le dos à Grâce.

— Elle va vouloir sa maman, répéta-t-elle en s'allongeant à côté de son enfant endormie.

Ils luttèrent contre la mer déchaînée deux jours et deux nuits durant, et quand les nuages se dissipèrent, au matin du troisième jour, l'équipage du capitaine Reinders poussa un soupir de soulagement et remercia le ciel de n'avoir perdu personne. Quand les dégâts furent évalués, et que les marins purent enfin, à l'exception d'un minimum d'entre eux, aller se reposer, le capitaine, épuisé, descendit dans la cale pour prévenir lui-même les passagers que le pire était passé, et qu'ils pouvaient à nouveau sortir.

Il avait anticipé la puanteur, car les latrines n'étaient pas utilisables. Il s'était attendu à trouver des visages sombres et effrayés. Mais il ne s'était pas préparé à affronter le spectacle d'horreur de ces mères qui se lamentaient sur le corps de leur enfant mort, ni à cette odeur qui lui piquait les yeux et l'empêchait de respirer, ni aux bouches crispées et grandes ouvertes des mourants, ni aux yeux perplexes et accusateurs qui croisaient son regard. Et quand il prit conscience de tout cela alors que ses yeux s'habituèrent peu à peu à l'obscurité, quand il mesura l'ampleur du drame qui s'était déroulé sous ses pieds,

quelque chose se brisa en lui.

— Mais où étiez-vous donc ? tonna-t-il.

Il avait convoqué Draper dans sa cabine, et le médecin se balançait d'un pied sur l'autre, mal à l'aise, tout en s'efforçant de suivre le roulis régulier imposé par les vagues.

— En sécurité, dans ma cabine, capitaine, je veillais sur la santé de ma femme et de mes enfants. Et je m'efforçais de calmer les autres s'ils en avaient besoin.

— Quels autres ?

— Les passagers des cabines de première classe, bien entendu.

Draper leva le menton, arborant un air indigné.

— Vous ne vous attendiez pas, j'espère, que je risque ma vie en tentant de rejoindre ceux de la cale ? Un médecin responsable a le devoir de rester en vie et en bonne santé vis-à-vis de tous les passagers présents à bord, afin de pouvoir les soigner.

— Tous les passagers, y compris ceux de la cale, souligna Reinders en serrant les dents. Et c'est là que je vous avais demandé d'aller avant la tempête.

— Mon cher ami...

Reinders écrasa son poing sur son bureau.

— Combien de morts ?

Le médecin plissa les yeux et regarda ailleurs. Il réfléchissait, comptant mentalement les victimes.

— Trente-cinq, déclara-t-il sans une once d'indignation dans la voix. Des femmes, des enfants et des personnes âgées, en majorité.

Reinders refoula le sentiment de dégoût qui l'envahissait.

— Combien de malades ? s'enquit-il aussi calmement que possible.



— A peu près le même nombre. Principalement des hommes et des enfants.

Il retira ses lunettes et les nettoya à l'aide du mouchoir qu'il avait dans la poche de sa veste.

— Certains d'entre eux vont mourir, ajouta-t-il d'un ton détaché, mais pas tous. Il ne devrait pas y avoir de nouveaux cas, car les plus faibles ont été supprimés.

Reinders tressaillit.

« Espèce d'ordure sans cœur », pensa-t-il.

— Désormais, je veux vous voir en bas tous les jours, toute la journée, jusqu'à ce que la maladie soit enrayée. Vous m'avez compris ? Draper replaça ses lunettes sur son nez.

— Enfin, capitaine, vous n'allez tout de même pas exiger de moi que je m'épuise et que je m'expose ainsi à la maladie ! Que deviendriez-vous sans moi ?

— Exactement ce que je suis maintenant, rétorqua Reinders d'un ton tranchant. Jusqu'à présent, vous vous êtes montré incapable. Voyons si vous pouvez vous amender, sans quoi je me verrai obligé de faire un rapport à la direction de l'hôpital une fois que nous serons arrivés à New York.

Draper fit un geste dédaigneux avec son mouchoir et tourna les talons pour quitter la cabine.

— Je bénéficie d'une réputation solidement assise, capitaine, dit-il en se retournant sur le seuil.

Reinders le regarda bien en face.

— Les temps ont changé à New York depuis que vous êtes parti mener la grande vie à Londres, docteur.

Et il se leva, dominant maintenant le médecin de sa haute taille, imposant.

— Il existe désormais des commissions médicales, précisa-t-il. Des procédures. Et beaucoup de médecins très capables. Aucun hôpital ne s'associera avec un homme qui a laissé des centaines de passagers mourir dans la cale d'un bateau simplement parce qu'il ne voulait pas se mouiller les pieds.

Draper le dévisagea avec défiance, mais s'abstint de répliquer.

— Alors prenez vos sirops, vos pilules et tout ce que vous avez dans votre sacoche, enchaîna Reinders, et descendez dans

cette cale. Sauvez autant de ces pauvres hères que vous pourrez le faire. Je vous tiendrai personnellement responsable de chacune des morts qui seront constatées sur mon bateau jusqu'à la fin de ce voyage. Est-ce que je me suis bien fait comprendre ?

Draper ouvrit la bouche, puis la referma, se détourna et quitta la pièce sans un mot. Reinders savait qu'il se hâterait de prendre ses affaires et de se mettre au travail. Alors il se cala dans son fauteuil et s'autorisa un moment de répit, la tête entre ses mains. Il était si fier de son équipage et de son bateau, qui s'étaient tirés de cette tempête sans dommage ; il s'était senti tellement fort ce matin, malgré la fatigue, quand les derniers nuages avaient été balayés par la brise pour laisser place à un ciel enfin dégagé. Tellement fier...

Et à présent il éprouvait un tel sentiment de honte et d'humilité...

Quelqu'un frappait à la porte.

— Entrez.

C'était Mackley.

— Désolé de vous déranger, capitaine.

Le second referma la porte derrière lui, et tendit à Reinders une feuille de papier.

— Voici la liste.

Reinders soupira en la parcourant.

— Vous l'avez confirmée ? Les noms des personnes décédées ont-ils été vérifiés par quelqu'un d'autre à bord ?

— Oui, monsieur.

Mackley se tenait immobile, attentif, toujours prêt à exécuter les ordres de son supérieur.

Reinders parcourut la liste une nouvelle fois, et son regard s'arrêta sur le nom de Donnelly. Pas de croix en face du nom de Grâce ni en face de celui de sa petite fille. Il en fut soulagé, même si c'était une maigre consolation. Mais il se rappela alors le petit garçon qui accompagnait Mme Donnelly, et chercha le nom de Kelley sur la liste. Us étaient nombreux... Et en face de l'un d'entre eux, il y avait une croix : Siobahn, cinq ans.

— Ce doit être la sœur de Liam, songea-t-il en se passant la main sur le front avec lassitude.

— Excusez-moi, capitaine...

Reinders posa la liste sur son bureau et leva les yeux vers son second qui attendait toujours.

— Tous les hommes que j'ai pu trouver évacuent actuellement les corps. Si vous voulez bien dire quelques mots, nous pourrions les immerger au coucher du soleil.

Reinders approuva d'un signe de la tête. Il existait une procédure particulière pour les enterrements en mer dans le manuel du capitaine, et il le lirait. Mais ces gens-là étaient très pieux.

— Y a-t-il un prêtre à bord ? demanda-t-il.

— J'y ai déjà pensé, capitaine, et j'ai trouvé un vieil homme malade mais qui tient encore sur ses jambes. Désirez-vous que je lui demande de prier ou de faire quelque chose ?

Reinders exhala un soupir.

— Oui, dit-il.

Il ne voulait pas priver ces pauvres gens de toute cérémonie pour accompagner leurs défunts.

— Quand tout le monde sera rassemblé sur le pont pour la célébration, reprit-il, je veux que des hommes d'équipage descendent dans la cale. L'odeur est épouvantable, en bas ; il doit encore y avoir des passagers malades. Cette vermine de docteur a intérêt à être au travail, mais je veux tout de même

que vous lui donniez un coup de main.

— Bien, monsieur. Je vais vérifier si la cale a été nettoyée, tout comme les latrines, qui ont débordé pendant la tempête. Et que fait-on de leur literie, capitaine ? Tout est très sale. Devons-nous tout jeter par-dessus bord ?

Une telle mesure risquait d'être très inconfortable pour les gens qui n'avaient pas de couverture supplémentaire, mais, à moins de courir le risque que la maladie ne se propage à nouveau, il n'avait pas le choix.

— Sauvez ce que vous pouvez, mais si vous avez le moindre doute, jetez.

— Très bien, capitaine.  
Mackley récupéra la liste.

— Ce n'est pas votre faute, monsieur, affirma-t-il. C'est juste un manque de chance. Ces maudits médecins de Liverpool ont à peine jeté un œil sur eux avant qu'ils embarquent, et puis avec la tempête, tout ce monde dans la cale...

Il baissa la voix.

— C'est juste un manque de chance, répéta-t-il.

— Merci, Mackley. Veuillez me laisser, maintenant, dit Reinders sans agressivité.

Quand le second fut parti, il se leva, et regarda à travers le hublot la mer encore agitée, parsemée de crêtes d'écume qui brillaient au soleil. Il écouta le bruit des vagues qui venaient frapper avec régularité contre la coque. Il avait toujours aimé ce son. Il l'avait toujours rasséréné, apaisé, réconforté. Mais aujourd'hui il ne ressentait rien de ce genre. Aujourd'hui, il allait envoyer trente-cinq hommes, femmes et enfants dans ces vagues, et peut-être plus encore demain. Il espérait seulement qu'aucun des membres de son équipage n'allait tomber malade, mais si tel était le cas, alors il se devrait de jeter leurs corps à l'eau, comme les autres. Si bien que le bruit de la mer et son immensité ne lui apportaient aucune joie aujourd'hui, mais seulement un terrible sentiment d'impuissance.

Sean était assis à la table immense de la belle salle à manger des Livingston. Chaque plat avait à peine le temps de refroidir qu'il était immédiatement débarrassé et remplacé par un autre. Viande, gibier, poisson... Un véritable festin s'étalait devant lui. Mais ce soir tout lui semblait sans saveur.

Florence se pencha vers lui.

— Vous n'avez rien mangé, monsieur O'Malley, murmura-t-elle de sa voix chaude et douce. J'ai pourtant accommodé le faisand spécialement pour vous, avec la sauce que vous aviez tant appréciée la dernière fois que vous êtes venu.

Sean lui répondit aussi poliment que possible.

— Pardonnez-moi, mademoiselle Livingston. Je n'aurais pas dû venir ce soir. Je ne fais pas honneur à votre belle table.

— Est-ce que c'est à cause de votre sœur ? s'enquit-elle doucement, à voix basse pour éviter que les autres n'entendissent. Vous devez être si inquiet...

— Je suis mort d'inquiétude, confirma-t-il. Je ne pense qu'à elle nuit et jour. Le temps a été si mauvais, avec cette neige précoce, et elle qui est perdue je ne sais où... avec sa petite...

— Est-ce que je peux faire quelque chose ?

Elle posa délicatement sa main sur le bras de Sean, sans être vue des autres.

— Vous savez à quel point j'aimerais pouvoir vous aider, Sean, insista-t-elle.

Il secoua la tête.

— Il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre...

— J'ai hâte de faire la connaissance de votre sœur, en tout cas.

Elle pressa son bras en signe d'affection, puis retira sa main.

— Il faudra l'amener à l'un de mes après-midi dès qu'elle sera installée, compléta-t-elle.

— Je n'y manquerai pas. Elle sera ravie.

Il jeta un regard à la fenêtre, dont les épais rideaux formaient un écran dérisoire pour étouffer le son de la pluie qui ruisselait inlassablement sur les carreaux.

Jay Livingston n'avait pas cessé de les regarder à la dérobée.

— Ne rentre pas dans son jeu, Florence, réprimanda-t-il avec un regard faussement sévère à sa sœur. Il est d'une humeur massacrante ces jours-ci.

Il se tourna vers Sean.

— Reprenez-vous, mon brave, dit-il plus sérieusement. Des bateaux arrivent d'Irlande tous les jours à bon port, et il n'y a aucune raison de penser que votre sœur ne se trouvera pas sur l'un d'eux. Maintenant prenez un peu de vin, et racontez-nous les dernières nouvelles. Personne n'est aussi passionnant que vous quand vous parlez de l'éclosion de la démocratie.

Sean ouvrit la bouche avec le désir de se plier à cette requête, mais son esprit demeurait désespérément vide. Alors, brusquement, il se leva, et s'inclina devant le maître et la maîtresse de maison.

— Auriez-vous l'amabilité de m'excuser, Jay, et vous, mademoiselle Livingston ? Je ne suis pas très bien ce soir. Je n'aurais pas dû accepter cette place si précieuse à votre table.

— Allons donc, Sean ! gronda Jay. Vous n'allez tout de même pas nous quitter !

Les autres convives avaient suspendu leurs conversations et observaient la scène avec intérêt. Les Livingston entretenaient un cercle de relations fort intéressantes, mais leur dernière recrue, ce jeune Irlandais infirme, en avait laissé plus d'un dubitatif. Et voilà qu'il se révélait aussi rustre qu'ils l'avaient redouté dès le départ.

Jay, en fin diplomate, avait rapidement pris la mesure de cette situation.

— Bien, dans ce cas, laissez-moi vous raccompagner, proposa-t-il sans insister davantage.

Il se leva et vint prendre le bras de Sean d'un geste amical pour l'aider à regagner le grand hall.

— Vraiment, O'Malley, cela ne vous ressemble pas ! J'ai invité tous ces gens pour vous, dans l'intérêt de votre cause, parce qu'ils ont des comptes en banque bien garnis.

Sean exhala un soupir las.

— Je ne sais pas si je crois encore à cette cause, répondit-il alors que le valet l'aidait à enfiler son manteau. Je ne suis plus très sûr qu'aucune cause vaille la peine qu'on se batte pour elle.

— Comment ? s'exclama Jay. Et tous vos grands discours ?

Et « l'Irlande aux Irlandais » ? Et « l'Education pour tous » ? Et « un homme, un bulletin de vote » ? Et « la liberté aux hommes qui se battent pour elle » ? Qu'en faites-vous ?

Il dévisageait son ami avec suspicion, mais Sean demeurait muet.

— Et vos grands amis McDonagh, ajouta-t-il, et ce fameux lord Evans, vous les avez donc tous oubliés ?

Alors Sean le regarda droit dans les yeux.

— McDonagh est mort, dit-il simplement. Et Evans aussi. Bonne nuit, Jay.

Ce dernier le rattrapa par le bras, sous le choc.

— Au nom du ciel, O'Malley ! Je ne savais pas. On ne m'a pas dit... Mon Dieu, je comprends maintenant pourquoi vous êtes dans cet état ! Je suis désolé, ajouta-t-il avec gravité. S'il vous plaît, ne partez pas comme ça. Venez dans la bibliothèque. Laissez-moi vous donner quelque chose à boire.

Sean secoua la tête.

— Je ne peux pas. Par les temps qui courent, un verre m'entraîne vite à boire toute une bouteille... Il vaut mieux que je rentre.

— Et votre sœur ? Il va falloir lui annoncer tout cela ! McDonagh était son ami aussi, n'est-ce pas ?

Jay vit le désespoir assombrir encore davantage le visage déjà creusé de son ami.

— Il y a autre chose, devina-t-il. Parlez-moi, Sean. Je ne répéterai rien, je vous le jure.

Les deux hommes se dévisagèrent un instant.

— C'était son mari, révéla Sean. Je ne sais pas comment ça s'est fait... Mais ils se sont mariés, et elle a donné naissance à un fils. Un fils qu'elle a été contrainte de laisser là-bas.

Jay n'en revenait pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il était trop faible, je suppose. Et qu'elle a dû partir en catastrophe.

Une fois encore, il hésita.

— Elle est recherchée pour meurtre, Jay.

Livingston se raidit, choqué.

— Elle a tué un soldat, précisa Sean. Je suis sûr qu'elle se trouvait en état de légitime défense, mais ils l'auraient pendue quand même. Et s'ils apprennent qu'elle était la femme de Morgan, et qu'en plus de cela elle est ma sœur...

Il poussa un soupir fataliste.

— Je ne sais pas comment elle va pouvoir survivre à ça.

Jay lui prit le bras, et le conduisit d'autorité vers la bibliothèque. Là, il ferma les portes, marcha vers le placard où il conservait les alcools, en sortit une bouteille de whiskey, et remplit deux grands verres.

— Tenez, dit-il en mettant l'un d'eux dans la main de Sean. Finisse/ la bouteille, ça m'est égal. Videz toutes les satanées bouteilles de cette satanée maison, de toute cette satanée ville même, ça n'a pas d'importance.

Lui-même vida son verre en deux gorgées, attendit que Sean eût fait de même, puis les resservit tous les deux.

— Ma grand-mère était irlandaise, déclara Jay, les yeux humides à cause de la brûlure de l'alcool. Nom de Dieu, ma grand-mère était *irlandaise* ! La femme la plus forte que j'aie jamais rencontrée. Elle me tirait les oreilles parce qu'elle me trouvait trop prétentieux, et ensuite elle passait des heures à m'expliquer qui j'étais, et à me dire que je devais en être fier !

Il éclata de rire, et reprit son verre.

— Je sais une chose, O'Malley, une chose...

Il chancelait déjà légèrement, mais Sean l'écoutait, les larmes aux yeux, lui aussi.

— Si votre sœur possède la moitié de la force de caractère de ma grand-mère, et je ne me fais pas de souci de ce côté-là puisqu'elle est votre sœur, alors non seulement elle survivra à ce drame terrible et à ce voyage, mais elle triomphera ! Vous m'entendez, O'Malley ? Elle triomphera !

Il leva son verre, puis laissa retomber son bras.

— Nom de Dieu, je suis déjà à moitié amoureux d'elle !

Sean se mit à rire, et l'étau qui opprimait son cœur se desserra légèrement.

Le lendemain matin, Florence leur expliqua qu'elle avait dû raccompagner les invités en feignant de ne rien entendre des rires débridés et des chants qui résonnaient derrière la porte close de la bibliothèque, et elle les remercia de bien vouloir être plus discrets à l'avenir. Mais quand elle apprit la nouvelle,



et qu'ils lui eurent raconté toute l'histoire, elle abandonna toute réprimande, entourra Sean de ses bras, et le garda longtemps serré contre elle.

Grâce garda son bras autour de la taille d'Alice durant toute la courte cérémonie et la longue descente des trente-cinq corps dans la mer, resserrant son étreinte lorsque vint le tour de Siobahn, à la fin. Liam tenait l'autre main de sa mère, son petit visage crispé par le choc et l'incrédulité. Comment avait-on pu leur dérober ce qu'ils avaient de plus cher au monde ? Et qui était le voleur ?

Mary Kate, elle, s'accrochait des deux mains à la jupe de Grâce, qui, à chacune des secousses que la petite imprimait au tissu à cause du roulis, louait le ciel de lui avoir laissé sa fille, vivante et bien portante.

Le capitaine Reinders lisait d'une voix claire et forte, qui contredisait la fatigue visible dans ses yeux. Personne ne remarqua que sa main tremblait alors qu'il tournait les pages, sa stature altière solidement campée dans le vent glacé. Enfin, il referma le livre, et s'effaça pour laisser place au vieux prêtre, qui avait revêtu sa soutane et sorti un grand crucifix. Lorsqu'il l'embrassa et le leva devant la foule des passagers, tout le monde s'agenouilla en silence. Ils prièrent avec lui pour implorer le pardon et la miséricorde du Père et Lui confier le repos et le salut de ceux qu'ils venaient de perdre. La vue de cette assemblée à genoux, la tête inclinée devant leur Seigneur et Sauveur, émut le capitaine Reinders, et il préféra détourner les yeux pour les poser sur l'océan immense.

Quand le prêtre eut terminé, Reinders se rapprocha et commença à égrener les noms des disparus, prononçant chacun d'eux lentement et distinctement alors que le corps qui l'avait porté était soigneusement soulevé par ses hommes, puis descendu dans la mer. Alors que le prêtre bénissait chacun d'eux et faisait le signe de croix au-dessus de leur dépouille, de nombreux passagers laissèrent éclater leur chagrin et se mirent à sangloter sans chercher à se cacher. La liste était longue, mais Reinders se forçait à lire lentement, accordant à chaque mort son moment de recueillement. Il ne leva la tête qu'une seule fois, après avoir prononcé le nom de Siobahn Kelley, pour chercher du regard les yeux rougis et pleins de colère du petit Liam, et lui apporter par ce regard, du moins l'espérait-il, un peu de compassion.

Le soleil ne s'était pas encore couché quand le dernier corps fut immergé dans l'eau, et les passagers s'attardèrent sur le pont jusqu'à ce que le froid mordant de la nuit vînt les pousser à regagner la cale. Grâce et Liam aidèrent Alice à descendre

l'étroit escalier jusqu'à la salle humide, s'arrêtant un instant pour laisser à leurs yeux le temps de s'accoutumer à la lumière faible et vacillante des lampes à huile. La cale avait été nettoyée, mais la puanteur de la mort flottait encore dans l'air vicié.

Grâce s'inquiétait pour Alice. Elle sentait bien que la jeune femme s'était laissé gagner par le désespoir et avait perdu toute énergie ; plus aucune flamme ne brillait dans ses yeux. Or Grâce savait que la fièvre ne manquerait pas de l'emporter si elle ne retrouvait pas cette volonté de vivre.

— Venez, maintenant, murmura-t-elle en la guidant vers sa propre couchette. Vous allez vous allonger un peu ici. Ils ont emporté le matelas de Siobahn pour éviter les risques de contamination, et vous ne pouvez pas vous reposer sur des planches brutes.

Alice ne répondit pas, mais elle se laissa faire, et ferma les yeux dès qu'elle se fut allongée. Grâce s'assit à côté d'elle et palpa son front et son poulx. Ils étaient chauds. Très chauds. Des gouttelettes de sueur perlaient à ses sourcils. Le constat était évident... Grâce comprit qu'elle devait l'emmener à l'endroit où l'on avait regroupé les malades. Elle le ferait le lendemain matin. Mais ce soir Alice resterait ici, avec eux.

Le médecin ne faisait pas le moindre effort pour soigner les malades. Il se contentait d'avoir l'air occupé quand le capitaine ou le second faisaient leur apparition. Reinders était descendu deux fois au cours de cette longue journée pour parler avec les passagers de la cale et leur expliquer ce qui allait se passer pour les funérailles. La première fois, il avait présenté le docteur Draper, poussant l'homme en avant, assurant à tous qu'ils pourraient compter sur son assistance tant que la fièvre poursuivrait ses ravages. La seconde fois, il leur avait demandé de s'organiser pour que les malades puissent être regroupés dans un coin de la salle, afin de faciliter l'intervention de Draper, et de les éloigner des bien portants. Grâce et un pêcheur de Galway s'étaient alors avancés et avaient proposé leur concours pour installer le petit hôpital de fortune. Une fois le travail commencé, de nombreuses bonnes volontés s'étaient manifestées pour aider à la mise en place, non pas tant par altruisme que par peur de mourir à bord de ce bateau avant d'atteindre la Terre promise. On se mit toutefois d'accord pour déplacer autant de matelas que possible de l'autre côté de la salle afin d'améliorer le confort des malades. Il y eut aussi des protestations, car certains étaient terrifiés à l'idée de dormir avec les malades, comme si c'était une

sentence de mort ; mais dans l'ensemble les ordres du capitaine avaient été exécutés, et à l'heure où Mackley était venu annoncer que la cérémonie funéraire allait commencer sur le pont, les malades reposaient tous dans une partie de la cale, séparés des autres par des rangées de couchettes vides.

A présent, tout était terminé, et le voyage devait continuer, avec cette nouvelle organisation. Grâce leva la tête et s'aperçut que Liam se tenait maintenant près d'elle, encore tremblant d'émotion, et qu'il regardait avec anxiété le visage trop calme de sa mère.

— Elle dort, ne t'inquiète pas, le rassura Grâce. Elle est à bout de forces parce qu'elle a veillé Siobahn nuit et jour, jusqu'à l'épuisement, mais elle ira mieux demain matin, tu verras.

Il tourna vers Grâce des yeux où elle reconnut le regard de sa mère, emplis de doute et porteur de bien peu d'espoir, mais animé de la volonté de croire. Alors elle se redressa, entoura de son bras les frêles épaules du petit garçon, l'attira contre elle, et posa un baiser sur ses cheveux emmêlés. En retour, elle le sentit étreindre sa taille et appuyer sa tête contre sa poitrine.

— Il faut aller te coucher maintenant, Liam, murmura-t-elle, et essayer de te reposer.

L'enfant leva vers elle un visage inquiet.

— Mais si elle a besoin de quelque chose cette nuit ? Elle n'a plus que moi, maintenant.

— Et nous, est-ce que tu nous oublies ? gronda-t-elle gentiment. Tu n'es pas tout seul, tu sais !

Le petit garçon lui parut soudain terriblement pâle, et elle baissa les yeux vers sa propre fillette qui se tenait à côté d'elle. Mary Kate lui rendit son regard, grave et silencieuse, comme si elle comprenait les mystères de la vie et de la mort mieux que tous les autres.

— Mary Kate est très fatiguée, souffla Grâce à l'oreille de Liam. Est-ce que tu voudrais bien t'allonger avec elle jusqu'à ce qu'elle s'endorme ? J'ai peur qu'elle ne tombe de là-haut, et j'ai encore quelque chose à faire avant de me coucher aussi.

Il hocha la tête. Il ferait ça pour elle.

Quittant la tiédeur de sa poitrine, il se hissa sur la couchette supérieure, au-dessus de sa mère, et tendit les bras alors que Grâce soulevait Mary Kate. Quand l'enfant fut installée sous la fine couverture, il se lova derrière elle et l'entoura d'un bras

protecteur, le menton au-dessus de ses cheveux d'ange, comme il l'avait fait avec Siobahn presque chaque nuit jusqu'à ce jour. Comme si elle était consciente que ce contact le réconfortait, Mary Kate se blottit contre lui, exhala un profond soupir, et ferma les yeux. Grâce fit une prière avec eux, et leur souhaita bonne nuit, feignant par pudeur de ne pas remarquer les larmes que Liam s'efforçait en vain de retenir.

Aucun musicien ne joua ce soir-là, et personne ne dansa.

Tous étaient même trop épuisés et trop désespérés pour rêver. Alors que Grâce se frayait un passage dans les allées étroites, elle entendit les grognements des hommes qui se tournaient et se retournaient dans leur sommeil sans parvenir à trouver une position confortable sur les banquettes dures, impuissants à aider leur femme et leurs enfants. Elle vit une femme, maintenant seule, assise sur sa couchette, se balançant d'avant en arrière, tirant sa jupe froissée dans ses poings serrés pour couvrir sa bouche et étouffer ses sanglots. Grâce s'arrêta un instant pour poser une main réconfortante sur sa tête. En reprenant sa progression, elle entendit des vagissements de bébés, suivis des chuchotements apaisants des mères qui s'empressaient de leur donner la tétée. Tous les bébés n'étaient pas morts, et, à cette pensée, Grâce sentit son cœur se réchauffer. Enfin guidée par la fragile lumière qui éclairait le quartier des malades, elle trouva son chemin et repéra le médecin, debout à l'écart, jetant un coup d'œil à sa montre de gousset.

Elle s'approcha sans bruit.

— Bonsoir, docteur.

Sa voix le fit sursauter.

— Je suppose que vous êtes impatient de retrouver votre famille après une si longue journée...

— Non ! riposta-t-il avec une humeur attisée par la frustration. Je ne peux pas, maintenant que je suis exposé à Dieu sait quelles maladies que vous avez introduites à bord ! Je ne vais certainement pas aller mettre en danger de jeunes enfants innocents et leur mère !

Il fixait Grâce d'un regard noir, comme si elle portait l'entière responsabilité de la situation.

— C'est bien dommage.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! Le capitaine Reinders sait très bien quels risques il me fait courir en m'obligeant à

rester dans ce... cette cale, mais il se moque éperdument des désagréments et du danger que cela représente pour ma famille ! Quel genre d'homme est-il pour se comporter ainsi ?

— Je ne sais pas, répondit Grâce avec prudence. Il me semble que c'est un homme bon, qui se préoccupe de la santé de tous ses passagers, quels qu'ils soient.

Draper fourra sa montre dans sa poche et la regarda avec hauteur et impatience.

— Qu'est-ce que vous voulez encore, exactement ? Pour-quoi venez-vous m'importuner ? Si vous êtes malade, allez vous coucher, je vous verrai plus tard.

— Non, je ne suis pas malade, merci de vous en soucier. Mais je me demande ce que vous faites pour ceux qui le sont. Vous ne savez donc pas les soigner ?

Elle désigna du regard les deux malles de cuir qui gisaient, ouvertes, sur une banquette à côté de lui.

— Existe-t-il un remède ?

H suivit son regard, légèrement piqué par cette remise en question de ses compétences, et fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que vous insinuez ?

Grâce haussa les épaules et prit une voix qui se voulait dépourvue de reproches.

— Rien ! Je suis curieuse, c'est tout. Ma grand-mère n'avait pas son pareil pour soigner les gens ; elle fabriquait toutes sortes de remèdes à partir de ce qu'elle trouvait dans les champs et dans la forêt autour de chez nous.

— Encore une de ces accoucheuses...

— Non, elle ne mettait pas les enfants au monde, elle se contentait de soigner ceux qui n'allaient pas bien. Des remèdes de bonne femme, rien de plus.

Le médecin ne tenait manifestement pas à poursuivre cette conversation.

— Vous, c'est différent, insista-t-elle, élogieuse. Vous êtes allé à l'université, vous devez tout savoir sur la façon de guérir les gens. Vous avez dû travailler dans de grands hôpitaux à Londres ou en Amérique... Je parie qu'aucune maladie ne vous résiste.

Le visage du médecin reflétait un mélange d'obstination

bornée et d'envie de céder à la flatterie. Il regarda Grâce, puis leva son doigt et fit un geste qui l'invitait à le suivre, la maintenant toutefois à une distance respectable.

— Puisque vous semblez vous intéresser à la médecine, je vais vous laisser jeter un coup d'œil sur mon matériel de chirurgie, proposa-t-il en se disant que cette petite démonstration l'occuperait.

Il ouvrit la première mallette, avec tant de panache qu'elle ne vit d'abord qu'un éclat métallique. Puis il saisit les instruments un à un, délicatement.

— Forceps pour les naissances difficiles, scies et couteaux pour les amputations, une scie de Hey, un garrot...

Il décocha un sourire condescendant à Grâce, satisfait de la voir pâlir à vue d'œil.

— Je suis sûr que votre grand-mère n'était pas si bien équipée ! Je suppose qu'elle devait utiliser une bonne vieille hache, tout droit sortie du tas de bois ! Et suturer avec une aiguille à coudre, en utilisant du fil de récupération !

La jeune femme ne répondit pas, mal à l'aise. Emporté par sa démonstration, le médecin plongea la main plus profondément dans la mallette et en retira une boîte en cuir, plus petite. Il en fit sauter le loquet, et l'ouvrit devant elle.

— Et voici mon matériel opératoire de poche, expliqua-t-il, appuyant sur chaque syllabe comme s'il s'adressait à un enfant. Scalpel, lancette pour les gencives, daviers, ciseaux... Et ceci est un bistouri.

Il brandit une petite lame finement affûtée, et la fit tourner dans ses doigts pour saisir le reflet de la lampe.

— Très tranchant, ajouta-t-il.

Il effleura d'un doigt le fil de la lame, guettant la réaction de la jeune femme.

— Capable de couper la peau, la chair et les muscles d'un seul geste, précisa-t-il d'un ton provocateur.

Grâce regarda la série d'aiguilles recourbées, rangées par ordre de taille, maintenues chacune par une minuscule sangle de cuir.

— Et voici pour la suture, précisa-t-il en suivant son regard. Il caressa d'un doigt la rangée d'aiguilles.

— Il y a de quoi refermer toutes les plaies. C'est extrême-

ment utile. On peut entreprendre toutes sortes d'opérations avec ce matériel. Tout bon praticien se doit de l'emporter partout avec lui. C'est pourquoi je ne m'en sépare jamais.

— Je comprends, assura Grâce.

Elle déglutit, la bouche sèche, et désigna l'autre mallette.

— Et... dans celle-ci ?

— Ce sont mes produits pharmaceutiques, répondit-il avec un air suffisant.

Il ouvrit la seconde mallette, et en sortit un assortiment de petites fioles, d'épaisses bouteilles, de boîtes métalliques et de paquets de papier.

— Baume de Capiri, huile de castor, crème de tartre, calomel pour les vers...

Il lui jeta un regard en coin, et souleva les flacons l'un après l'autre.

— Poudre de bois de cerf, jalap en poudre - formidable purgatif -, baume de benjoin, sel d'Epsom, rhubarbe en poudre, menthe, laudanum...

Il marqua une pause, et ses yeux se plissèrent en se posant sur elle.

— Vous savez ce qu'est le laudanum ?

— Ah, non... dit Grâce innocemment en mémorisant l'endroit où se trouvait la bouteille bleue. A quoi est-ce que cela sert ?

— A calmer les douleurs dentaires. Attention, il y a des effets secondaires : nausées, apathie... Mais je crains d'être condamné à avoir mal aux dents toute ma vie, alors j'en ai toujours un flacon sur moi au cas où la douleur deviendrait insupportable.

— Vous avez bien raison, approuva Grâce. Il faut que notre médecin garde toutes ses facultés à l'heure où nous avons tellement besoin de sa sagesse. Et cette fiole de pilules, là ?

Elle montrait la dernière petite bouteille.

— Ah ! s'exclama Draper, les yeux brillants. Ça, ce sont les Pilules bleues ! Un excellent remède universel, chaudement recommandé par les médecins de la famille royale ! C'est l'un des médicaments les plus demandés.

Il saisit la petite fiole entre ses doigts.



— Est-ce que c'est ça que vous donnez à ceux qui ont la fièvre ? interrogea Grâce en adoptant le même ton enjoué.

— Eh bien... non. Enfin pas systématiquement. Je n'en donne qu'à ceux qui en ont *vraiment* besoin.

— Et comment savez-vous qui en a vraiment besoin, docteur ?

— Il faut un diagnostic précis, répliqua-t-il en retrouvant son air arrogant. Si les patients ne présentent que des symptômes légers, alors ils n'en ont pas besoin. Et s'ils sont à l'article de la mort, ça ne sert à rien non plus.

— Je vois. Donc l'astuce est d'intervenir juste au bon moment, avant qu'ils ne commencent à mourir.

Draper fronça les sourcils.

— Il n'y a pas d'astuce, comme vous dites ; un médecin examine son patient avec attention, et lui administre la Pilule bleue juste au bon moment. Et le malade guérit sans problème.

— Je me demande si vous en avez suffisamment...

Il regarda la bouteille, qui était encore pleine.

— Oui, je suppose que oui.

— Combien en avez-vous déjà distribué ? Dans la journée d'aujourd'hui, je veux dire.

Il hésita.

— Une.

Grâce tourna la tête vers la trentaine de malades qui gisaient dans le coin de la salle.

— Donc cela signifie que ces gens sont soit bien portants, soit déjà condamnés à mort, c'est ça ?

Il fronça de nouveau les sourcils, prudent, puis répondit d'un hochement de tête affirmatif.

Grâce soupira comme si tout cela dépassait sa capacité de compréhension, ce qui correspondait précisément à l'image que Draper se faisait d'elle.

— Vous êtes un bon médecin, déclara-t-elle, et c'est une bénédiction de vous avoir à bord. Mais vous allez vous épuiser à guetter chez tous ces malades le moment précis où ils ont

besoin de votre remède !

---

Elle s'interrompit et le regarda bien en face.

— Je vais m'en aller et vous laisser travailler. Merci pour le temps que vous m'avez accordé.

Il acquiesça en silence, sans bien savoir comment interpréter la scène qui venait de se dérouler. En la regardant s'éloigner dans la cale mal éclairée, il éprouva la vague impression qu'elle s'était jouée de lui. Mais comment savoir avec les femmes, ces créatures frivoles, sottes et insaisissables... Et en plus, celle-ci était irlandaise, donc incapable de comprendre un discours sensé, surtout sur un sujet requérant une aptitude au raisonnement logique. Il méprisait les Irlandais. Ils parlaient, jacassaient sans cesse, mais rien d'intéressant ne sortait de leur bavardage.

Et soudain il se rappela qui était cette femme, où il l'avait vue auparavant. C'était celle qui lui avait parlé de façon si impolie un jour, à l'heure du repas, pour essayer de grappiller quelques pommes de terre pour elle et pour sa gamine blafarde. Ce comportement de rapace l'écœurerait, et il était bien content de ne pas l'avoir revue. Elle n'avait rien à faire au milieu des gens de la bonne société. D'autres s'étaient sans doute plaints de ses mauvaises manières, parfaitement inadaptées à la première classe, et le capitaine avait dû l'en chasser, ce dont il ne pouvait que le féliciter. D'ailleurs, en y songeant plus avant, il se souvint d'avoir vu Reinders s'entretenir avec elle en plusieurs occasions. Bizarre... Il appuya son poing sous son menton, dans l'une de ses poses favorites, et se mit à réfléchir. Il avait entendu dire que certains capitaines de navire faisaient parfois passer leur maîtresse pour une passagère. Était-ce le cas? C'était possible... Il haussa les épaules. Si Reinders trouvait plaisant de folâtrer avec une bonne femme vulgaire, cela ne le regardait pas. A moins que cela ne pût lui donner l'opportunité de « remercier » le capitaine de l'avoir obligé à descendre dans cet enfer...

Il s'assit au bord de sa couchette, et commença de ranger ses flacons et ses fioles, ragaillardi par la perspective de se venger de Reinders une fois arrivé à New York. Oui, c'était décidé—ment une idée séduisante. Mais comment s'y prendre ?

Il prit la fiole de laudanum, et demeura un instant songeur avant de dévisser le bouchon et d'en avaler une gorgée. Sans cesser de réfléchir, il referma le flacon, et l'enveloppa soigneusement dans un morceau de tissu, savourant déjà les premiers effets du médicament. Il allait trouver, il suffisait d'un petit

stimulant.

Il s'allongea sur le dos, et glissa dans une sorte de rêve éveillé où il se figurait le capitaine Reinders frappé de disgrâce, et lui-même vénéré de tous et paré de tous les honneurs. Dans les méandres de son fantasme, il se vit même autorisé à profiter de quelques moments d'intimité avec cette jeune femme qui avait besoin d'une main ferme pour la renvoyer sur le droit chemin de la morale. Il ferma les yeux, passa sa langue sur ses lèvres pour savourer les derniers résidus du produit, et se laissa envahir par de délicieuses visions de victoire.

Grâce regagna sa couchette en tâtonnant entre les malles et les caisses. Elle percevait vaguement la respiration irrégulière des dormeurs au sommeil agité et les regards de ceux qui ne dormaient pas encore, mais elle n'y prêta pas attention car elle avait autre chose en tête. Elle savait que le médecin finirait par s'endormir, et que son sommeil s'accompagnerait de ronflements sonores. Elle attendrait, toute la nuit s'il le fallait, le moment où elle pourrait se glisser jusqu'à sa couchette. Là, elle ouvrirait sa précieuse mallette, et déroberait une poignée des précieuses Pilules bleues. Et si elles ne suffisaient pas à sauver Alice, alors elle pourrait essayer le laudanum. Siobahn était morte dans d'atroces souffrances, il était hors de question de laisser Liam voir sa mère finir de la même façon. Si Alice était perdue, elle lui donnerait au moins de quoi passer dans l'autre monde sans souffrir.

Elle s'interdit de penser que ces produits pourraient un jour lui être utiles à elle-même ou à Mary Kathleen, mais, par réflexe, elle vérifia que la poitrine de sa petite fille se soulevait régulièrement. Elle effleura sa joue du dos de la main, et caressa ses boucles en bataille, puis remonta la couverture sur les épaules de Liam, s'assurant en posant une main sur son front qu'il n'avait pas de fièvre. Enfin, repoussant le sentiment d'impuissance qui l'envahissait, elle alla s'asseoir sur les marches dures et froides de l'escalier, s'enveloppa dans son châle, et attendit de voir la lumière faiblir, et d'entendre s'élever les ronflements du docteur, lui annonçant que son heure était venue.

**23 décembre 1847 : Accalmie**, écrivit Reinders dans son journal de bord. Et il le referma, car il n'y avait rien de plus à ajouter.

Il faisait un froid glacial ce jour-là. L'épais brouillard dans lequel ils s'enfonçaient étouffait même la voix des marins qui s'interpellaient de la proue à la poupe, de la vigie aux ponts. Un crachin tenace s'accrochait aux voiles et aux mâts, se muant rapidement en grosses gouttes qui, sous l'effet du gel, formaient des stalactites. Le pont, bien que régulièrement inondé de seaux d'eau salée, était devenu terriblement glissant. Pour manipuler les cordages et les autres éléments du gréement, les marins enveloppaient leurs mains de torchons, ne laissant dépasser que leurs doigts qu'ils réchauffaient en soufflant dessus pour ne pas les laisser s'engourdir. La mer apaisée berçait *YELiza J* d'un doux roulis qui faisait claquer les cordes et les poulies contre les mâts, et la grand-voile faseyait mollement, se balançant d'un côté et de l'autre en quête de la moindre brise capable de la tirer de cette stagnation monotone.

Par bonheur, il restait encore suffisamment de nourriture, même s'ils avaient maintenant pris cinq jours de retard, et que le vent refusait de se lever. En revanche, l'eau allait rapidement venir à manquer. Le capitaine n'avait pas encore pu se résoudre à restreindre les rations, vu le nombre de malades, mais dans les vingt-quatre heures cette mesure s'imposerait, car ils avaient perdu plusieurs tonneaux dans la tempête. Certains ne venaient même plus réclamer leur part de nourriture, même après qu'il eut envoyé Mackley rappeler que chacun se devait de manger pour garder des forces. Tout était calme en bas, avait déclaré le second. Personne ne chantait ni ne jouait de musique. Et ceux qui s'aventuraient sur le pont n'étaient pas plus expansifs ; ils gardaient les yeux baissés, et leurs visages étaient sombres.

Reinders prit une profonde inspiration, et expira bruyamment. Il avait fait un cauchemar la nuit précédente, et son malaise persistait. Il était en Géorgie, au marché, et il avait vu les enfants de Lily enchaînés. Le marchand d'esclaves avait lancé une enchère, et Reinders avait ouvert la bouche, mais aucun son n'en était sorti. Il avait essayé de lever le bras mais s'était alors aperçu qu'il était lui-même ligoté. Alors il s'était débattu, impuissant, tandis que les offres fusaient autour de lui, et il avait vu partir les enfants, avant de se retrouver lui-même sur l'estrade, face à une foule de visages, priant pour que quelqu'un comprenne qu'il s'agissait d'une erreur. Mais

personne n'avait réagi, et il avait été vendu. Puis, alors que la carriole de son nouveau propriétaire l'emmenait hors de la ville, il avait vu sa mère, au premier rang de la foule, pleurant et criant son nom alors que des mains étrangères la repoussaient sans ménagement. Il s'était réveillé paniqué, envahi par le besoin pressant de la revoir une dernière fois.

Chassant ces images odieuses, il quitta sa table de travail, et enfila son manteau.

— Mackley ! appela-t-il.

Mackley apparut immédiatement sur le seuil de la cabine, des cernes noirs sous les yeux, mais les prunelles pétillantes malgré le manque de sommeil.

— Oui, monsieur ?

— Est-ce qu'il va y avoir du vent ?

— Pas un souffle, sinon celui des membres de votre équipage, capitaine.

Reinders ne put s'empêcher de rire.

— Rassemblez-les, voulez-vous ? Je vais monter.

Mackley lui tendit sa casquette.

— Bien, capitaine. Tout le monde ?

— Seulement l'équipe du matin. Laissez les autres dormir pour le moment.

— Mais le temps pourrait changer, monsieur.

— Espérons-le, répondit Reinders.

Et il referma la porte derrière lui.

Ce matin-là, il ne faisait pas meilleur dehors que dans la cale froide et humide. Grâce n'avait pas quitté le chevet d'Alice, qui grelottait sous ses deux couvertures, bien que son visage fût brûlant de fièvre. A l'aube, elle avait glissé une des Pilules bleues entre ses dents qui claquaient, et avait obligé la jeune femme à l'avaler. Mais le médicament n'avait produit aucun effet, et Grâce s'était maudite de ne pas avoir demandé au médecin combien de temps il fallait compter avant que le malade se sentît mieux. Elle décida de ne pas attendre et de donner à Alice une seconde pilule tout de suite.

Liam et Mary Kate, eux, se tenaient assis l'un contre l'autre

en haut de l'escalier qui menait au pont, protégés du froid par une couverture et un châle. Le courant d'air glacé valait mieux que l'air humide et vicié de la cale. Grâce monta vérifier qu'ils allaient bien, puis redescendit auprès d'Alice. Elle était lasse, car elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit et redoutait que le léger vertige qu'elle éprouvait ne fût un signe annonciateur de fièvre plutôt qu'une conséquence de la fatigue. Aux premières heures du jour, elle avait mis dans la balance son devoir de rester en vie par rapport à celui de soigner Alice, mais elle n'avait pas pu se décider à dormir. C'était impossible devant les yeux effrayés de Liam, qui cherchaient les siens chaque fois qu'il venait voir si sa mère allait mieux.

— Grâce...

La voix d'Alice était rauque et faible, et ses yeux injectés de sang.

Elle essaya de s'asseoir, mais n'en trouva pas la force, et retomba en arrière.

— Je suis là, Alice. Je suis là, dit Grâce.

Elle remonta la couverture.

— Reposez-vous pour le moment. Vous vous sentirez mieux si vous dormez un peu. On parlera plus tard.

Alice regarda remuer les lèvres de Grâce, puis esquissa ce que cette dernière avait pris l'habitude d'appeler « le sourire de l'âme ».

— Maintenant, murmura Alice.

Alors Grâce hocha la tête, renonçant à faire une fois de plus l'illusoire promesse que tout irait mieux plus tard. Alice toussa, puis prit une inspiration douloureuse.

— Liam est encore si jeune. Il pourrait... rester avec vous... Grâce écoutait, se forçant à garder son sang-froid.

— Son père... reprit Alice au prix d'un terrible effort. Je ne sais pas où...

Grâce plongea sa main sous la couverture et trouva celle d'Alice.

— Il ne me quittera pas tant que je ne suis pas certaine que tout ira bien pour lui, assura-t-elle. Je veillerai sur lui. Je vous le promets.

Des larmes de reconnaissance inondèrent les yeux épuisés d'Alice, et sa bouche se mit à trembler.

— Merci, souffla-t-elle. Ne le laissez pas... voir...

Le cœur serré, Grâce se pencha vers elle.

— Je vais vous aider, chuchota-t-elle à son oreille. Ce sera comme si vous vous endormiez.

Alice comprit et esquisssa un sourire de gratitude.

— Où est-il ?

— Je vais le chercher.

Abandonnant Alice, elle monta l'escalier pour dire à Liam que sa mère voulait le voir, et qu'elle allait rester un peu avec Mary Kate. Les yeux du petit garçon s'agrandirent, mais il ne prononça pas un mot, et descendit en silence au chevet de sa mère.

Grâce attira sa fille contre elle, l'embrassa tendrement, et laissa ses lèvres appuyées contre la masse soyeuse de ses cheveux. Elles restèrent ainsi pendant près d'une heure toutes les deux. Puis, enfin, Liam remonta, les yeux rougis par le chagrin, mais secs car il les avait essuyés de ses poings rageurs.

En le voyant s'asseoir un peu à l'écart, Grâce devina qu'il avait compris que bientôt il ne serait plus le fils chéri de sa maman, mais un enfant seul dans un monde qui ne l'attendait pas. Il avait peur, mais combattait cette peur avec courage, et Grâce en eut le cœur bouleversé.

Ils veillèrent Alice toute la nuit et toute la journée du lendemain, impuissants face au mal qui empirait lentement, et qui la plongeait finalement dans le délire. Grâce parvint à soulager ses souffrances avec des gouttes de laudanum prélevées dans la fiole qu'elle avait remplie en cachette avec la bouteille du médecin, compensant la différence de niveau avec de l'eau. Après cela, la malade put dormir d'un sommeil plus calme, et Grâce emmena les enfants prendre l'air pour les arracher à l'atmosphère sombre et malsaine de la cale. Il y avait beaucoup de malades, et à mesure qu'ils commençaient de décliner, pour finir par mourir, le poids du chagrin et du deuil menaçait d'abattre même les plus résistants. Il eût mieux valu, chuchotait-on, être enterré dans la terre irlandaise tant chérie, que mourir à bord de ce navire pour être englouti par la mer... La peur et l'amertume veillaient ainsi constamment les malades.

Finalement, à la fin d'une longue et pénible journée, et pour la première fois depuis des semaines, quelqu'un sortit un violon. Grâce s'avança dans son allée pour aller voir de qui il s'agissait, et découvrit un vieil homme assis au bord de sa couchette, essayant d'accorder son instrument abîmé par



l'humidité. Doucement, si doucement qu'au départ elle pouvait à peine l'entendre, il commença de jouer quelques notes au hasard ; puis elles s'enchaînèrent, plus vives à mesure que les doigts du musicien se déliaient, et qu'il se laissait envahir par la musique. Il joua d'abord une berceuse que Grâce connaissait depuis l'enfance, puis une autre, que sa mère fredonnait autrefois. Ensuite, il s'arrêta. Et lorsqu'il reprit son violon, ce fut pour entonner *Douce nuit, sainte nuit*, car c'était la nuit de Noël. Il jouait avec aisance à présent, et bientôt un autre violoniste se joignit à lui, puis un joueur de cornemuse, puis une voix, puis une autre, et bientôt tous les occupants de la cale, en chœur, se mirent à chanter haut et fort, malgré la faiblesse de leur voix, malgré les larmes qui coulaient sur leurs joues, malgré la détresse qui rongait leur cœur. Ils chantèrent parce qu'ils croyaient de toutes leurs forces que la naissance du Christ témoignait de l'amour absolu de leur Père pour eux, de Sa compassion pour leur souffrance. Ils chantèrent parce que leurs chers disparus étaient à présent sous Sa protection, qu'ils veillaient sur eux de là-haut, et qu'ils entendaient leurs prières.

Grâce chanta, et Liam aussi, sous le regard de Mary Kate, qui effleura de ses petits doigts les larmes de sa mère et celles du petit garçon. Tous chantèrent, chaque homme, chaque femme, tous les enfants qui avaient encore un peu de souffle, même le médecin, ému par la beauté de leurs voix, et leur chant monta jusqu'au capitaine, qui se tenait en haut de l'escalier, impressionné par le pouvoir de leur amour pour Dieu même au milieu du malheur.

« Douce nuit, sainte nuit,  
Tout se tait, l'astre luit... »

A ces mots, il leva les yeux, et s'aperçut que le brouillard s'était dissipé, que le ciel était limpide et clair, rempli d'étoiles capables de guider les navigateurs, que le vent s'était levé pour gonfler les voiles, et que la lune était pleine, indiquant le chemin à suivre. Il regardait en l'air, incapable de bouger ou d'articuler un mot, et demeura ainsi, médusé, fasciné, jusqu'à ce qu'une main amicale vînt se poser sur son épaule.

— Nous avançons à pleine voile, capitaine, dit Mackley.  
Joyeux Noël, monsieur.

Il y eut des funérailles le jour de Noël, et le nom d'Alice

Kelley fut cité parmi ceux des défunts. Quand tout fut terminé, et que les rares personnes qui s'étaient aventurées dans le froid furent redescendues dans la cale, le capitaine Reinders se fraya un chemin jusqu'à la couchette de Grâce et de Mary Kate.

— Je suis désolé pour la mère du petit, madame Donnelly. Vous le lui direz de ma part ?

Il se tenait debout, mal à l'aise, sa casquette à la main.

— Vous pouvez le lui dire vous-même, capitaine, suggéra doucement Grâce.

Elle se poussa sur le côté, et Liam apparut derrière elle.

Reinders posa un regard plein de compassion sur cet enfant au visage étrangement familier. Il regarda ces épaules frêles et pourtant solides, ce menton volontaire, ces lèvres serrées qui ne montraient aucun signe de faiblesse, ces yeux pleins de reproches et de questions, frappés par le chagrin, mais refusant d'y céder.

— Maître Kelley, dit-il d'une voix douce. Je crois que le moment est venu de vous faire visiter le navire.

Liam se contenta de scruter le visage du capitaine, sans répondre. Mais, derrière lui, Grâce adressa à Reinders un imperceptible signe de tête approbateur.

— Allez, venez, ordonna alors ce dernier.

Il ajusta sa casquette, puis passa un bras autour des épaules du petit garçon, le poussant devant lui.

— Nous allons commencer par la barre.

Il jeta un regard à Grâce par-dessus son épaule.

— Il dînera avec moi dans ma cabine, proposa-t-il, et ensuite je vous le ramènerai, si vous êtes d'accord.

— Bien sûr, accorda Grâce. Merci, capitaine.

Ils s'éloignèrent tous les deux, Liam silencieux, et Reinders parlant pour deux. Grâce était soulagée ; si le capitaine éprouvait un tout petit peu d'affection pour l'enfant, alors elle avait un espoir de voir sa requête satisfaite.

Elle se tourna vers Mary Kate qui attendait sagement à côté d'elle.

— Et toi, mon cœur, comment vas-tu ?

Elle souleva la petite fille et la serra dans ses bras.

— Joyeux Noël à toi quand même, ma chérie.

Mary Kate hocha gravement la tête.

— J'ai un cadeau pour toi, annonça Grâce, l'asseyant sur un tonneau d'eau. Ferme les yeux, et ouvre grande la bouche.

L'enfant obéit, et Grâce tira de sa poche un petit cube dont elle ôta le papier avant de le déposer dans la bouche de sa fille. Cette dernière ouvrit de grands yeux étonnés, qui se mirent à briller alors qu'elle passait sa langue sur le délicieux bonbon.

— C'est du chocolat, dit Grâce avec un sourire, heureuse de voir le petit visage rayonner de joie. Notre ami le cuisinier me l'a donné ce matin avec notre petit déjeuner, et je l'ai gardé pour toi. Est-ce que c'est bon ?

Mary Kate approuva avec enthousiasme, puis passa ses petits bras autour du cou de Grâce.

— Oh oui, dit-elle en déposant sur la joue de sa mère un baiser poisseux. Je t'aime, maman.

Grâce couvrit de baisers le petit visage de sa fille, luttant pour refouler les larmes qu'elle pensait pourtant avoir toutes versées. Elle ressentait soudain une joie immense parce qu'elles étaient encore là, son enfant et elle, parce qu'elles avaient survécu jusqu'ici, et qu'elles réussiraient peut-être à tenir jusqu'en Amérique...

— Est-ce que Liam va rentrer dans notre famille ? demanda soudain Mary Kate avec sa gravité et sa simplicité habituelles. Sa maman lui a dit que oui.

Grâce se mordit la lèvre.

— Tu crois que c'est ce qu'il voudrait ?

Mary Kate réfléchit un instant.

— Il a dit que maintenant je suis sa sœur et qu'il va s'occuper de moi, déclara-t-elle dans son langage d'enfant. Et puis il a pleuré longtemps, et puis il a dormi.

Grâce demeura muette, aussi frappée par la longue phrase de sa fille que par le sens de sa révélation.

— Il faudra qu'on cherche son papa, dit Grâce. Mais jusqu'à ce qu'on le trouve, vous serez frère et sœur.

— Et mon petit frère aussi, ajouta Mary Kate d'une voix pleine de confiance.

Le cœur de Grâce se serra soudain à la vision de son fils dans les bras de son vieux père, au couvent, probablement rongé par l'angoisse d'être sans nouvelles...

— Oui, dit-elle en chassant cette douloureuse pensée. Et il y aura aussi oncle Sean, et ton grand-père. Nous serons bientôt tous ensemble, en Amérique.

— J'espère qu'il y aura de la place pour tout le monde, observa Mary Kate avec anxiété.

— Il y a toujours de la place pour la famille, répondit Grâce.

Et elle l'embrassa encore.

— Joyeux Noël, mon petit amour.

— Joyeux Noël, maman.

## 15

— Tu es en retard, clama M. Martin quand la porte d'entrée s'ouvrit à la volée. Mme Geelan nous a préparé un rôti, je ne sais pas ce que c'est, mais j'ai faim !

Julia pénétra dans la pièce et déboutonna son manteau.

— Oh, mon Dieu, père, vous ne croyez tout de même pas que c'est le *chat* ? Elle haïssait le chat, et vous aussi !

Elle posa son manteau sur un siège et prit place à table, considérant le fameux rôti d'un œil suspicieux.

— Mais je ne le détestais absolument pas ! C'est moi qui l'ai amené à la maison pour toi, pour te distraire !

— Et il m'a beaucoup distraite, admit-elle. Avant de devenir adulte. Honnêtement, père, avouez que vous ne l'avez pas trouvé dans une poubelle ! Vous l'avez déniché dans un cirque, ou chez les gitans ! Ils ont toujours des bêtes exotiques, des lions, ou d'autres animaux terrifiants de ce genre.

— Ce n'était pas un lion.

— Ce n'était pas un chat non plus !

Elle prit sa fourchette et la planta prudemment dans la viande encore fumante.

— On dit que ça a bon goût, le chat.

— Ce n'est pas un chat ! répéta son père.

— Donc vous en convenez !

Elle sourit, et reposa sa fourchette.

— A part ça, comment s'est passée votre matinée, père ?

— De façon pour le moins solitaire, répondit-il en la regardant bien en face. Je sais que tu ne te soucies pas beaucoup des convenances, Julia, mais la plupart des familles passent Noël ensemble.

Elle lui répondit d'un clin d'œil.

— Je suis désolée, père. J'avais complètement oublié.

— Je sais.

Sa voix était sévère, mais ses yeux pleins de tendresse.

— J'imagine que tu étais encore occupée par ce fichu journal ! Est-ce qu'au moins il y avait quelque'un là-bas un matin de Noël ?

— John, bien sûr. Ils publient son texte sur le crime de sir Charles Grey et la loi indigne, et vous savez qu'il doit vérifier la moindre virgule.

M. Martin sourit, et leur servit à chacun un verre de vin.

— Le pouvoir est un peu monté à la tête de Clarendon, sans aucun doute, commenta-t-il. Y a-t-il eu d'autres arrestations ?

— Trop pour qu'on puisse les compter.

Julia prit son verre.

— Chaque fois qu'il y a un meurtre, et vous savez que c'est plus que fréquent, il convoque immédiatement un détachement de police et oblige tous les hommes âgés de seize à soixante ans à participer à la chasse à l'homme. S'ils refusent, ils écotent de deux ans de prison.

— C'est dur, compatit son père.

— C'est plus que dur ! s'exclama Julia avec colère. C'est scandaleux ! Et il y a pire ! Une fois qu'il a envoyé ses hommes de main dans toute la région, ce sont les villageois qui doivent les nourrir et les héberger ! C'est indécent !

Elle s'interrompt à peine une seconde pour avaler une gorgée de son vin.

— En plus, reprit-elle, personne n'a le droit de détenir des

armes sans un permis spécial, sauf les gardes-chasse et les gardes du corps des personnalités qui ont besoin d'une protection, c'est-à-dire les Anglais, alors, au nom du ciel

— pardonnez-moi, père -, comment les paysans peuvent-ils protéger leurs propres maisons ou aller à la chasse pour nourrir leurs familles ?

M. Martin cessa de découper le rôti et considéra sa fille, les sourcils arqués.

— Je suppose que tu as écrit ton propre papier sur le sujet, n'est-ce pas, mademoiselle Liberté ?

Elle confirma d'un signe de tête.

— Il sortira dans le prochain numéro de *La Nation*.

— M. Mitchel et vous, vous vous disputez la première place pour traîner les Anglais dans la boue, on dirait. Passe-moi ton assiette, ma chérie.

— Traîner les Anglais dans la boue, c'est la cerise sur le gâteau ; l'essentiel, c'est de lutter pour l'émancipation irlandaise, vous le savez bien.

Elle reposa devant elle l'assiette que son père venait de remplir, et huma le fumet de la viande.

— C'est du chat, je vous dis.

— Non. Sers-toi des pommes de terre, et passe-moi le plat.

Elle attrapa le plat, déposa quelques pommes de terre dans son assiette, et les écrasa avec sa fourchette.

— En tout cas, ça va mal à *La Nation*. John et Duffy n'arrêtent pas de se disputer. Abrogation, abrogation, abrogation, ils n'ont que ce mot à la bouche, mais Duffy est pour progresser doucement et avec précaution, alors que John veut jeter la prudence aux orties et attaquer le plus rapidement possible.

— Je vois...

M. Martin mâcha lentement sa première bouchée de viande, et une expression étrange s'inscrivit sur son visage. Il déglutit, et se hâta d'avaler une gorgée de vin.

— Il y a bien longtemps qu'on n'a pas mangé de viande à cette table, dit-il pour justifier sa réaction auprès de sa fille qui l'observait. Il faut que je me réhabitue au goût.

— Ce n'est pas du chat, père, avoua gentiment Julia. C'était juste une mauvaise plaisanterie. En fait, c'est du vieux mouton. Je suis allée l'acheter moi-même hier chez le boucher.

— Tu es sûre ? Il l'a préparé devant toi ?

C'était au tour de M. Martin de douter ouvertement, à présent.

— Non, je n'ai pas vu, et oui, je suis sûre. Regardez.

Elle porta un morceau de viande à sa bouche et mastiqua énergiquement.

— Du mouton, sans aucun doute, confirma-t-elle. Un bon vieux mouton bien dur, comme vous l'aimez.

Il se mit à rire.

— C'est bon de te retrouver, ma Julia. Tu m'as manqué avec tes mauvaises plaisanteries.

Elle se pencha par-dessus la table et saisit la main de son père dans la sienne.

— Je suis désolé de vous voir souffrir de tout cela. Il s'est passé tant de choses, entre l'invasion de la ville par les soldats, la famine, les maladies...

— Et la mort de Morgan, ajouta-t-il doucement.

Elle approuva.

— Et ensuite il a fallu que tu emmènes sa veuve jusqu'à Liverpool pour la mettre dans un bateau pour l'Amérique, et que tu acceptes de t'occuper de son enfant et de son vieux père, je sais.

Il secoua la tête avec un soupir.

— Un poids bien lourd pour de si jeunes épaules, commenta-t-il avec une pointe d'amertume.

— Pas si lourd que celui qu'elle porte elle-même, rétorqua Julia.

Elle s'appuya contre le dossier de sa chaise.

— J'espère qu'elle s'en est sortie et qu'elle n'est pas perdue quelque part sur l'océan...

— Est-ce que tu as prévu de retourner à Cork bientôt pour voir comment vont les autres ?

— Dès que je pourrai partir d'ici. Ils ont sûrement besoin



de provisions. La sœur de Morgan est seule pour diriger son couvent, et franchement je ne serais pas étonnée que le père Sheehan le ferme maintenant qu'il n'y a presque plus personne.

— Mais qu'advierait-il des enfants, dans ce cas ?

— Ils seraient envoyés à l'orphelinat, probablement, ou tout simplement mis dehors et livrés à eux-mêmes.

—  
Elle repoussa son assiette encore pleine, comme si cette évocation lui avait subitement coupé l'appétit.

— Je sais, c'est difficile d'être face à un bon repas en sachant que d'autres meurent de faim au même moment, lui dit gentiment son père. Mais tu ne les aides pas en gâchant de la bonne nourriture. Maintenant mange. Et ensuite, il se pourrait que j'aie un petit cadeau pour toi.

Julia ouvrit de grands yeux étonnés.

— Ce n'est pas un autre lion, au moins ?

— Non, ma grande. En fait...

Il plongea sa main dans la poche de son gilet, et lui tendit une petite boîte dorée.

— Voilà. Joyeux Noël, Julia chérie.

Elle ouvrit délicatement la petite boîte, et en sortit une fine croix fixée sur une chaîne en or.

— C'est celle de mère, murmura-t-elle.

Ses yeux s'emplirent de larmes.

— Tu sais qu'elle a failli faire excommunier toute notre famille avec ses pamphlets prônant le contrôle des naissances, rappela M. Martin. Mais ça ne l'empêchait pas d'avoir la foi. Chaque matin elle accrochait cette croix à son cou. «Je me pare de l'amour de Dieu », comme elle disait si joliment.

Il regarda tendrement sa fille.

— Je me suis dit qu'un peu d'amour ne te serait pas inutile en ce moment...

Julia se leva, contourna la table pour venir près de lui, et s'agenouilla à côté de sa chaise, passant ses bras autour de sa taille.

— Allons, allons...

Il ébouriffa ses cheveux d'un geste affectueux.

— Tu lui ressembles tellement, tu sais... Et je vous ai toujours admirées autant l'une que l'autre.

Elle releva les yeux vers lui, puis se redressa.

— Moi aussi j'ai quelque chose pour vous, déclara-t-elle.

Et elle glissa dans sa main un petit portrait encadré.

— Elle l'avait fait faire juste avant sa mort. C'était une surprise pour vous, alors je l'ai caché dans mon tiroir, et je l'ai retrouvé en rentrant de Liverpool.

— Oh, Julia...

Il ne pouvait détacher ses yeux du portrait.

— Regarde comme vous vous ressemblez.

Julia secoua la tête.

— Non, père. Vous ne vous rappelez pas quel charme elle exerçait sur tout le monde ? Elle était si belle...

— Précisément.

Il leva le portrait, et pour la première fois Julia regarda vraiment cette femme qui avait été sa mère. Elle détailla son menton déterminé, ses yeux pétillants d'humour et d'intelligence, et s'aperçut qu'ils étaient exactement semblables aux siens.

— Elle me manque, dit-elle alors.

— A moi aussi. Mais que je suis heureux qu'elle m'ait donné une fille comme toi.

M. Martin déposa un baiser sur le front de Julia.

— Maintenant relève-toi, et va vite finir ton chat avant qu'il ne refroidisse.

Elle se mit à rire, son père l'imita, et ils finirent de dîner gaiement tous les deux, avant d'aller s'asseoir près du feu, où ils bavardèrent tout l'après-midi en finissant la bouteille de vin, ravis d'être ensemble, et de pouvoir oublier, le temps de quelques heures, le poids des misères de l'Irlande.

Rapidement, Reinders s'était attaché à Liam. Le petit garçon le suivait maintenant partout, et le capitaine s'inquiétait de ce qu'il allait advenir de lui une fois qu'ils auraient accosté. Est-ce que les orphelins étaient renvoyés en Irlande ? Ou bien parqués dans un orphelinat en ville ? Ou simplement livrés à eux-mêmes ? Il lui était insupportable de l'imaginer enfermé quelque part sans que personne s'inquiète de son sort, ou contraint de mendier quelques pennies au coin d'une rue sordide, à la merci de n'importe quel voyou à qui viendrait l'idée de lui arracher son maigre gain du jour. Pour l'heure, Mme Donnelly l'avait pris sous son aile, mais le garderait-elle une fois qu'ils seraient arrivés ? En aurait-elle seulement la possibilité ? Il savait bien que les veuves étaient rarement libres de décider de leur vie.

Alors il commençait à envisager ce qui se passerait s'il gardait Liam avec lui. Il pourrait lui apprendre à naviguer, lui enseigner les ficelles du métier... Mais était-ce une vie équilibrée pour un petit garçon ? Était-ce la bonne solution ? En tout cas, plus il y réfléchissait, plus cette possibilité lui apparaissait séduisante. Que ce fut ou non la meilleure option, Liam Kelley faisait maintenant partie de sa vie.

Il tourna la tête vers le coin de sa cabine, où ce dernier finissait son déjeuner, penché sur la table à cartes.

— Vous pouvez aller dans le monde entier avec des cartes comme celle-là, monsieur ? interrogea le gamin avec son enthousiasme habituel.

Reinders lui sourit, attendri.

— On peut aller partout avec ou sans cartes, tu sais. On risque simplement de ne pas savoir où l'on est.

Il s'approcha et se pencha par-dessus son épaule pour lui donner des explications plus précises.

— Les cartes sont là aussi pour te montrer la forme des côtes, et les autres graphiques que tu vois là en disent encore bien davantage : ils t'indiquent les vents, la profondeur de l'eau dans un port ou dans un lagon, la route la plus rapide pour aller d'un endroit à un autre... Tout un tas d'informations.

— Est-ce qu'il y a des endroits qui ne sont pas sur les cartes ? demanda encore l'enfant en relevant la tête, les lèvres encore constellées de miettes de pain.

— Il y a des tas d'endroits qui n'y figurent pas encore, mais qu'on connaît déjà.

Liam soupira et laissa son regard se perdre dans le vague.

— Ah, capitaine, dit-il d'un ton rêveur, c'est ça que je veux faire quand je serai grand. Je veux trouver ces endroits et les dessiner sur les cartes pour les marins.

Il se replongea dans l'étude des graphiques compliqués qu'il avait sous les yeux.

— C'est tellement beau... N'est-ce pas, capitaine?

Reinders sourit et posa sa main sur l'épaule du jeune garçon.

— Oui. C'est ce qu'il y a de plus beau.

C'est alors qu'on frappa à la porte, et que Boardham entra, sans attendre d'y être invité. Il considéra l'enfant avec un air si méprisant que Reinders retira sa main de l'épaule de Liam et vint se planter devant la table à cartes, comme pour le protéger.

— Qu'y a-t-il ? interrogea-t-il sèchement.

— Les passagers de première classe se demandent pourquoi leurs menus sont si peu variés, monsieur.

Reinders croisa les bras.

— Parce que, comme vous le savez, nous avons maintenant presque deux semaines de retard. Ils ont déjà beaucoup de chance d'avoir des repas complets, alors que les passagers de la cale se contentent d'eau croupie et de biscuits de mer.

— Je le leur ai dit, monsieur, mais ils se demandent pourquoi vous ne prenez jamais vos repas à la salle à manger avec eux. Et ils n'apprécient pas du tout que le médecin soit consigné en bas, ajouta-t-il d'un ton compréhensif, comme s'il partageait cette indignation.

— Je me fiche éperdument qu'ils apprécient ou pas, le médecin a des patients à soigner en cale, et c'est là qu'il restera jusqu'à notre arrivée. Quant à mes repas, je n'ai pas le temps de perdre une soirée avec cette bande de snobs.

— Bien sûr, monsieur.

Boardham s'inclina très légèrement, puis reprit d'une voix acide :

— Si je puis me permettre, monsieur, ils font des commentaires sur le temps que vous passez avec ce garçon, et sur vos fréquentes visites en bas.

— Tout cela ne regarde que moi, rétorqua Reinders.

— Oh, absolument, monsieur, absolument. Un garçon de cabine peut offrir une compagnie fort distrayante pendant une si longue traversée, tout le monde sait cela...

Et il punctua sa phrase d'un petit clin d'oeil.

En deux enjambées, Reinders marcha sur lui et l'attrapa par le col pour le plaquer contre le mur.

— Si je vous entends proférer encore une fois ce genre d'insanités, espèce de pourriture, je vous jette dans le canot de sauvetage et je vous oublie définitivement, c'est compris ?

— Pardon, capitaine, bredouilla Boardham en se tortillant, je ne pensais pas à mal...

— Bien sûr...

Il le reposa à terre, mais sans le lâcher.

— Je vous surveille depuis un petit moment, Boardham, et je ne vous aime pas. Je n'aime pas la façon dont vous négligez vos responsabilités ni celle dont vous traitez les passagers, surtout les femmes ; je n'aime pas votre habitude de fureter partout ni votre comportement au jeu, car vous trichez, Boardham, je le sais, et j'ai les tricheurs en horreur. Même votre regard m'est désagréable. Alors si vous voulez terminer le voyage à bord de mon bateau, je vous conseille vivement de tenir votre vilaine langue et de respecter mes ordres à la lettre, en commençant par celui-ci : sortez !

Rouge comme une écrevisse, Boardham s'exécuta et quitta la cabine. Reinders n'osait même pas regarder l'enfant dans les yeux tant il craignait que le venin du chef de cabine n'eût souillé son innocence et la pureté de leur relation.

— Moi non plus je ne l'aime pas, déclara alors Liam.  
Reinders respira, soulagé.

— Je n'aurais pas dû perdre mon sang-froid, confia-t-il. Un bon capitaine ne perd jamais le contrôle de lui-même, rappelle-toi cela quand tu auras ton propre bateau.

Liam rougit de plaisir à cette idée.

— Et ne traîne pas dans ses pattes, ajouta le capitaine qui

ne parvenait pas à oublier le regard malsain que Boardham avait posé sur l'enfant. C'est un goujat.

Malgré le froid, Reinders arpenta le pont de long en large jusqu'à ce qu'il repérât Grâce qui montait de la cale pour rejoindre la queue devant les toilettes. Il regretta de ne pas voir Boardham traîner dans les parages, ce qui lui eût fourni un excellent prétexte pour l'enfermer et le mettre hors d'état de nuire pendant la petite conversation qu'il projetait d'avoir avec Mme Donnelly. Mais tant pis.

— Madame Donnelly ! interpella-t-il alors qu'elle s'apprêtait à redescendre. Je vous guettais, est-ce que vous avez le temps de parler deux minutes ?

Elle se rapprocha de lui.

— Bien sûr, capitaine. D'ailleurs, moi aussi, j'avais l'intention de vous parler.

Il remarqua alors qu'elle claquait des dents.

— Vous avez froid, dit-il avec compassion.

Mais le vent qui balayait le pont couvrit le son de sa voix.

— Vous voulez venir dans ma cabine ? proposa-t-il plus fort. Je vous ferai du thé.

Grâce acquiesça, et le suivit jusqu'à une porte discrète, qu'il ouvrit en s'effaçant pour la laisser passer. Elle entra et balaya d'un regard rapide l'aménagement compact de la cabine, la couchette surélevée, la lanterne suspendue, la table à cartes fixée au sol, les cartes marines lestées d'un galet, et, à côté, les instruments de navigation alignés sur le petit bureau, les uns dans leurs boîtes, les autres sortis, la malle dans un coin...

D'un geste, il lui fit signe de s'asseoir sur l'unique chaise, à côté de la malle, puis repassa la tête à l'extérieur.

— Fletcher ! appela-t-il. Apportez-nous du thé et deux tasses, tout de suite.

Il referma la porte, puis s'installa derrière son bureau.

— Je voulais vous parler de Liam, commença-t-il.

— Moi aussi, répondit Grâce, qui tremblait toujours.

— Bien. Tant mieux.

Il se demandait comment aborder la question... Et résolut finalement de se jeter à l'eau.

— Madame Donnelly, je désire adopter Liam Kelley.

Grâce manqua tomber de sa chaise.

— Capitaine ! C'est très gentil à vous, mais il n'a que neuf ans ! Qu'est-ce qu'un marin célibataire comme vous connaît aux petits garçons de neuf ans ?

Reinders avait anticipé la question.

— J'ai eu neuf ans un jour, moi aussi, répliqua-t-il posément. Je sais que ce n'est pas une vie classique, mais je veillerai à ce qu'il reçoive une éducation, et je lui apprendrai tout ce qu'on peut savoir sur la navigation. Vous ne pensez pas qu'il pourrait devenir un excellent marin ?

— Je ne doute pas une seconde que vous fassiez le maximum pour lui, capitaine. Mais il a un père en Amérique...

Elle s'interrompit, navrée de voir la déception assombrir le visage du capitaine.

— Il ne m'a jamais dit ça.

Grâce chercha comment exposer la situation.

— Son père a quitté sa famille il y a un an, dit-elle, et il n'a donné aucune nouvelle depuis. Et vu l'aggravation des choses en Irlande, la meilleure chose à faire était de partir le rejoindre. C'est pour cela qu'ils sont montés à bord de votre navire.

— Et ils s'imaginaient qu'il allait venir les chercher à l'arrivée ? demanda Reinders, incrédule.

— C'est ce qu'espèrent nombre de vos passagers, capitaine. Leur famille a disparu, et ils n'ont aucune idée de la taille de l'Amérique. J'ai du mal à l'imaginer moi aussi, mais je suppose qu'un homme peut facilement disparaître dans ce pays. C'est peut-être même ce qui attire certains.

Reinders approuva d'un signe de tête.

— Il est peut-être mort, hasarda-t-il.

— Peut-être, admit-elle. Très probablement, même.

D'après ce que je sais, il était alcoolique, et on ne pouvait pas compter sur lui. Mais peut-être aussi qu'il a arrêté de boire, qu'il travaille et qu'il attend sa famille de pied ferme...



— Us ont écrit pour annoncer leur venue ?

— Oui, il y a quelque temps déjà. Et Alice m'a remis une adresse où aller le chercher.

— Et si vous ne le trouvez pas ? insista Reinders, refusant de se déclarer vaincu.

Grâce laissa échapper un profond soupir.

— Je me suis moi-même souvent posé cette question depuis la mort de sa mère, capitaine. J'ai promis de veiller sur lui, mais en aurai-je la possibilité ?

— Est-ce que vous êtes parents, lui et vous ?

— Non. Mais je le considère comme un membre de ma famille. Comme mon propre fils.

Reinders esquissa un sourire.

— Il est attachant, je sais...

Puis il réfléchit un moment.

— Est-ce que vous pourrez le garder avec vous au moins jusqu'à ce qu'on trouve ce qu'il est advenu de son père ?

— Bien sûr.

Il parut un peu rassuré.

— Je vais vivre avec mon frère, expliqua-t-elle. C'est quelqu'un de généreux, il ne verra pas d'inconvénient à accueillir une personne de plus. Mais me laissera-t-on l'emmener avec moi ?

— Je ne sais pas, avoua-t-il. En théorie, il devrait être remis aux autorités, qui l'orienteraient sans doute vers un orphelinat.

Grâce secoua la tête.

— C'est hors de question, capitaine.

— Je suis d'accord. Ce serait trop terrible pour lui.

Soudain, la poignée de la porte tourna, et Boardham entra avec un plateau, fidèle à son habitude d'entrer sans prendre la peine de signaler sa présence.

— Votre thé, monsieur.

Il déposa le plateau sur la table, gardant les yeux baissés avec une fausse obséquiosité.

— Deux tasses, comme vous l’avez demandé, ajouta-t-il.

Désirez-vous autre chose ?

Levant rapidement les yeux, il croisa ceux de Reinders, puis de Grâce, avant de les rebaisser.

— Non, répondit Reinders abruptement.

Et il le congédia.

— Dois-je prévenir que vous ne souhaitez pas être dérangé, capitaine ? demanda encore Boardham sur le seuil de la porte.

— Oui. Non ! corrigea-t-il immédiatement, assailli par une bouffée de rage. Allez donc faire votre travail !

— Je ne l’apprécie pas beaucoup, observa Grâce une fois que le chef de cabine eut refermé la porte derrière lui.

— Personne ne l’apprécie.

Reinders remplit une tasse de thé et la tendit à la jeune femme, s’efforçant de calmer l’irritation que le chef de cabine avait ranimée en lui.

— Voici ce que je vous propose, reprit-il. Vous êtes de la famille de Liam. Je le noterai sur la liste des passagers, et sur mon journal de bord, en précisant que le jour de son décès sa mère l’a confié à sa tante, Mme Gracelin Donnelly. Comme ça, si l’on vous pose des questions à l’arrivée, vous serez couverte.

Grâce reposa sa tasse et le considéra avec reconnaissance.

— Je vous remercie, capitaine. Je vous remercie infiniment. Mais est-ce que c’est légal ?

Elle se mordit la lèvre, regrettant d’avoir formulé les choses aussi maladroitement.

— Je veux dire, est-ce que vous ne risquez pas d’avoir des ennuis à cause de nous ?

— Ce n’est pas légal, concéda-t-il. Un journal de bord est sacré, et nul n’est censé y ajouter des annotations rétrospectivement. Mais dans un cas pareil... Qui d’autre que vous se soucie de ce que va devenir Liam Kelley ?

— Vous, capitaine, répondit-elle doucement. Vous aviez des projets pour lui.

Il garda les yeux plongés dans sa tasse pendant quelques instants, puis les releva vers elle.

— Je veux seulement le bonheur de cet enfant, déclara-t-il.  
Mais j'ai une chose à vous demander : s'il s'avère que son père est mort, et que vous ne pouvez pas subvenir vous-même à ses besoins, me l'amèneriez-vous ? Ou même plus tard, s'il est toujours aussi passionné par la mer... Il pourra devenir membre de mon équipage. Je lui apprendrai tout ce que je sais.

— Il a de la chance que quelqu'un comme vous s'intéresse à lui. Alors nous sommes d'accord ?

Reinders approuva d'un signe de tête.

— Nous resterons en contact, assura-t-il.

— Puis-je vous poser encore une question, capitaine ?  
s'enhardit Grâce.

Elle se pencha vers lui, par-dessus sa tasse posée sur ses genoux.

— Une question personnelle, précisa-t-elle.

Il scruta un instant son visage, interloqué, puis acquiesça.

— Est-ce que vous-même vous avez de la famille dans cette grande Amérique ?

— Ma mère et mes frères vivent dans notre ferme au nord de New York. Je me disais d'ailleurs que je pourrais y envoyer Liam s'il s'avérait trop jeune pour vivre à bord tout de suite, et aller le voir là-bas aussi souvent que possible.

— Est-ce que c'est loin de New York ?

— Il faut deux ou trois jours pour y aller. Mais je n'y suis pas retourné depuis très longtemps. Quinze ans, pour être exact.

Pour la première fois, il prit lui-même conscience de la durée de cette absence.

Grâce ouvrit de grands yeux, surprise.

— Comment savez-vous que votre famille est toujours en vie ?

— Ma mère m'écrit une fois par an.

— Excusez-moi, capitaine, mais je trouve que c'est une drôle de relation entre un homme et sa propre mère. Est-ce que vous avez fait quelque chose d'affreux qui explique qu'elle ne veuille plus vous voir ?

— Bien sûr que non ! Elle préférerait me voir...

— Alors, au nom du ciel, pourquoi n'êtes-vous pas allé lui rendre visite durant toutes ces années ?

Il hésita, déstabilisé.

— Je ne sais pas, confessa-t-il enfin. Je me pose souvent la question... Elle me manque, pourtant. Et la ferme aussi... Mais je suis un homme de la mer. Ma vie est différente, maintenant.

Peu satisfaite par cette réponse, Grâce revint à la charge.

— Vous avez dit que vous y retourneriez si Liam venait avec vous, observa-t-elle. Alors pourquoi n'y allez-vous pas seul ?

Il fronça les sourcils, mal à l'aise sous le feu inquisiteur de ces yeux verts.

— Si j'emmenais Liam là-bas, ce serait en tant que père, et non plus en tant que fils. Ils ne pourraient plus me demander de rester. Mais si j'y vais seul...

Il laissa échapper un soupir d'irritation.

— Ils attendent trop de moi ! Elle attend trop. Et maintenant elle est âgée... Je n'aurais pas le courage de fuir une deuxième fois si elle me demandait de rester.

— Comment vous y êtes-vous pris la première fois ?

— Elle a préparé mon sac, m'a accompagné à la porte, et m'a montré la route, se remémora-t-il. Elle m'a poussé à partir, en disant qu'elle savait que je n'avais pas l'âme d'un paysan, et que je ne serais jamais heureux si je restais.

— Et c'est pour ça que vous lui en voulez ?

— Au contraire ! s'exclama le capitaine. Je lui en suis infiniment reconnaissant !

— Tellement reconnaissant que vous ne lui avez jamais donné le bonheur de vous revoir ?

Elle lui décocha un des regards qu'elle réservait d'ordinaire aux enfants lorsqu'ils étaient dissipés.

— Allons, capitaine, personne ne peut dicter sa vie à un homme, chacun fait ce qu'il veut. Votre maman est âgée, elle vit avec les choix qu'elle a faits. Elle n'a certainement pas l'intention de vous garder à la maison. Ce qu'elle veut sans doute, c'est faire la connaissance de l'homme que vous êtes

devenu, et vous regarder dans les yeux pour voir si vous êtes heureux. Parce que si vous l'êtes, capitaine, cela signifiera qu'elle a fait le bon choix autrefois, et qu'elle peut vieillir en paix.

Ces paroles frappèrent Reinders en plein cœur, et il se crispa, sur la défensive.

— Je ne pense pas que vous soyez suffisamment âgée vous-même pour dispenser des conseils sur les relations entre mère et fils, madame Donnelly.

— J'ai vingt ans, riposta-t-elle avec un regard que le poids des épreuves rendait plein d'aplomb. Et je sais ce que c'est qu'une mère, car nulle femme au monde n'a été meilleure mère que la mienne. Elle est morte, et c'est sa mère qui est devenue la mienne, et qui a été pour moi la meilleure mère au monde. Et si l'une ou l'autre était encore en vie quelque part, assise près du feu, se languissant de moi, j'irais la voir, où que je me trouve au monde. J'irais, parce que je suis ce que je suis grâce à elles.

Reinders demeura muet, impressionné, tandis que le regard de cette jeune femme décidément étrange se posait un instant sur les cartes déployées sur la table.

— Nul homme ne peut trouver le cap de sa vie sans comprendre d'où il vient et où il va, conclut-elle. Si bien que si j'avais encore une mère vivante sur cette terre, qui ne m'avait jamais fait que du bien, je ne l'abandonnerais pas.

« Coupable, se condamna-t-il. Coupable sans circonstances atténuantes. »

— Je ne dis pas que vous êtes coupable, poursuivit-elle. Mais vous êtes son fils, et toute mère aime son fils. Je sais cela aussi, voyez-vous, j'en ai enterré deux, et laissé un derrière moi.

Les mots étaient sortis de sa bouche malgré elle, avant qu'elle eût pu les retenir.

— Vous en avez laissé un derrière vous ? En Irlande ?  
Reinders n'en revenait pas.

— C'était un nouveau-né, expliqua-t-elle d'une voix soudain fragile. Et en mauvaise santé. J'ai eu peur de causer sa perte en l'emmenant avec moi.

Reinders la dévisagea avec une stupeur pleine de reproche.

— Donc vous me faites une leçon de morale parce que je ne vais pas voir ma mère, dit-il avec dureté, mais vous, pour votre

part, vous n'avez pas de scrupule à partir au bout du monde en abandonnant votre propre fils ?

— J'ai plus que des scrupules, répondit Grâce, profondément déstabilisée. Chaque jour, je me maudis de ne pas avoir eu le courage d'être restée là-bas.

— Où est-il ? Dans un orphelinat ?

Elle secoua la tête.

— Il est avec mon père.

— Donc vous avez abandonné votre fils et votre père ? Bel exemple de loyauté envers votre famille !

— J'aime ma famille de tout mon cœur, répondit-elle en baissant les yeux pour dissimuler la douleur qui l'assaillait.

— Eh bien, madame Donnelly, si c'est ainsi que vous aimez votre famille, et votre fils en particulier, peut-être vais-je reconsidérer ma décision de vous confier Liam.

Grâce releva la tête et considéra son visage dur, se demandant comment elle était parvenue à le mettre dans une telle colère. Ses yeux cherchaient les siens, et soudain elle sut qu'elle devait lui dire la vérité, toute la vérité

— Je n'ai pas eu le choix, déclara-t-elle gravement. Une mère de l'autre côté de l'océan vaut mieux qu'une mère pendue.

A l'expression qui s'imprima sur le visage de Reinders, elle sut que l'argument avait fait mouche. Elle se pencha vers lui, et baissa la voix.

— Je suis recherchée en Irlande, avoua-t-elle. Pour le meurtre d'un soldat anglais.

Reinders la dévisageait, abasourdi.

— Mais... vous l'avez vraiment tué ?

— Oui, répondit-elle calmement. Non sans remords, mais je l'ai tué.

— Je n'en reviens pas.

— Je vous demande de garder cela pour vous. Et de ne pas me juger si sévèrement, ajouta-t-elle avec un faible sourire. Vous ne vous rendez pas compte de la situation, capitaine. Tous ces morts, tous ces gens jetés hors de chez eux... Ces

soldats allaient détruire ma propre maison, et mon pauvre père aurait été achevé par un propriétaire cupide... J'ai fait ce que je devais faire. Et nombre d'entre nous ont fait ce qu'ils devaient faire pour sauver leur famille. Il n'y a pas de vie digne de ce nom quand on est privé de tout, même d'un lopin de terre pour cultiver de quoi se nourrir. Les Anglais veulent la terre, toute la terre, et ils n'ont pas l'intention de laisser ne serait-ce que de quoi manger à ceux qui l'habitent. Alors nous sommes condamnés à les combattre ou à mourir. Ou à partir.

— Je suis désolé, dit-il.

Et il était sincère.

— Je ne veux pas de votre pitié, répondit Grâce en relevant la tête. J'ai fait mon choix et je l'assumerai jusqu'au bout. Je prie pour retrouver mon fils avant qu'il ait un an... Mais je sais que tout peut arriver, et j'espère seulement que, s'il grandit loin de moi, il ne me haïra pas, et qu'il comprendra que cela m'a brisé le cœur. J'espère qu'il me cherchera pour que je puisse lui dire de vive voix qu'il ne s'est pas écoulé une heure sans que je pense à lui.

Reinders exhala un profond soupir, et la considéra avec un regard neuf.

— C'est pour cette raison que vous avez pris Liam, parce que c'est un fils sans mère...

Grâce hocha la tête, luttant pour refouler ses larmes. Ses mains tremblaient encore d'émotion.

— Je vous en ai dit plus que je n'aurais dû, soupira-t-elle, prenant conscience du danger qu'elle courait.

— Vous avez pris ce risque pour Liam... Et pour me convaincre d'aller rendre visite à ma mère.

Elle sourit à travers ses larmes, et s'essuya les yeux d'un revers de main.

— Oui. Est-ce que vous allez le faire ?

Il sourit à son tour.

— Je crois qu'il le faut...

Il tâta ses poches, espérant en vain y trouver un mouchoir pour le lui donner.

— Et je vous promets, madame Donnelly, que rien de ce que vous m'avez confié ne quittera cette pièce. Vous avez ma parole d'honneur.

Grâce approuva en silence, encore sous le choc de sa douloureuse confession.

— Je ferai tout ce que je peux pour Liam, assura-t-il.

Dites-lui de commencer à vous appeler « tante » pour que cela devienne naturel dans sa bouche.

— Entendu.

Elle était mal à l'aise à présent, après tout ce qu'ils s'étaient dit. Elle reposa sa tasse sur le bureau, se leva, lissa sa jupe, rajusta sa jupe et son châle. Il se leva à son tour et s'avança vers elle.

— Je... J'ai beaucoup apprécié notre conversation, dit-il d'une voix mal assurée. Et je suis heureux que nous ayons trouvé une solution.

Grâce esquissa un sourire et lui tendit la main. Il la prit et la serra dans la sienne avec chaleur.

« Quels yeux magnifiques ! » songea-t-il une fois de plus.

— Mon père m'a dit une fois qu'ils étaient semblables à ceux de la grande reine pirate Granuaile O'Maille, même si je ne vois pas bien comment il pourrait le savoir. Je porte son nom, et il ne se lasse jamais de raconter pourquoi.

Reinders acquiesça sans rien dire, embarrassé de constater qu'il avait formulé son compliment à voix haute, sans même s'en rendre compte.

— En tout cas, je vous suis très reconnaissante de ce que vous faites, capitaine. C'est très dur pour un petit garçon de perdre sa mère.

Elle retira sa main.

— Au revoir, madame Donnelly, dit-il avec douceur.

— Au revoir, capitaine. Et merci.

Après le départ de Grâce, Reinders se rassit à son bureau et prit le journal de bord. Mais il n'écrivit rien. Il se contenta de fixer le mur et de réfléchir, longuement. Il était si absorbé dans ses pensées qu'il n'entendit pas le craquement des pas de Boardham qui s'éloignait sur la pointe des pieds, quittant le recoin où il s'était tapi dans l'ombre, après avoir gardé son



oreille collée à la porte jusqu'au départ de Mme Donnelly.

**1. Granuaile, aussi appelée Grania O'Maille, ou même Grâce O'Malley, est une figure légendaire de l'Irlande. Femme de pouvoir née vers 1530, elle est notamment réputée pour avoir défié la grande reine Elisabeth dont elle s'est proclamée l'égale, et pour avoir rassemblé plus de deux cents pirates sous ses ordres, pillant les vaisseaux s'aventurant près des côtes irlandaises. (N.d.T.)**

## 17

— Tu es venu !

Danny traversa la pièce pour se précipiter vers Sean, et il serra vigoureusement sa main valide.

— La charmante Mlle Osgoode est là, ajouta-t-il sur le ton de la confiance.

Sean le repoussa.

— Tais-toi, de grâce !

Il jeta des regards inquiets autour de lui.

— J'espère qu'elle n'a pas entendu tes bêtises et qu'elle ne me prend pas pour un idiot comme toi.

— Allons, allons, mon ami !

Danny passa un bras autour des épaules de Sean et l'attira dans un coin.

— Tu es peut-être plus fort que moi en ce qui concerne l'intelligence et tout ce qui va avec, mais question cœur...

Il se frappa la poitrine.

— ... c'est moi le maître.

— Est-ce que tu essaies de me dire que tu es amoureux de moi ? demanda Sean avec le plus grand sérieux. Parce que tu sais que je t'apprécie beaucoup, mais pas dans ce sens-là..'.  
Danny éclata de rire et lui donna une bourrade amicale.

— Rassure-toi, va, tu sais bien que tu n'es pas mon genre !

— Je ne suis le genre de personne, répondit Sean.

Il jeta un regard en direction de Marcy qui se tenait au centre d'un cercle d'admirateurs.

— Regarde-les, tous ces grands gaillards de Suédois ou d'Allemands. Qui voudrait d'un Irlandais infirme à peine capable de subvenir à ses propres besoins ?

— C'est vrai que tu as une drôle de trogne, reconnut Danny. Et que tu n'as pas l'air très robuste, avec ton bras de travers et ta grosse chaussure. Et puis tu vis au-dessus d'un saloon, et tes vêtements sont tous rapiécés...

— Merci, je me sens beaucoup mieux maintenant, l'interrompit Sean. Attends-moi deux minutes pendant que je vais la voir pour lui demander de m'épouser. Je suis certain qu'elle va dire oui sans une seconde d'hésitation.

— Comme je le disais, reprit Danny avec un sourire malicieux, tu penses que tu n'as pas grand-chose à offrir, mais tu oublies une chose essentielle...

— Ah oui, et qu'est-ce que c'est ?

Danny se pencha vers lui, comme pour lui confier un secret de la plus haute importance.

— Ton charme.

Il croisa les bras d'un air satisfait, comme pour appuyer ses propos.

Sean le considérait avec incrédulité, touché cependant.

— Tu es un type formidable, O'Malley, insista son camarade. Surtout quand tu parles ! Un vrai gentleman, voilà ce que tu es. Quand ils sont avec toi, les gens se sentent un peu plus fins d'esprit, un peu plus intelligents.

— D'accord, j'ai compris. Combien veux-tu m'emprunter ? plaisanta Sean en faisant mine de palper ses poches comme s'il

cherchait de l'argent.

— Ah, tu vois que c'est vrai ! Tu as un véritable don ! Je parie que tu serais capable d'amadouer le capitaine de police Callahan en personne, ce vieux serpent venimeux.

— Je ne me risquerais pas à essayer, rétorqua Sean. C'est le genre de type auprès de qui je préfère ne pas me faire remarquer.

— J'aurais bien aimé éviter aussi. Mais c'est notre nouveau propriétaire, et comme par hasard le loyer a grimpé.

Danny secoua la tête, écœuré.

— Il nous a envoyé ses gros bras pour nous secouer un peu et nous faire comprendre que nous avons intérêt à payer ou à partir... Il va falloir que nous trouvions une personne supplémentaire pour pouvoir conserver notre chambre.

— Mais vous êtes déjà six ! s'écria Sean.

Danny approuva avec un geste d'impuissance.

— Et votre fenêtre, est-elle toujours cassée ?

Danny acquiesça encore.

— Oui, et les rats passent par le trou dans le mur. Mais Callahan n'a pas l'intention de faire des réparations pour l'instant. Il préfère rajouter des chambres.

Sean était scandalisé.

— Comment se fait-il qu'il s'en tire à si bon compte ? s'indigna-t-il. Il n'y a donc pas d'inspecteurs ? La ville n'est-elle pas censée essayer de faire le ménage et de fournir des logements décents ?

Danny haussa les épaules.

— Mon pauvre Sean, tu es bien naïf. Ce n'est que du baratin pour les journaux. Il y a deux ans que je suis là-bas, et la situation ne fait qu'empirer de semaine en semaine.

— Mais pourquoi les locataires ne se rebellent-ils pas ?

— Qui les écouterait ? Les bateaux déversent tous les jours des centaines de malheureux prêts à payer pour vivre dans une cave s'il le faut. Ils acceptent n'importe quoi, et ils sous-louent une partie de leur taudis à d'autres encore plus pauvres qu'eux, et ainsi de suite. Tout le système est corrompu, de toute façon. Personne ne veut tirer le signal d'alarme de peur

d'être éjecté. Mais j'en ai assez. C'est indécent de vivre comme ça les uns sur les autres, comme les rato.

— Ça te mine le moral, on dirait.

— Oui. Je suis pourtant de nature peu sensible, contrairement à toi, avec ton charme, mais ça se confirme de jour en jour.

Danny jeta un coup d'œil en direction de la fille aux cheveux blonds qui se tenait près de la table des rafraîchissements.

— Tu vois Ellen LeVang, là-bas ? dit-il pour changer de sujet. J'ai l'impression qu'elle a envie de m'apprivoiser, et je commence à envisager sérieusement de me laisser faire.

— Oh là. Tu dois effectivement être très déprimé, railla Sean.

Danny ne rit pas.

— Ce sont tous des brutes. Et tôt ou tard, je deviendrai comme ces ivrognes qui partagent ma chambre. Un Irlandais de plus, abruti et sans le sou, débarqué sur la terre du Nouveau Monde sans être capable de faire quoi que ce soit de sa vie.

Sean recula, stupéfait.

— Danny, je...

— Ah, laisse tomber. J'ai l'alcool un peu triste, c'est tout. Il enlaça les épaules de son ami.

— Mais je suis très sérieux à propos de Mlle LeVang, reprit-il. Elle m'a même confié un petit secret.

Sean le dévisagea d'un œil soupçonneux.

— Ta Mlle Osgoode se moque éperdument de ces types taillés comme des garçons de ferme. Il semblerait qu'elle préfère tourner son cœur vers un jeune citadin plein d'esprit. Irlandais, qui plus est !

Il pressa le bras de Sean en signe de complicité, mais ce dernier se dégagea.

— Je ne te crois pas.

— Tu as tort !

— Ce n'est pas vrai et, même si ça l'était, son père est un homme de loi et un doyen de la hiérarchie ecclésiastique. Il ne le permettra jamais.

— Qu'est-ce que tu en sais ? insista Danny. Il adore sa fille, d'autant plus qu'il est veuf, et je suis sûr que ce qui compte à ses yeux à elle compte aussi à ceux de son père.

Sean regarda de l'autre côté de la pièce, juste au moment où Marcy se tournait vers lui. Leurs yeux se croisèrent et elle lui

adressa un sourire bienveillant, avant de s'excuser auprès de ses voisins pour se diriger vers lui.

— Oh, mon Dieu... marmonna Sean, alarmé.

— Parle-lui, recommanda Danny. S'il y a une chose que tu saches faire, c'est parler. Bonsoir, mademoiselle Osgoode ! Vous vous souvenez de mon ami Sean O'Malley ?

— Bien sûr.

Elle sourit de nouveau, et Sean s'aperçut qu'il était incapable de la quitter des yeux.

— Si vous voulez bien m'excuser, j'aimerais aller saluer Mlle LeVang avant le début de la réunion, dit Danny.

Il s'inclina respectueusement, puis tourna les talons et s'éloigna, après avoir adressé à Sean un clin d'œil d'encouragement.

— Je suis heureuse que vous soyez revenu parmi nous, monsieur O'Malley, lui dit la jeune femme. Danny nous a expliqué lors de notre dernière réunion que vous aviez reçu de mauvaises nouvelles de chez vous.

Elle hésita un instant avant de poursuivre.

— La mort de votre ami... Et votre sœur qui n'arrive pas... Nous avons prié pour vous, vous savez.

Elle effleura furtivement sa main, et Sean s'en trouva profondément troublé.

— Merci, balbutia-t-il avec reconnaissance. C'est une période difficile, en effet. Morgan était un frère pour moi, et Grâce...

Il s'interrompit. Ce n'était pas un sujet approprié pour une conversation galante.

Marcy le considérait avec intensité.

— Vous devez vous sentir bien seul, dit-elle gentiment. Si cela peut vous être d'un quelconque réconfort, vous savez que vous pouvez compter sur une vraie famille ici.

Elle rougit, puis baissa les yeux.

— Est-ce que vous êtes sûre qu'il y a de la place pour un Irlandais parmi vous ? demanda-t-il pour la sonder. Nous dénotons un peu dans ce genre de famille...

— Pas du tout ! s'exclama-t-elle. Nous ne sommes pas comme ça ! Ici il n'y a ni Norvégiens, ni Allemands, ni Suédois, ni Irlandais ; nous sommes tous américains ! Des Américains qui s'unissent comme un seul homme pour prier. Une vraie famille d'enfants de Dieu, c'est la seule qui compte !

Elle se pencha pour se rapprocher encore de lui, et il lut une ferveur sincère dans l'éclat de ses yeux.

— Vous êtes le bienvenu dans cette famille, Sean. Si

toutefois vous le souhaitez.

— Je le veux, confirma-t-il, gagné par l'ardeur qui émanait de ses propos, l'intimité du moment, la proximité de son corps...

— J'en suis heureuse.

Elle lui prit le bras, ce bras tordu dont il avait honte, et ce geste le toucha plus que tout au monde.

— Est-ce que vous voudrez bien vous asseoir à côté de moi pendant que père prendra la parole ? demanda-t-elle encore.

Il acquiesça, et se laissa guider à travers la pièce, ignorant délibérément le signe de tête approbateur d'Ellen et le pouce levé de Danny.

Ainsi, il se retrouva assis au côté de Marcy, étourdi par les effluves de son parfum capiteux. Il n'entendit pas un traître mot du discours de son père, mais pour la première fois depuis longtemps il éprouva le plaisir indéfinissable d'appartenir à une communauté.

Le docteur Draper jugeait l'arrangement plus que satisfaisant : en échange d'un approvisionnement régulier en whiskey de bonne qualité, il devait fournir à M. Boardham un endroit lui permettant de mener tranquillement son petit commerce clandestin de provisions, d'eau, de couvertures, d'alcool et de tabac. Tout cela, bien sûr, au mépris de l'autorité du capitaine Reinders, à qui le médecin vouait une haine féroce. Sa femme et son plus jeune fils étaient tombés malades, et, bien qu'autorisé à les soigner, Draper demeurait contraint de continuer à s'occuper des autres malades. De plus, son laudanum étant épuisé, il ne pouvait plus compter que sur le whiskey pour l'aider à survivre à chaque nuit interminable. Ainsi s'était-il trouvé redevable envers le chef de cabine, un homme peu commode, certes, mais qui avait su se montrer sensible à sa situation.

Il était un peu plus ivre que d'habitude ce soir, mais quelle importance ? Les patients - la plupart des occupants de la cale, à vrai dire - dormaient tous ; les seuls à demeurer éveillés étaient Boardham et sa dame de compagnie. Draper laissa échapper un petit soupir. Parmi ceux qui voulaient s'offrir quelques suppléments, certains n'avaient ni argent ni objets à troquer. Pour les hommes, c'était sans espoir. Mais pour les femmes... Il entendait des ricanements, des bruits d'étoffe froissée... Tiens, un vêtement déchiré... Un râle... Il approcha sa tête du rideau qui isolait son espace du reste de la salle, et tendit l'oreille. Le bruit devenait plus pressant, la voix de Boardham réclama quelque chose avec virulence, puis il y eut un petit cri féminin... Emoustillé, le médecin lâcha sa flasque et ferma les yeux pour mieux imaginer la scène qui se déroulait à quelques mètres de lui. Il reconnut le son du tissu qu'on arrache en hâte, puis un gloussement de la fille, suivi du bruit sec d'une claques sur la peau... «Petite tape coquine de Boardham », conclut-il. Le chef de cabine devait la titiller et la chatouiller un peu. Rien de bien méchant ! C'était la seule chose qu'il demandait en échange du pain qu'il fournissait, quoi de mal à cela ? La fille était venue le trouver d'elle-même, elle savait forcément à quoi s'attendre. Draper humecta ses lèvres et envisagea de jeter un coup d'œil de l'autre côté du rideau. Il semblait que les choses avaient progressé, car le rythme des claques et des gémissements s'était accéléré...

— Qu'est-ce qui se passe ?

Une voix rauque de fatigue le fit sursauter. Il entrouvrit un œil vitreux et fronça les sourcils.

— Allez-vous-en, ordonna-t-il sans même regarder à qui il avait affaire. Ça ne vous regarde pas.

Il remarqua alors qu'il avait face à lui une femme en chemise, et lorgna vers l'échancrure du vêtement.

— A moins, bien sûr, que vous n'attendiez votre tour, dit-il alors d'un ton vicieux.

Grâce vit la flasque dans sa main et en déduisit qu'il était saoul. De l'autre côté de la séparation, quelqu'un se débattait, c'était clair à présent. Elle fit un pas vers le rideau, mais Draper se leva et repoussa sa chaise d'un coup de pied, l'empêchant de passer.

— Encore vous, grogna-t-il, la reconnaissant enfin. Ce ne sont pas vos affaires.

Il y eut alors le bruit d'un choc violent contre le mur ou le plancher, et la fille cria. Une gifle claqua, la voix de Boardham l'insulta...

Grâce regarda le médecin et constata qu'il ne fallait pas compter sur lui pour intervenir. Alors elle contourna la chaise et écarta le rideau d'un geste vif.

La fille, clouée au sol sous le poids de Boardham, leva vers elle un visage implorant. Elle avait la lèvre fendue, les yeux gonflés de larmes, le corsage déchiré, la jupe relevée...

Boardham se retourna, furieux d'avoir été interrompu.

— Fichez le camp ! lança-t-il en postillonnant.

La fille essaya une nouvelle fois de se débattre, mais il lui asséna un violent coup de poing dans la mâchoire.

Grâce voulut se précipiter vers elle.

— Lâchez-la ! cria-t-elle.

Mais Draper la retint par-derrière en passant un bras autour de sa taille, et il plaqua une main sur sa bouche.

— Vas-y, lui dit Boardham avec un rictus mauvais. A toi l'honneur, je te laisse la prendre le premier.

Grâce écrasa les orteils de Draper de toutes ses forces avec le talon de sa bottine et parvint à lui faire lâcher prise ; pour achever de le déstabiliser, elle lui décocha un coup de coude dans le ventre, puis le repoussa et, avant qu'il eût le temps de recouvrer ses esprits, elle tira de sa botte le couteau à dépecer qu'elle y gardait dissimulé, et le brandit devant lui, menaçante.

— Laissez cette fille tranquille, conjura-t-elle.

A sa grande surprise, Boardham se redressa ; mais il garda ses doigts enfouis dans les cheveux de la fille, la tirant avec lui.

— Lâchez ce couteau, ordonna-t-il.



— A l'aide ! cria Grâce.

— Taisez-vous !

Boardham fit un pas vers elle.

— Lâchez-le, ou je dis tout. A propos du meurtre. Je dis que vous êtes recherchée pour meurtre.

Le cœur de Grâce fit un bond dans sa poitrine, mais elle parvint à tenir fermement le couteau.

— Ça intéressera beaucoup de monde à l'arrivée, menaçait-il, les yeux brillant de méchanceté. Les autorités vous jetteront en prison et vous arracheront votre gamine, et l'autre gosse aussi !

Il passa sa langue sur la coupure de sa lèvre.

— Lâchez ce couteau, et on sera quitte.

Grâce demeurait immobile, regardant tour à tour le chef de cabine et Draper. Elle sentait que d'autres étaient éveillés à

présent, que certains s'étaient même levés et se tenaient au bord du halo lumineux, même si personne ne s'avancait pour proposer son aide. Avaient-ils entendu les menaces de Boardham ? Était-ce pour cela qu'ils ne bougeaient pas ? Ou avaient-ils tout simplement peur de s'opposer au maître du marché noir et à l'unique médecin présent à bord ?

— Lâchez-la, répéta Grâce sans se démonter. Si vous la lâchez, je vous laisse partir.

Furieux de constater que son chantage était inopérant, Boardham plaqua la fille au sol, et fit un signe de tête au médecin, qui se rapprocha de Grâce. Celle-ci fit deux pas en arrière et s'immobilisa, menaçant tour à tour les deux hommes de son couteau... Et quand Boardham fit un geste brusque, elle tendit le bras. Il se plia en deux, puis laissa échapper un cri de douleur qui glaça toute la cale. Il écarta sa main de sa joue, regarda avec stupeur le sang qui coulait de ses doigts, puis se tourna vers Grâce.

— Espèce de putain, articula-t-il. Sale putain.

Il se jeta sur elle, et elle le blessa derechef, plantant le couteau dans son épaule jusqu'à ce qu'il tombe à genoux. Elle était dominée par une telle hargne que la lame n'était plus que le prolongement de sa main, et sa rage était si violente qu'elle eût aisément pu le poignarder à mort, là, alors qu'il était à genoux, et faire subir le même sort au médecin, et à quiconque viendrait essayer de la retenir. Elle était si fatiguée, si épuisée, si furieuse et révoltée... Elle leva le bras une nouvelle fois, mais son geste fut arrêté à mi-course par une main ferme, tandis qu'un bras puissant l'enveloppait pour la maîtriser et qu'une voix familière disait à son oreille :

— Arrêtez maintenant, madame Donnelly. Arrêtez tout de suite. Je suis là, c'est moi.

Elle obéit comme un automate. Devant ses yeux, l'image se fit plus nette, et elle vit Boardham recroquevillé par terre, couvert de sang, de tant de sang... Elle vit aussi le médecin, les yeux écarquillés, et, derrière, les autres passagers qui sortaient de l'ombre, effarés. Elle vit encore Liam qui entourait Mary Kate de ses bras en lui interdisant de regarder, et son regard à lui, frappé de stupeur. Alors seulement elle sentit ses poumons se vider de l'air qu'ils contenaient, et elle s'affaissa contre Reinders. Il lui prit le couteau des mains, et balaya l'assistance du regard.

— Que se passe-t-il ici ? demanda-t-il avec un calme étonnant.

Mackley et Dean se tenaient à présent à côté de lui.

— Monsieur Boardham ? interrogea-t-il comme personne ne répondait à sa question.

Le chef de cabine parvint à se redresser en se tenant le bras, mais ne put émettre qu'un gémissement.

— Draper ? dit le capitaine en se tournant alors vers le médecin. Je veux une réponse ! Tout de suite !

Ce dernier jeta un regard en direction de la foule, essayant d'évaluer la situation.

— Cette femme a attaqué M. Boardham, répondit-il prudemment. Par jalousie, je suppose, capitaine. Votre chef de cabine est très apprécié des femmes...

— Vraiment ? ironisa Reinders.

— Cette forcenée s'est jetée sur moi sans raison avec ce couteau, capitaine ! enchaîna Boardham dans un gémissement. Regardez, je saigne ! Je suis gravement blessé ! Alors que je n'avais absolument rien fait !

— C'est ma faute, dit alors une voix féminine.

Ils avaient tous oublié la pauvre fille victime des assauts de Boardham, qui s'était redressée et cachée dans un coin sombre.

— Ce n'est pas la faute de madame, expliqua-t-elle en s'avancant timidement, s'efforçant de maintenir d'une main les pans de sa robe déchirée. C'est à cause de moi, et de personne d'autre.

Reinders la considéra avec bienveillance.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Ada, monsieur, Ada Murphy.

Elle inclina la tête, humiliée.

— Je ne savais pas qu'il faudrait que... qu'il voudrait...

Elle se couvrit le visage de ses mains et se mit à pleurer.

— Il a dit qu'il nous donnerait du pain, balbutia-t-elle à travers ses larmes.

Reinders se retourna vers son chef de cabine et posa sur lui son regard glacial.

— Est-ce que c'est vrai ?

Boardham haussa les épaules avec dédain.

— C'est *elle* qui est venue me trouver, je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas accepté sa proposition.

— Bien sûr...

Reinders n'était pas dupe. Il s'adressa à la fille :

— Que s'est-il passé quand Mme Donnelly a voulu vous aider ? lui demanda-t-il.

— Ils l'ont retenue, dit Ada à travers ses larmes, lui et le médecin. Ils ont dit que... qu'elle serait la prochaine, ou

quelque chose comme ça... Elle les a repoussés, pourtant.

Le capitaine serra les dents.

— Très bien. J'en ai assez entendu. Est-ce que vous êtes avec quelqu'un sur le bateau, mademoiselle Murphy ?

— Ma sœur...

Elle sanglotait de plus belle, à présent. Reinders poussa un soupir écœuré.

— Monsieur Dean, aidez cette femme à retrouver sa sœur, s'il vous plaît.

Dean s'avança et prit la fille en pleurs par le bras, la protégeant alors qu'ils se frayaient un chemin à travers la foule.

— Les autres, retournez vous coucher, ordonna Reinders. Non, Draper, vous, vous allez venir avec moi.

Le médecin ouvrit de grands yeux.

— Moi ? Mais, capitaine, vous ne pensez tout de même pas que j'aie quelque chose à voir avec tout ça ? Ne sachant rien de ce qui se passait, j'ai peut-être mal interprété la situation, mais mon seul crime serait d'avoir été naïf !

— Je ne sais pas encore de quel crime vous êtes coupable, dit Reinders, c'est ce que nous allons voir. En revanche, je sais que le vôtre...

Il fusilla Boardham du regard.

— ... est un viol.

— Un viol !

Boardham serra les poings, et un rictus déforma son visage.

— Et elle ? lança-t-il en désignant Grâce. C'est elle qui a sorti le couteau !

Reinders et Mackley échangèrent un regard.

— C'est votre couteau, Boardham, affirma le second calmement. Je vous ai vu avec une dizaine de fois.

— Elle l'a sorti de sa bottine ! protesta Draper. Vraiment, capitaine, ces accusations sont fausses et insultantes !

— Si vous m'accusez, menaça Boardham, je la dénonce aux autorités dès qu'on aura mis le pied à terre. Je leur dirai qu'elle est recherchée pour meurtre !

Reinders sentit Grâce se crispier contre lui, et maintint fermement son bras autour de sa taille.

— Ils la jetteront en prison sans hésiter, jubila Boardham. Ou alors ils la renverront en Irlande par le premier bateau, et elle sera pendue dans son satané pays.

— Méfiez-vous, ils enferment aussi les fous, rétorqua Reinders. Emmenez-le, monsieur Mackley.

Le second attrapa Boardham par le bras, du côté où il n'était pas blessé.

— Je ne plaisante pas, capitaine, avertit ce dernier en se dégageant d'un coup d'épaule. J'ai tout entendu, tout ce qui s'est dit dans votre cabine. Vous êtes complice.

Grâce avait repris ses esprits et s'était redressée, la gorge serrée, car elle savait que Mary Kate et Liam écoutaient. Le médecin aussi, et il ne comprenait rien.

— Comment cela ? s'écria-t-il.

Il plissa les yeux et les braqua sur Reinders.

— Est-ce que c'est vrai, capitaine ? Vous saviez que cette femme était recherchée pour meurtre, et vous l'avez laissée tenter d'en commettre un autre ?

Du coin de l'œil, Reinders aperçut le visage de Liam, debout sur le côté.

— Boardham est un menteur et un tricheur. Sa parole ne vaut rien à bord de mon navire.

— C'est bien ce que je constate, mais il en sera sans doute autrement à terre, et j'ai bien l'intention de faire mon rapport aux autorités compétentes.

— Libre à vous, rétorqua calmement Reinders. Ah, monsieur Dean, dit-il à son lieutenant qui revenait, cette jeune femme s'est-elle remise de ses émotions ?

— Oui, monsieur.

L'homme croisa ses bras massifs et posa sur le chef de cabine un regard méprisant.

— Il semble que M. Boardham mène un joli petit trafic ici, et que le bon docteur...

— Je n'ai rien à voir avec ça ! intervint Draper en levant les mains pour se disculper.

Dean hocha la tête.

— Mais vous étiez bien trop ivre pour l'empêcher de faire quoi que ce soit...

Reinders désigna Boardham d'un signe de tête méprisant.

— Emmenez-le au cachot, ordonna-t-il.

Mackley et Dean empoignèrent le chef de cabine chacun par un bras, et le hissèrent jusqu'en haut des escaliers.

— Quant à vous, ordonna Reinders en se tournant vers Draper, rassemblez vos affaires pour aller le soigner. Mackley viendra vous chercher.

Indigné, le médecin voulut protester.

— Je préviens tout de suite que...

— Vous n'êtes pas en position de dire quoi que ce soit, coupa Reinders. Allez, dépêchez-vous.

Il se tourna ensuite vers Grâce.

— Vous pouvez marcher ? demanda-t-il doucement. Vous

n'êtes pas blessée ?

— Non, capitaine, je peux marcher...

Sa voix était encore tremblante, et elle avait le visage décomposé.

— Bien. Alors suivez-moi.

Au passage, il s'approcha de Liam et posa une main ferme sur son épaule.

— C'est bien d'être venu me prévenir, fiston. Je suis fier de toi.

Le petit garçon esquissa un malheureux sourire.

— Emmène la petite se recoucher, maintenant. Nous nous reverrons demain matin.

Il s'agenouilla devant Mary Kate.

— Je dois parler à ta maman, expliqua-t-il, mais je ne la garderai pas longtemps. Je sais que tu as eu peur, mais il faut que tu saches qu'elle a fait ce soir quelque chose de très courageux.

Mary Kate acquiesça, puis se précipita vers sa mère et enfouit son visage dans ses jupes. Grâce cacha sa main blessée dans son dos, et caressa la tête de sa fille de l'autre.

— Va avec Liam, *agra*<sup>[3]</sup>, murmura-t-elle. Je reviens tout de suite. Tout va bien maintenant.

Elle embrassa les deux enfants, puis suivit le capitaine jusqu'en haut de l'escalier, puis à travers le pont, s'arrêtant une seconde pour regarder la nuit étoilée et inspirer une grande bouffée d'air frais avant d'entrer dans sa cabine.

— Asseyez-vous, ordonna-t-il.

Il lui tendit un verre d'eau-de-vie.

— Buvez ça, dit-il, ça vous fera du bien.

Il esquissa un petit sourire pour détendre l'atmosphère.

— Puisque je sais dorénavant que nous avons des réserves...

La jeune femme obéit.

— Que va-t-il se passer maintenant que je nous ai tous mis en péril ? demanda-t-elle, anxieuse.

A nouveau, il tenta de l'apaiser en souriant.

— Au moins, vous avez épargné à Mlle Murphy la douleur de mettre au monde un pauvre petit bâtard dans neuf mois, dit-il gentiment.

Mais Grâce n'avait pas le cœur à la plaisanterie.

— Boardham a dû écouter à la porte...

Elle soupira, désespérée.

— Maintenant ils savent tous... Et le médecin aussi. J'ai peur pour les enfants...

Ses yeux s'emplirent de larmes. Reinders reposa son verre et reprit tout son sérieux.

— Je garderai Boardham enfermé jusqu'à ce que nous soyons arrivés, et je ne le laisserai partir que lorsque je serai certain que vous êtes en sûreté, assura-t-il. Normalement je suis tenu de déposer d'abord les malades au dispensaire, mais je prétendrai que je ne le savais pas, et je ferai d'abord débarquer les passagers bien portants avant de retourner à Staten Island. Comme ça, vous pourrez débarquer avec un peu d'avance sur lui.

— Et si les autorités parlent au médecin ? objecta Grâce qui n'était pas encore convaincue.

— Il ne pourra pas leur parler, il sera occupé. Par une opération, par exemple.

Il sourit, s'efforçant une nouvelle fois de la rassurer.

— Je pourrai l'envoyer au chevet de Boardham, et les oublier tous les deux... La famille de Draper débarquera, et tout le monde comprendra qu'il ait pu être retenu par une urgence.

Grâce hocha la tête avec reconnaissance.

— Merci, capitaine. Je vous cause tellement de souci...

Il balaya l'argument d'un geste de la main.

— Est-ce que votre frère vous attendra sur le quai à l'arrivée ?

— Je n'en sais rien, admit-elle. Il pense que nous arrivons par un autre bateau en provenance de Cork... Mais je le trouverai. Il vit au-dessus d'un saloon tenu par le grand Dugan Ogue.

— Le boxeur ?

— Je ne le connais pas, mais je sais qu'il défend notre cause et que Sean est hébergé chez lui depuis son arrivée.

— Si vous avez des ennuis, allez à la Société des émigrants irlandais, conseilla le capitaine. Ils ont la réputation d'aider efficacement leurs compatriotes.

Un peu moins tendu, il s'adossa à sa chaise.

— Contrairement à ce que je pensais jusqu'ici, je serai heureux de vous voir disparaître dans la ville.

—  
Grâce rougit, touchée du compliment.

— Vous ne craignez pas d'avoir des ennuis à cause de cette affaire ?

Reinders haussa les épaules.

— Je ferai battre Boardham et je le jetterai par-dessus bord, sous les yeux du médecin, que je menacerai du même sort. Je pense que ça suffira à les faire taire suffisamment longtemps pour me permettre de déposer plainte moi-même et de les discréditer avant de repartir.

— Parce que vous avez déjà prévu un autre voyage ?

— Un court voyage, dit-il d'un ton détaché. Pour une mission importante que je dois accomplir depuis longtemps.

Il sourit de nouveau.

— Mais il faut aussi que j'aille voir ma famille. Il est grand temps, vous ne croyez pas ?

Elle lui rendit enfin son sourire.

— Si, capitaine. Je le crois.

Ils échangèrent un long regard.

— Madame Donnelly...

Il se pencha vers elle et hésita avant de continuer :

— Je veux que vous sachiez que je n'accorde pas beaucoup d'importance à ce que les autres peuvent penser, surtout s'il s'agit du genre d'abrutis qui font la une des faits divers. Mais votre opinion compte beaucoup pour moi.

Elle le considéra avec surprise, puis s'enhardit, et le regarda bien en face.

— Est-ce que vous vous rappelez, capitaine, ce que je vous ai répondu le premier jour, quand vous m'avez demandé si je voulais quitter le bateau ?

Il réfléchit un instant.

— Vous avez dit que j'avais la réputation d'avoir sauvé mon bateau de la tempête.

— Et quoi d'autre ?

Il fronça les sourcils.

— Que Dieu vous avait dit de remettre votre vie entre mes mains, ou quelque chose de ce genre.

— Eh bien, capitaine, si Dieu a une telle estime pour vous, comment pourrais-je vous regarder autrement que Lui ?

Elle sourit.

— N'a-t-Il pas eu raison de vous confier ma vie ?

Reinders se posa la question, face au regard déterminé et à la foi inébranlable de cette femme qui avait traversé tant d'épreuves. D'ici vingt-quatre heures, ils arriveraient au port



de Manhattan, dans un pays dirigé, en cette année 1848, par James Knox Polk, le onzième président des Etats-Unis. Tous les passagers, à l'exception des soixante-cinq qui n'avaient pas survécu, trouveraient des logements et du travail, construiraient une nouvelle vie, verraient leur famille s'agrandir, et, peu à peu, leur voyage vers le Nouveau Monde deviendrait une épopée, et non plus une fatalité. C'était en tout cas ce qu'il espérait du plus profond de son cœur.

— Si, madame Donnelly, dit-il enfin. Il a eu raison.

Elle n'entendit pas crier « Terre ! » au milieu de la nuit, mais au matin, quand elle monta sur le pont, elle vit la côte new-yorkaise, avec ses grands navires et ses immeubles immenses, son vacarme et son agitation, ses fumées noires de charbon et blanches de vapeur, tandis que là, à l'avant du pont, toujours au même endroit, se tenait le vieil homme au visage buriné, rayonnant de joie.

Elle s'approcha de lui, et posa une main sur son bras, fascinée par le spectacle.

— C'est l'Amérique, alors ?

— Oui !

Il se retourna vers elle et la regarda avec fierté.

— Nous avons réussi ! Nous avons triomphé de la mer et nous sommes arrivés au pays de la liberté !

Il poussa un cri de victoire, et esquissa un pas de danse. Grâce se mit à rire et, dans un élan d'allégresse, l'embrassa pour lui souhaiter bonne chance. Puis elle redescendit dire au revoir à tous ceux qui étaient devenus des proches, les joueurs de violon et de flûte, les célibataires et les couples, les familles, les vieillards et les enfants... Liam et Mary Kate dansaient d'excitation, la suppliant de les laisser monter sur le pont. Elle finit par accepter, et ils restèrent appuyés au bastingage jusqu'à ce que le navire franchît l'étroit passage pour accoster sur le quai de South Street, à Manhattan, en Amérique.

La passerelle fut abaissée, et les passagers se mirent en file pour débarquer, attentifs aux instructions qui leur étaient données pour le passage devant l'inspection médicale.

Grâce, Mary Kate et Liam étaient au milieu de la queue, quand le capitaine s'approcha, vêtu d'une jaquette neuve et d'une casquette soigneusement brossée. Il prit Grâce par le

bras, et l'attira à l'écart.

— Vous allez débarquer tout de suite, dit-il très vite, avec les passagers de première classe. Je vais vous faire passer moi-même.

— Et ma malle ?

— Elle est là.

Il désigna du regard M. Dean qui avait chargé la malle sur son épaule, et attendait pour les accompagner.

Il conduisit Grâce en tête de la file, et le second chercha son nom sur la liste pour le rayer.

— Mme Grâce Donnelly, lut-il, un grand sourire éclairant son visage bienveillant. Accompagnée de sa fille Mary Kathleen et de son neveu Liam Kelley.

— Oui.

Grâce jeta un regard furtif en direction de Reinders.

— Bienvenue en Amérique, madame Donnelly.

Mackley toucha sa casquette en signe de respect, et recula pour la laisser passer.

— Capitaine, je...

— Madame Donnelly, coupa-t-il, je vous souhaite bonne chance. A toi aussi, petite demoiselle.

Il se pencha vers Mary Kate.

— Tu as vraiment le pied marin, dit-il gentiment. Tout comme toi, maître Kelley, ajouta-t-il en s'adressant à Liam.

Le jeune garçon se redressa, leva la main, et salua comme un vrai marin.

— Oui, mon capitaine.

— Alors il faudra revenir me voir quand tu seras plus grand, et je t'apprendrai à naviguer. C'est un ordre.

— Oh, vraiment ? s'exclama le gamin.

— Je te garde une place, assura Reinders. Maintenant, filez, vous retardez tout le monde.

Grâce et le capitaine échangèrent un regard entendu par-dessus la tête de l'enfant.

— Venez nous voir, dit-elle doucement en lui tendant la main.

Il la prit, et la serra dans la sienne.

— Je n'y manquerai pas, promit-il. Et je vous donnerai des nouvelles de ma mère.

Le regard de Grâce se mit à pétiller, et elle laissa échapper un petit rire. Puis elle se reprit, lâcha la main du capitaine, et s'engagea sur la passerelle de bois, se tenant aux cordages pour ne pas perdre l'équilibre ; les enfants la suivirent, Mary Kate cramponnée à sa jupe, et Liam, une main posée sur l'épaule de

la petite.

Une fois arrivés en bas, ils se retournèrent, et firent un grand signe de la main au capitaine, qui retira sa casquette et la posa sur sa poitrine, contre son cœur.

«Bonne chance, madame Donnelly», répéta-t-il en lui-même.

— Bonne chance, capitaine ! cria-t-elle d'en bas.

Et elle posa le pied sur une terre nouvelle.

Grâce retint sa respiration lorsqu'ils passèrent devant les inspecteurs de l'immigration, mais très vite ils se retrouvèrent au cœur de l'agitation du port.

Une fois sur le quai, elle repéra immédiatement les escrocs en cravate verte, et les repoussa avant même qu'ils eussent pu prononcer un mot. Il y avait aussi un Irlandais en costume traditionnel, mais elle s'interdit de l'approcher et s'en félicita immédiatement lorsqu'elle le vit inspecter la foule d'un œil averti et jeter son dévolu sur une famille qui semblait épuisée, jouant les oncles ravis de retrouver enfin ses proches perdus de vue depuis si longtemps. En réalité, il n'était l'oncle de personne : dix minutes plus tard, Grâce le voyait reparaître et aborder une autre victime aussi perdue et harassée que les premières. Tout se passait comme à Liverpool, et elle lutta pour dominer sa déception... Elle avait espéré mieux en Amérique, mais peut-être n'étaient-ils pas encore tout à fait arrivés et fallait-il sortir du port pour entrer véritablement en Amérique...

Elle prit une grande inspiration et jugea que l'air était le même qu'ailleurs : il sentait l'eau salée, la poussière de charbon, la viande grillée, le crottin de cheval... Les gens non plus n'étaient pas différents. Les visages déconcertés, les enfants dépenaillés ressemblaient fort à ceux qu'elle avait toujours connus de l'autre côté de l'océan. Les bâtiments qui bordaient le débarcadère semblaient certes plus récents et, plus modernes que ceux de Liverpool, mais leur fonction était la même que dans tous les autres ports. C'était l'atmosphère sonore qui était différente, songea-t-elle en y prêtant attention. Autour d'elle, on parlait un anglais plus vif, plus haché, un argot étranger mais chaleureux, agrémenté de clins d'oeil et de grands hochements de tête ; les hommes touchaient leur

chapeau, fanfaronnaient un peu, avec un enthousiasme à toute épreuve. Des Américains. Elle était entourée d'Américains.

— Restez près de moi, maintenant, ordonna-t-elle aux deux petits. Asseyez-vous sur la malle et ne bougez pas, je réfléchis à ce qu'on va faire.

Elle chassa la sensation de fatigue qui l'envahissait, et se força à aller faire un tour pour repérer les lieux. Ils se trouvaient sur une vaste esplanade d'où partaient des ruelles étroites menant à de grandes avenues, au-delà des immeubles. Des enseignes indiquaient nombre de pensions de famille et de chambres à louer, mais elle savait déjà que celles-ci seraient chères et crasseuses, et elle avait pitié des pauvres gens qui, moins bien informés qu'elle, s'engouffraient par la première porte ouverte.

Elle était terriblement chargée ; elle avait récupéré toutes les affaires d'Alice, et les avait entassées dans la malle, ainsi que dans deux sacs qu'elle portait à bout de bras. Comment faire pour hisser la malle, les sacs, les enfants et elle-même dans une carriole ? D'autant que les voitures étaient sur l'avenue, bien trop loin du quai... De plus, elle n'osait demander d'aide à personne ; tous ces gens qui lui avaient pourtant semblé familiers un instant plus tôt lui paraissaient à présent étrangers et hostiles. Elle avait l'impression que son esprit se détachait de son corps et flottait au-dessus de la foule.

Elle secoua la tête pour chasser cette sensation désagréable. Il faisait un froid glacial à présent, et des flocons s'étaient mis à tomber, s'accrochant à ses cheveux et à ses vêtements. Elle se mordit la lèvre pour empêcher ses dents de claquer, et adressa à Dieu une prière silencieuse.

— Gracelin !

Elle se retourna... C'était Sean, son frère adoré, qui courait vers elle aussi vite que le lui permettait sa mauvaise jambe, ouvrant grands les bras.

— Grâce ! Oh, mon Dieu ! Grâce !

Il l'étreignit de toutes ses forces, couvrant son visage de baisers, la regardant comme s'il voulait se noyer dans son image, puis la serrant contre lui, encore et encore, secoué par un grand rire de soulagement.

— Sean...

Ce fut tout ce qu'elle put articuler dans son cou. Submergée par l'émotion, infiniment heureuse de retrouver son odeur, sa chaleur, de savoir qu'elle pouvait s'appuyer sur lui. Il était là, elle avait retrouvé son frère. Elle se blottit contre lui et se mit à pleurer.

— Allons, ma grande, murmura-t-il en lui essuyant ses larmes. Tout va bien, maintenant, tu es en sécurité. Tu es saine et sauve, Dieu merci.

Il regarda par-dessus son épaule, scrutant la foule.

— Il est... il est mort.

— Je sais, dit-il avec une infinie tristesse. William m'a écrit. J'espérais seulement qu'il se trompait.

Elle secoua la tête, et il la prit dans ses bras.

— Viens, maintenant, je t'emmène à la maison, dit-il doucement. On parlera là-bas.

Elle acquiesça, incapable d'en dire davantage, aveuglée par les larmes qui ruisselaient sur ses joues. Il les essuya, puis se tourna vers les deux enfants assis sur la malle.

— Et qui as-tu donc amené avec toi ? demanda-t-il à Grâce comme s'il ne reconnaissait pas sa nièce. Ça ne peut pas être notre Mary Kate ! C'est encore un bébé, alors que voici une belle grande fille ! Qu'est-ce que tu as fait de ma petite Mary Kate, toi, vilaine, tu ne sais donc pas que je l'aime plus que tout au monde ?

Mary Kate baissa la tête avec un sourire timide.

— C'est moi... Mary Kate.

Elle tendit les bras vers son oncle dans un élan d'affection. Il la souleva et l'embrassa dans le cou.

— Ah, ma grande, murmura-t-il au creux de son oreille. Tu m'as tellement manqué ! Je savais que c'était toi ! Tu es devenue aussi jolie que ta maman.

Liam était resté assis, silencieux, les observant du coin de l'œil tout en donnant des coups de pied dans la malle.

— Et voici Liam Kelley, annonça Grâce. Sa maman et sa sœur sont mortes pendant la traversée. Il va vivre avec nous jusqu'à ce que nous trouvions son père. Enfin, si c'est possible... Est-ce que tu as de la place pour nous tous, Sean ?

— Bien sûr !

Sean reposa Mary Kate sur le sol et tendit sa bonne main au jeune garçon.

— Bienvenue en Amérique, Liam. Je suis désolé de tous les malheurs qui te sont arrivés. Je suis très heureux que tu viennes vivre avec nous, car sans toi j'aurais été écrasé par toutes ces femmes, et tu sais à quel point les femmes peuvent écraser les hommes !

Liam lui serra la main sans rien dire, se contentant d'esquisser un sourire prudent.

— Est-ce que c'est votre malle ? lui demanda Sean. Ou bien tu la gardes au chaud en espérant trouver une meilleure famille

que la nôtre ?

Cette fois, l'enfant se mit à rire.

— C'est la nôtre, dit-il en sautant à terre. Les sacs aussi, et je peux les porter.

— Bien, je vais t'aider, dit Sean. Mais d'abord je vais aller voir si on peut trouver un taxi. Le chauffeur pourra s'occuper de la malle. Est-ce que tu veux m'accompagner ? C'est un travail d'homme !

Liam acquiesça.

— J'ai du mal à t'abandonner si vite, dit Sean en embrassant une nouvelle fois sa sœur. Je reviens tout de suite.

Elle voulut répondre, mais n'y parvint pas ; sa bouche se remit à trembler.

— Je sais, dit-il doucement en posant une main apaisante sur sa joue. Tiens bon.

Elle le regarda s'éloigner avec Liam, puis s'assit sur la malle à côté de Mary Kate et entoura la fillette de son bras.

— Ça y est, nous sommes arrivées, ma chérie, dit-elle en s'essuyant les yeux.

— Oui. Grâce à Dieu.

Grâce l'étreignit plus fort, et la tint serrée contre elle.

Autour d'elles, les flocons tournoyaient, les vendeurs criaient, les commis couraient en tous sens, les marins se hâtaient, et les bateaux, l'un après l'autre, déversaient sur le quai une foule de gens qui embrassaient le sol et se mettaient à pleurer.

## 19

Le grand Dugan Ogue se hâta de préparer la meilleure soirée que son bar eût connue depuis celle où James « Yankee » Sullivan avait battu William Bell dans un combat à mains nues après vingt-quatre rounds en trente-huit minutes. C'était un jour mémorable pour tous les boxeurs irlandais, et Dugan avait été heureux d'accueillir ce combat, Sullivan l'ayant lui-même entraîné à ses heures de gloire à la Sawdust House. Cela remontait au mois d'août, cinq ans plus tôt, le mois d'août le plus chaud dont Ogue se souvînt.

L'ancien boxeur devenu tavernier marqua une pause dans son travail et poussa un long soupir en pensant à Sullivan qui

croupissait, de l'autre côté de la rivière, dans la prison de Sing Sing, pour avoir truqué le combat qui avait opposé Thomas McCoy à Christopher Lilly. McCoy, l'irlandais, avait terminé baignant dans son propre sang et Lilly, l'Anglais, était sorti clandestinement du pays. Le procès qui avait suivi avait été l'un des plus sensationnels que la ville eût jamais connus, et Sullivan avait fini par être condamné pour incitation à la révolte, et surtout pour homicide.

Ogue secoua la tête et se remit à astiquer son bar. Depuis cette époque, la ville avait repris une allure plus tranquille, et lui-même avait abandonné la boxe tant qu'il lui restait quelques dents, un semblant de nez et qu'il n'était pas trop défiguré pour gagner le cœur de sa chère Tara.

Mais ce soir n'était pas un soir comme les autres. Certes, ce n'était pas non plus un soir d'août brûlant où quelques Irlandais allaient s'enflammer pour un homme qu'ils connaissaient personnellement, le meilleur boxeur jamais vu sur la planète entière, jamais battu par qui que ce fût, et sur qui personne n'avait intérêt à faire de commentaire déplacé, surtout sans avoir assisté à son dernier combat. Non, ce n'était pas un mois d'août brûlant, mais un mois de janvier glacé, au contraire, et le pub était calme, rempli seulement de ceux qui, jour après jour, avaient vu Sean sortir par tous les temps pour aller voir si sa sœur l'attendait sur le quai. Et quand, deux jours plus tôt, il était enfin revenu avec elle, tout le monde avait été soulagé, particulièrement Ogue, qui s'était retiré dans la réserve pour remercier Dieu et qui avait même franchi les portes de l'église pour déposer un penny dans le tronc des pauvres.

Bien que personne ne l'eût entendu affirmer officiellement, la plupart des Irlandais semblaient savoir que la sœur d'O'Malley était la veuve de Morgan McDonagh. Alors qu'elle se tenait près du feu, ils s'approchaient timidement pour venir lui dire quelques mots : les plus âgés, qui comprenaient sa souffrance et tenaient à lui témoigner leur respect ; les plus jeunes parce qu'elle était belle et que son mari faisait figure de légende, même ici, et parce qu'ils désiraient de tout cœur devenir aussi nobles que cet homme et gagner l'amour d'une telle femme ; et enfin les femmes, parce qu'elles connaissaient sa douleur et savaient quelle épreuve c'était de devoir reprendre goût à la vie quand on avait le cœur brisé. N'avaient-elles pas toutes perdu un mari, un amant, un fils, une fille, des amis ou des voisins ? Voilà ce qu'ils essayaient tous d'exprimer, en anglais et en irlandais, utilisant des mots

anciens chargés de réconfort, et des nouveaux, des mots appris ici, porteurs d'espoir. Et puis ils la laissaient tranquille et retournaient s'asseoir, se saluant avec respect, échangeant des nouvelles et des lettres de chez eux, évoquant leur travail ou les endroits où acheter du pain. Ils parlaient de ceux qui se tuaient au travail et de ceux qui ne travaillaient pas, de ceux qui avaient perdu un enfant ou avaient de nouveaux voisins, des mariages et du terrible combat dans lequel s'était engagé tel ou tel. La conversation prenait son rythme et se poursuivait inlassablement, jusqu'à ce qu'ils eussent abordé tous les sujets qui touchaient de plus près leur cœur : l'Irlande et ses hommes politiques, l'Amérique et ses hommes politiques, la politique dans son ensemble, Dieu et la boxe. La pièce était toujours bondée, cinquante conversations couraient en même temps, certaines voix prenaient parfois le dessus, les joues rougissaient sous le feu de la passion, lui-même attisé par la boisson. Quand la boxe revenait sur le tapis, ceux qui avaient autrefois soutenu Ogue se remémoraient ses combats sans oublier le moindre détail, et cela conduisait inéluctablement à une discussion sur les talents d'entraîneur de Sullivan et sur les beaux jours passés à la Sawdust House. On racontait qu'à sa sortie de prison Sullivan se battrait encore, peut-être au Maryland, car à New York cela n'était plus autorisé. Les plus joueurs de la foule commençaient de parier sur ce combat, et cela même alors qu'il restait un an avant la sortie de prison de leur héros, alors que personne ne savait qui il affronterait, et qu'il n'était même pas certain qu'il soit encore en vie à cette date. Mais quand l'un d'entre eux - un homme de peu de foi, un immigrant descendu trop tôt du bateau, voire parfois un homme éduqué - avançait ce genre d'argument, l'incrédule était violemment pris à partie et se retrouvait très vite face à un homme aux manches retroussées, les poings levés, prêt à se battre.

Ce soir-là, l'incrédule accepta le défi, enleva sa veste et sa casquette, retroussa ses manches et se tint prêt, agitant ses poings dans le vide, souriant à la foule qui l'entourait et faisant des clins d'œil aux filles de l'assistance, tandis que le cercle des supporters enthousiastes s'élargissait peu à peu autour d'eux.

Le premier coup fit disparaître son sourire. Il lança alors à son adversaire un regard surpris, rencontrant la même expression dans les yeux de celui-ci, car, en réalité, personne, ni eux ni l'assistance, n'avait vraiment cru que le combat aurait lieu. Mais maintenant qu'il était engagé, les adversaires sentaient la rage monter en eux, et des milliers de petites raisons de se



battre venaient s'ajouter à la plus importante. Résultat, les premiers coups de poing hasardeux se transformèrent en détermination, et en attaques calculées. Au premier homme à terre, l'argent changea rapidement de mains, l'autre ayant été poussé à nouveau sur le ring par ces mêmes mains qui tenaient les paris. Un nez en sang, un hurlement de colère, une arcade sourcilière éclatée, des encouragements de la foule s'ensuivirent, mais soudain, avant que les tables et les chaises ne volent en éclats à travers le saloon, le feu fut éteint par la sonnerie de la cloche d'Ogue.

— Tournée générale pour la maison ! clama-t-il de sa voix de stentor. Venez trinquer avec les boxeurs !

Les deux rivaux se serrèrent alors la main et tombèrent d'accord sur le fait que Sullivan - un Irlandais, après tout - serait capable de continuer à combattre, et que Ogue lui-même prendrait les paris lorsque ce jour serait arrivé. Bras dessus bras dessous, les deux hommes rejoignirent le bar en titubant, levant leur verre de whiskey, et ils trinquèrent, chacun nourrissant l'intime conviction d'être sorti victorieux de ce combat, tout en félicitant chaleureusement l'autre.

La foule se calma et tous prirent conscience qu'ils avaient épuisé, pour le moment du moins, leurs sujets de prédilection, l'Irlande, l'Amérique, la politique, Dieu et la boxe. Alors ils s'enfoncèrent dans leur chaise, commandèrent un verre supplémentaire, et réclamèrent une chanson.

Installée au fond de la grande pièce, la frêle Tara Ogue leur accorda ce plaisir en prenant son violon. Après avoir pincé quelques cordes et accordé son instrument, elle tapa du pied pour marquer le rythme et entonna une chanson. D'autres pieds suivirent le rythme, les genoux aussi, certains tapaient dans leurs mains, d'autres remuaient la tête, et finalement quelques-uns de ces hommes costauds, incapables de se contenir plus longtemps et frustrés du combat avorté, se levèrent pour entamer une gigue endiablée. L'humeur était joyeuse et conviviale, Ogue rapporta de la cuisine davantage d'œufs vinaigrés, du jambon, du pain et du beurre pour remplir les estomacs, et tous dansèrent jusqu'à ce qu'il les jetât dehors à minuit.

Quand ils eurent fait leurs adieux et quitté la salle, que les chaises eurent retrouvé leur place et que la porte fut verrouillée, l'épouse du Valeureux, qu'on appelait Mme Donnelly du nom de son premier mariage, vint remercier Ogue en personne. Celui-ci répondit que cela avait été pour lui un honneur et un privilège ; et c'était la moindre des

choses que de célébrer son arrivée. N'étaient-ils pas tous heureux de l'avoir parmi eux ?

Elle se mit sur la pointe des pieds et déposa un baiser sur sa joue, puis le remercia encore une fois de tout ce qu'il avait fait pour son frère et pour elle, pour les deux petits, et pour l'Irlande. Le grand Ogue fut touché par ces mots et par la façon dont elle le regardait intensément, avec ses yeux de la couleur de la mer irlandaise. Elle lui rappelait les personnages de ces légendes de rois, de reines et de combattants poètes. Toute la gloire de l'Irlande semblait s'incarner en elle, dans sa façon de se comporter, dans son allure gracieuse, et l'on trouvait dans son regard la sagesse de quelqu'un de plus âgé. Elle rappelait aussi à Ogue sa maison, la chaleur de son foyer, et c'était la première fois depuis qu'il était arrivé en Amérique. Il retrouvait un peu de sa mère en elle, de sa grand-mère et de ses tantes, cette impalpable force qui caractérisait les femmes de caractère, comme sa chère Tara, qui avait fait tout ce chemin pour venir des îles du Nord afin de faire taire sa douleur. Il émanait de ces femmes une beauté rare, une noblesse éclatante, mais elle était quelque peu ternie par les années difficiles passées dans cette ville ; alors que chez Grâce cette beauté demeurait toujours aussi fraîche et manifeste. Elle restait une fille d'Irlande, une héritière des mille rois qui avaient gouverné le destin de cette île, le témoin de la grandeur de leurs origines. Tara et lui n'avaient jamais eu d'enfant, mais il éprouvait pour Sean un véritable sentiment paternel, et maintenant il s'était pris d'affection pour Grâce de la même façon. Il n'avait jamais parlé de tout cela avec eux, il n'en avait même jamais parlé avec Tara, mais il se promit que tout cela transparaîtrait chaque jour dans la façon dont il s'occuperait d'eux, de ces enfants du pays. C'était sa manière de se rappeler qui il était véritablement.

## 20

Abban et Barbara achevèrent de combler la dernière des trois tombes, puis ramassèrent leurs pelles et leurs pioches, et regagnèrent la cuisine bien chauffée.

— Au moins, fit observer tristement Barbara, ils sont partis tous ensemble... Dieu ait leur âme.

Abban soupira, s'effondra sur un tabouret, et appuya sa béquille contre le mur.

— Je me demande si leur frère s'en est sorti, grommela-t-il, ou s'il a péri sur la route.

Barbara posa la bouilloire sur le feu.

— Tout seul, il a peu de chance de s'en sortir...

Abban donna un petit coup de pied dans une chaise pour l'écartier de la table.

— Allez, ma sœur, enjoignit-il, venez vous asseoir maintenant. Il faut vous reposer un peu. Vous n'avez pas fermé l'œil depuis des jours à force de vous occuper d'eux.

Mais Barbara ne l'écoutait pas, tout entière absorbée dans ses sombres pensées.

— Sœur George me manque tellement, se lamenta-t-elle. Et pas seulement à cause de son dévouement envers les enfants.

Les larmes lui montèrent aux yeux, et elle les essuya d'un revers de main, laissant une trace de terre sur son front.

— Ne vous en faites pas trop. La petite jeune, sœur James, elle s'occupera d'eux.

Il poussa la chaise de son pied valide.

— Allez, maintenant, asseyez-vous, ordonna-t-il d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Barbara traversa la pièce et vint s'asseoir à la table.

— Je vous suis tellement reconnaissante, lui dit-elle en posant une main sur son genou. Vous m'êtes d'une aide si précieuse pour supporter tout ça.

— Ah non, protesta-t-il, ne recommencez pas à dire des bêtises ! J'ai un toit sur la tête et je suis sous la protection des grandes dames en gris. De quoi pourrait-on me remercier ? Je suis plus en sécurité ici que n'importe où au monde.

— En parlant du monde, reprit Barbara, est-ce que vous avez lu ça ? Julia a écrit.

Elle poussa vers lui une lettre volumineuse.

— Je ne suis pas sûr d'en avoir envie, confessa-t-il. Toutes les nouvelles sont tellement mauvaises en ce moment...

Barbara approuva d'un signe de tête fataliste.

— Elle est retournée à Liverpool pour essayer d'apporter un peu d'aide à tous les malheureux qui y affluent. Mais elle raconte qu'il n'y a ni assez de place ni assez de nourriture pour eux tous.

Abban haussa les épaules, résigné.

— C'est bien pour cette raison qu'ils cherchent tous à fuir à l'autre bout du monde !

— Ils envahissent les ports pour essayer de grimper sur un bateau. Il paraît qu'ils sont des milliers chaque semaine.

— Des milliers...

Il laissa échapper un soupir de dépit.

— Je suppose que ce sont les propriétaires de leur terre qui leur offrent le voyage ! ironisa-t-il.

Barbara hocha la tête.

— Pour quelques shillings, ils sont prêts à vendre leur peau aux Anglais.

Elle posa la main sur la lettre et la cita de mémoire.

— Julia dit que c'est incroyable. Il paraît que les équipages s'en moquent, pourvu qu'ils gagnent de l'argent ; on les entasse sur le premier bateau venu, les ponts sont constamment bondés et deviennent le lieu de tous les dangers, des gens tombent à l'eau, sont écrasés ou poussés par-dessus bord... Il y a des cochons partout, mais on les tolère parce qu'ils ont de la valeur. Plus que les émigrants irlandais, je suppose...

— Pauvres malheureux, soupira encore Abban en massant sa cuisse saine. Peut-être qu'ils vont finir par leur interdire de partir, en fin de compte...

Barbara se leva pour aller chercher la bouilloire.

— Je ne crois pas que quiconque en ait les moyens. S'ils peuvent payer, les compagnies doivent les laisser traverser. Mais l'argent manque terriblement, d'après ce que dit Julia. Il n'y a pas assez de moyens pour ajouter des sanitaires, et nos compatriotes en sont réduits à s'entasser dans les cales, à quarante ou cinquante par pièce. Ils ont tous faim, et beaucoup meurent en route.

Abban prit la tasse qu'elle lui tendait et y réchauffa ses mains engourdis.

— Donc ils n'échappent pas à la fièvre, observa-t-il. Ils l'emportent avec eux.

— Oui, confirma Barbara. D'ailleurs Liverpool aussi va bientôt connaître une véritable épidémie. Ils menacent déjà de les rassembler et de les renvoyer chez eux.

Elle se rassit et avala une gorgée de thé.

— Julia dit qu'ils s'échappent la nuit et qu'ils se dispersent à travers toute l'Angleterre, l'Ecosse, et le pays de Galles. Mais il n'y a pas de travail pour eux. Les paysans anglais détestent nos hommes, et maintenant, avec la fièvre, ils ont un excellent prétexte pour ne pas les embaucher.

— Et qu'en est-il de Manchester ? interrogea Abban. Il paraît qu'on l'appelle « petite Irlande » ?

— Oh, c'est un endroit épouvantable, d'après ce qu'on m'a

dit, un véritable taudis rongé par le vice et la luxure. Et les Irlandais y sont déjà tellement nombreux...

Elle secoua la tête.

— Ils ont peu de chance de trouver refuge là-bas. Ils préféreraient continuer jusqu'à Londres, et s'ils n'y trouvent pas de travail, ils partent tenter leur chance en Amérique ou au Canada.

— La faim peut vraiment pousser à faire n'importe quoi, conclut-il d'un ton fataliste. Parcourir la moitié du globe pour un bol de porridge et un matelas de paille...

— Ils le font pour la liberté, répondit Barbara. Pour s'affranchir de tout ce qu'ils subissent ici.

Ses épaules s'affaissèrent et elle demeura un instant songeuse.

— Vous savez, Abban, parfois je me surprends à me demander si je ne devrais pas faire la même chose qu'eux. Embarquer sur le premier bateau, partir loin de cette misère sans fin, commencer une nouvelle vie... Il m'arrive de ne plus supporter d'être ici. Eh oui, je suis faible à ce point.

Abban tendit la main et attrapa celle de la nonne.

— Vous avez de la terre partout sur le visage, ma sœur.

Gênée, elle essuya son visage de sa main libre.

— Et avec vos cheveux défaits, comme ça, vous me faites penser à votre frère, observa-t-il encore.

Elle secoua la tête.

— Arrêtez, vous allez me faire honte... Morgan n'a jamais connu un seul moment de faiblesse de toute sa vie.

— Bien sûr que si, rétorqua Abban, et c'est précisément ce qui le rendait si courageux. A l'époque où il n'avait que la peau sur les os, où il était sale et affamé, et si épris de Grâce qu'il pouvait à peine mettre un pied devant l'autre, et qu'en plus de cela il devait mener une bande de va-nu-pieds à la victoire...

Il pressa sa main dans la sienne.

— Il y est arrivé, pourtant. Peu à peu, avec le temps et à force de lutter, il y est arrivé.

Elle demeura silencieuse pendant quelques instants.

— Vous croyez qu'il serait parti la rejoindre en Amérique s'il avait vécu ? interrogea-t-elle.

— Il serait allé sur la lune pour elle.

Les yeux de Barbara s'emplirent de larmes.

— Pauvre Morgan.

— Ah non ! objecta-t-il en serrant sa main dans la sienne. Il a eu une chance inouïe au contraire ! C'est si rare de vivre un si bel amour.

— Pauvre Grâce, alors.

— Oui. Ce sont ceux qui restent qui souffrent le plus. Mais son amour pour elle l'aidera à tenir bon, j'en suis sûr.

— Est-ce que vous avez été marié, Abban ?

Il lâcha sa main, et baissa les yeux.

— Elle est morte au début de la famine. Elle et mes fils. Je les ai enterrés tous les trois. Et puis je suis parti.

— Vous êtes un homme de courage, vous aussi.

— Nous le sommes tous, chacun à notre façon. Même l'homme qui se contente de se lever chaque matin et qui assiste à ce spectacle.

Ils échangèrent un long regard, l'homme bourru, fatigué, estropié et chagrin, et la jeune femme qui consacrait sa vie à prendre soin des autres, qui se battait pour survivre depuis son plus jeune âge. Chacun d'eux trouvait dans la compagnie de l'autre un véritable réconfort, une chaleur qui allumait une petite étincelle de lumière au fond de leur cœur, ces cœurs qui avaient oublié le sens du bonheur mais qui savaient encore qu'ils étaient faits pour aimer. Et grâce à cela, ils trouvaient la force de continuer.

## 21

Plus que tout le reste, c'était l'abondance de nourriture qui émerveillait Grâce. Même en plein cœur de l'hiver, elle trouvait des fruits et des légumes à chaque coin de rue. Les vitrines regorgeaient de pain, de gâteaux, de pâtisseries de toutes sortes, de sucreries et de ce mets qu'on appelait de la crème glacée ; on trouvait du lait, du cidre, de la bière à foison, et tellement de fromages différents, du poisson frais, de la viande et de la volaille, ainsi que du foie, des rognons, du cœur et de la cervelle, de la queue, des os et des saucisses... La simple vue de cette incroyable profusion d'aliments lui donnait le vertige, et les larmes lui montaient aux yeux et la paralysaient, la rendant incapable d'acheter quoi que ce soit, alors que Sean venait de lui donner de l'argent. Il ne lui avait rien commandé de particulier. Il lui avait juste dit de sortir et de regarder autour d'elle, lui promettant que bientôt elle comprendrait que tout cela était bien réel.

Les premières semaines, il s'était promené avec elle pour

lui montrer les rues célèbres, les parcs, les belles demeures et les quartiers plus modestes. Il l'avait accompagnée au service de l'immigration irlandaise pour enregistrer le nom de Liam et faire parvenir à son père, Seamus Kelley de Dublin, un message lui annonçant son arrivée. Il lui avait expliqué comment utiliser cette monnaie étrangère, et comment prendre l'omnibus. Assez vite, elle était parvenue à se débrouiller seule, et tous les jours elle allait se promener, élargissant chaque fois son parcours un peu plus, jusqu'à ce qu'elle se fut habituée aux images, aux sons et aux odeurs qui l'entouraient. Tara l'envoyait faire ses commissions, lui demandant d'acheter du poisson, des chaussures, des légumes macérés dans du vinaigre, de la viande, et petit à petit elle avait appris à s'orienter dans la ville.

Karl Eberhardt, le boucher du coin de la rue, faisait partie de ces nombreux Allemands qui avaient préféré rester en ville plutôt que d'aller s'installer plus au nord, à Albany, ou plus à l'ouest pour les terres arables. Ces Allemands étaient restés là, à New York, et menaient leur commerce en tablier maculé de sang, assistés de leurs fils s'ils en avaient, de leur femme ou de leurs filles. Ainsi, Dagmar, la femme de Karl, travaillait au côté de son mari ; elle pesait la viande et tenait la caisse de la boutique, et cela tous les jours à l'exception du dimanche.

Grâce n'avait pas trouvé de boucher irlandais. Les hommes irlandais arpentaient les rues pour vendre des boutons, du fil, de la corde, des pinces à linge, du savon, des allumettes, tout ce qui pouvait facilement s'acheter et se vendre. Ils étaient charretiers, coursiers, dockers, ouvriers, messagers, cireurs de chaussures, ils balayaient les saloons, dénichaient des scandales dont ils pouvaient tirer profit, ratissaient les plages pour crier ensuite de leur accent chantant « Allaches fraîches ! » ou bien « Palourdes ramassées du jour ! »... Et ces voix la ramenaient instantanément, avec un pincement au cœur, à son cher pays abandonné.

Voilà ce qu'il en était des hommes.

Les femmes, quant à elles, se consacraient surtout aux travaux d'aiguille. Elles travaillaient dans des usines sombres et bruyantes qui les rendaient aveugles et sourdes, ou encore tuberculeuses à force de respirer cet air poussiéreux. Ou alors elles restaient chez elles, payées une misère à la pièce, souvent trompées par leurs patrons qui ne leur versaient jamais la totalité de ce qu'il leur avait promis, quand ils payaient tout court... Car qui pouvait prendre la défense de ces femmes irlandaises, pauvres et ignorantes, entourées de leur grappe

d'enfants affamés, s'usant à recoudre des chemises à la lumière d'une bougie dans une cave glacée ? Personne. Elles étaient vulnérables, invisibles, cachées derrière les portes de logements crasseux. Les seules que l'on voyait un peu plus étaient celles qui travaillaient comme bonnes à tout faire ; elles frottaient les parquets des riches, préparaient les repas, astiquaient l'argenterie, dressaient la table ou lavaient le linge sale ; leurs patrons, tout papistes qu'ils étaient, les préféraient pour leur peau blanche aux Noirs qui occupaient autrefois ces emplois.

Ces visages noirs fascinaient Grâce, et Sean l'avait plusieurs fois rappelée à l'ordre alors qu'elle les fixait du regard pendant qu'ils vendaient leur babeurre ou de la paille à matelas. Eux aussi étaient ramoneurs ou serveurs, chauffeurs ou veilleurs de nuit, matelots ou porteurs. Etaient-ils tous originaires d'Afrique ? avait-elle questionné à voix haute. Et Sean de lui parler de l'esclavage, et de ces Etats de l'Union où cette pratique était maintenant strictement interdite. La plupart des Noirs qu'elle croisait à New York étaient des hommes libres, avait-il expliqué. Mais certains étaient des fugitifs qui vivaient dans la peur permanente d'être rattrapés par les chasseurs d'esclaves qui parcouraient la ville à leur recherche. Même ceux qui étaient libres n'étaient pas à l'abri de ces bandits, qui n'avaient aucun scrupule à les enlever, homme ou femme, pour les emmener dans le Sud afin d'empocher la récompense promise ou un bon prix de vente. Cela expliquait pourquoi ils gardaient toujours les yeux baissés et traversaient la foule d'un pas rapide, sans jamais s'attarder. Comme les Irlandais, ils préféraient la compagnie des leurs et ne faisaient aucune confiance aux autres. Les Juifs aussi restaient entre eux, mais Grâce avait rapidement remarqué des différences à l'intérieur de leur communauté. Les Juifs russes et polonais criaient « Vitrier ! » en s'efforçant de vendre leurs services, tandis que les Juifs allemands, issus de régions répondant aux doux noms de Bavière, Bohème, Moravie et Posnanie, marchandaient avec leurs clients dans leurs boutiques de fripes, alignées sur des rues comme Chatam ou Baxter Street.

Les hommes italiens travaillaient comme ouvriers tandis que leurs femmes reprisaient, et ils épargnaient pour s'acheter un étal de primeur, comme M. Marconi, qui espérait pouvoir ouvrir un jour une véritable épicerie. Les Français, quant à eux, jouissaient d'un statut plus confortable ; ils étaient restaurateurs ou tailleurs, confectionnaient des robes pour les femmes fortunées, et possédaient de merveilleuses boulangeries comme celle devant laquelle s'arrêtaient systématique-



ment Liam et Mary Kate pour admirer à travers la vitrine les biscuits, les énormes gâteaux fourrés, les brioches tressées et les longues miches de pain croustillant. Leurs enfants étaient des immigrés eux aussi, mais ils ne travaillaient pas, contrairement aux autres qui vendaient du maïs chaud au coin des rues, nettoyaient la chaussée couverte de boue en hiver, et distribuaient les journaux toute l'année. Ces enfants-là étaient contraints de travailler, les pauvres, pour subvenir aux besoins de leur famille ; s'ils étaient orphelins, c'était pour eux la seule chance de survie.

L'Amérique était une terre d'abondance, mais nombre de ses habitants n'avaient rien du tout, et parmi ces malheureux la plupart étaient d'origine irlandaise. Chaque groupe d'immigrés avait fondé sa propre communauté, avait trouvé sa place dans la société, et Grâce avait tout de suite compris que celle des Irlandais était la moins enviable. Ils se disputaient avec les Noirs les derniers échelons d'une échelle glissante, sans aucune main tendue pour les hisser vers le haut. Au contraire, il était fréquemment indiqué sur la vitrine des boutiques et dans les annonces **LES IRLANDAIS NE SONT PAS ACCEPTÉS**. Aussi Grâce commençait-elle à se faire du souci. Elle était prête à travailler comme serveuse, mais seulement si on voulait bien la laisser rentrer chez elle à la fin de la journée, ce qui était fort improbable. Les nombreuses caricatures qui mettaient l'accent sur la stupidité et l'incompétence supposées des domestiques irlandaises l'agaçaient au plus haut point. Toutes ces filles, dessinées avec une tête de singe, s'appelaient Brigid, et étaient représentées comme des paysannes grossières, ignorantes des règles élémentaires de civilité de la société sophistiquée. Grâce ne pouvait réprimer un mouvement de recul chaque fois qu'elle apercevait l'une de ces affreuses caricatures, qui lui inspiraient une colère mêlée de honte.

Elle éprouvait le même sentiment à l'égard de la réputation de buveurs invétérés dont étaient affublés ses compatriotes. En Irlande, où ils étaient accablés de travail et toujours sans le sou, ces hommes n'avaient guère eu le loisir de s'adonner à la boisson ; mais ici l'alcool était relativement bon marché, et il coulait à flots. Il agissait comme un baume apaisant, soulageant la douleur de ceux qui se sentaient déracinés et désorientés, découragés, délestés de leurs illusions, détestés et déçus. Les saloons étaient ouverts à tout le monde et il y avait même des débits de boissons dans les immeubles pour les locataires ; les travailleurs journaliers, les charretiers et les

marins avaient leurs bars à bière ; il y avait des tavernes pour les artisans, les employés et les commerçants, des pubs pour les journalistes et les hommes de lettres, des vendeurs de whiskey à la sauvette pour ceux qui voulaient une bouteille pas chère ; à tout cela s'ajoutaient les clubs privés, qui possédaient tous des salons réservés aux hommes. Il y avait aussi ces gigantesques cabarets allemands - Deutcher Volksgarten, Atlantic Gardens et Linden Muller' Odean - où des centaines de personnes se pressaient pour écouter de la musique, danser et boire. Mais les Irlandais n'y allaient pas. Ils ne pouvaient pas se le permettre, ils avaient peur, ils préféraient ne pas trop s'éloigner de chez eux.

Grâce voyait bien comment ça se passait. Ils s'accordaient un verre à la fin de la journée quand ils rentraient bredouilles de leur recherche de travail, alors que celui-ci ne manquait pas ; et puis, rapidement, ils prenaient aussi l'habitude de démarrer la journée par un verre, pour se donner du courage, pour garder la tête haute face aux affronts qui allaient mettre à mal leur fierté. Peu à peu, le verre du matin et celui du soir finissaient par se rejoindre, et leur journée se transformait en une succession de verres d'alcool. Comment pouvaient-ils rentrer à la maison les mains vides et regarder en face ceux qui dépendaient d'eux ? Ils ne rapportaient ni argent pour acheter du pain ni l'espoir d'un meilleur logement, rien d'autre que du fumier collé à leurs semelles et leurs vêtements sales, imprégnés de l'odeur nauséabonde du tabac et du whiskey de mauvaise qualité ; leur amertume ne faisait que s'accroître lorsqu'ils voyaient dans le regard de leurs enfants l'espoir se transformer en déception. Grâce comprenait que ces hommes puissent noyer leur désenchantement dans l'alcool, qu'ils cherchent à retrouver un peu de réconfort et de fierté en se rassemblant dans des saloons ou bars, deux fois plus nombreux dans les rues des quartiers irlandais que dans les autres. Dans leur version la plus sordide, ces établissements ne consistaient parfois qu'en une planche posée sur deux tonneaux dans le sous-sol sombre d'un vieux bâtiment, en bas d'un escalier couvert d'urine et de vomissure. Si l'alcool ne vous tuait pas, l'homme qui buvait à côté de vous pouvait le faire. C'était là que se réunissaient les plus désespérés, des hommes et des femmes qui avaient épuisé leur argent et leurs crédits dans des endroits moins sordides tels que le Harp, et dont les journées n'étaient plus qu'une quête permanente de l'endroit où ils pourraient boire pour pas cher, sans plus parler de manger, car leurs estomacs ne digéraient plus rien. Sans plus

parler de leur famille, car ils n'en avaient plus. Sans plus parler de fierté, ils l'avaient enterrée à tout jamais. Sans plus parler de Dieu, Il ne les voyait plus, noyés qu'ils étaient en enfer.

Le cœur de Grâce saignait chaque fois qu'elle passait à côté d'un de ces gourbis et qu'elle voyait des Irlandais tituber, à peine capables de survivre à une nouvelle journée sans but. Elle s'armait de courage pour faire face à la misère des femmes, abandonnées par leur mari, abusées par des amants qui les laissaient tomber aussitôt, la plupart du temps avec un enfant. Tant d'enfants erraient dans les rues, seuls : Les Italiens et les Allemands réclamaient une pièce contre une chanson, les petits mendiants noirs se déplaçaient en bande pour fouiller les poches et disparaître dans les ruelles ; les gamins anglais observaient chaque passant attentivement, mesurant la possibilité de quémander une pièce ou d'en voler une. Grâce avait lu des articles qui déploraient la situation lamentable et désespérée de ceux dont les rangs semblaient grossir jour après jour. Une société décente ne pouvait pas être tenue responsable de la multiplication de ces mendiants, enfants d'immigrés et d'esclaves, disaient certains, mais d'autres faisaient valoir qu'ignorer le problème aujourd'hui ne faisait que le reporter ; il faudrait forcément l'affronter plus tard, quand ces enfants seraient devenus des hommes et des femmes dangereux, aigris par une société qui se montrait moins charitable avec eux qu'avec ses chevaux, qui les laissait à la merci du premier dégénéré dont le vice portait sur les enfants. Grâce n'avait jamais imaginé de sa vie que des enfants pouvaient se prostituer, mais cette ignominie faisait partie des nombreux vices que la ville offrait la nuit. Elle était d'accord avec le journaliste qui écrivait que ces enfants, privés de modèles de gentillesse, de moralité et de considération, deviendraient en grandissant une génération de prédateurs comme il n'en avait jamais existé. Si rien n'était fait pour eux maintenant, ils deviendraient des adultes cruels, dénués de toute conscience morale. Elle avait cru que les pauvres de Dublin étaient les plus démunis, avant de connaître Liverpool. Ici, elle réalisait que l'homme pouvait tomber encore plus bas.

Pourtant, ici, dans cette ville, elle avait vu aussi les plus belles choses que l'homme puisse accomplir : une architecture superbe, des œuvres d'art magnifiques, de la musique éclatante, des parcs splendides. Dans les écoles, les affaires, les transports, les machines, elle voyait le progrès partout. Mais elle avait aussi pris conscience qu'à la grandeur des œuvres imaginées par l'homme répondait la profondeur de sa

dépravation. La société qu'il avait construite ici était puissante et rayonnante, mais cette apparence se nourrissait d'un terreau pourri par la corruption.

Soustraits à l'influence de leurs traditionnelles paroisses et à la hiérarchie de leurs familles, les Irlandais étaient perdus dans ce monde nouveau. Les hommes s'éloignaient de leur femme et de leurs enfants, tirés vers le bas par l'alcool et le dégoût qu'ils avaient d'eux-mêmes, sans pour autant trouver le moyen de soulager leur peine. Le comble de l'absurdité, jugeait Grâce, était que ces Irlandais pour qui la terre représentait tout, et qui avaient été prêts à mourir pour en sauver le moindre lopin, avaient fini par s'implanter en ville, et dans les conditions les plus épouvantables que l'on pouvait y trouver, au cœur des pires taudis, surpeuplés et sordides. Sean lui avait expliqué qu'ils se sentaient trop seuls et trop malheureux pour partir vers l'ouest, là où une seule journée de travail permettait de s'acheter une grande parcelle de terre, mais où l'on était séparé de son premier voisin par des kilomètres.

Grâce pensait avec nostalgie à la terre ; elle rêvait d'un espace qui permettrait de respirer, de préserver un peu d'intimité, où les enfants pourraient courir librement dehors... Mais elle savait que tout cela était hors de question. Peut-être, quand Patrick et le bébé arriveraient, aurait-elle épargné suffisamment pour acheter une ferme... Elle économisait soigneusement le peu d'argent qui lui restait sur la somme qu'Aislinn lui avait donnée, mais elle savait qu'il lui fallait trouver du travail. Sean en gagnait un peu quand on lui commandait des articles ou des discours, et Ogue ne leur faisait presque rien payer pour la chambre et la nourriture, mais elle n'oubliait pas qu'ils avaient une lourde dette envers lui, notamment à cause des dépenses qu'il avait dû engager pour soigner son frère. Elle ne niait pas le bien-fondé de celles-ci, cependant ; Sean portait désormais une chaussure spécialement conçue pour son pied, qui allongeait sa jambe de quelques pouces, et une attelle qui maintenait son genou droit, lui permettant de moins boiter. Son bras se redressait peu à peu grâce à un harnais en cuir attaché à son épaule, qu'il portait la nuit. Grâce à tout cela, il était devenu un autre homme. Il marchait droit, se déplaçait avec plus d'assurance, et avait cessé de ponctuer son discours de commentaires dégradants sur lui-même. Sa santé générale était nettement meilleure ; il avait pris du poids et ses bronches ne l'avaient pas encore fait souffrir de l'hiver. Il avait pris des couleurs, ses yeux avaient retrouvé leur éclat, ses cheveux avaient poussé ; il portait des vêtements qui lui allaient mieux,

et des chaussures, pour la première fois de sa vie. L'Amérique avait fait de lui un homme robuste, et cela rendait Grâce heureuse, car elle savait qu'il n'aurait peut-être pas survécu s'il était resté en Irlande. Elle se tourmentait à l'idée que son arrivée avec deux enfants au lieu d'un seul pût constituer un poids, et elle restait éveillée de longues heures au petit matin, réfléchissant aux différentes possibilités qui s'offraient à elle.

Elle décida qu'elle se mettrait à la couture. Elle avait compté parmi les meilleures couturières de Cork mais n'avait aucune idée de ce que valait cette compétence ici, dans une ville qui regorgeait de couturières expérimentées. Elle n'avait pas envie de laisser les enfants seuls seize heures par jour pour aller s'éreinter dans une usine textile, surtout si elle pouvait faire autrement, et envisageait plutôt de travailler à la pièce. Elle avait lu une annonce dans le journal : Daniel Devlin, un Irlandais de Donegal, payait soixante-quinze cents la semaine de travail à domicile. Elle savait que c'était un maigre salaire, et que soixante-quinze cents représentaient le revenu d'une journée de travail pour les tailleurs, des hommes pour la plupart. Mais ce serait un début. Finalement, après avoir arpenté la ville pendant des heures avec ses enfants, elle était revenue au saloon et avait demandé son avis à Dugan.

— Mais, Grâce, ceux qui font travailler à domicile sont tous des voleurs, quant aux patrons d'usine, ce sont des négriers !

Grâce secoua son châle pour en faire tomber les flocons de neige qui s'y étaient accrochés.

— Je dois faire quelque chose, insista-t-elle. Sean et moi devons gagner de quoi vivre. Il nous faut épargner et trouver un endroit pour Pa et le bébé.

Ogue balaya l'objection d'un geste ample.

— Mais vous pouvez tous habiter ici ! Un vieil homme et un tout petit bébé, ça ne compte pas !

Liam et Mary Kate approuvèrent avec enthousiasme, et Grâce les envoya se réchauffer près du feu.

— Ça fait tout de même deux bouches de plus à nourrir, fit-elle remarquer. Et vous devez penser aux vôtres. D'ailleurs, comment va Tara aujourd'hui ?

Le visage de Ogue se voila subitement.

— Pas très bien. Vous savez, elle n'est plus toute jeune. J'étais convaincu de rester un inconsolable célibataire toute ma vie, et par la grâce de Dieu elle a bien voulu m'épouser. Ça ne m'a jamais perturbé de ne pas avoir d'enfant, je n'y ai même jamais pensé ! Tara suffisait à me rendre heureux.

Il s'arrêta, cherchant ses mots.

— Enfin, c'est un miracle. Un vrai miracle. Mais je vous avoue que cela me fait peur.

— Ne cédez pas à vos angoisses, recommanda Grâce.  
Elle lui prit la main.

— Que puis-je faire pour vous aider ?

— C'est précisément ce dont je voulais vous entretenir...  
Ses yeux se remirent à briller.

— Je sais que vous cherchez du travail, dit-il, et je voulais vous en proposer, mais - il baissa la voix - une femme de votre condition ne devrait pas travailler dans un endroit comme celui-ci.

— Ne soyez pas stupide, protesta Grâce, votre propre femme ne travaille-t-elle pas ici ?

— Plus maintenant, répondit-il. Elle doit rester allongée. Le docteur l'a exigé, à cause de la mauvaise position. Sinon, elle risquerait de perdre le bébé. Mais cela n'est pas facile pour elle, vous savez. Elle a travaillé toute sa vie.

— Vous avez besoin de quelqu'un pour prendre soin d'elle et pour s'occuper de la cuisine ? devina Grâce.

— Oui. Il va falloir que j'embauche une fille de toute façon, Grâce, et elle deviendrait folle si elle devait supporter une petite sotte qui entre et sorte de notre chambre sans arrêt, et qui vienne chambouler sa cuisine. Vous comprenez ?

— Très bien, dit Grâce qui avait remarqué combien Tara était orgueilleuse.

— Elle m'a dit : « Demande à ta Grâce si elle peut le faire. C'est une fille bien et je lui fais confiance. »

Il joignit les mains d'un air implorant.

— Alors, je vous demande, s'il vous plaît, d'accepter ce travail, et je vous promets que je ferai de la place pour votre père et pour le petit garçon quand ils arriveront.

— Comme ça, je pourrai mettre de l'argent de côté, pensa Grâce à voix haute. Je vous rembourserai et, quand Tara sera rétablie, nous vous laisserons tranquilles.

— Restez ici tant que vous le voudrez, très chère Grâce. Ça ne me dérange absolument pas.

Il hésita.

— Est-ce que je peux en déduire que vous acceptez mon offre ?

— Bien sûr, Dugan !

Elle entoura ses larges épaules de ses bras, et il lui tapota timidement le dos, scellant ainsi leur marché.

— Montez vite la voir et annoncez-lui la nouvelle, alors.  
Avant qu'elle ne se remette à donner des coups dans ce maudit

plafond pour me poser la question une fois de plus !

Grâce sourit, attrapa quelques œufs vinaigrés dans le pot posé sur le comptoir, et les apporta à Mary Kate et à Liam avec un gros morceau de pain. Elle conseilla au jeune garçon de ne pas tout avaler d'un trait et recommanda à la petite fille de bien tout manger, et de ne rien cacher sous son oreiller pour plus tard. Ils acquiescèrent solennellement, mais elle savait que ni l'un ni l'autre n'avait encore perdu l'habitude de se demander à chaque repas si ce n'était pas le dernier, et elle secoua la tête avec un pincement au cœur en montant l'escalier.

Dugan et Tara vivaient au-dessus de la cuisine, au fond du saloon. Grâce frappa doucement à la porte de leur appartement, l'ouvrit, et entra dans un petit salon, dont les fenêtres étaient ornées de rideaux en dentelle. Tara avait meublé la pièce d'un tapis propre, de deux fauteuils confortables, d'une banquette, d'un buffet et d'une table ovale sur laquelle étaient posées une lampe à pétrole et une pendule. Il faisait chaud au-dessus de la cuisine, et l'atmosphère feutrée n'était troublée que par le tic-tac régulier de l'horloge.

— Est-ce que c'est vous, Grâce ? appela Tara du bout du couloir. Venez par ici !

Elle sourit avec angoisse quand la jeune femme franchit le pas de la porte de sa chambre.

— Vous a-t-il demandé pour le travail et le reste ? interrogea-t-elle.

— Oui, répondit Grâce en prenant place sur une chaise à côté du lit. Et je vous en remercie sincèrement tous les deux. Vous avez été tellement gentils avec nous.

— Ah, Grâce... C'est par la volonté de Dieu que vous vous trouvez là à un moment pareil. J'en suis convaincue !

Elle baissa les yeux vers son ventre qui s'arrondissait.

— Tout se passera très bien, assura Grâce. Ne vous inquiétez pas.

— Je ne peux pas m'en empêcher, admit Tara. Je n'arrête pas de penser à ma propre mère. Je suis arrivée alors qu'elle était déjà âgée, et elle est morte à ma naissance. A cause de moi. Et je suis encore plus vieille qu'elle ne l'était.

— Mais cela s'est passé il y a longtemps. Et vous habitez dans une ville extraordinaire, pleine de médecins compétents !

Elle sourit pour encourager Tara.

— Chaque fois que vous vous inquiétez, fermez les yeux et imaginez-vous avec un petit bébé dans les bras. Je sais de quoi je parle, j'ai vécu cela trois fois. Trois grossesses, et quatre

enfants.

— Quatre !

Grâce se mordit la lèvre, prenant conscience d'avoir parlé trop vite.

— Deux d'entre eux sont morts en bas âge, mais les deux autres sont encore en vie. Il y a Mary Kate que vous connaissez, et mon fils qui est resté en Irlande...

— Je voulais vous poser la question, avoua Tara, mais Dugan m'a ordonné de vous laisser tranquille. Votre petit garçon, c'est le fils de Morgan ?

Grâce acquiesça, et son regard se troubla.

Il y eut un silence, puis Tara prit son chapelet entre ses mains, songeuse, elle aussi.

— J'ai été mariée avant Dugan, confia-t-elle. Caolon et moi, nous sommes arrivés en bateau il y a longtemps, avec une foule de projets pour notre nouvelle vie en Amérique. Nous avons grandi ensemble et je ne savais pas ce que c'était de vivre sans lui.

« Moi je sais, pensa Grâce. Je sais ce que c'est. »

— Il a été renversé par une carriole un soir où nous étions allés flâner devant les boutiques. A peine dix jours après notre arrivée ici. Elle a foncé droit sur nous, il a réussi à me pousser, mais lui n'a pas eu le temps de s'écarter.

Son regard se perdit dans le vague alors qu'elle plongeait dans ses souvenirs.

— Nous marchions bras dessus, bras dessous, nous avions la vie devant nous, et une minute plus tard il gisait sur le sol, le crâne ouvert, couvert de sang...

Son visage se crispa.

— C'était un jeune homme qui conduisait la carriole. Un jeune homme bien habillé, et passablement ivre. Il a été emmené par d'autres hommes bien habillés, mais il m'a quand même donné une valise remplie d'argent. Il m'a dit que ce serait pour le médecin. Ça a payé l'enterrement.

Elle revint à la réalité, et se tourna vers Grâce.

— Depuis que vous êtes arrivée, avec votre deuil terrible, je me suis remise à penser à lui. Et je pense que j'avais besoin de partager ça avec vous.

Les lèvres de Grâce se mirent à trembler.

— Certains jours, je peux à peine le supporter, avoua-t-elle. Tara acquiesça d'un signe de tête.

— J'ai pensé à me coucher par terre et à me laisser mourir quand Caolon a été tué. Il s'est écoulé un temps fou avant que je ne me rende compte, un jour, que j'étais encore vivante.



Et ce jour-là a été un jour triste aussi. Mais Dieu est bon, et Dugan Ogue m'aime, et je vais avoir un enfant de lui. J'ai survécu aux jours les plus noirs de ma vie, et vous aussi vous survivrez. Parce qu'il vous aime.

— Il m'aimait, répondit doucement Grâce en essuyant ses larmes.

## 22

— Asseyez-vous, enjoignit Callahan, son cigare allumé à la main. C'est monsieur... Boardham, c'est bien cela?

Boardham demeura debout sur le seuil.

— Je n'ai rien fait de mal, grogna-t-il. Je suis venu me plaindre du mal que l'on m'a fait.

— J'ai bien compris.

Callahan se cala dans son fauteuil.

— C'est une histoire intéressante que vous avez racontée en entrant ici. J'aimerais que nous en discutions un peu.

Boardham le considéra avec défiance.

— Pourquoi?

— Je suis curieux, répondit simplement Callahan. Vous voulez un cigare ?

Boardham humecta ses lèvres, se demandant s'il était de bon ton d'accepter.

— Ce n'est pas de refus, décida-t-il.

Il s'avança vers le bureau, prit le cigare que le commissaire lui offrait, et s'assit avec précaution dans le fauteuil.

— Voyons si j'ai bien saisi, dit Callahan.

Il aspira une bouffée de tabac, et l'extrémité de son cigare se mit à rougeoier.

— Vous avez embarqué à Liverpool sur un navire américain en novembre, c'est bien cela ?

Boardham alluma son propre cigare.

— *l'Eliza J*, confirma-t-il. Un navire commandé par le capitaine Peter Reinders.

— Et vous dites que ce fameux capitaine Reinders a fait débarquer des passagers de manière illégale, en particulier une criminelle notoire, avant de retourner à Staten Island. C'est exact ?

Il examinait Boardham à travers un nuage de fumée.

— Oui.

— Vous vous y êtes opposé, ainsi qu'un médecin...

Il jeta un coup d'oeil à ses notes.

— ... Draper, le docteur Draper, et vous avez été battus tous les deux à cause de cela ?

— C'est ça.

Boardham pointa son cigare vers le commissaire de police.

— Je n'ai pas revu Draper depuis, spécifia-t-il, mais ils m'ont emmené à Boston, et m'ont jeté dans le port, aussi vrai que vous me voyez. J'ai dû me débrouiller pour revenir par mes propres moyens jusqu'ici, sans argent, sans rien.

— Et pourquoi avez-vous attendu jusqu'à maintenant pour venir rapporter les faits ?

Boardham se raidit.

— C'est que... j'avais peur pour ma vie. Ils ont menacé de me retrouver si je parlais, et je sais qu'ils en sont capables. D'ailleurs, je ne suis pas rassuré d'être ici...

Callahan se pencha en avant.

— Alors pourquoi êtes-vous venu ?

Boardham hésita.

— Parce que j'ai... disons... des ennuis.

— Vous vous êtes battu au couteau et vous avez blessé un homme à la gorge. C'est ça ?

— C'est précisément ce que je vous explique. Ce type que j'ai blessé était l'un des membres de l'équipage de Reinders, et c'est lui qui s'en est pris à moi. Ce n'est pas celui que j'aurais voulu faire payer en priorité, notez. Mais il n'a tout de même pas volé sa correction. C'est un début.

Callahan le dévisageait avec stupeur.

— Est-ce que vous vous rendez compte que vous êtes dans le bureau d'un commissaire de police, et que vous racontez les meurtres que vous aimeriez commettre ?

— Il n'est pas question de meurtre, corrigea Boardham, mais de revanche. C'est lui qui a commencé.

— Donc vous étiez en état de légitime défense ?

— Bien sûr ! s'exclama Boardham avec virulence. Je n'ai fait que me défendre ! C'est lui qui m'a attaqué le premier !

Callahan hocha lentement la tête, dubitatif.

— Vous savez que vous pourriez passer plusieurs années en prison pour ça ?

Boardham se crispa tout à coup.

— Mais vous avez dit...

Callahan l'arrêta d'un geste.

— Dites-m'en un peu plus sur ce fameux capitaine. Il y avait des immigrants irlandais à bord, dites-vous ?

— Oui, répondit simplement Boardham.

A présent, il était sur ses gardes.

— Cette ville est envahie par les immigrants irlandais, commenta Callahan avec mépris.

Il scruta le visage de Boardham.

— Vous n'êtes pas irlandais, dites-moi ?

— Non ! éructa Boardham. Je suis aussi anglais qu'on peut l'être !

— Vous ressemblez à un Irlandais, pourtant. Petit et hargneux... Et vous buvez comme un Irlandais aussi, d'après ce que j'ai cru comprendre.

Le sang monta aux joues du chef de cabine.

— Mon nom est Boardham ! asséna-t-il. C'est un nom anglais ! Pas comme Callahan...

Le commissaire arqua les sourcils.

— Très juste, dit-il en approuvant de la tête. Vous avez raison. Callahan est un vieux nom irlandais, et mes ancêtres sont irlandais, quoique ma famille soit installée dans ce pays depuis maintenant deux générations.

Boardham garda un instant le silence, ne sachant sur quel terrain il s'aventurerait. Puis il décida de tenter sa chance.

— Ma mère s'appelait Ceallachan, confessa-t-il.

— A la bonne heure ! Donc vous êtes bien irlandais ! conclut Callahan avec un air réjoui.

— Mon père était anglais, précisa Boardham. J'ai grandi à Liverpool. Je me considère comme anglais.

— Et moi comme américain.

Callahan reposa son cigare.

— Les Irlandais qui débarquent de nos jours sont tous des gredins, des mendiants, des voleurs, des ivrognes et des profiteurs, déclara-t-il. Les bateaux en déversent des centaines tous les jours, et franchement ils nous embarrassent, nous qui avons réussi à faire quelque chose de nos vies.

Boardham en déduisit qu'il était sauvé.

— Ce sont les capitaines qui organisent tout ce trafic pour se faire de l'argent, renchérit-il. Ils les parquent dans les cales de leur navire, et on n'en parle plus jusqu'à ce qu'ils les déversent dans cette ville par milliers.

— C'est ça, approuva Callahan. Ils sont largement responsables du problème, surtout quand ce sont des criminels qu'ils font entrer ici. Car vous disiez qu'il était recherché pour meurtre, ce... Comment s'appelle-t-il ?

— Donnelly, dit Boardham avec une satisfaction non dissimulée. **Mme** Grâce Donnelly.

— C'est une femme ?

— Une garce, rectifia Boardham. Elle s'est jetée sur moi avec un couteau.

Callahan eut un petit sourire totalement dépourvu de compassion.

— Vous avez le don d'attirer ce genre d'ennuis, on dirait. Et vous savez où réside cette charmante personne ?

Boardham eût rêvé de lui dire oui.

— Non. Je la cherche.

— Bien.

Callahan ferma son carnet de notes.

— Quand vous la trouverez, venez me le dire avant d'entreprendre quoi que ce soit, d'accord ?

Boardham hocha la tête, indiquant qu'il avait compris.

— D'ici là, enchaîna le commissaire, je vais m'intéresser à ce capitaine Reinders et à son trafic d'immigrants.

— C'est tout ? demanda prudemment Boardham.

— Pour le moment. Mais j'aurai peut-être besoin de vous revoir. Je pourrais vous accuser d'avoir tué ce pauvre monsieur...

Il vérifia ses notes une nouvelle fois.

— ... Dean.

Boardham, qui croyait sa cause entendue, serra les dents.

— A moins que vous ne vouliez travailler pour moi.

Dissimulant son soulagement, le chef de cabine fit semblant de réfléchir.

— Pour quel salaire ?

Callahan éclata de rire.

— Vous feriez n'importe quoi pour de l'argent, n'est-ce pas, monsieur Boardham ? Ce qui signifie que vous êtes un homme utile. Mes associés et moi possédons quelques immeubles dans le quartier de Five Points (1). Un dans Little Water Street, et deux dans Orange Street. Vous connaissez ?

**1. Five Points : quartier particulièrement pauvre et mal famé de New York à cette époque, ainsi dénommé car cinq avenues s'y croisaient. Des émeutes légendaires y ont opposé immigrants catholiques irlandais et « natifs » (protestants nés sur le sol américain) en 1863. C'est là que Martin Scorsese a situé son film *Gangs of New York***

Boardham acquiesça. Five Points était un quartier connu pour ses saloons et ses prostituées, et il y effectuait de fréquentes visites.

— Ces logements sont envahis d'irlandais, et ils ne paient pas leur loyer. J'ai besoin de quelqu'un qui soit capable de les faire payer ou décamper.

Il se pencha vers Boardham.

— Je vous propose une chambre gratuite, plus deux dollars par semaine, plus un intéressement sur les loyers que vous collecterez. Qu'en dites-vous ?

Boardham le regarda avec surprise. Il ne s'attendait pas à un marché si avantageux.

— C'est une proposition honnête, répondit-il.

Je suis un homme juste, répliqua Callahan. Tant que j'obtiens ce que je veux. De temps en temps il pourra aussi m'arriver de vous solliciter pour une petite mission supplémentaire. Est-ce que nous nous sommes bien compris ?

— Parfaitement.

— Bien.

Callahan inscrivit quelque chose sur un papier, et le tendit à Boardham.

Voici l'adresse de votre chambre. Revenez demain, et nous parlerons des détails.

Boardham y jeta un coup d'œil et l'empocha.

— Merci, monsieur Callahan.

Il se leva pour prendre congé.

— Vous ne serez pas déçu, ajouta-t-il avant de sortir.

— Non, répondit Callahan en s'adossant confortablement dans son fauteuil. Je ne le suis jamais.

—

Le premier jour d'avril fut particulièrement froid. Grâce écoutait le martèlement continu de la pluie sur le toit, tout en faisant le ménage dans leur chambre sous les combles. Mary Kate jouait dans un coin avec son lit de poupée, le cadeau que Liam lui avait offert pour ses quatre ans ; il l'avait fabriqué lui-même avec une petite caisse que Dugan avait mise au rebut dans le passage. Il l'avait nettoyée et repeinte en blanc, et avait inscrit **ROSE** sur la tête de lit. Grâce avait confectionné une couverture de poupée et un minuscule oreiller, et Mary Kate, ravie, avait posé son nouveau jouet à côté de son lit. Sean lui avait donné un livre d'images, les Ogue une robe et un tablier, M. Marconi une pomme, et Marcy Osgoode, l'amie de Sean, un joli ruban pour mettre dans ses cheveux. Quant à Grâce, elle lui avait acheté une paire de bottines neuves et une barre de chocolat. La petite fille avait mangé son gâteau d'anniversaire, ouvert ses cadeaux, puis avait éclaté en sanglots de bonheur. Aujourd'hui, elle portait sa nouvelle robe et jouait avec ses jouets, après avoir partagé son petit déjeuner avec Liam, qu'elle adorait comme un frère.

Grâce regarda le petit garçon, assis près de la fenêtre, plongé dans le livre d'images. Il avait grandi et pris des forces, et elle savait qu'elle serait obligée de lui acheter de nouveaux vêtements pour le printemps, ainsi que des chaussures. Il s'était adapté si courageusement à sa nouvelle vie et à sa nouvelle famille, ne manifestant jamais son chagrin, même s'il dormait avec le peigne de sa mère et une chaussette de Siobahn sous son oreiller. Il s'occupait merveilleusement bien de Mary Kate, lui avait appris à jouer aux dames et à sauter à la corde, et jouait même avec elle à la poupée quand personne ne regardait. Grâce éprouvait pour lui une immense tendresse.

Elle se sentait fatiguée ce matin-là, et des bribes de leurs conversations passionnantes de la veille au soir résonnaient encore dans sa tête. Sean l'avait emmenée dîner chez les Livingston, et elle y avait fait la connaissance de ses amis Jay et Florence. Jay l'avait courtisée de façon appuyée, mais elle ne s'en était pas formalisée, car il s'était comporté de la même façon avec toutes les jeunes femmes présentes ce soir-là. Quant à Florence, elle était charmante et drôle, et ses yeux pétillaient d'intelligence, comme ceux de Julia. Grâce s'était trouvée assise à côté de l'écrivain américain Herman Melville ; il avait publié un livre sur les Polynésiens dont Florence disait que c'était un ouvrage scandaleux, mais qui lui avait rapporté

tant d'argent qu'il en écrivait un nouveau. Il avait toutefois confié à Grâce au cours du dîner que son véritable rêve était d'écrire un livre sur la chasse à la baleine. Ce projet le hantait, avait-il avoué au bout de quelques verres de vin ; l'homme et la bête, seuls face à face au milieu des éléments déchaînés... Ce serait sa plus belle œuvre, il en était certain, et il promit à Grâce un exemplaire dédicacé. Elle l'avait trouvé fort sympathique. Un autre écrivain, Edgar Poe, avait également été invité mais n'était pas venu ; Jay avait insinué qu'il devait avoir abusé de l'opium, mais Florence avait répondu que sa femme venait de mourir, et qu'il était bien normal qu'il en eût du chagrin. Le gouverneur était présent également, ainsi qu'un chanteur, deux évêques, les militantes abolitionnistes de Florence, et les amis que Jay possédait dans le monde de l'édition. Grâce n'avait pas osé ouvrir la bouche, mais elle avait regardé avec admiration son frère évoluer avec aisance dans cette brillante assistance. Il avait su s'élever si haut dans la société américaine... Elle était fière de lui.

— Grâce !

C'était lui, justement, qui l'appelait du bas des escaliers, interrompant sa rêverie.

— Veux-tu venir une minute ?

Elle s'assura d'un œil que les enfants jouaient toujours, et descendit voir de quelle urgence il s'agissait.

— Ils l'ont trouvé ! annonça Sean en lui prenant le bras pour l'entraîner vers un banc appuyé contre le mur. Le père de Liam. Ils ont une adresse à son nom à la Société des émigrants irlandais.

Le cœur de Grâce cessa de battre.

— Mais il y a sans doute des milliers de Kelley dans cette ville, s'écria-t-elle. Est-ce qu'ils sont sûrs que c'est lui ? Seamus Kelley, de Dublin ?

— Oui. Ils ont envoyé quelqu'un vérifier. Il a dit que sa femme s'appelait Alice et qu'il avait deux enfants. Ils lui ont expliqué ce qui s'est passé sur le bateau, et il veut voir le petit tout de suite.

Il serra la main de sa sœur dans la sienne.

— Je sais ce que tu ressens, Grâce, mais c'est son père...

— Il ne parle jamais de lui. Alice m'a dit que c'était un ivrogne, et je lui ai promis de faire attention.

— Nous irons ensemble, la rassura Sean. Tous les trois.

— Quand ?

— Aujourd'hui, répondit-il avec autant de douceur que possible. Va le prévenir dès maintenant, il vaut mieux que ce



soit toi qui lui expliques. Et dès qu'il sera prêt, Dugan nous emmènera.

— Aujourd'hui ? répéta Grâce, encore sous le choc. Ça ne peut pas attendre demain ? Demain matin ?

Sean secoua la tête.

— Ils lui ont dit que nous arrivions. Et si c'est quelqu'un de bien, Grâce ? S'il s'est languie de son petit garçon pendant tout ce temps ?

Elle ne pouvait que comprendre, elle qui attendait désespérément des nouvelles de son propre fils...

— Je vais le prévenir, dit-elle seulement.

— Tu es courageuse. Je vais aider Dugan, à tout de suite.

Grâce monta les marches, la mort dans l'âme, puis se tint un long moment dans l'embrasement de la porte, les yeux posés sur ce grand garçon qu'elle considérait à présent comme un membre de sa famille.

— Liam ! dit-elle en s'efforçant de mettre de l'enthousiasme dans sa voix. Liam, nous avons une grande nouvelle ! A propos de ton papa !

L'enfant leva la tête et la dévisagea avec de grands yeux.

— Il est vivant, dit-elle très vite, et il veut te voir tout de suite. Aujourd'hui.

— Maintenant ?

Il regarda Mary Kate, qui le fixait gravement.

Grâce traversa la pièce, souleva sa fille dans ses bras, et s'assit sur le lit. Puis elle tapota le matelas à côté d'elle, et Liam vint les rejoindre.

— C'est un choc pour nous tous, tu sais. Dugan est allé se renseigner régulièrement, mais je commençais à penser que peut-être...

— Il était mort, acheva Liam.

— Oui. Je suis désolée.

Elle passa un bras autour de ses épaules.

— En fait il est là, il va bien, et il t'a cherché pendant tout ce temps.

— Vraiment ?

— Bien sûr ! Nous nous sommes tous retrouvés, maintenant ; est-ce que ce n'est pas formidable que nous l'ayons trouvé aussi ?

Elle se dit que ses paroles devaient sonner faux.

Mary Kate regarda sa mère en fronçant les sourcils.

— Je ne veux pas que Liam parte, déclara-t-elle.

Et elle attrapa la chemise du petit garçon, et serra l'étoffe dans son poing. Grâce exhala un soupir.

— Moi non plus. Je mentirais si je vous disais que je suis heureuse.

— Est-ce que je suis obligé d'y aller ? interrogea Liam. Son regard était si malheureux qu'elle le serra contre elle pour ne plus voir son visage.

— Oui, Liam, il le faut. C'est ton père, et il t'aime. Tu es tout ce qui lui reste à présent.

L'enfant appuya sa tête contre l'épaule de Grâce pendant un long moment, puis se leva.

— D'accord, alors, dit-il bravement. Je vais ranger mes affaires. Est-ce que c'est loin ? Est-ce que je serai loin de vous ?

— Non, assura-t-elle. Pas loin du tout. Dugan va nous emmener avec la charrette, parce qu'il pleut et que nous aurons ta malle, mais Sean dit que nous pourrions y aller à pied. Nous nous verrons très souvent.

Un immense soulagement détendit les traits du petit garçon.

— Je pourrai venir, alors.

— Aussi souvent que tu voudras, confirma Grâce.

Il posa d'autres questions auxquelles elle ne put répondre, mais qui occupèrent la demi-heure qui leur fut nécessaire pour rassembler les quelques effets du gamin. Puis ils descendirent tous les trois. Dugan avait remonté la malle des Kelley de la cave, et le petit déposa la petite pile de ses affaires à l'intérieur.

— C'est bien, mon garçon, dit le brave homme, les poings sur les hanches. Tu n'oublieras pas tes vieux amis du Harp and Hound, dis-moi ?

— Non, monsieur.

Il tendit la main à Dugan avec un air stoïque, mais ce dernier, au lieu de la serrer, empoigna Liam et l'enferma dans ses bras de colosse.

— Ah, petit voyou, dit-il en le chatouillant dans le cou pour le faire rire. Qu'est-ce que je vais faire quand tu ne seras plus là pour faire des bêtises ? Qui va lâcher les plateaux, renverser les verres, rapporter les mauvaises courses de chez l'épicier, et me poser des millions de questions ? Hein ?

Liam éclata de rire, et tourna la tête pour regarder par-dessus son épaule.

— Mary Kate ! s'exclama-t-il. Tu renverseras les plateaux à ma place, n'est-ce pas ?

— Non.

Grâce regarda avec surprise la petite fille qui s'était dressée sur ses petites jambes, et croisait les bras avec un air buté.

— Je ne le ferai pas.

Liam se dégagea alors de l'étreinte de Dugan et s'approcha

de la petite fille.

— Ne sois pas bête, dit-il en s'agenouillant devant elle. Je reviendrai te voir tout le temps, et on sautera à la corde, et on jouera à chat.

Mais Mary Kate secoua la tête, les yeux pleins de larmes.

— Arrête...

Il la prit dans ses bras, murmura quelque chose à son oreille, et déposa un baiser sur sa joue.

— Promis ? demanda-t-elle.

Il posa une main sur son cœur et cracha, et elle fit de même, alors que Sean arrivait.

— Tu es prêt, mon garçon ?

— Oui.

Liam balaya la pièce d'un regard circulaire, puis adressa un dernier clin d'œil à Mary Kate.

— A très bientôt, dit-il.

Ils laissèrent la petite fille dans la chambre de Tara, et prirent la direction du quartier de Five Points. La pluie s'était arrêtée, mais les roues de la charrette projetaient des giclées de boue sur leur passage. A mesure qu'ils progressaient, l'environnement se dégradait, jusqu'à Orange Street, où les cochons échappés de leurs enclos erraient dans la gadoue, et où des hommes appuyés contre les murs semblaient attendre qu'il se passe quelque chose.

— Quel vilain quartier, marmonna Dugan. C'est de pire en pire tous les jours.

— C'est encore loin ? demanda Grâce.

— On est arrivé.

Il arrêta la charrette devant un étroit bâtiment de briques, derrière lequel s'élevait une sorte de baraquement en bois.

— Je vais aller voir d'abord.

Grâce remarqua une bande de jeunes voyous qui lorgnaient en direction de leur chargement.

— Il vaut mieux que vous restiez ici, objecta-t-elle à l'intention de Dugan. Nous allons monter avec lui.

Portant la malle chacun d'un côté, Scan et Grâce se frayèrent un passage entre les tas d'immondices qui jonchaient le trottoir, jusqu'à la porte d'entrée, puis à l'intérieur.

— Où est le numéro neuf ? demanda Sean à une femme à l'air épuisé, avachie sur les marches branlantes avec son bébé dans les bras. Nous cherchons Seamus Kelley.

— Au fond du passage, répondit-elle dans un grognement. Revenez sur vos pas, passez par-derrière, et montez au troisième. Mais vous perdez votre temps, si vous voulez mon avis.

Sean et Grâce échangèrent un regard, puis reprirent la malle et ressortirent de l'immeuble crasseux pour s'engager dans un petit passage que coupaient d'autres allées toutes plus sordides les unes que les autres, leurs chaussures glissant sur le sol boueux. Ils débouchèrent sur une petite cour, et comprirent soudain d'où provenait l'odeur âcre et putride qui imprégnait tout le quartier : des hommes et des femmes s'activaient autour de grands chaudrons, remuant une affreuse bouillie de déchets animaux ramassés dans les rues et sur les marchés ; os, abats et lambeaux de chair, tout était récupéré et chauffé ensemble. Ces va-nu-pieds formaient les troupes d'élite d'une nouvelle industrie, qui reposait sur des tâches dont personne ne voulait se charger mais que les plus désespérés étaient bien contents d'exercer. Il en allait de même pour l'équarrissage, le dépeçage des chevaux, la fabrication de colle et d'allumettes qui prenaient feu toutes seules...

Il émanait de ces chaudrons une puanteur infâme, et Grâce préférait ne pas imaginer ce qu'il en serait quand il se mettrait à faire chaud. Relevant leurs bas de jupes et de pantalon, ils longèrent des latrines délabrées, devant lesquelles allaient et venaient des gens armés de seaux dont ils se contentaient de jeter le contenu. Le sol luisait de graisse diluée, verdâtre et glissante, dont l'odeur répugnante s'ajoutait à celle de l'air déjà suffocant. A quelques pas de là s'ouvrait une sorte d'estaminet peu reluisant, sombre et sans fenêtre ; des bassines d'eau stagnante s'alignaient dans la cour, et des tas d'ordures encombraient l'entrée, où était appuyé un homme qui les observait, les bras croisés sur sa poitrine.

Le baraquement de bois n'était rien d'autre qu'un grand appentis adossé à la structure de brique, et quand ils pénétrèrent à l'intérieur, Grâce constata que l'espace avait été divisé en parcelles si petites que nombre d'entre elles étaient privées de fenêtre. Il faisait si sombre qu'elle ne voyait pas où elle mettait les pieds, et, en cherchant le mur à tâtons, ne rencontra sous ses doigts qu'une surface humide et couverte de salpêtre. Elle s'efforça dès lors de rester au milieu du petit corridor, guidée par son frère. Des portes s'ouvrirent, des visages apparurent dans l'entrebâillement, et Grâce aperçut la lueur de quelques bougies. Tout cela ne valait pas mieux que la pire des ruelles de Skibbereen, songea-t-elle. Pas de chaise, pas de lit, seulement des tas de paille ou de chiffons ; des enfants sales et des adultes accablés, dans une atmosphère viciée qui prenait à la gorge. Elle pouvait à peine respirer. Liam se rapprocha d'elle, et sa main agrippa sa jupe, jusqu'à

ce qu'ils fussent parvenus au numéro 9. Là, Sean posa la malle, et frappa.

On entendit tousser à l'intérieur, des pas traînants se rapprochèrent de la porte, puis il y eut un bruit sourd, suivi d'un juron, et enfin la porte s'ouvrit.

— Qu'est-ce que c'est ?

Un homme dont Grâce ne put déterminer l'âge à cause de ses cheveux gras et de la crasse qui masquait ses traits brandit une bougie devant eux et les dévisagea d'un air suspicieux.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Liam quitta les jupes de Grâce et s'avança.

— Pa ? C'est moi, Pa ! Ton Liam !

Le visage de l'homme s'éclaira, et ses yeux fatigués se mouillèrent de larmes. Il se précipita vers son fils et le serra dans ses bras, posant sur sa tête des dizaines de baisers.

— Ah, fiston, tu es là ! Tu es là ! Oh, mon garçon, tu as fait tout ce grand voyage, et ta pauvre maman est morte... Morte, et ta sœur aussi. Oh, non... Oh, non...

Il pleurait à présent, sans lâcher Liam qu'il berçait contre lui, de droite et de gauche.

— Et dire que je ne les ai même pas revues une dernière fois... Oh, mon fils, mon fils...

Liam s'était mis à pleurer lui aussi, bouleversé. Sean et Grâce se regardèrent...

— Venez, entrez, dit Seamus en essuyant son visage sur sa manche crasseuse.

Et il ouvrit plus grande la porte.

— Vous devez être monsieur O'Malley, ajouta-t-il.

Il tendit à Sean une main humide et sale, mais ce dernier la prit et la serra.

— Nous sommes heureux de vous connaître, monsieur Kelley.

Il regarda autour de la pièce, qui était meublée d'un tas de paille dans un coin, d'un tabouret et d'une barrique.

— Mais votre fils va nous manquer, ajouta-t-il.

Liam ne pouvait détacher les yeux du visage de son père.

— La dame peut prendre le tabouret, dit Seamus en poussant l'unique siège vers Grâce.

Et il posa la bougie sur le tonneau.

— C'est Grâce, ma sœur, expliqua Sean. C'est elle qui est venue par le même bateau que votre femme.

— Alice était une femme très courageuse, dit Grâce. Elle se faisait beaucoup de souci pour les enfants, et elle m'a demandé de m'assurer que Liam aurait un foyer.

Seamus hochâ la tête.

— Elle est morte de la fièvre, alors ? Et la petite aussi ?

— Oui. Il y a eu une cérémonie à bord. Liam et moi avons fait le reste du voyage ensemble, et vit avec nous depuis notre arrivée.

— Je vous remercie pour tout ce que vous avez fait. Pour moi, ça ne va pas très fort, comme vous pouvez le constater.

Il toussa, et cracha dans un coin.

— Le Seigneur me l’a envoyé juste à temps, enchaîna-t-il. Je n’ai plus un sou, et je n’ai pas payé mon loyer. Mais un grand garçon comme lui va pouvoir rapporter largement de quoi rembourser tout ça.

Liam leva vers Grâce des yeux effarés, mais elle se força à demeurer impassible.

— Viens ici, gamin, et donne un baiser à ton vieux papa.

Il tendit les bras, et Liam s’y glissa avec réticence, mal à l’aise.

Hein, mon garçon, on va s’en sortir maintenant que tu es là !

— Vous êtes sûr que ça va aller ? interrogea Sean avec tact. Nous serions heureux de le garder avec nous le temps que vous soyez remis !

Seamus fronça les sourcils.

— Le laisser repartir ? Maintenant qu’il est rentré à la maison ? Jamais !

Une quinte de toux l’empêcha de continuer, et il tendit la main vers la barrique pour y attraper une bouteille.

— Le meilleur des remèdes, expliqua-t-il avant d’avaler une grande lampée d’alcool.

— Vraiment, monsieur Kelley, vous n’avez pas l’air...

— Peut-être qu’il vaudrait mieux que vous partiez, coupa Seamus en attirant Liam contre lui. Nous avons besoin d’un peu de temps pour nous retrouver, tous les deux. Merci pour tout ce que vous avez fait, Dieu vous le rendra. Dis au revoir, maintenant, fiston.

— Au revoir, souffla Liam en regardant Grâce et Sean tour à tour.

Grâce se pencha vers lui, l’embrassa, et murmura à son oreille :

— Tu sais où nous trouver, Liam.

L’enfant acquiesça, Sean lui serra la main, et ils ressortirent de la pièce.

A tâtons, ils retrouvèrent leur chemin, traversèrent la cour, puis longèrent le passage jusqu’à la rue, où il s’était remis à

pleuvoir.

Dugan les considéra un instant et abattit son poing sur le bois de la charrette.

— Je le savais ! s'exclama-t-il. Je le savais ! C'est un sale ivrogne, c'est ça ?

Sean et Grâce acquiescèrent lentement, incapables d'articuler une parole.

— On ne peut pas le laisser ici ! protesta Dugan. Ce n'est pas un endroit pour lui !

— C'est ma faute, dit Sean d'une voix blanche. Je n'arrive pas à croire que j'aie pu faire une chose pareille.

— Non, dit Grâce en posant la main sur son bras. Il fallait chercher son père. C'était notre devoir. Nous ne pouvions pas savoir que ça se passerait comme ça.

Ils se remirent en route en silence, sous la pluie, retraversèrent le quartier sordide pour regagner le leur qui l'était nettement moins, et retrouvèrent le pub, son enseigne lumineuse, son odeur familière de houblon, de cornichons, de pain chaud et de soupe de pommes de terre. Les habitués étaient déjà accoudés au comptoir, tandis que Danny Young jouait les serveurs, comme il avait l'habitude de le faire. Mary Kate qui les avait vus garer la carriole derrière le bâtiment, et mener la mule à son anneau, dévala les marches pour les accueillir, les joues roses d'émotion.

— Il va revenir, affirma-t-elle d'un ton résolu lorsqu'elle vit leurs visages défaits.

Grâce la prit dans ses bras et enfouit son visage dans ses boucles, un peu rassérénée de sentir sa fille tout contre elle.

— Oui, il va revenir.

Mary Kate brandit le peigne d'Alice et la chaussette de Siobahn.

— Il l'a promis.

La voiture de Julia abandonna les chemins de campagne pleins d'ornières pour rejoindre la route principale qui menait à Cork. La ville était proche à présent, elle le devinait au nombre croissant de soldats anglais bien nourris qu'elle croisait. Quinze mille de plus depuis le mois de janvier, merci

beaucoup, lord Clarendon. Elle avait espéré la fin de l'invasion quand la Commission spéciale des juges avait déclaré que dans tous les cas qu'elle avait examinés les meurtres étaient liés à des conflits concernant la terre, et en particulier à des expulsions qui mettaient à la rue des familles déjà en situation de détresse. D'après lord Blackburn, président de la Cour supérieure de justice, « le mobile de tous ces crimes n'était autre que la justice de la revanche ». Ce à quoi Clarendon avait bien sûr répondu que ce qui se passait en Irlande n'était qu'une guerre servile, une rébellion d'esclaves qui devait être matée. Puis il avait envoyé de nouvelles troupes, dix mille rien qu'à Dublin, et des navires de guerre avaient jeté l'ancre dans la baie de Cork.

Julia soupira, et regarda par la vitre. La fine pluie de juin avait lustré les haies, et les champs de fleurs sauvages ondu-laient dans la brise. Les arbres étaient touffus maintenant qu'ils avaient retrouvé leurs feuilles, mais les oiseaux restaient rares, et la nature tardait à reprendre ses droits. Dans certains des plus petits villages, les troncs avaient été dépouillés de leur écorce de manière visible. Les combattants irlandais se battaient toujours en guenilles et dans la misère, mais au moins ils n'avaient plus froid. L'hiver avait été redoutable, et partout dans le monde les peuples semblaient s'être donné le mot. L'insurrection de Sicile avait obligé le roi à promulguer une constitution, et le peuple du Piémont avait fait la même chose. Le roi Louis-Philippe de France s'était réfugié en Angleterre après un soulèvement populaire presque pacifique, et une république avait été proclamée en France. Lamartine, le poète, avait même pris la direction des Affaires étrangères. Les journaux anglais écartaient tout rapprochement entre ces événements et ce qui se passait en Irlande, mais les publications irlandaises se félicitaient du triomphe de la France, et avaient même tiré des feux d'artifice à travers tout le pays pour fêter l'événement. Mitchel en avait profité pour attaquer les Anglais de sa plume acérée, tout en appelant le nouvel organe de la Young Ireland, la Confédération irlandaise, à exercer une pression militaire pour obliger le gouvernement britannique à accepter immédiatement l'abrogation<sup>(4)</sup> ; seule l'abrogation et la création d'un parlement irlandais, arguait-il, pourraient sauver l'Irlande d'une destruction fatale. Julia admirait sa ferveur. Il avait pourtant été si frustré de l'échec du grand rassemblement des chartistes<sup>(5)</sup> en Angleterre - sous la conduite de l'irlandais Feargus O'Connor, qui était favorable à l'abrogation. Les manifestants avaient été arrêtés sur le pont,



au-dessus de la Tamise, par neuf mille hommes, fantassins et régiments d'artillerie, aidés d'une unité spéciale de gendarmerie. Un compromis avait été trouvé, conformément auquel les manifestants acceptaient d'annuler leur rassemblement en échange de l'autorisation d'en organiser un autre, mais en privé, et plus tard. Diffus et coupé du grand public, le mouvement chartiste avait perdu de son importance. Encore un revers... En colère, comme toujours, John Mitchel avait rompu avec les Young Irelanders pour créer, avec Fintan Lalor, un parti dédié à la révolte armée, avec pour première action une grève pour protester contre les loyers trop élevés. Mais c'était un article ultérieur proposant de refuser le paiement de l'impôt de la pauvreté<sup>(6)</sup> qui avait mis fin à son amitié avec Charles Duffy. Duffy soutenait de façon catégorique que, bien que dérisoire, cet impôt était la seule chose qui permettait à des milliers d'irlandais d'échapper à une mort certaine, et il avait demandé à John de se rétracter par écrit. Ce dernier avait refusé, et avait claqué la porte pour lancer son propre journal, *The United Irishman*, dans lequel il appelait sans atermoiement à la révolte, tout en accablant l'Angleterre de menaces et d'insultes. Ses positions étaient extrêmes, mais Julia lui reconnaissait au moins, quoique secrètement, le talent d'avoir affublé lord Clarendon du titre de « Bourreau suprême de Sa Majesté et Grand Boucher de l'Irlande ».

Les autres avaient continué, et Julia avait accompagné Thomas Meagher et William au Music Hall d'Abbey Street la nuit où ils avaient lancé un appel pour recruter les membres de la Garde armée nationale, rappelant aux hommes que les Américains constituaient une Brigade irlandaise, et qu'un tiers de l'armée britannique se composait d'irlandais. En quelques jours, Smith O'Brien et Meagher avaient été accusés d'appeler à la révolte dans leurs discours. John aussi avait été accusé, à cause de ses articles, mais tous avaient été laissés en liberté en échange d'une caution, et s'étaient immédiatement remis au travail. Thomas et William prévoyaient de se rendre à Paris avec une lettre pour Lamartine, espérant un soutien à leur cause, et John continuait à s'adresser au peuple qui venait massivement l'écouter crier : « Armez-vous, pour l'amour de Dieu ! » Mais ils n'avaient pas grand-chose pour s'armer : plusieurs navires envoyés d'Amérique avaient été mis sous séquestre, car les armes qu'ils transportaient avaient été découvertes.

Julia était épuisée maintenant que le procès était fini. Et la sentence la laissait amère. Mais elle savait qu'elle devait se

rendre à Cork. L'Angleterre avait exercé une pression intense sur Rome, et le pape Pie IX, pourtant connu jusque-là sous le nom de « pape libéral », avait condamné les prêtres irlandais pour leur engagement politique, et avait formellement banni toute forme d'activité politique. De nombreux prêtres avaient été mutés, des ordres religieux démantelés, des couvents et des monastères fermés. Le père Kenyon, un ami très cher de Julia, avait ouvertement pris le parti des Young Irelanders, et nombreux étaient ceux qui pensaient à lui pour prendre la tête du mouvement ; mais il avait soudainement disparu sans laisser de traces. Surtout, Julia s'inquiétait pour Barbara, et se demandait ce qu'il allait advenir de Patrick et du bébé.

Enfin, la voiture s'engagea sur la longue route ventée qui menait au couvent, un édifice gris en mauvais état qui se dressait sur la colline. La barrière était ouverte - ou, plus exactement, la barrière était sortie de ses gonds - et l'attelage pénétra directement dans la cour. Julia descendit sans attendre qu'on l'aide, et demanda au cocher de porter le paquet de provisions dans la cuisine.

Elle frappa à la porte, et la poussa.

— Eh oh ! cria-t-elle en ôtant son chapeau. Barbara ?

Barbara dévala l'escalier, les bras tendus.

— Julia ! Dieu merci, tu es venue ! Entre, entre !

Elle prit son amie par le bras et l'entraîna vers son bureau.

— Abban t'a vue arriver sur la route. Il nous fait du thé.

Julia regarda autour d'elle, et remarqua le poêle froid, les fenêtres rafistolées, et les traces d'humidité sur les murs.

Surtout, elle remarqua le silence.

— Où sont-ils tous ? demanda-t-elle en posant son chapeau sur une table.

— Auprès du Seigneur, pour la plupart, répondit Barbara très posément. Nous avons été durement frappés par la fièvre.

Il n'y a plus que sœur James et moi pour tout faire. Et Abban, bien sûr. Dieu le bénisse.

— Et M. O'Malley ? Et le bébé ?

Barbara se retourna et la considéra gravement.

— Tu n'as donc pas reçu ma lettre ? A propos de Patrick ?

Julia prit place sur un siège.

— Non.

— Il est mort juste après Pâques.

Elle soupira, et s'assit à son tour.

— Je me demandais pourquoi tu ne m'avais pas répondu. Je pensais que peut-être tu voyageais encore en Angleterre, avec tous ces événements...

— Je n'ai pas passé beaucoup de temps à la maison, s'excusa Julia. Et le courrier n'est plus fiable.

— J'aurais dû t'écrire une seconde lettre.

Julia secoua la tête.

— Ce n'est pas ta faute. Je... Est-ce que c'est la fièvre qui l'a emporté ?

— Oui. Mais il est parti en paix avec Dieu, et avec lui-même.

— Et le bébé ?

— Il vit toujours, même si je me demande comment...

Nous avons perdu sa nourrice, mais Abban est allé en ville et a volé une chèvre, sous le nez des Anglais ! Dieu lui pardonne, ajouta-t-elle avec un air contrit.

— Et Grâce ? questionna Julia. Est-ce qu'elle est au courant ?

— Je ne lui ai pas encore écrit, avoua Barbara en regardant ses mains. Il s'est passé tellement de choses ici, ça n'a pas arrêté... Et il y a très longtemps que nous n'avons pas eu de nouvelles d'elle, à part cette lettre qui disait qu'elles étaient enfin arrivées, et qui a mis des mois avant de nous parvenir.

Elle laissa échapper un soupir.

— Mais je sais qu'il faut que je le fasse, avoua-t-elle. Elle doit être morte d'inquiétude.

— Moi je lui ai écrit, dit Julia. Je lui ai dit que tout allait bien, que je te verrais au printemps, et que je lui enverrais son père et son fils juste après.

— Je vais l'emmener, dit une voix d'homme.

C'était Abban qui venait d'entrer en poussant une table roulante bringuebalante pour le thé.

— Et ensuite je reviendrai.

— Abban, protesta Barbara, vous n'avez qu'une jambe, vous ne pouvez pas emmener un bébé malade et aveugle et une malheureuse chèvre sur un bateau jusqu'en Amérique !

— Je peux, ma chère, et je le ferai.

— Mais non, c'est impossible ! Il est malade tout le temps, il régurgite tout ce qu'il avale, il ne survivra jamais, vous le savez bien ! Vous-même, vous risquez de ne pas tenir le coup !

— Barbara a raison, intervint Julia. Vous ne pouvez pas l'emmener, Abban, ça n'a pas de sens.

— Qu'est-ce qu'on va faire, alors ? interrogea-t-il en se tournant vers Julia. Elle vous a dit que cet endroit allait être fermé, et qu'ils allaient la jeter dehors ?

Julia regarda Barbara, alarmée.

— Je redoutais que cela n'arrive, soupira-t-elle. C'est la

même chose partout. Ils ont peur de la rébellion contre les autorités, et vous, les sœurs, vous êtes les pires ! Vous cachez de la nourriture et des armes, vous hébergez des fugitifs... On ne peut pas vous faire confiance !

Elle s'efforçait de mettre un peu d'entrain dans sa voix pour égayer leur triste conversation.

— Mais regardez le père Kenyon ! s'exclama Barbara. Il clame ses idées haut et fort !

— Plus maintenant, répondit Julia. Soit il a été suspendu, soit il se cache.

— Les prêtres ont toujours joué un rôle politique, depuis la fondation de l'Eglise, observa Abban. J'ai toujours été un bon catholique, mais avec tout le respect que je lui dois, je désapprouve Sa Sainteté de laisser la colère des hommes écraser ceux qui portent la parole de Dieu.

— D'autant que le clergé va l'écouter, souligna Julia.

—  
Personne ne veut prendre le risque de défier le Saint Père, ils ont tous bien trop peur de perdre leur place.

— Je doute que les prêtres se disputent les places en Irlande, argua Abban avec une pointe de mépris. Il y a les lâches et les courageux, c'est tout. Ceux qui nous abandonnent à notre sort ne sont pas des hommes de valeur aux yeux de Dieu, de toute façon.

— Vous devriez créer votre propre ordre, plaisanta Julia.

— Non merci. Dieu m'appelle à d'autres tâches. Par exemple, à la minute...

Il souleva la théière.

— ... Il me dit de servir ce thé qui refroidit.

Il remplit les tasses et les distribua.

— Que pouvez-vous nous dire sur les procès, Julia ?  
demanda Barbara. Vous y étiez ?

Julia approuva.

— Dix mille hommes ont escorté William de chez lui, à Westland Row, jusqu'au Palais de justice. Le jury était vendu, tout le monde le savait, mais il a été défendu par Isaac Butts.

— Je connais ce nom, intervint Abban, debout derrière Barbara, une main posée sur son épaule.

— Un homme brillant, dit Julia d'une voix pleine d'admiration. Et sa plaidoirie l'a été aussi. Il a obtenu l'acquiescement.

— Et M. Meagher ? demanda Barbara. Est-ce qu'il a été libéré ? Est-ce que c'est ce M. Butts qui l'a défendu lui aussi ?

— Oui, il a été jugé le lendemain, et Isaac a parlé avec plus de passion que jamais. Le jury était aussi pourri que la veille, bien sûr, mais un quaker s'est désolidarisé des autres, donc il n'y a pas eu de condamnation.

— Comment ont-ils eu Mitchel ? interrogea Abban. Il était défendu par ce bon vieux Robert Holmes, et tout le monde pensait qu'il allait s'en tirer.

— Ils l'ont coincé avec le nouveau Treason Felony Act (1), expliqua-t-elle, celui que les conservateurs ont fait passer en force à Westminster précisément pour ce genre de cas. Une semaine avant le procès, il était à Newgate. Ils n'ont pris aucun risque avec lui. Quelqu'un devait payer pour valider tout ce déploiement rhétorique. Et bien sûr il n'a pas arrangé son cas en clamant que l'appel à la révolte dont on l'accusait n'était qu'un détail, et qu'il avait bien l'intention de se rendre coupable de haute trahison.

Elle eut un petit sourire amer.

— Il n'y avait pas un seul catholique dans le jury, précisa-

t-elle, alors qu'ils étaient des milliers sur la liste.

— Et la sentence ? la déportation ?

— Quatorze ans aux Bermudes, soupira Julia. Vous n'avez pas idée du nombre de gens qui sont descendus dans la rue à Dublin pour protester.

Clarendon doit avoir peur de

**(1) Treason Felony Act: loi de 1848 facilitant la condamnation à mort pour trahison. Elle est devenue une arme dans les mains des Anglais pour lutter contre l'émancipation irlandaise. (Ndt)**

se faire assassiner dans son sommeil.

— Ça pourrait bien arriver.

La pression de la main d'Abban s'accroissait sur l'épaule de Barbara.

— Ça ne pourra pas venir de vous, dit Julia. Mais des groupes se forment à travers tout le pays. William dit qu'ils ont rassemblé cinquante mille hommes. On attend de l'argent, des armes et des officiers de l'étranger, et les Old Irelanders sont même en train de se rapprocher des Young. John O'Connell...

— Lui !

— Je sais, son père a apporté des millions au service de notre cause, et le fils les a dilapidés. Mais il reste un homme d'influence, et William a accepté de discuter avec lui.

— Discuter ! s'indigna Abban. Ce que je veux savoir, moi, c'est quand on va se battre !

Julia reposa sa tasse.

— A l'automne. William dit qu'il y a une place pour vous si vous la voulez.

— Bien sûr ! riposta-t-il avec élan.

Mais immédiatement son regard vint se poser sur Barbara.

— Mais vous et le bébé, qu'est-ce que vous allez devenir ?

Julia se mordit la lèvre.

— Vous savez où ils veulent vous envoyer ?

— Non. Et je ne suis pas si sûr de vouloir partir.

Julia s'efforçait de comprendre.

— Barbara et moi... commença-t-il.

— Chut, coupa cette dernière en posant sa main sur celle d'Abban. C'est entre vous et moi, et personne d'autre.

Elle se tourna vers Julia.

— Je n'irai nulle part sans le bébé, déclara-t-elle.

Julia les regarda tour à tour.

— Je vois. Et... est-ce que tu as décidé de quitter les ordres ?

Abban et Barbara échangèrent un regard chargé de sens.

— Je vois, répéta Julia.

Elle s'adossa à sa chaise, sous le choc. Puis se mit à sourire.

— Très bien, reprit-elle en tapant dans ses mains. Dans ce

cas, j'ai une idée.

Ils discutèrent tout l'après-midi, et une bonne partie de la soirée, ne s'arrêtant qu'à la nuit tombée, la voix rauque d'avoir trop parlé. Ils dormirent mal, se levèrent à l'aube, et quand Julia repartit, elle portait le fils de Morgan dans ses bras.

## 25

— Il faut que tu arrêtes de te sauver sans arrêt.

Il faisait chaud. Grâce était lasse, et Liam était venu au Harp, une fois de plus.

— Je peux rester seulement pour la journée ? plaida-t-il. Je rentrerai ce soir...

— Liam, mon chéri, tu dis toujours ça et finalement tu ne rentres pas, je n'ai pas le courage de t'y obliger, et ton père débarque comme une furie pour faire une scène terrible. Tu sais ce qu'il a menacé de faire la prochaine fois que tu t'enfuirais ?

Liam baissa la tête.

— Il a dit qu'il m'enverrait dans une maison de correction.

— Oui. Et je suis sûre qu'il en est capable.

Elle soupira et attira l'enfant contre elle.

— C'est vraiment trop dur... Je ne sais pas quoi faire. Mais il faut que je te ramène.

Mary Kate lui décocha un regard noir.

— Arrête de me regarder comme ça, petite demoiselle. Si tu crois que ça me fait plaisir de l'emmener là-bas... Ce n'est pas un endroit pour un enfant. Ni pour quiconque, d'ailleurs. Personne ne devrait vivre dans des conditions pareilles. Est-ce que tu as mangé, au moins ? demanda-t-elle au petit garçon.

Il secoua la tête.

— Depuis combien de jours ?

Pour toute réponse, il baissa les yeux, et haussa les épaules.

Grâce était révoltée.

Tu as un peu d'eau pour te laver? Parce que tu es dégoûtant ! Est-ce du sang que tu as sur le menton ?

Elle frotta la trace avec son pouce.

— Vous êtes fâchée contre moi ? demanda l'enfant en levant vers elle des yeux pleins de larmes.

— Mais non, mon cœur, assura-t-elle en le serrant dans ses bras. Je suis de mauvaise humeur, et c'est sur toi que c'est tombé parce que tu es là, c'est tout. Allez, assieds-toi, je vais te préparer quelque chose à manger.

Elle fit irruption dans la cuisine et se heurta à Dugan, qui, debout dans un coin, contrôlait l'état des réserves.

— Du calme, ma fille ! Il fait trop chaud pour courir comme ça !

Il la considéra plus attentivement.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Grâce essuya la sueur de son front d'un revers de main.

— Liam est là. Il a faim. Et il est dans un état... On dirait qu'il s'est battu.

Le visage bonhomme de Dugan se durcit instantanément, et il serra les poings.

— Vous croyez que cette raclure le bat ? Il est grand temps que j'aille faire un tour là-bas pour le liquider. Excusez mon langage.

— J'avoue que l'idée m'a déjà traversé l'esprit, confessa Grâce.

Elle sortit une miche de pain et en détacha un morceau, d'un geste nerveux.

— Mais on ne peut rien faire, reprit-elle. Il fait travailler le petit pour qu'il lui rapporte de quoi boire, et c'est tout ce qui lui importe.

— Travailler... dit Dugan avec dégoût. Vous savez où je l'ai vu l'autre jour ? Sur le trottoir, pendant qu'il rabattait des clients pour une prostituée. Elle paie son père dix cents pour chaque homme que le petit ramène. Et je sais aussi qu'il traîne avec cette bande de vauriens qui pourchassent les chiens errants.

Grâce jeta un coup d'œil instinctif en direction de la porte donnant sur le passage, comme si elle craignait de voir une de ces bêtes se ruer dans la pièce.

— Et s'il se fait mordre ? Ils sont presque tous enragés, non ?

— Malheureusement, ça ne changera rien tant qu'il y aura des gens pour payer cinquante cents par carcasse... Ça me



fend le cœur, moi aussi, de voir ces gamins courir après ces vieilles cames, sans protection, en criant et en frappant à mort, pourvu qu'ils en tirent une récompense... Ça les rend aussi fous que les bêtes, ces gosses.

— Il est dans un état épouvantable, soupira Grâce en coupant une tranche de jambon pour la poser sur le pain. On est en juillet et il est aussi pâle qu'en plein hiver. Il a la tête pleine de poux, le nez qui coule, et il empest !

Elle abattit le couteau sur la table dans un claquement sec.

— Ecoutez, Dugan, je ne supporte plus cette situation. C'est déjà terrible de rester sans nouvelles de mon propre fils, si en plus je ne peux même pas m'occuper de celui-là...

— Ah, Grâce...

Son visage massif s'était brusquement radouci, exprimant une compassion sincère.

— Je sais que vous êtes rongée par l'inquiétude. Et vous ne vous plaignez jamais. Vous avez été si bonne pour ma Tara, et je ne pourrais plus me passer de vous pour faire tourner le saloon, avec le monde qu'on a tous les soirs.

Il s'interrompit et plongea une main dans sa poche.

— J'ai gagné un peu au jeu hier soir. Tenez, prenez-en la moitié, et allez acheter quelque chose pour le petit.

Elle regarda l'argent puis Dugan.

— J'ai trouvé ! s'exclama-t-elle. Vous savez ce que vous pourriez lui offrir avec cet argent ? Vous pourriez l'embaucher ! Il pourrait travailler ici, et nous donnerions son salaire à son père ! Ce sera sûrement plus que ce qu'il rapporte à traîner dans la rue !

Dugan réfléchit.

— Ce n'est pas une mauvaise idée. Les affaires marchent bien en ce moment, et il est devenu assez grand pour pouvoir nous aider.

Un large sourire illumina son visage alors qu'il réfléchissait.

— Oui, répéta-t-il, c'est une excellente idée ! C'est ça que nous allons faire !

Grâce se précipita vers la salle, Dugan sur ses talons. Elle posa le plateau devant Liam et le regarda mordre dans le sandwich à belles dents.

— Doucement, gamin, dit Dugan. Il y aura toujours de quoi manger pour toi ici, tu sais.

Liam s'arrêta de mâcher pour respirer un grand coup, et acquiesça d'un signe de tête.

— Nous avons eu une idée, reprit le brave homme en s'installant sur le tabouret le plus proche. Grâce et moi, nous

avons pensé que nous pourrions t'embaucher pour travailler ici, te payer pour ce travail, et donner ton salaire à ton père. Qu'en dis-tu ?

Les yeux de l'enfant s'arrondirent de surprise, et il avala avec peine ce qu'il avait dans la bouche.

— Payer mon père pour me garder ici ?

— Ce n'est pas exactement ça. Disons plutôt que tu aurais un meilleur salaire ici que là-bas, à Orange Street, et que nous lui donnerions directement cet argent chaque semaine.

— Mais je rentrerais le soir là-bas ?

Dugan secoua la tête.

— Il faudrait que tu habites ici parce que le saloon ferme tard... Est-ce que ça te paraît une bonne idée ?

Le visage de l'enfant s'illumina de bonheur.

— Oh oui ! C'est formidable ! Extraordinaire !

Il se jeta au cou de Grâce.

— Merci, murmura-t-il.

— C'est lui qu'il faut remercier, dit-elle en désignant Ogue du regard. C'est lui qui va t'embaucher.

— Merci, répéta l'enfant en venant embrasser le colosse.

— Mais il va falloir que tu te laves, mon garçon. Je ne peux pas te laisser servir les clients si tu sens aussi mauvais.

L'enfant éclata de rire.

— Oui, monsieur ! Je commence quand ?

— Tout de suite, alors file parler à ton père, Grâce va t'accompagner.

Du fond de la pièce, un cri retentit alors.

— Hourra !

Ils se tournèrent vers Mary Kate, qui levait les bras en signe de triomphe. Alors tous partirent d'un grand éclat de rire.

Liam et Grâce prirent le chemin d'Orange Street sous la chaleur écrasante, évitant tant bien que mal les chiens errants et les cochons échappés, traversant les rues pour marcher à l'ombre, autant que possible. Il n'avait pas plu depuis des semaines, et les tas de crottin de cheval séchaient dans les caniveaux. De chaque passage qu'ils franchissaient émanait une odeur écœurante d'eaux usées. La misère des occupants ne faisait pas bon ménage avec la chaleur. Sous les cordes à linge tendues entre les façades, des femmes négligées en veste sans manches et des hommes en bras de chemise paraissaient devant les entrées d'immeuble, fumant et palabrant,

désœuvrés. Leurs seules distractions étaient les accidents de buggy ou les rixes entre voisins. Quant aux enfants, à l'exception des plus jeunes, ils étaient tous partis à la recherche d'un peu d'eau ou d'ombre.

— Tu crois qu'il est là ? demanda Grâce alors qu'ils s'engageaient dans Orange Street.

— Il est toujours là, répondit Liam d'un ton amer.

Ils dépassèrent une bande de gamins à demi nus, dont certains hélèrent Liam et s'accrochèrent à Grâce. Ils ne la lâchèrent plus jusqu'au passage qui menait au baraquement sordide, au fond de la cour.

— Allez-vous-en maintenant ! ordonna-t-elle.

Mais tous se mirent à crier, sauf deux petites filles qui battirent timidement en retraite. Grâce finit par sortir un penny de son sac, et le donna au plus âgé d'entre eux.

— Allez vous acheter de la glace, dit-elle. Et ne dites rien à personne.

Les gamins déguerpirent enfin, et Grâce suivit Liam dans l'escalier plongé dans le noir et le long du couloir étroit, jusqu'au numéro 9.

— Où est-ce que tu étais encore fourré ? rugit son père en bondissant sur ses jambes. Le type du loyer est venu, et...

C'est alors qu'il aperçut Grâce, et sa colère redoubla.

— Vous ! Je vous l'ai déjà dit, vous ne l'aurez pas ! Il est à moi ! C'est un Kelley !

Il était saoul, et Grâce ne voulait pas discuter avec lui. Sans rien dire, elle ouvrit son sac et versa les pièces sur le tonneau. Kelley écarquilla les yeux, surpris, puis les plissa avec suspicion.

— Je ne le vends pas, grogna-t-il.

— Non, répliqua Grâce, évidemment ! J'ai un marché à vous proposer, monsieur Kelley.

Il prit les pièces entre ses doigts sales, puis les poussa de côté.

— Quel marché ?

— Quand Liam vient au saloon, il nous donne un coup de main par-ci par-là, mentit-elle sans oser regarder l'enfant. C'est un bon travailleur, et M. Ogue se propose de l'embaucher. Il sera payé autant que ça chaque semaine, ajouta-t-elle en montrant le tas de pièces.

Kelley passa sa langue sur ses lèvres, compta l'argent, puis réfléchit un instant.

— Chaque semaine, vous dites ?

— Oui. Mais il faudra qu'il habite sur place. Il travaillera tard, et je ne peux pas le ramener ici tous les soirs.

— Qui m'apportera l'argent ?  
— Moi.  
— Et qu'est-ce qui me prouve que vous le ferez ?  
— Je paierai d'avance, déclara Grâce. Ça, c'est l'argent qu'il va gagner la semaine prochaine. Chaque semaine je vous l'apporterai d'avance. Comme ça, vous serez sûr de toucher son salaire.

Kelley regarda son fils.

— Je suppose que tu veux y aller ? dit-il en crachant dans le coin de la pièce. Vu que tu es sans arrêt fourré chez eux...

— Oui, Pa.

Le petit s'avança vers son père.

— Je travaillerai dur, et je te donnerai tout ce que j'ai gagné.

— Et le logement et la nourriture, vous le déduisez ?

demanda Kelley à Grâce.

— Non. Il sera logé et nourri. Tout ce qu'il gagne sera pour vous.

Elle brûlait de prendre Liam par le bras et de s'enfuir avec lui.

— Alors, nous sommes d'accord ? demanda-t-elle.

Il fit glisser les pièces dans sa main, et les empocha.

— D'accord. Viens me dire au revoir, fiston.

— Au revoir, Pa, dit Liam en lui tendant la main.

Son père la serra avec un air sincèrement affligé.

— Viens me voir de temps en temps.

— Je viendrai.

— Et n'oubliez pas que c'est pour vous que je fais ça, dit-il en regardant Grâce.

— Non, monsieur. Je n'oublierai pas.

Liam leva les yeux vers Grâce.

— Au revoir, monsieur Kelley, dit celle-ci précipitamment, soudain touchée par la détresse du pauvre homme. A samedi prochain.

— C'est ça, allez-vous-en.

Il leur tourna le dos, et se mit à tousser.

Grâce et Liam volèrent plus qu'ils ne coururent sur le chemin du retour, et furent accueillis par les exclamations de joie de Dugan, qui les attendait sur le seuil, une serviette sur les épaules, un morceau de savon dans la main.

— Je savais que le Seigneur nous apporterait Son soutien ! dit-il en riant. Allez, fiston, la baignoire est prête dans la

cuisine ! Un peu d'eau fraîche te fera du bien par une chaleur pareille.

Liam obtempéra sans discuter, s'arrêtant seulement pour ébouriffer les cheveux de Mary Kate au passage.

— Il faut que je m'occupe de notre dîner, dit Grâce en embrassant sa fille. Tu veux venir avec moi ?

Mary Kate secoua la tête.

— Trop chaud... Et Liam est là !

— Je sais, dit Grâce avec un sourire. Amuse-toi, ma chérie.

Grâce se sentait plus légère qu'elle ne l'avait été depuis longtemps. Prise d'une subite envie de prendre l'air, elle décida d'aller faire un tour en omnibus jusqu'aux quais. Elle pourrait rapporter du poisson pour le dîner. Là-bas, au moins, il devait y avoir un peu d'air.

Elle aimait les omnibus, malgré l'épouvantable réputation de leurs chauffeurs. Ils étaient rapides, et permettaient de se déplacer facilement à travers toute la ville. Elle glissa le prix de la course dans la boîte à côté du chauffeur juché sur son siège surélevé, et, quand elle vit sa destination approcher, tira la corde attachée à sa jambe pour lui indiquer qu'elle voulait descendre.

Elle parcourut d'un pas leste les quelques pâtés de maisons qui la séparaient encore du front de mer, inspirant l'air marin avec délices. Si elle le voulait, elle pouvait profiter de la voiture de M. Hesselbaum qui rentrait dans leur quartier plus tard dans la journée ; mais, chaque fois qu'elle en avait le temps, elle aimait venir toute seule et passer dire bonjour à Lily, qui était devenue, sinon une amie - car elle était d'une extrême pudeur -, tout au moins un visage familier. Tara les avait présentées l'une à l'autre, et au début Lily ne regardait jamais Grâce dans les yeux. Mais un matin elle avait amené Liam et Mary Kate avec elle, et ils avaient brisé la glace. Lily aussi avait un garçon et une fille, des jumeaux, et les deux femmes avaient longuement parlé de leurs enfants toutes les deux.

Elle se faufila entre les grappes de gens qui se pressaient sur le quai, et se dirigea vers l'étal d'Hesselbaum. Alors qu'elle se rapprochait, elle aperçut Lily qui parlait d'une voix animée avec un client. Grâce s'avança avec retenue, sans vouloir interrompre ce qui semblait être une importante conversation. Elle s'arrêta à une distance respectable, attendant son tour, se demandant qui était cet homme que Lily semblait bien connaître... Et soudain elle le reconnut.

— Capitaine Reinders ? dit-elle en faisant un pas vers lui.

Il se retourna, stupéfait, puis ôta sa casquette.

— Madame Donnelly ! Quelle surprise ! Que faites-vous ici ?

— Eh bien, je venais acheter un beau morceau de poisson à mon amie Lily Free, dit Grâce avec un grand sourire. Vous aussi, vous faites vos courses ?

— Non, dit Reinders alors que Lily faisait signe que oui.

Il y eut un silence gêné.

— Mme Free est une de mes vieilles amies, reprit-il. Je suis juste passé lui dire bonjour.

Il se tourna vers Lily et expliqua :

— Mme Donnelly est arrivée d'Irlande sur mon navire.

— J'avais entendu parler de son voyage, dit Lily. Mais je ne savais pas que c'était votre bateau, capitaine. Elle n'était pas en grande forme quand elle est arrivée.

— Le voyage a été pénible, confirma-t-il.

Il les regarda tour à tour et sourit.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je ne suis pas surpris que vous vous soyez rencontrées. Comment allez-vous, alors, madame Donnelly ? Vous vous êtes bien remise du voyage ?

— Je vais très bien, capitaine, très bien.

Elle changea son panier de bras et le questionna à son tour.

— Et vous ? De retour chez vous pour un moment ?

— Je repars demain, en fait. Un transport de tabac, rapide et sans difficulté.

Il jeta un regard furtif à Lily qui acquiesça imperceptiblement.

— Mais je suis allé voir ma mère, vous savez. Je lui ai dit que c'était grâce à vous.

— Et vous n'avez pas été obligé de rester à la ferme pour embrasser la carrière d'agriculteur, semble-t-il.

Il se mit à rire.

— Non. Elle n'a même pas essayé de me retenir. Pourtant les temps sont durs.

Son visage reprit une expression sérieuse.

— C'était une bonne chose que j'aie la voir. Elle est âgée et en mauvaise santé. J'ai honte de ne pas y être allé plus tôt. Merci à vous, en tout cas.

— De rien, dit Grâce.

— Et comment va Liam ?

Il se déplaça légèrement pour faire écran au soleil qui éblouissait Grâce.

— Est-ce que vous avez trouvé son père ?

— Malheureusement, oui... Ce n'était pas la meilleure chose pour le petit. Mais j'ai de bonnes nouvelles depuis

aujourd'hui.

Elle se tourna pour ne pas exclure Lily de la conversation.

— Nous avons conclu un marché : Liam va venir travailler pour Dugan au saloon, et nous donnerons son salaire à Seamus, qui a accepté de le laisser vivre avec nous.

— C'est bien, approuva Lily en préparant un morceau de poisson pour Grâce.

— Oui. Il est tellement gentil, et Mary Kate l'aime comme un frère...

— Je suis heureux que vous ayez trouvé une solution, dit Reinders en tournant sa casquette dans ses mains. Est-ce qu'il parle parfois du navire ?

— Sans arrêt ! répondit Grâce avec entrain. A quiconque veut bien l'écouter, et même aux autres ! Vous êtes un véritable héros à ses yeux.

— Je ferais peut-être bien d'aller lui rendre une petite visite, alors. Pour qu'il ne m'oublie pas.

— Vous serez le bienvenu quand vous voudrez. Il sera enchanté de vous voir.

— Moi aussi, je serai heureux de le voir.

Il marqua un temps d'arrêt avant de poser la question qui le préoccupait.

— Vous n'avez pas eu d'autres ennuis depuis que nous sommes arrivés ?

— Aucun, assura-t-elle. Je suis juste une veuve irlandaise parmi tant d'autres. Mais je ne pourrai pas retourner en Irlande. Pas pour l'instant, en tout cas. Est-ce que vous y êtes allé ?

— En Irlande ? Non. Et je n'irai pas. Je ne veux plus prendre la responsabilité de transporter autant de gens, plus jamais de ma vie.

— Je vous demande ça parce que j'espère toujours des nouvelles, se justifia-t-elle.

— Votre fils... se rappela-t-il. Il n'est pas encore arrivé ?

— Non, ni lui ni mon père. Nous n'avons reçu aucune nouvelle d'eux. Mais mon amie Julia m'a écrit...

Ses yeux s'embruèrent.

— Elle dit que la situation est terrible à Cork, et c'est là qu'ils sont tous les deux.

— Je suis désolé... J'aimerais pouvoir faire quelque chose pour vous...

— Vous pourriez me ramener là-bas, suggéra-t-elle, ne plaisantant qu'à moitié.

— Je le ferais volontiers si c'était possible.

— Je le sais.

Elle se sentit stupide d'avoir demandé.

— Tout va bien pour eux, j'en suis sûre, se força-t-elle à dire. Ils sont entre les mains de Dieu.

— Comme nous tous, si je me souviens bien, observa-t-il avec malice. Et Mme Free partage la même conviction, je suppose.

— Il a de grandes mains, capitaine, dit Lily en tendant à Grâce le poisson enveloppé dans du journal. J'ai ajouté quelques crevettes, précisa-t-elle.

— Merci, Lily. Sean les adore.

Grâce posa le paquet dans son panier.

— Sean, c'est votre frère ? s'enquit Reinders.

La jeune femme approuva.

— Il est devenu quelqu'un, vous savez, il passe son temps à prêcher pour la cause irlandaise, quoique depuis quelque temps il soit surtout porté sur la religion. Ce genre de chose lui arrive souvent, ajouta-t-elle avec une pointe de sarcasme.

— Il n'est tout de même pas plus fervent catholique que vous ? se moqua gentiment Reinders.

Elle se mit à rire.

— Oh si ! Il a rejoint les Saints des derniers jours Vous connaissez leur mouvement ?

— Pas vraiment, avoua-t-il. Qu'est-ce qui l'a attiré vers eux ?

— Une certaine Mlle Osgoode, selon moi, mais il jure qu'il est guidé par ses seules convictions spirituelles.

— Ah, fit Reinders. Sans commentaire...

— Il faut que vous veniez au Harp un soir et que vous me laissiez vous offrir un verre de vraie bière irlandaise. Dugan la fait lui-même, vous savez.

Elle s'essuya le front du dos de la main.

— Peut-être pourrions-nous même vous offrir un dîner, en guise de remerciement.

— Je ne sais pas si je pourrai tenir une soirée entière au milieu d'une assemblée d'irlandais, ironisa Reinders. Il paraît qu'ils ont une fâcheuse tendance à se mettre à chanter et à danser ?

— Oui, et à se battre aussi ! dit-elle en riant. Mais je suis sûre que vous vous en tireriez très bien, capitaine, et je serais très curieuse de vous voir esquisser quelques pas de danse.

Ses yeux pétillaient de malice. Ces yeux dont il se rappelait la couleur changeante, virant du bleu au vert, du bronze au brun noisette, avec des éclats dorés, exactement comme le



soleil renouvelait la couleur des vagues.

— Je risquerais d’être tenté de danser si vous m’invitez, s’entendit-il répondre.

Il s’interrompit et sentit le rouge lui monter aux joues.

« C’est là ta façon de jouer les séducteurs, Reinders ? » se maudit-il intérieurement.

Il regarda Lily, qui gardait les yeux baissés.

— Je n’ai pas dansé depuis la mort de mon mari, confia Grâce. Mais je sais qu’il viendra un jour où j’aurai de nouveau envie de danser.

— Je m’en vais demain, s’excusa-t-il. Mais je passerai vous voir à mon retour. Pour voir le petit.

Il tourna la tête en direction des bateaux, des marins qui arpentaient le quai, et le ton de sa voix se fit soudain plus dur.

— Vous vous souvenez de Marcus Boardham ?

— Comment pourrais-je l’oublier ?

— C’est vrai... J’ai navigué jusqu’à Boston, et je l’ai laissé là-bas, mais j’ai de bonnes raisons de croire qu’il est de retour à New York.

Il hésita avant de poursuivre.

— Un de mes hommes, Tom Dean, a été tué, et la description du meurtrier correspond au signalement de Boardham. Si par hasard il vous arrive de le voir, je vous en prie, faites demi-tour et disparaissez le plus vite possible.

— Je le ferai, promit-elle gravement. Et... le médecin ?

— Il n’y a rien à craindre de lui. On lui a fait un peu peur, et on l’a laissé partir en le mettant en garde. Mais les gens comme lui ne s’aventurent pas dans votre quartier très souvent, alors que les rats comme Boardham, si. Ne le prenez pas mal, ajouta-t-il. De toute façon, je ne pense pas qu’il vous reconnaisse. Vous avez beaucoup changé.

— Vraiment ?

Instinctivement, elle porta la main à son visage, gênée.

— Vous étiez terriblement maigre.

— Ça, c’est vrai ! renchérit Lily avant de feindre de se replonger dans ses poissons au bout de son étal.

— Oh oui, répéta Reinders. Maigre et pâle, avec de gros cernes sous les yeux, et toujours un châle sur la tête. Vous avez l’air bien mieux maintenant.

Il enveloppa d’un regard élogieux son visage parsemé de taches de rousseur, et ses cheveux noirs où brillaient des reflets roux...

— Vraiment mieux. Votre visage et vos...

—  
D'un geste évocateur, il désigna ses yeux, mais se retint à temps de prononcer le mot.

« Reinders, au nom du ciel, vas-tu te taire ? »

— Vous avez vraiment pris des couleurs, acheva-t-il.

— Merci.

Elle se mordit la lèvre pour réprimer son sourire.

Le capitaine hocha la tête, mal à l'aise... Il redoutait de dire une nouvelle bêtise s'il prononçait encore un mot, et il ne faisait pas confiance non plus à ses mains traîtresses, alors il choisit de les occuper à enlever sa casquette et se mit à jouer avec le galon, avant de la remettre sur sa tête, et ce en prenant soin d'éviter ces trop beaux yeux.

— Vous devez avoir beaucoup de choses à préparer avant votre départ, dit Grâce, le tirant de son embarras.

— Oui, il est déjà tard.

Il regarda la position du soleil dans le ciel.

— Mais je suis ravi de vous avoir revue, madame Donnelly. Saluez Mary Kate et Liam de ma part, et dites-leur que je viendrai les voir à mon retour.

« Si j'en ai le courage », ajouta-t-il mentalement.

— Entendu, capitaine, promit-elle.

Elle tendit la main avec un grand sourire.

— Faites bon voyage, et attention aux icebergs.

Il lui rendit son sourire, prit la main qu'elle lui tendait, et la garda longtemps dans la sienne.

— Ce sera toujours un plaisir de vous voir, madame Donnelly.

Il se tourna vers Lily.

— Je repasserai avant de partir, dit-il simplement.

Il s'éloigna vers les quais, les gens s'écartant sur son passage, jetant un regard par-dessus leur épaule, intrigués par ce capitaine des mers qui marmonnait tout seul.

— C'est quelqu'un d'exceptionnel, dit Lily avec sincérité.

— Oui, dit Grâce en le regardant disparaître dans la foule. Vraiment.

Marcus Boardham aimait tant son nouveau travail qu'il commençait ses rondes aux aurores chaque matin. C'est ainsi qu'il aperçut, un jour, la Donnelly qui sortait d'un taudis sur Orange Street. Est-ce qu'elle ignorait que le quartier était peu sûr ? s'était-il demandé en se cachant précipitamment dans l'ombre d'une entrée. Il arrivait souvent des choses aux femmes, dans les environs... Peut-être pas le samedi matin, quand tout le monde cuvait, mais tout de même... Ce n'était

pas un endroit pour une femme. Il l'avait vue entrer, puis ressortir à peine quelques minutes plus tard. Il aurait pu la suivre, mais il eût risqué d'être vu, et il préférerait garder l'avantage de la surprise. L'ivrogne devait savoir, décida-t-il. Il serait facile de le faire parler.

— Salut, mon vieux ! s'exclama-t-il en ouvrant d'un coup de poing la porte du numéro 9. Je passais justement par là.

— J'ai payé ce mois ! protesta Kelley en se réfugiant au fond de la pièce, mais trop tard pour cacher à Boardham le sac qu'il tenait dans sa main.

— Qu'est-ce que tu as de beau là-dedans ? demanda ce dernier.

Il traversa la pièce en deux enjambées et arracha le sac des mains du vieux.

— De l'argent ? Où est-ce que tu trouves de l'argent ?

— C'est à mon fils, gémit Kelley. Rendez-le-moi !

— Ton fils ?

Boardham balançait le sac dans l'air, hors de sa portée.

— Et qu'est-ce qu'il fait donc, ton fils, pour rapporter un paquet de monnaie comme ça ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— C'est mon travail d'être au courant de ce qui se passe.

— Il travaille dans un saloon, il fait le ménage, des choses de ce genre...

Il tenta d'attraper le sac, mais Boardham le leva plus haut.

— Quel saloon ?

— Le Harp, en bas, près des quais. C'est un boxeur qui tient ça, le grand Ogue, un vrai titan. Il n'appréciera pas si vous prenez l'argent de mon fils.

— Je ne le prends pas, répondit Boardham d'un ton mielleux, je le garde juste une minute.

Il s'adossa au mur.

— Dis-moi, qui est cette femme qui t'a apporté l'argent tout à l'heure ?

— Je ne sais pas, mentit Kelley. C'est une bonne femme qui travaille pour Ogue.

— Faux, riposta Boardham en plongeant la main dans le sac pour y prélever quelques pièces. Essaie encore.

— D'accord, d'accord. Mon gamin l'appelle Grâce. Grâce Donnelly.

Et soudain Boardham se souvint.

— Votre fils, c'est ce petit chenapan de Liam, Liam Kelley... Bien sûr... Et il habite avec Mme Donnelly. Vous êtes le père de ce gamin ?

Kelley pensa que Boardham était ivre. Ou que lui-même l'était trop pour comprendre.

— Je suis malade, expliqua-t-il. C'est mieux pour le gosse de vivre là-bas, et de gagner sa vie...

— Et la tienne.

Le vieil homme ne répondit rien. Boardham demeura immobile un moment, puis, à la grande surprise de Kelley, lui rendit son sac.

— C'est tout ce que je voulais savoir, dit-il d'une voix suave. Merci de m'avoir reçu.

Après avoir refermé la porte, Boardham entendit Kelley s'effondrer dans son coin. Un rictus se dessina sur ses lèvres, et il palpa les pièces à travers sa poche. Il ne savait pas encore ce qu'il allait faire de cette information, mais elle le réjouissait au plus haut point. Il ne dirait rien à Callahan pour l'instant, décida-t-il. D'abord, il irait rendre une petite visite à Mme Donnelly.

## 26

Grâce entra dans l'appartement à l'étage, et déploya une robe devant son frère.

— Qu'est-ce que tu en penses ? C'est la même robe, mais avec un nouveau col, et des manches maintenant qu'il fait plus frais. Est-ce que tu crois que ça ira pour la soirée de Florence samedi ?

Sean posa son journal.

— Ah, Grâce, je ne peux pas y aller. Je ne serai pas là de la journée, et ensuite je dois assister à une réunion organisée par M. Osgoode.

Le visage de Grâce se décomposa.

— Et quand avais-tu l'intention de me le dire ? C'est demain, non ?

— Si, concéda-t-il, confus. Excuse-moi... Moi-même, je ne l'ai su que ce matin. J'ai reçu un message de Marcy après le petit déjeuner.

Grâce s'efforça de dissimuler son irritation.

— Est-ce que tu es en train de me dire, Sean O'Malley, que tu vas renoncer à une soirée pour laquelle tu t'étais engagé,

pour assister à une réunion de plus avec les Saints<sup>(7)</sup> ? Et tes amis ?

— Les Saints sont mes amis, répliqua-t-il, indigné.

— Pas ceux qui te donnent du travail, et qui s'inquiètent de ton avenir.

— C'est là que tu te trompes ! Us se préoccupent de mon avenir plus que quiconque, de mon avenir éternel, ce qui est plus important que tout, quoi que tu puisses en penser. Dieu dit que le bonheur n'est pas de ce monde, mais qu'on le trouvera au paradis !

— S'il est au paradis, pourquoi faut-il dépenser autant sur cette terre ?

Elle jeta la robe sur une chaise et se campa devant lui, les poings sur les hanches.

— Tu pars tous les jours avec les poches pleines, et tu reviens sans rien ! lança-t-elle.

Le visage de Sean s'empourpra.

— Tu ne manques de rien, si ? Je ne rapporte pas assez pour nous nourrir et nous habiller, même pour le petit qui n'est même pas de notre famille ?

Grâce le regarda avec dégoût.

— Tu devrais avoir honte. Tu sais très bien que je suis reconnaissante pour tout ce que tu fais. Ce n'est pas le problème. Tu n'as pas l'impression d'avoir déjà vécu cette situation ? Tu ne te souviens pas que tu as été protestant, puis catholique, puis quaker et franc-maçon ? Et tes amis, Quinn et Cavan ? Et Danny Young ? Est-ce que tu les vois encore ?

— C'est Danny qui m'a fait connaître les Saints ! lui rappela-t-il. Tu ne te rappelles pas, je t'avais dit que son oncle connaissait Joseph Smith en personne, en tant que franc-maçon converti, quand il traduisait le *Livre*.

— Quel livre ?

— *Le Livre de Mormon, enfin !*

Il poussa quelques piles sur son bureau et en tira un livre corné, hérissé de petits papiers marquant les pages.

— Que croyais-tu que je lisais jour et nuit ?

— La Bible, répondit-elle. Elle est juste là, et c'est elle que j'ai vue ouverte sur ton bureau.

— Mais je lis aussi la Bible. Et ce livre, qui commence là où la Bible s'arrête.

Grâce le considéra avec circonspection.

— Comment ça, « s'arrête » ?

— C'est ce qu'a dit le Christ lors de son passage ici en Amérique, quand Il a marché parmi les *natives*<sup>(8)</sup>.

Grâce reconnu dans les yeux de son frère l'éclat caractéristique de ses crises de spiritualité.

— La Bible est la sainte parole de Dieu, répliqua-t-elle. Et il n'y a rien à la fin qui dise « à suivre ».

Sean ne put s'empêcher de rire.

— Mais c'est ce que pensent les juifs du Nouveau Testament, non ? Ce n'est pas parce que *tu* n'y crois pas que ce n'est pas la parole de Dieu !

— Ou celle d'un charlatan, riposta-t-elle. Je connais ton Joseph Smith, Sean. C'était un illuminé qui a passé sa vie à creuser pour chercher le trésor des autres, un fraudeur, un imposteur, qui a finalement été tué dans une mutinerie en prison, où son frère et lui attendaient leur jugement.

— Hyrum et lui ont été martyrisés, corrigea Sean, outré. Mais Satan travaille à étouffer la vérité.

— Il y est peut-être arrivé en réussissant à faire de votre type un prophète surgi de nulle part !

— Grâce !

Il écarta les mains avec un air désolé.

— Pourquoi est-ce qu'on se dispute pour ça ?

— Elle croisa les bras avec un soupir las.

— Je ne sais pas. Ça n'a pas de sens pour moi. Ça me fait peur.

— Mais pourquoi ?

— Parce que tu es plus intelligent que moi, Sean. J'ai l'habitude de me fier à ce que tu dis. Mais là, je ne suis pas d'accord.

J'ai l'impression que ce n'est pas un chemin à suivre.

— Et pourquoi ne m'as-tu rien dit jusqu'à maintenant ?

Elle fronça les sourcils, embarrassée.

— Sans doute parce que je n'avais pas compris que tu y croyais vraiment. Je pensais que c'était surtout Mlle Osgoode qui t'intéressait. Car la seule chose certaine était qu'elle s'intéressait à toi.

— Donc, pour toi, je ne m'engageais dans cette voie que dans l'espoir de séduire Marcy ?

— Oui, avoua-t-elle. Mais je pensais qu'en fin de compte tu réussirais à l'arracher aux griffes de ce mouvement, plutôt que de la laisser t'y entraîner.

Il secoua la tête, et Grâce redouta qu'il ne se remît en colère, mais au contraire il laissa échapper un petit rire.

— En fait, tu n'as pas tout à fait tort. Aucune femme ne s'est intéressée à moi comme Marcy, et j'avoue que ça ne me déplaît pas. Elle ne fait même pas attention à ça...

Il haussa son épaule infirme.

— ... ni à ma jambe. Cela représente beaucoup pour moi, Grâce, qu'une femme puisse passer outre à ça...

— Je sais, dit-elle, confuse. Si elle t'aime vraiment et que tu l'aimes aussi, alors je suis très heureuse pour vous deux.

— Elle m'aime vraiment, dit-il. Mais je suis un gentil<sup>(9)</sup>.

— Bien sûr ! Et elle ?

Il secoua la tête.

— Dieu a ordonné à Joseph Smith de créer une nouvelle Eglise parce que les anciennes étaient corrompues et divisées.

Si tu es une vraie croyante, alors tu dois être une sainte. Tous les autres, les juifs inclus, sont des gentils.

— Arrête, tu recommences à me faire peur. Est-ce que ça veut dire que tu ne pourras pas épouser Mlle Osgoode à moins de devenir membre des Saints des derniers jours ? C'est ça ?

Il acquiesça lentement.

— Et tu veux l'épouser ?

— Peut-être... Je pense que je tombe progressivement amoureux d'elle. Mais si je me convertis, c'est par amour pour Dieu, Grâce, pas pour une femme.

Grâce examina le visage familial de son frère, avec ses limettes qui glissaient sur son nez.

— Je veux que tu sois heureux, Sean, dit-elle avec retenue. Mais je ne veux pas te perdre au passage. Je ne suis pas prête à te suivre sur cette voie pour le moment, et que se passera-t-il si je ne le suis jamais ?

— Les Saints prennent soin de leurs proches, répondit-il d'une voix posée. Je ne t'abandonnerai pas, quoi qu'il arrive.

— Est-ce que c'est une promesse que tu peux tenir ?

— Oui, affirma-t-il. Mais est-ce que tu peux m'en faire une en retour ?

Elle acquiesça.

— Est-ce que tu me promets d'y réfléchir, de venir à une réunion avec moi, d'apprendre à connaître certains de ces gens et de décider ensuite ? Peut-être même de lire quelques pages de ça ?

Il lui tendit le livre corné.

« Non, non, et non ! » criait une voix en Grâce.

Ils se regardèrent longuement.

— D'accord, dit-elle enfin. Je vais y réfléchir.

Elle avait trop peur de le perdre.

Il se rassit, et reprit son journal.

— Alors tout va bien, conclut-il. Et je vais te dire une chose, tu vas aller à ce dîner sans moi.

— Non ! protesta-t-elle. Je ne pourrai jamais ! Pas toute seule !

— Jay doit passer nous chercher en revenant de son club, il t'emmènera. C'est bien que tu sortes un peu et que tu te changes les idées. En plus, j'ai besoin de toi pour les empêcher de raconter des bêtises dans mon dos.

Il lui adressa un clin d'œil, et elle se mordit la lèvre, ne sachant que décider.

— Pense à tout le temps que tu as consacré à cette belle robe, l'encouragea-t-il. Toutes ces heures de travail, et tout cet argent que t'a coûté ce nouveau col...

— Oh, arrête ! D'accord, j'irai. Mais pas à cause de la robe. J'irai parce que ce sera peut-être une occasion de rencontrer quelques transcendantalistes, un ou deux francs-maçons, et un théosophe, et peut-être qu'au milieu de tout ça je réussirai à te comprendre un peu mieux.

— J'espère, dit Sean en riant.

Il remonta ses lunettes sur son nez.

— Allez, à plus tard.

Et elle quitta la pièce.



— J'ai une surprise pour vous ! dit-elle à Liam et Mary Kate en rentrant d'Orange Street le lendemain matin. Dugan nous a donné notre journée pour que je puisse vous emmener à un anniversaire !

Les deux enfants demeurèrent muets d'étonnement.

— Vous allez m'aider ce matin pour qu'il ne se retrouve pas seul avec tout le travail, et puis nous irons faire un tour en ville, et puis...

Elle prit un ton solennel :

— ... nous avons rendez-vous avec Lily et ses deux enfants au parc pour un pique-nique ! C'est leur anniversaire. Que dites-vous de ça ?

Ils laissèrent éclater leur joie et se jetèrent au cou de Grâce. Elle les serra contre elle à son tour. Les voir aussi heureux lui réchauffait le cœur. Ils étaient adorables.

Ils balayèrent, lavèrent, rangèrent, et Grâce confectionna une énorme quantité de pain pour accompagner le fromage et la viande, pour le dîner du soir, ainsi que des œufs au vinaigre.

Elle prépara un panier pour leur pique-nique, noua un foulard sur sa tête, et envoya Mary Kate et Liam mettre des bonnets plus chauds, car on était maintenant en octobre, et le vent était froid malgré le ciel d'azur et les belles couleurs des arbres.

— Où est-ce qu'on va d'abord ? interrogea Liam en marchant à côté d'elles.

Grâce songea qu'il aurait bientôt besoin de chaussures neuves, car les siennes étaient déformées sur les côtés, et presque percées au bout. Des nouvelles chaussures, des nouveaux pantalons, un nouveau manteau d'hiver... Et la même chose pour Mary Kate, qui grandissait à une vitesse impressionnante. En plus de toutes ces dépenses, elle devrait continuer à verser son salaire au père de Liam chaque semaine, alors que les clients se feraient moins nombreux car c'était l'hiver... Tout cela la tourmentait. Sans parler de son père et du bébé, qui n'était plus un bébé d'ailleurs.

Elle se mordit la lèvre, songeuse.

— Maman ?

Mary Kate tirait sur son manteau.

— Hmm ?

Elle chassa ces sombres pensées, qui la tenaient si souvent éveillée la nuit.

— Oui, pardon. Nous allons passer par Broadway, dans un endroit où l'on voit des daguerréotypes.

— Des quoi ? s'exclama Liam.

— Des portraits faits par un monsieur avec un appareil

spécial, expliqua-t-elle. C'est un homme très connu, et il est irlandais. Il s'appelle Mathew Brady<sup>(10)</sup>. On a même parlé de lui dans les journaux. On le surnomme Mathew de Broadway, parce qu'il photographie des gens célèbres.

Elle jugeait important qu'ils voient des Irlandais qui avaient réussi, pour leur montrer, chaque fois qu'elle le pouvait, qu'il existait pour leur communauté autre chose que le malheur dans lequel ils la voyaient se débattre le plus souvent. Mais, à leur expression, elle devina qu'ils se demandaient tout simplement si cette nouvelle activité allait s'avérer amusante ou pas.

— C'est quelque chose de très nouveau, leur dit-elle avec entrain. Et comme nous sommes des aventuriers au cœur d'une ville fantastique, nous ne devons pas avoir peur des choses nouvelles !

Sa phrase fit mouche sur Liam, qui se redressa de toute sa taille, rejetant les épaules en arrière.

— Qui a dit que j'avais peur ? lança-t-il. Je n'ai pas peur du tout de ces images ! Allons les voir tout de suite ! Avoir peur d'une image ! Pff !

— Pff ! fit Mary Kate à son tour dans une tentative pour l'imiter.

Grâce sourit : c'était gagné. Elle les entraîna jusqu'à la grande avenue, et les obligea à longer les immeubles pour rester hors de portée des carioles et des cabs, des voitures privées, et de tout ce qui constituait l'effrayante circulation de la grande ville.

Enfin, ils arrivèrent à Broadway. Là, dans les vitrines de Gumey's, Edward's et Anthony's, trônaient des photographies de personnages célèbres.

— C'est M. Brady qui les a faites, précisa Grâce, et les enfants s'arrêtèrent sagement pour les contempler.

Ils gagnèrent ensuite l'immeuble situé au coin de Broadway et de Fulton Street, entrèrent et gravirent l'escalier jusqu'au dernier étage, qui abritait le musée de la Miniature.

— On ne touche absolument à rien ! avertit l'employé maigre et austère qui se tenait à l'accueil, avec un regard particulièrement sévère pour Liam. Et on ne double pas, on fait la queue. Allez !

Grâce hocha la tête en signe d'assentiment, et entraîna les enfants dans la queue, qui progressait lentement jusqu'à une grande pièce. Sur un chevalet, une affiche présentait une esquisse de Brady et quelques lignes sur sa vie et son travail. Grâce les lut à voix basse aux enfants, qui écoutèrent attentivement, tout en jetant des regards curieux autour de la

pièce. Elle sauta le passage qui disait que Brady ne s'intéressait pas aux travailleurs des milieux populaires, quoiqu'il eût fait quelques clichés d'occupants du pénitencier de Blackwell's Island pour un livre sur la phrénologie. Cela lui rappelait trop le docteur Draper, et son admiration pour Mathew Brady s'effrita quelque peu.

Mais ses photographies, sans conteste, étaient magnifiques. Celles des femmes attiraient plus particulièrement Grâce, qui était fascinée par leurs sourires assurés, leurs magnifiques vêtements, leurs yeux si expressifs... C'étaient surtout les yeux qui retenaient son attention. Ils avaient l'air si réels, si vifs, et pourtant pleins de retenue... Elle se pencha pour les observer de plus près, pour pénétrer l'âme de ces femmes, essayer de capter l'essence de leur vie, de se mettre à leur place, de ressentir ce que c'était d'être américaine, et de vivre une vie américaine. Elle les regarda avec tant d'intensité qu'elle parvint à percer leur carapace, et à entrevoir qui elles étaient vraiment. Celle-ci, par exemple, cette vedette de théâtre, habillée à la dernière mode, avec ses boucles d'oreilles en joaillerie et ses rangs de perles, avait eu beaucoup d'amants quand elle était plus jeune, et trois grossesses, auxquelles elle avait mis fin sans scrupule. Plus tard, elle avait enfin trouvé l'amour de sa vie, le seul qui fût digne de lui donner des enfants, ce qu'il désirait depuis longtemps. Mais le sort n'avait pas fini de s'acharner sur elle, et elle avait vieilli dans l'aigreur, pour finir par mettre son mari à la porte. Elle était adulée par des milliers de gens, mais lui ne l'aimait plus ; sa douleur éclatait dans la partie la plus sombre de ses yeux, dans les ridules qui filaient des commissures de ses lèvres à son menton, même si elle souriait à l'objectif avec un air confiant.

A côté d'elle était exposé le portrait d'un homme prospère, qui avait gagné des millions en achetant et en vendant de la terre, aussi élégamment vêtu que tous les autres, une main dans sa poche, l'autre posée sur le pommeau sculpté d'une canne. Son visage disparaissait sous son épaisse barbe et ses favoris, et d'épais sourcils ombrageaient ses yeux plissés.

Grâce avait peine à lire quoi que ce soit dans ces prunelles, mais bientôt, en se concentrant, elle le vit, un petit garçon avec sa mère, dehors parce qu'ils avaient été chassés de leur maison, tendant la main dans la rue en plein hiver. Et elle le vit encore, assis dans une allée sombre, essayant d'empêcher la neige de recouvrir le visage d'une femme dont le corps immobile reposait à côté de lui. C'était un homme pour qui la richesse représentait tout, qui apaisait son terrible appétit

en achetant de la terre, puis en la revendant, pour accumuler encore et toujours, le plus possible, de manière que, pendant les longues soirées d'hiver, quand la neige tombait, il pût être assuré d'être assis près d'un feu bien chaud, à boire son brandy ou à manger un bon repas, en se disant que cette vie était désormais la sienne pour toujours. Il ne pensait pas aux mendiants dans la rue, ne les regardait jamais, ne croisait jamais leurs yeux. Il les haïssait, surtout les jeunes garçons, parce qu'ils lui rappelaient trop ce qu'il avait dû faire en des temps difficiles pour gagner son pain. Il y avait pire encore, mais Grâce préféra ne pas voir.

Les enfants sur ses talons, elle recula de quelques pas pour s'écarter de la queue et regarder les photographies de plus loin. Même de là, elle voyait qui ils étaient vraiment, des orphelins, des prostituées, des joueurs, des menteurs, des tricheurs, des beaux parleurs, ou encore des étudiants, des travailleurs sans histoire, des saints, aussi. Le vieux monsieur riche et sa femme qui regardait ailleurs comme si elle était embarrassée avaient fondé un hôpital pour les jeunes femmes en détresse qui ne savaient pas où mettre leur enfant au monde. Ils ne s'étaient pas contentés de donner de l'argent, ils s'étaient intéressés à elles, leur avaient rendu visite, avaient bavardé avec elles, plaçant leurs bébés dans de bonnes familles, leur donnant une petite somme pour les aider à prendre un nouveau départ. Grâce ne put résister et s'avança pour étudier les yeux de la femme de plus près. Ah, elle voyait... Ils avaient eu une fille dont ils avaient chassé l'amant, dont ils avaient ignoré l'angoisse, et qui avait disparu parce qu'elle était enceinte. Tout était là.

Elle avança avec la queue, préférant ne pas regarder de trop près les évêques et les juges, quoique le plus austère eût l'auréole la plus discrète autour de la tête. Elle ne s'était jamais doutée que ces images pussent capter une si grande part de l'âme, et se demanda ce que son propre portrait pourrait révéler à ceux qui y poseraient les yeux.

— Je crois qu'on a tout vu, maintenant, dit-elle aux enfants.

Liam et Mary Kate dansaient d'un pied sur l'autre, gênés par la chaleur et par tous ces regards qui semblaient se porter sur eux. Elle les ramena au bas des escaliers, boutonna leurs manteaux, et s'assura qu'ils avaient la tête bien couverte avant de ressortir. Dehors, l'air frais lui fit du bien.

— Alors, qu'est-ce que vous en avez pensé ? demanda-t-elle.

— Est-ce qu'ils sont tous riches ? demanda Liam. Ils ont

l'air d'être riches.

— Eh bien... Ils sont assez connus, et la célébrité va souvent de pair avec la richesse.

— Et pourquoi sont-ils célèbres ?

— Certains sont de grands chanteurs ou des acteurs, expliqua-t-elle. D'autres sont des sportifs ou des hommes politiques. Des écrivains ou des inventeurs, des gens qui ont construit de grands immeubles ou découvert des choses.

D'autres ont gagné beaucoup d'argent en faisant des affaires...

— On peut devenir célèbre en gagnant beaucoup d'argent ?

Grâce haussa les épaules.

— Gagner de l'argent est un talent comme tant d'autres, et ça intéresse les gens.

Alors qu'ils se dirigeaient vers le parc, Grâce s'aperçut que Mary Kate s'accrochait à sa main avec plus de force que d'habitude.

— Et toi, qu'est-ce que tu as pensé de tout ça, fillette ?

— C'était triste, répondit-elle simplement.

Grâce s'arrêta et se pencha vers elle.

— Pourquoi ?

— Je sais pas. Ils sont vraiment comme ça, en vrai ?

— Pas toujours. Ils étaient habillés spécialement pour la photographie.

— Mais leurs têtes, elles sont vraiment comme ça ? demanda-t-elle en regardant sa mère bien en face. Leurs yeux ?

— Ah, je vois, dit Grâce. Certains n'étaient pas si tristes que ça, tu sais.

— Ah bon ?

— Je t'assure. Quand tu seras plus grande, je t'expliquerai pour que tu comprennes bien et que tu ne trouves plus ça triste.

Le visage de la petite fille se détendit, et elle glissa sa menotte dans celle de sa mère.

— On va au parc, maintenant.

Grâce prit Liam par la main aussi, et ils se remirent en marche sur le trottoir, dépassant Chambers Street, en direction de Reade. Sur le chemin, ils s'arrêtèrent devant un immeuble de cinq étages couvert de marbre blanc, reposant sur deux colonnes corinthiennes géantes, et dont les immenses fenêtres reflétaient le soleil éclatant.

— Qui habite ici ? demanda Liam, impressionné.

Grâce se mit à rire.

— C'est un magasin.

— Un magasin ? s'écria l'enfant. Quel genre de magasin ?

Grâce jeta un coup d'œil à la vitrine.

— Un magasin qui vend de tout. Des vêtements, des bottes, des chapeaux, du parfum, des jouets...

— Des jouets ?

— Oui ! confirma-t-elle en souriant. Ça s'appelle le Marble Palace. Vous vous rappelez le premier portrait que nous avons vu, celui du gros monsieur assis dans un fauteuil de velours ?

Les deux enfants acquiescèrent.

— Eh bien, c'était M. Stewart, Alexander T. Stewart, et c'est lui qui a construit cet immeuble et qui le dirige. Les gens viennent de partout pour le voir. Il paraît que c'est magnifique à l'intérieur.

— On peut entrer ? demanda Liam, plein d'espoir.

Grâce considéra à regret leurs vêtements rapiécés et leurs bottines crottées.

— Nous n'avons pas le temps aujourd'hui, dit-elle, mais une autre fois c'est promis.

Ils repartirent, Liam se tordant le cou pour ne pas quitter des yeux le beau bâtiment. Lorsqu'ils arrivèrent au coin du pâté de maisons suivant, ils ne purent traverser tout de suite tant la rue était encombrée de carrioles, de calèches et d'omnibus. En attendant une diminution de la circulation, Grâce laissa ses yeux s'attarder sur la vitrine d'un bouquiniste. Durant les premiers jours qui avaient suivi son arrivée, elle s'était arrêtée une fois ou deux devant ces petites échoppes au coin des rues, espérant vivement dénicher un roman à un penny pour son frère ou même pour elle, mais elle avait été rebutée par les titres tels que *Confessions d'une femme de chambre*, *La Vie d'un maître d'hôtel*, *Journal intime...* Sans parler des revues intitulées *Rue du crime*, *Criminels célèbres*, *La Gazette de la Police nationale*, et *La Vie de la ville...* Rien que des feuilles de chou mal imprimées. Quand elle avait demandé innocemment s'il y avait autre chose, quelque chose qui soit susceptible d'intéresser son frère, en précisant que c'était un jeune homme au goût un peu particulier, le libraire lui avait tendu un livre soigneusement enveloppé dans un papier jaune. Dix cents seulement, pour une lecture appréciée de tous les jeunes hommes dans le vent, avait-il vanté. Elle avait rapporté fièrement son cadeau, le portant sous son bras - c'était la première fois qu'elle offrait quelque chose à son frère -, et avait pris les regards étranges des hommes qu'elle croisait pour des marques de considération dues à son achat. Ce fut seulement lorsque Sean avait éclaté de rire en voyant le paquet qu'elle avait compris qu'elle se trompait lourdement. Il lui avait expliqué que les publications racoleuses et les romans

bon marché exposés par les bouquinistes n'étaient que la couverture d'un commerce bien plus lucratif, celui de la pornographie. Il lui avait ensuite fait comprendre, aussi délicatement que possible, ce qu'était la pornographie. L'expérience l'avait laissée mortifiée et furieuse. Sean lui avait conseillé la librairie d'occasion située à l'intersection de Nassau et Pearl Street, ou celles du nord de la ville, le long du canal, en lui recommandant d'éviter systématiquement les bouquinistes des coins de rue.

Enfin, ils purent traverser, attentifs à éviter les flaques de boue et les tas de crottin de cheval. En pénétrant dans le parc, ils ralentirent le rythme de leur marche. Il faisait un temps splendide malgré la fraîcheur, et Grâce était fascinée par les couleurs chatoyantes des feuilles qui se détachaient sur le bleu profond du ciel sans nuages. Tous les gens qu'ils croisaient avaient les joues roses et les yeux brillants. Hommes et femmes, bras dessus bras dessous, déambulaient le long des allées ; des nourrices poussaient des landaus ou se reposaient sur les bancs en berçant leurs fardeaux langés ; des vendeuses se promenaient en groupe, bavardant et riant, jetant des œillades aux jeunes hommes qui les regardaient eux aussi, quand ils ne s'arrêtaient pas carrément pour engager la conversation. Il y avait aussi les gens qui promenaient leurs chiens. Ces derniers captivaient Mary Kate, qui les adorait, les gros comme les petits, et espérait toujours une invitation à les caresser.

Grâce laissa les enfants courir devant, et ils traversèrent ainsi presque tout le parc avant d'arriver à l'étang des canards. Gagnée par la fatigue, elle alla s'asseoir sur un banc, surveillant les enfants qui, du bord de l'eau, appelaient en vain les canards, pour finalement abandonner et se mettre à ramasser des bâtons et des cailloux. Lily n'était pas encore arrivée, et Grâce profita de ce moment de solitude pour repousser son châle sur ses épaules et offrir son visage à la caresse des rayons du soleil. C'était Lily qui avait choisi ce coin du parc, et Grâce comprenait à présent pourquoi. La plupart des gens qui s'y promenaient étaient des serveuses, des ouvriers, des vendeurs s'accordant une courte pause dans leur travail. Il y avait un autre bassin avec un jet d'eau plus près de l'entrée, et elle devina qu'il était plutôt fréquenté par les familles aisées. Elle guettait les gens qui descendaient l'allée ou s'éparpillaient sur la pelouse, et enfin elle vit celle qu'elle attendait, qui traversait le gazon à grandes enjambées, tenant deux enfants par la main.

— Lily ! cria-t-elle en se levant, agitant le bras.

— J'ai tout de suite pensé que c'était vous, dit Lily en la rejoignant. J'ai aperçu les enfants au bord de l'eau.

Grâce confirma d'un signe de tête.

— Et voici Samuel et Ruth, je suppose.

— Bonjour, madame, dirent les deux petits simultanément.

Grâce se mit à rire.

— Bonjour, les enfants ! Vous êtes adorables.

Elle sourit tour à tour au grand garçon aux longs cils noirs, puis à la fillette, qui était plus petite, mais avait les mêmes yeux que son frère.

— Votre maman m'a beaucoup parlé de vous, et nous sommes ravis de venir fêter votre anniversaire.

— Allez donc courir et jouer un peu, encouragea Lily en dénouant son foulard. On vous appellera quand ce sera l'heure de manger.

Les jumeaux embrassèrent leur mère, et détalèrent en direction de l'étang. Ils dirent quelques mots à Liam, qui hocha la tête et se tourna vers Grâce. Elle lui fit un petit signe de la main, il lui répondit, puis tendit à Samuel un de ses bâtons pour qu'il puisse le lancer. Mary Kate, de son côté, dévisageait Ruth avec curiosité : jamais elle n'avait vu de si près une personne à la peau si différente de la sienne.

— Ça y est, ils sont amis, conclut Grâce en se poussant sur le banc pour faire de la place à Lily. Est-ce que M. Hesselbaum vous a donné votre journée, ou est-ce que vous êtes allée travailler ce matin ?

— Il m'a donné ma journée. Il dit qu'on a besoin de s'amuser un peu.

Elle s'assit à côté de Grâce.

— Jakob est un homme bon. Au moins pour ça nous avons de la chance.

— Et vous connaissez aussi le capitaine Reinders, donc.

Lily hésita.

— Je suppose qu'il vous a parlé de moi...



—  
Grâce secoua la tête, un peu gênée, puis se rappela le regard qu'ils avaient échangé devant elle.

— Est-ce que... Il y a quelque chose entre vous ?

— Mon Dieu, non ! s'exclama Lily en riant. J'ai eu ma dose de ce côté-là ! Il me rend simplement un service. Un gros service, à vrai dire, et j'attends de ses nouvelles avec impatience. En fait, je croyais que peut-être il y avait quelque chose entre vous...

Ce fut au tour de Grâce d'éclater de rire.

— Ah non, je suis juste une passagère reconnaissante qui aimerait lui offrir un dîner un soir en guise de remerciement, c'est tout ! A moi aussi, il m'a rendu un service. Qu'est-ce qu'il a fait pour vous ?

Le visage de Lily se rembrunit d'un coup, et elle détourna les yeux.

— Je suis désolée, dit vivement Grâce. Vous n'avez pas besoin de me raconter, ça ne me regarde pas.

Lily réfléchit un instant, puis se rapprocha et baissa la voix.

— J'ai deux autres enfants. Ils sont encore esclaves.

Elle leva les yeux et regarda Grâce.

— Je vous raconte ça parce que je sais que vous aussi vous avez laissé un enfant derrière vous.

Grâce approuva d'un signe de tête crispé. L'évocation de son fils était toujours douloureuse.

— Il a presque un an, dit-elle doucement. Je l'ai appelé Morgan, comme son père.

— Mon fils aîné s'appelle Solomon, dit Lily. Et ma grande fille, Mary.

— Vous êtes en fuite, alors ?

— Oui. Moi et les deux petits. Mais nous avons des papiers d'affranchis.

— Et les deux autres, ils sont toujours à l'endroit que vous avez quitté ?

— Peut-être que Solomon y est encore...

Elle marqua une pause avant d'avouer la suite.

— Mais Mary a été vendue.

— Vendue ? répéta Grâce, horrifiée par le mot.

Ses yeux cherchèrent instinctivement Mary Kate. Lily aussi regarda ses enfants.

— Un matin, elle était partie aux champs, comme tous les jours, mais ce jour-là Janvier - c'est mon mari - est revenu à la maison sans elle. C'est comme ça qu'ils font, c'est le plus facile... Pas de cris, pas de supplications pour qu'on nous

laisse ensemble...

Grâce se tourna vers elle, mais Lily regardait toujours les enfants.

— Le maître l'a vendue de l'autre côté de la rivière, et il a fait comme si c'était mieux pour elle, en disant qu'elle aurait une maison au lieu de se briser le dos dans les champs. Et qu'on la verrait le dimanche, si elle était sage.

Elle se rembrunit encore un peu plus avant d'ajouter :

— Ce n'est pas bon d'être trop jolie dans une grande maison. Surtout qu'elle fait plus que son âge.

— Quel âge a-t-elle ?

— Douze ans, dit Lily. Quatorze, maintenant, rectifia-t-elle.

— Et Solomon ?

— Deux ans de plus. C'est un grand gaillard, comme son papa.

Elle exhala un soupir.

— Il ne supportait pas d'être un esclave. Il ne supportait rien. Janvier lui a dit d'être fort, de ne pas s'attirer d'ennuis, et de laisser faire les choses... Mais il en a eu assez, et il s'est enfui. Ils l'ont battu, mais à peine guéri il est reparti.

Ses yeux prirent une expression douloureuse.

— La troisième fois, ils l'ont estropié... Il pouvait encore travailler, mais plus courir.

— Sainte Mère de Dieu, murmura Grâce.

— Ils le surveillent sans arrêt, il ne peut plus faire un pas sans avoir quelqu'un sur le dos. Ils ne peuvent même pas le vendre, personne ne voudra d'un esclave comme lui, qui ne rapporte rien que des ennuis... Alors ils ont dit que la prochaine fois ils le pendraient. C'est là que j'ai su qu'il fallait qu'on parte.

Grâce hocha la tête avec compréhension.

— Janvier a tout organisé pour qu'un passeur vienne nous attendre, mais il ne pouvait pas attendre longtemps. Quand nous avons entendu le signal, nous n'avons pas pu récupérer Mary et Solomon, qui travaillaient dans la remise toute la nuit.

Ses yeux cherchèrent ceux de Grâce, comme pour y puiser un peu de compassion.

— Janvier a dit que c'était peut-être notre seule chance, et qu'il valait mieux sauver deux enfants qu'en perdre quatre... Il m'a dit de partir, et qu'il nous rejoindrait avec Mary et Sol le plus tôt possible.

Elle se tut un instant.

— Ça fait deux ans maintenant.

— Peut-être qu'ils se sont enfuis, avança Grâce avec espoir. Peut-être qu'ils sont ici, et qu'ils ne vous ont pas encore trouvés. La ville est tellement grande !

— Pas assez pour qu'ils ne trouvent pas le quartier noir. Non, ils ont sûrement battu Solomon après notre départ, violemment, pour ôter aux autres l'envie de partir... Je sais comment ça se passe, je l'ai vu faire tant de fois. Ils ont dû l'estropier encore un peu plus pour qu'il ne puisse pas nous suivre, et pour l'exemple...

— Ah, Lily...

Grâce était effarée.

— J'essaie de ne pas trop y penser, dit Lily d'une voix ferme et résolue. Je fais tout ce que je peux. Ils sont entre les mains de Dieu. Et celles du capitaine.

— Comment est-ce que vous le connaissez ? questionna Grâce. Vous pouvez me dire la vérité, précisa-t-elle doucement.

— Je lui ai sauvé la vie, répondit-elle simplement. Un soir, j'étais sur le port, après la tombée de la nuit, et j'ai vu une bande de jeunes Noirs s'acharner sur un homme blanc, le battre avec une canne et lui donner des coups de pied en essayant de fouiller ses poches. Je me suis dit : ce ne sont pas tes affaires, tu te fiches pas mal de ce type blanc, et ces gosses ont sans doute des tas de raisons de lui en vouloir. Mais alors j'ai entendu, très clairement, la voix de Dieu qui me disait : « Va aider cet homme. » J'avais un couteau, vous savez, alors je l'ai sorti, et je me suis jetée sur eux en criant et en agitant le couteau comme si j'étais folle.

En revoyant la scène, elle se mit à rire, tandis que Grâce la regardait, bouche bée.

— Ce n'étaient que des gamins, reprit-elle, mais grands et costauds. Ils ont fini par s'enfuir, et j'ai vu qu'il était gravement blessé, et qu'il avait le visage couvert de sang. Il a essayé de se lever et de parler, mais il est retombé tout de suite, alors je lui ai dit de s'appuyer sur moi, et on est parti, clopin-clopan. Ensuite un certain Mackley est arrivé en courant, il a demandé ce qui s'était passé, et m'a donné de l'argent pour me remercier.

Elle s'interrompit encore.

— Mais Jakob... C'est un homme intelligent, et quand le capitaine est venu me remercier en personne en disant qu'il me devait la vie, nous avons conclu un marché avec lui.

— C'est donc ça qu'il est parti faire ? Il va racheter votre famille ?

Lily secoua la tête.

— Un nordiste ne peut pas acheter d’esclave. Ici, ils se battent contre l’esclavage, ils ont des lois. Le capitaine doit faire le tour des marchés aux esclaves, des ventes, et quand il les aura repérés tous les deux, il faudra trouver un intermédiaire, et essayer de les faire sortir de Géorgie.

— Est-ce qu’il a déjà trouvé quelque chose ?

— On a cru, pendant un moment, que Mary pourrait être en vente, mais ça n’a rien donné... Je continue à prier pour avoir des nouvelles de Janvier et de Sol. Voilà ce qu’il est parti faire.

— Je me demande quand il va revenir, dit Grâce.

— Moi aussi.

Lily se pencha vers elle.

— Vous ne raconterez ça à personne, n’est-ce pas ? Ça pourrait lui attirer de gros ennuis, lui faire perdre son bateau, l’envoyer en prison...

— Je ne dirai rien, promit Grâce, vous pouvez me faire confiance.

Lily lui sourit alors, comme si elle se sentait plus légère d’avoir partagé le fardeau de son histoire. Elles se levèrent, s’étirèrent, et appelèrent les enfants, qui arrivèrent en courant, fébriles à l’idée de manger. Les deux femmes étalèrent une couverture par terre, et sortirent le pain, la viande, le fromage, les pommes, les noix, du cidre pour tout le monde, et des petits gâteaux préparés spécialement pour les dix ans des jumeaux, qui rirent de plaisir en les découvrant, et les partagèrent avec tout le monde. Les feuilles commençaient de se détacher d’un grand arbre, et tombaient en tourbillonnant dans une danse automnale. Des écureuils s’approchaient pour chaparder des noix qu’ils filaient grignoter bruyamment, et soudain les oies du lac s’envolèrent, formant un splendide ballet. Ils les regardèrent s’élever dans le ciel alors que le soleil déclinait, et, au moins un instant, ils éprouvèrent un délicieux bien-être.

Sean et Jay Livingston se tenaient coude à coude au bar, comptant sur les pintes de bière blonde du grand Ogue pour contrer la fraîcheur de la nuit. Ils bavardaient, Jay reprochant à Sean de dédaigner le dîner du soir pour aller à sa conférence religieuse, et Sean lui répondant que celui qui négligeait son âme au profit de son estomac mettait en péril sa place à l'unique table qui comptait réellement. Jay fronça les sourcils, irrité par le ton arrogant de Sean. Il n'y avait pas de discussion possible avec un homme qui mettait en balance une invitation de Dieu et une invitation de Florence Livingston, même si elle était la plus intelligente et la plus intègre des femmes de leur entourage. Dugan les écoutait en essuyant inlassablement le même verre. Il partageait l'avis de M. Livingston : Sean passait beaucoup trop de temps avec ces nouveaux fanatiques. Il ne voyait plus qu'eux et en oubliait son propre travail. La mission de Sean était d'aller prêcher la cause irlandaise, de soulever l'enthousiasme grâce à sa verve magnifique. Dieu l'avait fait irlandais. S'il voulait s'engager dans la religion, pourquoi ne le faisait-il pas au côté des catholiques ? Pourquoi est-ce que ça ne lui suffisait pas ? Il secoua la tête, incapable de comprendre que l'on pût croire à cette histoire de tablettes en or, et renoncer à boire, alors que le Christ, au nom du ciel, n'avait pas hésité à transformer l'eau en vin ! Il reposa son verre violemment sur le comptoir, sur le point d'intervenir alors qu'il s'était promis de ne pas le faire, quand soudain un murmure courut dans la salle alors que les convives attablés se tournaient vers la porte du fond.

— Soir, madame Donnelly, murmurèrent-ils avec respect.

— Vous êtes ravissante ce soir...

— ... La rose d'Irlande personnifiée...

— Ah, si j'étais plus jeune...

— Une apparition pour les pauvres yeux irlandais...

Dugan sourit avec fierté alors que Grâce traversait la pièce, portée par les regards admiratifs.

— Je crois qu'elle est prête, monsieur Livingston, dit-il.

Jay jeta un regard par-dessus son épaule et s'étrangla avec sa bière. Attrapant le mouchoir que Sean lui tendait, il tamponna vivement sa moustache et sa lavallière de satin blanc, épousseta son gilet de velours marron, s'éclaircit la gorge, humecta ses lèvres et se tourna vers elle.

— Ah, Gracelin, vous êtes resplendissante, vraiment.

Il prit sa main et la baisa en s'inclinant avec galanterie.

— Vous êtes très élégant vous-même, Jay, répondit-elle en souriant. Voulez-vous bien m'aider ?

Elle lui tendit son manteau, puis se tourna et attendit, sans se rendre compte qu'il demeurerait incapable du moindre geste, tant il était troublé par la vue de ses épaules délicates à travers la mince étoffe. Enfin elle se tourna légèrement, et surprit l'expression de son visage.

— Voyons, monsieur Livingston, un homme distingué comme vous devrait savoir comment aider une dame à enfiler son manteau ! Dois-je demander à M. Ogue de vous montrer comment faire ?

Dugan se mit à rire, et les hommes qui se trouvaient suffisamment près pour avoir entendu gloussèrent et se poussèrent du coude, sous le charme. Leur Grâce était décidément une femme de caractère ! Sean se joignit à eux, ravi de voir Jay Livingston, ce grand mondain, pris en défaut par une pauvre veuve irlandaise.

— Je suis certain qu'il saurait parfaitement s'y prendre, dit Jay d'un ton courtois, s'adressant à la salle entière. Mais je crois que c'est à moi qu'en revient l'honneur.

Il s'avança vers elle, et arrangea d'une main experte le long manteau à capuchon sur les épaules délicates.

— Vous êtes magnifique, murmura-t-il tout contre son oreille.

— Vous êtes trop aimable, dit-elle en se dégageant, gênée de sentir la chaleur de son souffle dans son cou.

Elle tourna des yeux implorants vers son frère.

— Tu ne vas pas changer d'avis et venir avec nous ? Tu sais bien que tu t'amuserais !

— Enfin, Grâce, il me semblait que nous étions d'accord ! Mais je vais vous accompagner dehors. Il est temps que je me mette en route moi aussi, les Osgoode vont m'attendre.

— Allons-y, donc, dit Jay en offrant son bras à Grâce.

Elle le prit avec une certaine nervosité, ce qu'il jugea plutôt flatteur. Dès l'instant où il l'avait rencontrée, il s'était senti déstabilisé, défié par cette jeune femme impertinente et aussi séduisante lorsqu'elle s'activait dans le saloon, armée d'un seau et d'une serpillière, le tablier de travers, les cheveux en bataille et des enfants accrochés à ses jupes, que les soirs de réception, quand, parée de sa plus belle robe si démodée qu'elle semblait d'avant-garde, sa belle chevelure relevée en arrière, elle écoutait le tourbillon des conversations autour d'elle. Mais Jay était homme à apprécier les défis, surtout quand ils se présentaient sous l'aspect d'une femme

charmante.

Une fois dehors, ils souhaitèrent bonne nuit à Sean - qui s'en alla dans la direction opposée, refusant catégoriquement de se faire emmener en voiture - et montèrent dans le beau cabriolet de Jay.

— Votre frère aime jouer les moutons noirs, commenta ce dernier alors que l'attelage s'ébranlait.

— Surtout au milieu des brebis comme vous, répliqua-t-elle en détaillant du coin de l'œil sa tenue élégante, du chapeau impeccable à la pointe des bottes parfaitement cirées. Au milieu des siens, il n'est pas si original.

Jay laissa échapper un petit rire nerveux.

— Vous avez la verve aussi acérée que lui. Peut-être qu'il ne me manquera pas ce soir, en fin de compte.

— Bien sûr que si, je n'ai pas la moitié de son intelligence.

— Mais vous êtes deux fois plus charmante. Et mille fois plus jolie. Même si vous n'avez rien à dire, vous regarder suffira à m'enchanter !

La voiture descendait l'avenue en cahotant, et Grâce sentit le genou de Jay s'appuyer contre le sien.

— En tout cas, votre sœur, elle, regrettera son absence, dit-elle en changeant légèrement de position pour s'écarter de lui.

Il haussa imperceptiblement les sourcils, constatant qu'elle ne le laissait pas prendre l'avantage dans leur petit jeu de séduction.

— C'est vrai, admit-il. Ils ont toujours une foule de choses à se dire. Les abolitionnistes et les combattants de la liberté ont beaucoup en commun, et Florence est *particulièrement* attachée à lui.

Grâce le regarda, surprise.

— Vraiment ?

— Oh oui, dit-il, s'adossant à la banquette de manière que sa jambe vînt de nouveau frôler celle de la jeune femme. Elle n'espère qu'une chose, c'est que leur amitié survivra à la cour assidue qu'il fait à cette chère Mlle Osgoode.

— Il aime beaucoup Mlle Osgoode, concéda Grâce, mais je ne pense pas qu'il la courtise.

— Excusez-moi, je tire des conclusions un peu hâtives. Sans doute parce que je suis frustré de ne plus le voir autant qu'avant, je suppose. Il est si souvent indisponible, en ce moment, et quand il l'est, il parle tellement de...

Il balaya l'air d'un geste vague.

— ... ce groupe ! En tout cas, il nous manque beaucoup à tous. Surtout à Florence, qui l'apprécie tant, et qui le comptait

parmi les habitués de ses réceptions d'après-midi. A force de partager des conversations aussi animées, on finit par se faire des idées, forcément.

— Est-ce que... Est-ce qu'il était... Enfin voulez-vous dire qu'ils étaient engagés ?

— Absolument pas, répondit vivement Jay. Votre frère est un homme respectable, et ses intentions ont toujours été claires, même si - et je vous fais là une vraie confidence, ma chère - Florence espérait que ses sentiments grandiraient au même rythme que l'admiration qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre.

— Je vois, dit Grâce en tirant sur les doigts de ses gants. J'apprécie beaucoup Florence.

— C'est réciproque.

Elle leva les yeux et eut la satisfaction de constater, en croisant son regard, qu'il était sincère.

— Sean n'est plus vraiment lui-même ces derniers temps, confessa-t-elle du bout des lèvres, tiraillée entre le désir de comprendre son frère et l'angoisse de le trahir. Ça ne lui ressemble pas de négliger une amitié comme celle qu'il entretient avec votre sœur. Ou avec vous.

— Avec nous tous ! s'exclama Jay. Mais peut-être sommes-nous en partie responsables. Ses perpétuels discours religieux ont fini par agacer les gens, et nous avons sans doute manqué de tact avec lui.

— Ah bon ? s'étonna Grâce en croisant les doigts pour cesser de les agiter.

— Au début, nous le taquinions sans aucune méchanceté ; il est tellement intelligent et persuasif. Mais vraiment c'est trop en demander à un esprit raisonnable. Il suffit de se plonger un peu dans le passé de Joseph Smith pour...

Il s'interrompit brusquement et haussa les épaules avec un air d'excuse. Grâce avait tourné la tête et regardait les rues humides, les immeubles sombres surgis de l'ombre dans le halo des becs de gaz.

— Oh, pardon... Vous partagez peut-être ses convictions, et dans ce cas je vous ai offensée... Je vous prie de m'excuser, ajouta-t-il comme elle gardait le silence.

— Si Sean dit que c'est la vérité, répondit-elle, luttant pour rester loyale envers son frère, je ne peux que me dire que si je ne la vois pas, c'est que je n'ai pas suffisamment réfléchi.

— Ou qu'il n'y a rien à voir du tout, avança-t-il. Ces nouvelles religions embobinent les gens avec tant de passion que ce qui semblait rationnel ne l'est plus.



Il jeta un regard à travers la vitre.

— Nous sommes arrivés.

La voiture suivit une allée en courbe, et s'arrêta devant l'entrée de la demeure. Jay descendit, tendit la main à Grâce, et l'escorta jusqu'à la porte, qui s'ouvrit immédiatement. Un valet aida la jeune femme à se débarrasser de son manteau, et prit le chapeau, les gants et la redingote de son maître.

— Ah, vous voilà enfin ! s'écria Florence en traversant le hall pour venir les accueillir. Grâce, vous êtes éblouissante, ce soir. Mais où est donc Sean ?

— Il n'est pas bien, mentit Jay d'un ton posé. Il tenait absolument à venir, mais j'ai dit qu'il n'en était pas question dans son état.

Le regard de Florence s'assombrit.

— Est-ce que c'est sérieux ? Est-ce qu'il faut lui envoyer un médecin ?

— Une bonne nuit de sommeil, et il sera frais comme un gardon, assura Jay. Mais j'ai insisté pour que Grâce vienne tout de même, et elle a gentiment accepté.

— J'en suis très heureuse, dit Florence avec un sourire poli. C'était une femme trop raffinée pour laisser paraître sa déception, et elle prit le bras de son invitée avec empressement.

— Venez, je vais vous présenter à tout le monde. Vous verrez, ce sont de sacrés bavards ! Votre frère va me manquer, ajouta-t-elle à voix basse.

— Je comprends, dit Grâce. Il a toujours une opinion sur tout.

Florence approuva d'un petit rire poli, et Grâce se laissa entraîner vers la salle de réception, où les gens se tenaient par petits groupes, debout ou assis. Les conversations allaient déjà bon train. Florence la présenta à plusieurs personnes, avant de s'arrêter près d'une grappe de jeunes gens qui comparaient avec enthousiasme différents *minstrel shows*<sup>[1]</sup>. Florence leva les yeux au ciel, s'appêtant à s'éloigner, mais l'un d'eux la tira par la manche.

— Attendez, mademoiselle Livingston, implora-t-il. Donnez-nous votre opinion, vous qui connaissez les gens de couleur mieux que nous. Quel est le meilleur spectacle, celui des Christy Minstrels, ou des Kentucky Rattlers ?

Tout le groupe retint sa respiration, guettant la réponse de Florence, mais celle-ci ne se laissa pas démonter, et posa sur eux un regard assuré.

— Ce sont eux-mêmes qui se ridiculisent, rétorqua-t-elle.

J'ai rencontré nombre de Noirs pleins de talent, je les ai écoutés interpréter leur musique, raconter leurs histoires drôles, danser, et ils offrent un spectacle bien plus intéressant qu'une bande d'hommes blancs tout juste bons à se peindre la figure en noir.

Le jeune homme insista.

— Mais enfin, mademoiselle Livingston, ces spectacles mettent en valeur le mode de vie des Nègr... des Noirs ! Ainsi nous voyons comment ils vivent, nous les comprenons mieux, nous apprenons à les intégrer dans notre société civilisée... Vous ne croyez pas ? demanda-t-il en se tournant vers ses camarades, fier de sa tirade.

Grâce serra les lèvres et vit les joues de Florence s'enflammer.

— Je ne vous pensais pas si inculte, monsieur... Tweedle, c'est ça ?

— Tweedham, corrigea le jeune homme, un peu vexé.

— Eh bien, monsieur Tweedle, sachez que les *minstrel shows*, loin de mettre en valeur la culture d'un peuple arraché si violemment à sa terre natale, amené de force chez nous et traité de manière si abominable, tournent en ridicule ce qu'ils ont de noble et de beau, et exacerbent leur souffrance en essayant de nous convaincre qu'ils sont trop bêtes et ignorants pour comprendre ce qui leur arrive. C'est une insulte, monsieur Tweedle, un affront de plus à ceux dont la vie a été honteusement asservie à la richesse de quelques-uns.

Les visages de Lily et de ses enfants apparurent à Grâce, et elle regarda Florence avec une admiration redoublée.

— J'espère avoir répondu à votre question, monsieur Tweedle, conclut-elle en le toisant d'un regard méprisant.

— Tweedham, répéta le jeune homme, gêné. Merci...

— Mais de rien.

Et Florence reprit le bras de Grâce pour l'entraîner vers l'autre extrémité de la pièce.

— Je ne supporte pas ce genre de bêtise, dit-elle. Je suis désolée si vous vous êtes sentie mal à l'aise.

— Absolument pas, la rassura Grâce avec un sourire. Vos propos m'ont fait penser à une femme dont j'ai fait la connaissance récemment, à sa vie...

— Une ancienne esclave ?

— Oui. Elle est libre, maintenant, mais elle a dû laisser une partie de sa famille derrière elle.

— J'en connais beaucoup qui ont dû faire ce choix, dit Florence avec amertume. L'esclavage est une abomination,

une tache sur l'âme de notre nation.

— Vous êtes abolitionniste ?

— Je suis même « négrophile », à en croire certaines personnes présentes ici !

Ses yeux se mirent à briller d'un éclat étrange.

— Mais ils y viendront, de gré ou de force. Ça ne peut pas durer ainsi, il finira par y avoir une guerre si rien ne change. C'est ce que je redoute... Le prix de la liberté est si souvent mesuré en litres de sang versé...

— Oh oui, approuva Grâce.

Et elles échangèrent un regard plein de compréhension mutuelle.

— Je dois vous demander pardon, s'excusa Florence, est-ce que je peux vous laisser seule un moment ?

— Bien sûr, ne vous inquiétez pas. Je serai ravie d'écouter ce qui se dit à droite et à gauche.

— Vous pouvez vous joindre à ces gens, là-bas, suggéra-t-elle.

Elle désigna un groupe d'hommes engagés dans une discussion animée, près de la grande cheminée.

— Vous connaissez M. O'Sullivan, du journal. Il y a de fortes chances pour qu'ils parlent justement de l'Irlande.

Elle s'éloigna, et Grâce s'avança vers le groupe, sous prétexte de se rapprocher du feu.

— Duffy n'aurait jamais dû poser d'ultimatum ! arguait un homme distingué à lunettes. Il ne faut jamais diviser les forces vives !

— Cela ne fait que montrer à quel point les Young Irlanders étaient fragiles, observa un homme rond portant des favoris, qui pointait le doigt en l'air pour ponctuer chacune de ses observations. Mitchel est une tête brûlée. Tous sont des têtes brûlées. Ils n'ont pas pensé une seconde qu'ils allaient créer des dissensions en cessant de suivre O'Connell.

— C'était une décision mûrement réfléchie, objecta O'Sullivan. Les autres refusaient de prendre les armes. L'oppression était plus terrible que jamais. Sans Mitchel et Smith O'Brien, les Irlandais seraient encore en train de...

— De mourir de faim ? interrompit Whiskers. De tomber comme des mouches à cause des maladies ? D'émigrer par milliers ? Excusez-moi, je ne vois pas bien la différence avec ce qu'ont fait les Young Irlanders !

— Je vous rappelle, messieurs, intervint Glasses, que Mitchel a été déporté pour quatorze ans aux Bermudes, John Martin pour dix ans, que Smith O'Brien a été condamné à

mort, et que Meagher...

N'y tenant plus, Grâce quitta sa place près du feu et fit irruption dans leur cercle.

— Etes-vous en train de dire, monsieur, que le sacrifice de ces hommes n'a aucune valeur pour leur pays ? Qu'ils ont donné leur vie pour rien ?

M. O'Sullivan s'éclaircit la gorge.

— Messieurs, je vous présente Mme Grâce Donnelly, la sœur de notre grand orateur Sean O'Malley.

Tous inclinèrent respectueusement la tête, quoique certains fussent de façon évidente irrités de voir la qualité de leur débat menacée par cette intrusion féminine.

— Ce que nous disions, madame Donnelly, dit Whiskers comme s'il s'adressait à un enfant, c'est qu'il y a eu trop de sacrifices pour trop peu de résultats, et que si le mouvement des Young Irelanders s'en était tenu aux consignes données par les Anciens, ce sacrifice aurait été moindre.

— Parce que les fidèles d'O'Connell ont refusé de se battre ! s'exclama Grâce avec un accent renforcé par l'émotion. Parce qu'en fin de compte ils se préoccupaient plus de leurs propres intérêts politiques que de nourrir leur peuple !

— C'est un portrait un peu injuste, mademoiselle Donnelly, objecta Whiskers en se retenant de la menacer de son doigt tendu. Les Young Irelanders étaient dirigés par des idéalistes inconséquents qui n'avaient pas l'expérience nécessaire, indispensable même, pour négocier l'indépendance irlandaise. Regardez qui ils ont choisi pour prendre la tête des opérations ! Sans vouloir offenser votre frère, madame, qui est quelqu'un de brillant, et probablement le seul responsable du peu qu'ils ont accompli. Mais ce McDonagh, un paysan sans éducation, quasiment illettré d'après ce que j'ai entendu dire, de qui on attendait qu'il constitue une armée en mobilisant des crève-la-faim en guenilles comme lui ! A quoi pensaient-ils, nom de Dieu ? N'y avait-il donc pas de meilleur choix possible ?

Grâce sentit ses joues, son cou, sa poitrine s'enflammer de colère. Elle dut faire un énorme effort pour se calmer, et résister à l'envie de gifler ces visages suffisants et replets, exaspérants de sottise dans leurs costumes élégants.

— McDonagh exprimait plus de courage et de conviction dans le moindre de ses regards que vous tous réunis, clama-t-elle d'une voix blanche de rage. Il aurait pu quitter l'Irlande. Il en avait la possibilité. Il aurait pu venir ici pour rejoindre sa famille, la femme qu'il aimait...

Elle s'obligea à s'interrompre.

— Mais il ne l'a pas fait. Il est resté, il a rassemblé ses compatriotes, il a parlé en leur nom, il s'est battu pour eux.

Elle les fixa d'un regard fier, l'un après l'autre, surprit l'imperceptible approbation d'O'Sullivan, et continua.

— Au cœur de la pire famine que nous ayons jamais connue, il nous a rendu l'espoir, il nous a donné une raison de vivre ! Vous soutenez la cause de l'indépendance irlandaise en sortant votre porte-monnaie. Il l'a défendue en donnant sa vie pour elle.

Elle pointa son doigt vers Whiskers.

— Quel est le meilleur choix possible ?

Whiskers posa une main sur sa poitrine, feignant d'être outragé par une telle attaque.

— Ma chère, nous connaissons tous la légende. Moi je vous parle de la triste réalité, celle d'un homme incapable d'assumer la responsabilité placée sur ses épaules, et exploité comme symbole sentimental par ceux qui dirigent tout cela.

Grâce s'étrangla presque de fureur.

— Vous devez avoir perdu le sens commun pour dire des choses pareilles, monsieur. Morgan McDonagh était l'homme le plus capable que j'aie jamais rencontré de ma vie.

— C'est l'homme le plus capable que tous les Irlandais aient jamais connu, ma chère ! gloussa Whiskers en se tournant vers ses compagnons. C'est vrai, ils le connaissent tous ! Tous ceux qui débarquent des bateaux ont leur histoire à raconter sur lui ! Le héros !

— Si Mme Donnelly vous dit qu'elle connaît cet homme, c'est qu'elle le connaît.

La voix qui venait de s'élever dans le dos de Grâce était grave et impérieuse, et le sourire de Whiskers fondit instantanément.

— Vous m'avez mal compris, capitaine Reinders. Je ne mettais pas en cause le bien-fondé des assertions de Mme Donnelly.

— Il ne s'agit pas d'assertions, mais de faits, trancha Reinders. Vous lui devez des excuses.

— Bien sûr...

Whiskers fronça les sourcils, puis essaya de se composer un visage contrit.

— Veuillez me pardonner si je vous ai offensée, madame Donnelly. Je ne doute pas que McDonagh ait fait partie de vos relations.

— Et c'était un grand homme, ajouta-t-elle. Qui valait bien

mieux que vous. Maintenant si vous voulez bien m'excuser, messieurs, capitaine Reinders, monsieur O'Sullivan.

— Transmettez mon meilleur souvenir à votre frère, madame Donnelly, dit O'Sullivan.

Il s'inclina en s'écartant légèrement des autres.

— Bien joué, ajouta-t-il à voix basse.

Grâce traversa la salle, encore sous le choc, et se réfugia dans la bibliothèque. Un feu brûlait dans la cheminée, et elle s'agenouilla sur le tapis devant l'âtre, la tête courbée, les yeux clos, essayant de chasser de son esprit les mots odieux de ce stupide personnage. Pendant plusieurs minutes, elle ne fit rien d'autre qu'écouter le tic-tac régulier de l'horloge et le crépitement des braises. Mais un raclement de gorge vint la tirer de sa rêverie solitaire.

Elle fit un effort pour se ressaisir avant de se retourner.

Reinders se tenait sur le seuil, le sourire aux lèvres, tenant à la main deux coupes en cristal remplies de punch.

— Je vous ai apporté un petit remontant, dit-il. Puis-je me joindre à vous ?

Il était en tenue de soirée, et avait une allure tout à fait différente sans sa casquette.

— Vous me surprenez en pleine méditation, avoua-t-elle dans un sourire.

— Ne vous levez pas pour moi. Vous avez l'air confortablement installée.

Il lui tendit une coupe, qu'elle prit avec un sourire de gratitude, et ils burent tous les deux, Reinders vidant la sienne d'une traite avant de la regarder comme s'il venait d'être pris en traître par son contenu.

— Je suppose que j'avais soif, commenta-t-il. Mais ces coupes sont petites. Les coupes à punch sont toujours petites.

Ou alors j'avais très soif.

« Oh, mon Dieu, songea-t-il, voilà que je recommence... »

Il esquaissa un sourire maladroit, regrettant de ne pas avoir sa casquette pour se donner une contenance.

— Je ne vous ai presque jamais vu sans elle, mais je n'ai jamais été aussi heureuse de vous voir, dit Grâce comme si elle avait lu dans ses pensées. Vous m'avez empêchée de sortir de mes gonds, vraiment.

— Ne dites pas de bêtises, répondit-il en posant sa coupe sur la cheminée. Je regrette seulement que Florence n'ait pas été là pour vous entendre. Vous êtes sa nouvelle égérie.

Grâce couvrit son visage de ses mains, honteuse de son accès de colère.

— Je crois bien que j'étais sur le point de frapper cet homme, vous savez.

— Oui, confirma-t-il avec une joie étrange, et j'aurais dû vous laisser faire, il le méritait !

— Non, protesta-t-elle, j'aurais eu tellement honte... Les Livingston sont si bons pour mon frère...

— C'est donc comme ça que vous connaissez Florence.

— Oui. Sean devait venir ce soir, mais... il n'a pas pu. Alors Jay m'a amenée toute seule.

— Jay Livingston est votre cavalier ?

Elle comprit immédiatement l'allusion.

— Je sais qu'il aime beaucoup les femmes...

— Beaucoup, confirma Reinders d'un ton aigre. Je suis étonné que votre frère vous ait laissée seule en sa compagnie.

— Je n'ai besoin de personne pour me protéger, capitaine.

— Je sais.

Ils échangèrent un long regard, puis Grâce baissa les yeux et les plongea dans le feu.

— Quelles sont les nouvelles de chez vous ? demanda-t-il.

— Je n'en ai aucune.

Elle releva la tête, et il surprit dans ses yeux un éclair d'angoisse, qui disparut aussitôt.

— J'ai écrit maintes et maintes fois, précisa-t-elle, mais personne n'a répondu, et maintenant il va se remettre à faire mauvais, sans quoi je me demande si je ne serais pas allée les chercher moi-même.

— N'y pensez pas. Tout indique que nous aurons un hiver long et rude, ce qui, vous le savez bien, est encore pire à vivre en mer.

— Oui, soupira-t-elle. Je ne pourrai pas imposer cela aux enfants une seconde fois.

— Comment vont-ils ? Je... J'ai été très occupé...

— Mary Kate est devenue une grande fille, et Liam va beaucoup mieux depuis qu'il est de retour parmi nous. C'est un brave garçon, plein de bonne volonté. Il veut faire fortune et se voit déjà à la tête du pays.

— Ah, il veut être président !

Reinders s'efforça de dissimuler sa déception.

— Seulement une fois qu'il sera devenu un grand capitaine américain, comme son mentor, et qu'il aura parcouru le monde un certain nombre de fois, et découvert de nouvelles terres.

Un large sourire éclaira le visage du capitaine.

— J'ai toujours aimé ce gamin. A la minute où je l'ai vu pour la première fois, j'ai su qu'il était né pour être marin.

— Alors quand pensez-vous pouvoir venir, capitaine ? Il serait si heureux de vous voir. Il est sans cesse fourré au port, à arpenter le quai pour essayer de repérer votre bateau.

Et soudain elle se rappela.

— Mais vous devez d'abord aller voir Lily.

— Lily ? Pourquoi ?

— Elle est inquiète, vous savez. Pour sa famille... Elle m'a raconté ce que vous faisiez pour elle, ajouta-t-elle en le voyant se rembrunir.

Il la considéra un long moment.

— Vous comprenez que personne ne doit savoir ça ?

— Elle ne me l'a dit que parce qu'elle n'avait pas de nouvelles de vous, et qu'elle pensait que j'en avais peut-être.

— Vous ?

— Oui. Elle pensait que nous étions... Vous savez...

Grâce se sentit rougir.

— Bons amis...

Il ouvrit la bouche et éclata de rire.

— Et comment s'est-elle imaginé une chose pareille ?

— Je ne sais pas, se défendit Grâce.

— Je ne crois pas lui avoir parlé de vous.



— Elle n'a pas dit que vous lui aviez parlé de moi.

— Alors comment pourrait-elle penser que nous entretenions une liaison ?

— Je ne sais pas, répéta Grâce en se redressant. Une mauvaise interprétation, je suppose. J'ai fait la même moi-même.

Il la dévisagea avec stupeur.

— **Vous** pensiez que vous et moi avions une liaison ?

— Ne soyez pas idiot, protesta Grâce. Je pensais que vous aviez une liaison avec **elle**.

— Vraiment ?

Il se sentait stupide, à présent. Et la sueur lui montait au front.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, dit Grâce pour la troisième fois, avec une pointe d'exaspération. Nous avons parlé de vous, et nous nous sommes trompées, c'est tout ! Finalement, ça nous a valu un bon fou rire !

— Un bon fou rire...

Il avait totalement perdu le contrôle de la conversation.

— Eh bien oui ! s'exclama-t-elle. Est-ce que vous verriez l'une de nous deux avec vous, capitaine ?

— Non, dit-il d'une voix plus tranchante qu'il ne l'aurait voulu.

Il vit qu'il l'avait heurtée.

— Bien sûr, dit-elle en se détournant.

Un silence étrange s'abattit entre eux, et Reinders se sentit soudain vide et trop vieux.

— Peut-être qu'il vaut mieux que je vous laisse.

— Oui, rétorqua Grâce, ils vont se demander ce qui vous retient si longtemps, et vous ne voudriez pas créer un nouveau malentendu, n'est-ce pas ?

Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis la referma, et quitta la pièce sans rien dire.

Grâce se laissa tomber dans le fauteuil le plus proche, furieuse contre lui, mais surtout contre elle-même. Il avait volé à son secours, puis était venu la chercher pour bavarder avec elle, ce qu'elle avait beaucoup apprécié... Et puis elle avait dit quelque chose qui lui avait déplu. Mais en quoi ? Elle ne cherchait pas à jouer les séductrices, et lui non plus. Pourquoi s'était-il mis en colère ? Et elle ? Elle fut soudain gagnée par une profonde lassitude. Décidément, elle ne comprenait rien aux hommes. Surtout aux Américains. Ils ne disaient jamais ce qu'ils pensaient vraiment. Mais ce n'était pas la faute du

capitaine, c'était la sienne... Elle eût voulu pouvoir revenir en arrière.

Une voix se rapprocha de la porte, et elle se leva vivement, prête à s'excuser.

— Capitaine, je...

Jay arqua un sourcil étonné.

— Vous êtes prête pour le dîner ? interrogea-t-il. Je vous ai cherchée partout. Comme c'est cruel à vous de nous priver de votre charmante compagnie.

— Je suis désolée, Jay.

D'un geste vif, elle passa sa main sur ses joues en feu, et lissa les plis de sa robe.

— Allons-y.

Il lui tendit le bras, et quand elle y glissa le sien, il couvrit sa main de la sienne, l'attirant doucement contre lui.

— Nous avons encore perdu un convive, dit-il sur le ton de la confidence. Le pauvre capitaine Reinders était indisposé, il est rentré chez lui.

## 28

Julia n'était pas sûre de supporter un mois supplémentaire de procès calamiteux et de verdicts cruels. John avait été exilé aux Bermudes, et William condamné à être pendu ; cette dernière sentence apparaissait comme la pire de toutes, car le procureur avait donné à l'accusé une porte de sortie : il lui eût suffi d'admettre que « la personnalité diabolique » de Duffy constituait en soi une circonstance atténuante, qui expliquait partiellement son action déraisonnée. Mais William Smith O'Brien, le bon William, avait refusé, pour ne pas salir aux yeux du public l'image d'un homme dont le procès n'avait pas encore eu lieu. Celui de Tom Meagher venait de s'achever. Il avait été jugé avec MacManus et O'Donohoe, qui avaient été condamnés à être pendus. Meagher pouvait espérer être épargné en raison de son jeune âge, mais, suivant l'exemple de Smith O'Brien, il avait refusé de baisser la tête et avait déclaré à la Cour qu'il ne regrettait rien de ce qu'il avait fait ou dit, et que sa seule ambition était d'élever l'Irlande du rang de mendiant le plus malheureux du monde à celui de bienfaiteur

de l'humanité. Il avait dit qu'il comprenait que son objectif était aussi son crime, mais que l'histoire de l'Irlande le justifiait, et qu'il était impatient de se retrouver devant un autre tribunal bien supérieur, devant le Juge suprême, qui renverserait sans aucun doute les jugements erronés prononcés ici-bas.

Julia laissa échapper un profond soupir en se remémorant ce moment d'émotion auquel elle avait assisté. Depuis, elle ne sortait plus ; il y avait maintenant des semaines qu'elle n'avait pas mis le nez dehors. Elle avait consumé sa rage, versé toutes les larmes de son corps, et épuisé sa réserve d'encre. Il n'y avait plus qu'une chose pour la faire lever le matin et qui l'empêchait de sombrer dans le désespoir. Une petite chose sur laquelle elle se penchait à présent, endormie dans son petit lit dans un coin de la pièce. Elle le trouvait magnifique, même si les autres détournaient la tête lorsqu'elle le leur montrait, à cause de ses yeux qui les mettaient mal à l'aise, de ce regard trouble et laiteux, des croûtes qui collaient ses cils... Mais pour elle c'était un trésor, qu'elle s'était mise à chérir de tout son cœur, ignorant ceux qui prétendaient qu'il n'en avait pas pour longtemps. Elle refusait de le croire, et vivait avec lui au jour le jour, le berçant pendant des heures quand il pleurait, s'efforçant avec une patience d'ange de lui faire ingurgiter quelques céréales chaudes, et avaler quelques gouttes de lait toutes les heures. Il avait presque un an, le petit Morgan McDonagh, et il appelait maintenant Julia « Mam ».

— Bonjour...

M. Martin passa la tête dans l'embrasure de la porte.

— Comment va le petit ? Il fait la sieste ?

Elle approuva d'un signe de tête.

— Je vais rester avec lui, dit le père à sa fille en pénétrant dans la pièce. Tu devrais sortir un peu ! Aller te promener le long de la rivière, ou monter jusqu'à l'université !

— Ça va, père, je vous assure.

Il déplaça une pile de livres, et s'assit avec précaution au bord de sa chaise de bureau.

— Il fait un temps magnifique, insista-t-il. Un ciel d'azur, les dernières feuilles d'automne... Il y a des tas de nouveautés dans les vitrines...

— Ça m'est bien égal, rétorqua Julia.

— Tu as tellement changé, ma chérie... Je ne te reconnais plus.

Il se pencha vers elle, soucieux.

— Est-ce que tu vas bien ?

— Ce n'est pas la même chose que l'année dernière,

déclara-t-elle fermement.

— Non ?

Il enveloppa du regard la petite pièce, les rideaux baissés, les assiettes à moitié pleines, les taches d'encre renversée, les piles de livres poussiéreux...

— Je n'ai tout simplement plus envie de sortir. C'est trop déprimant.

Son père hocha la tête.

— Ah, ça oui... C'est déprimant. Mais tu ne deviens pas folle à force de rester enfermée toute la journée ?

— Non, bien sûr que non.

Elle posa les yeux sur le bébé.

— Je préfère sa compagnie à celle de quiconque.

— Il est adorable, concéda M. Martin. Et tu sais à quel point je suis attaché à lui. Mais ce n'est pas bon pour vous deux de rester cloîtrés comme ça ! Les bébés ont besoin d'air frais, de lumière, de sentir du mouvement autour d'eux, de voir des choses nouvelles...

Julia le considéra avec circonspection.

— Et depuis quand êtes-vous devenu expert en bébés ?

Il se mit à rire.

— Crois-tu que tu as jailli du ventre de ta mère déjà mûre et adulte ? Ta mère était toujours très occupée, et elle m'a laissé passer beaucoup de temps avec toi, ce dont je lui ai toujours été reconnaissant. Elle savait être présente quand il le fallait, pas plus, et regarde le beau résultat !

— Vous voulez dire que je ne suis pas une très bonne mère ?

— Pas du tout ! assura-t-il. D'ailleurs, je me permets de te rappeler que tu n'es pas mère du tout, et qu'il en a une bien à lui... J'ai bien l'impression que tu l'as oublié.

— Comment pourrais-je oublier une chose pareille, opposa Julia en jouant nerveusement avec son porte-plume. Mais nous n'avons eu aucune nouvelle d'elle ! On ne sait même pas si elle est en vie.

— C'est vrai, admit-il. Mais que fais-tu de Barbara ? Elle aussi, elle aime cet enfant, et ils sont du même sang !

Julia reposa le porte-plume.

— Elle est partie à Galway avec Abban pour travailler à l'école primaire. Vous le savez bien. Ici, il a un médecin, et de quoi manger. Or j'ai promis à Barbara de prendre soin de lui.

— Jusqu'à son retour.

— Oui, dit Julia, agacée. Bien sûr.

M. Martin posa sur sa fille des yeux emplis de tendresse.

— C'est juste que je ne veux pas te voir malheureuse encore

une fois, ma chérie. Tu as déjà supporté beaucoup d'épreuves pour ton âge. Et je sais à quel point tu te sens seule.

Elle se refusait à le regarder, à le laisser voir les larmes qui lui montaient aux yeux. Alors, pour lui donner le temps de se remettre, il se leva et alla se pencher sur le petit lit.

— Alors tu crois que ce petit bonhomme va rester avec nous encore un moment ?

— Oui, dit-elle en s'essuyant les yeux d'un revers de main, juste avant qu'il ne se retourne. Je le crois.

— Bien.

Il lui sourit.

— Alors je te propose un marché.

— Un marché ? répéta-t-elle sans pouvoir se retenir de rire alors qu'elle eût voulu paraître méfiante. Une de vos manigances plutôt, non ?

Son père haussa les épaules.

— On peut appeler ça comme ça...

— Et je suppose qu'elle inclut l'obligation pour moi de prendre l'air...

— Ah, je reconnais là ma petite fille perspicace.

M. Martin ouvrit les rideaux, et un rayon de soleil entra dans la pièce.

— Je ne voudrais pas te donner de faux espoirs, mais je suis en contact depuis quelque temps avec un jeune médecin de Londres...

Julia se figea sur place.

— Je ne remettrai jamais les pieds en Angleterre, père.

Elle le considéra soudain avec suspicion.

— Vous n'avez tout de même pas dans l'idée de me faire engager dans un sanatorium ou je ne sais quoi de ce genre ?

— Oh, tu as bien assez d'engagements comme ça ! répondit-il en riant. C'est à propos de Morgan, en fait. J'ai mené ma petite enquête, et j'ai trouvé la trace d'un certain docteur Nigel Wikes. Un chirurgien ophtalmologiste.

Julia retint sa respiration.

— Il a accepté d'examiner notre petit, mais il faudrait pour cela que tu acceptes de quitter la maison... et d'aller en Angleterre.

— Oh, père...

Ses yeux s'emplirent de larmes, mais cette fois elle ne chercha pas à les dissimuler.

— Merci, merci... Je vais faire mes bagages.

Elle se leva, et déplaça une pile de livres.

— Tout de suite !

Il sourit, heureux de la voir reprendre le dessus.

— Je peux organiser ton voyage pour la fin de cette semaine, mais avant que tu partes...

Il prit un ton plus grave :

— ... il faut que tu informes Barbara, et que tu écrives à Grâce. Elles doivent savoir ce qui se passe... Au cas où...

— Je vais le faire, promit Julia. Cet après-midi.

— Une fois que tu auras emmené le petit en promenade, commanda son père en soulevant le plateau d'assiettes sales.

— D'accord, concéda-t-elle avec un sourire. Après notre promenade.

— A la bonne heure ! Enfin je retrouve ma fille chérie.

Il déposa un baiser sur sa joue, et quitta la pièce. Le cliquetis de la vaisselle sale s'éloigna dans l'escalier, jusqu'à la cuisine de Mme Geelan.

Julia s'approcha du berceau et se pencha sur le bébé, son bébé, songea-t-elle. Elle devait écrire à Grâce, elle le savait bien. Elle avait promis à Barbara de le faire, et au lieu de cela elle avait laissé les jours passer, et maintenant il y avait des mois que Barbara était partie, et elle n'avait toujours pas écrit.

Barbara n'était restée à Dublin que quelques jours, par peur de croiser le père Sheehan, qui y officiait souvent, et qui risquait d'essayer de la faire changer d'avis. Ils avaient chargé sœur James de lui expliquer que Barbara renonçait à ses vœux.

Sœur James prévoyait elle-même de retourner auprès de sa vieille mère si elle en trouvait le courage, et ne devait rester seule que quelques jours avant l'arrivée du prêtre au couvent, ce qu'elle avait accepté volontiers. Alors Barbara avait troqué son aube contre des pantalons et une casquette d'ouvrier, et avait fui avec Abban vers le nord. Il leur avait fallu peu de temps pour mesurer à quel point la région était dangereuse. La ville grouillait de soldats, de gardes à l'affût de traîtres en fuite, et Abban ne passait pas inaperçu avec sa jambe en moins.

Julia, qui s'était déjà profondément attachée au petit Morgan, les avait suppliés de le lui laisser, arguant qu'il était bien soigné, qu'il jouissait d'un toit et d'une alimentation régulière, et que la clinique était toute proche, si bien qu'après s'être rongé les sangs Barbara avait fini par accepter. Abban et elle avaient décidé de fuir vers l'ouest et de s'engager là où la souffrance était la pire, tout en promettant de rester en contact avec Julia et de venir voir l'enfant dès que possible.

Julia baissa les yeux vers lui, et il se réveilla, agitant les bras comme s'il luttait pour se retourner et s'asseoir. Il se mit à pleurer, et elle le souleva, appuyant sa petite tête humide à

l'odeur si douce contre son sein, et priant pour que Dieu lui pardonne.

Derrière les vitres du Harp, la neige tombait sans interruption sous un ciel d'encre. Les flocons dansaient dans le halo des lampadaires, s'engouffraient sous les porches, et tapis-saient de blanc les trottoirs crasseux jonchés d'ordures et les allées boueuses. Les tas d'immondices gelaient sur place, formant des obstacles qui rendaient les rues dangereuses pour les chevaux et les attelages. La ville était étrangement silencieuse, comme assourdie par les flocons cotonneux. La circulation se trouvait presque réduite à néant, et les quelques piétons qui s'aventuraient encore sur les trottoirs glissaient et dérapaient, s'accrochant les uns aux autres pour conserver leur équilibre. C'était une nuit à la fois magnifique et dangereuse.

Grâce pressa son front contre la vitre givrée, et pria pour entendre enfin le bruit des lourdes bottes de Dugan, accompagné de la sage-femme. Il y avait maintenant trois heures qu'il était parti, alors que les douleurs de Tara annonçaient le début du travail, et Grâce commençait à se dire qu'elle allait devoir mettre ce bébé au monde elle-même. Elle regarda autour d'elle pour vérifier qu'elle avait tout ce qu'il lui fallait. Ses propres accouchements étaient encore frais dans son esprit, et elle se fiait à ses souvenirs pour savoir comment agir. Elle entendait encore les voix de Brigid Sullivan et de Barbara lui disant que faire, revoyait la bouilloire sur le feu, la bassine qui servirait à laver l'enfant, la pile de linges propres, les journaux à placer en dessous pour protéger le lit... Elle savait qu'elle devait mettre un tablier propre, rouler ses manches, se laver les mains, et elle savait aussi qu'il fallait pousser... Mais ne savait pas quand. Elle avait renoncé à réciter des prières depuis plus d'une heure, quand Tara avait poussé son premier vrai cri de douleur, et maintenant elle se contentait de rester à l'écoute, espérant qu'il lui dicterait la conduite à suivre. Tara était si frêle, et son corps mince, déformé par la grossesse, avait perdu tant de forces au fil des longs mois qu'elle avait passés alitée. Elle était terrifiée, si bien que Grâce, quoique anxieuse elle aussi, s'efforçait de paraître calme et déterminée, car elle savait exactement ce qui s'annonçait.

— Oh non... gémissait Tara de son lit. Non ! Non ! Je suis trop vieille pour ça ! Je ne survivrai jamais !

— Ça suffit, ordonna Grâce en pénétrant dans la pièce.

Il valait mieux se montrer ferme, se rappelait-elle. Une femme qui accouchait avait besoin de courage, et non pas de pitié. Elle marcha vers le lit, affichant un air volontaire, et



tapota la main de Tara sans douceur.

— Vous allez mettre ce bébé au monde, déclara-t-elle, et vous danserez dans moins de vingt-quatre heures. Vous êtes la santé personnifiée !

Les yeux de Tara sondèrent ceux de Grâce pour y trouver l'assurance que cela pouvait être vrai, et un pauvre sourire d'espoir remplaça la peur sur son visage. Mais, presque tout de suite, ce sourire se mua en rictus, son front se couvrit de sueur, et elle ferma les yeux en sentant monter en elle une nouvelle vague de douleur. Elle s'agrippa à Grâce des deux mains, se tordant sous la torture.

— C'est bien, accrochez-vous à moi, l'exhorta Grâce, dont le corps souffrait à la simple vue de ce supplice. Tenez bon !

Les contractions étaient maintenant si rapprochées que Tara n'avait plus qu'une ou deux minutes de répit entre chacune d'elles. Enfin, elle retomba lourdement sur le lit, à bout de forces, la respiration coupée.

— Prenez l'enfant, Grâce, souffla-t-elle. Je vous en supplie. Je ne peux le confier à personne d'autre. Et Dugan... Dugan...

Des larmes roulèrent sur ses joues, jusqu'à l'oreiller trempé de sueur.

— Ouvrez les yeux ! ordonna Grâce. Vous croyez que je n'ai pas assez de mal avec ma famille dispersée ?

Elle se força à mettre de la colère dans sa voix, et approcha son visage de celui de la future mère.

— Vous allez faire naître cet enfant. Tara Ogue, et vous allez vivre pour l'élever parce que je ne le ferai pas à votre place. Allez, maintenant, préparez-vous.

Cette fois, elle saisit les jambes de Tara et les replia au-dessus de ses hanches.

— Je vois quelque chose ! cria-t-elle, ses mains la maintenant fermement par les chevilles dans la bonne position. C'est la tête, Tara ! Je vois la tête du bébé !

Tara rassembla toutes ses forces, poussa un gémissement, et agrippa les barreaux du lit, le visage cramoisi sous l'effort.

— C'est ça ! encouragea Grâce. Poussez, maintenant ! Poussez ! Encore !

A son propre émerveillement, ce qui lui semblait impossible se produisit : la tête du bébé se dégagea, suivie de ses petites épaules... La porte s'ouvrit alors en coup de vent, et la sage-femme fit irruption dans la chambre.

— Il est sorti ! cria Grâce par-dessus son épaule. Vite !

La sage-femme jeta un coup d'œil en direction du lit, puis se dirigea vers la bassine pour se laver les mains.

— Plus besoin de se dépêcher maintenant. Le plus dur est fait. Continuez, enjoignit-elle doucement en s'essayant les mains dans un torchon propre. Attrapez-le.

Un peu étourdie, Grâce considéra la petite créature qui hurlait et se contorsionnait maintenant sur le lit, encore reliée au ventre de sa mère. Elle la souleva délicatement, et la sage-femme sectionna le cordon.

— Enveloppez-le dans une couverture et donnez-le à sa mère, indiqua la sage-femme. Nous allons le laisser téter un peu, pendant que je regarde ce que vous avez fait ici. Poussez encore une fois, madame, s'il vous plaît.

Elle tapota la jambe de Tara, et Grâce, fascinée, assista à l'expulsion du placenta.

— Vous avez fait du beau travail, mesdames ! commenta la sage-femme avec enthousiasme. C'est un beau petit garçon que vous nous avez mis au monde.

Encore abasourdie par le miracle de la naissance. Grâce emmaillota le bébé dans une couverture propre, et le porta à Tara qui tendit les bras, incapable de prononcer un mot. Elle prit son fils, et fixa son petit visage avec curiosité, submergée par l'émotion. Alors que ses pleurs se faisaient plus pressants et plus sonores, elle se tourna vers son amie.

— Il a tout simplement faim, après tout ça ! s'écria cette dernière. Et vous savez bien comment y remédier !

Elle délaça le haut de la chemise de Tara, et l'aida à installer l'enfant au sein. Il cessa immédiatement de pleurer, et sa mère apaisa ses derniers soubresauts en le caressant d'une main tendre, incapable de détacher son regard de sa petite tête, la tête de son enfant. Puis, subitement, le petit sombra dans le sommeil, exténué par toute cette aventure.

La sage-femme prit le nouveau-né, qui fut soigneusement lavé, examiné de toute part, langé, habillé, et enveloppé dans une nouvelle couverture, sans même se réveiller. Grâce, quant à elle, se pencha sur le lit, aida Tara à se tourner d'un côté puis de l'autre pour retirer les journaux et les draps souillés, puis refit le lit avec du linge propre, secoua les couvertures et retapa l'oreiller. Quand la mère et l'enfant furent confortablement installés tous les deux, la sage-femme se lava les mains, baissa ses manches, et annonça qu'elle allait à la cuisine, où l'attendaient une bonne bière et du jambon fumé, selon la promesse de M. Ogue. Elle pensait même pouvoir s'offrir deux verres, tant les choses s'étaient bien passées. Et elle ajouta qu'elle ne refuserait pas non plus une invitation à rester pour la nuit, car elle ne voyait pas comment elle allait

pouvoir rentrer chez elle par un temps pareil. Grâce la remercia chaleureusement, assura qu'elle pourrait finir de ranger toute seule, et lui dit de descendre.

Tara semblait s'être endormie, le bras replié sur le bébé avec un angle bizarre... Doucement, Grâce souleva le petit paquet tiède. Alors qu'elle le déposait dans le berceau, Dugan apparut sur le seuil de la chambre.

— Ah, je me demandais si vous alliez venir faire la connaissance de votre fils, plaisanta Grâce.

— Oui, murmura-t-il d'une voix tremblante en pénétrant dans la pièce. La sage-femme a dit que c'était un garçon... Un beau petit garçon. Et Tara...

Il regarda sa femme allongée, terriblement pâle, les yeux clos, la bouche entrouverte.

— Elle va bien, assura Grâce. Elle se repose, c'est tout. Votre rejeton lui a donné du travail, vous savez, même si en fin de compte il est né très vite. Venez lui dire bonjour, voyons !

Le gros homme traversa la pièce sur la pointe des pieds, et se pencha sur le berceau. A ce moment précis, le bébé ouvrit les yeux. Le père et le fils se regardèrent, ébahis l'un comme l'autre...

Dugan toucha le petit paquet du bout du doigt.

— Elle a fait ça pour moi...

— Je l'ai fait pour nous deux, rectifia la voix rauque de Tara. Mais je ne sais pas si je pourrai recommencer...

Il alla s'asseoir près d'elle au bord du lit, lui prit la main, et posa un regard tendre sur son visage épuisé, mais heureux.

— En avoir un seul est déjà un miracle pour moi, dit-il doucement. Comment veux-tu l'appeler, alors ?

— Eh bien, comme tu sais, je songeais à Dugan.

— Et tu ne crois pas qu'un seul exemplaire de Dugan suffit amplement ? s'écria-t-il en riant.

Puis, brusquement, il redevint grave.

— J'ai réfléchi, en bas, près du feu... Et j'ai pensé... Enfin, si ça te convient...

Il se tut un instant et la regarda avec intensité.

— J'ai pensé qu'on pourrait l'appeler Caolon. Comme ton premier mari.

Tara le dévisagea avec stupéfaction, puis couvrit son visage de ses mains. Dugan jeta un regard désespéré à Grâce, puis se rapprocha de sa femme et la prit dans ses bras.

— Ah, Tara, pardonne-moi, murmura-t-il. Tu as épousé un abruti complet. Je suis désolé, chérie... Désolé d'avoir remué tout ça par un jour pareil...

Mais Tara se redressa, essuya ses larmes, et le dévisagea avec le même regard plein d'amour qu'elle avait posé sur son fils nouveau-né.

— Dugan Ogue, tu es le meilleur homme que j'aie jamais rencontré. Quel être au monde serait capable de choisir ce nom pour baptiser son propre fils ?

— Et pourquoi pas ? Cet homme était ton mari, il a été bon pour toi tant qu'il en a été capable, et je lui en suis reconnaissant. Je sais à quel point sa mort t'a affectée, je sais que tu as souffert pendant toutes ces années. Alors je me suis dit que donner son nom à notre enfant te consolerait peut-être un peu de l'avoir perdu...

Tara enferma entre ses mains la grosse tête de son cher mari.

— Oh, mon amour, dit-elle, plongeant son regard dans le sien, je suis consolée depuis le jour où tu m'as dit que tu m'aimais. Toi, Dugan. Ce bébé, c'est...

Elle dut s'interrompre, un sanglot en travers de la gorge.

— C'est un cadeau merveilleux, sublime. Mais toi...

Elle fondit en larmes et secoua la tête, incapable de finir sa phrase. Alors il l'embrassa, avec toute la tendresse qu'un homme peut donner à la femme qu'il aime, et il la serra contre sa puissante poitrine.

— Donc c'est d'accord, conclut-il. Nous l'appellerons Caolon. Caolon Ogue.

— Le grand Caolon Ogue, compléta Tara.

Et ils éclatèrent de rire, se serrant si fort dans les bras l'un de l'autre qu'ils n'entendirent pas Grâce reculer à pas de loup.

Sans se faire remarquer, elle quitta la pièce chaude, et se glissa dans le hall glacé. Il faisait sombre, mais elle se dirigea sans difficulté jusqu'à l'escalier qui descendait au saloon, vide à cette heure tardive, mais toujours imprégné de son odeur familière de bière et de tabac. Juste en face du bas de l'escalier se trouvait celui qui menait à son appartement. Elle le gravit et ouvrit la porte, contente que Sean eût laissé une lampe allumée. Elle s'assit près de la fenêtre, encore trop nerveuse pour dormir, heureuse d'avoir un moment pour elle. Elle entendait la respiration régulière des enfants endormis, le bruissement des draps quand ils se retournaient ; plus loin, Sean ronflait doucement, marmonnant de temps à autre dans son rêve. Sa vie onirique était aussi riche que celle qu'il menait

au grand jour.

Dehors, la neige tombait toujours, formant une congère sur l'appui de fenêtre, et, sans bien savoir pourquoi, elle trouvait cette vision apaisante. Tout était calme, si calme, et elle se sentait bien, en sécurité, à l'abri du froid, de la faim, du malheur. Le bébé avait survécu, Tara aussi. Tout cela était porteur d'espoir. Elle se laissa gagner par cette conviction. Si ce bébé était vivant, alors le sien l'était aussi, et il viendrait un jour où elle pourrait le serrer contre elle, même s'il avait déjà un an, et qu'il crapahutait sans doute déjà partout. Elle sourit, imaginant son père accroupi, rampant derrière cet enfant qui était tout ce qui lui restait. A quoi ressemblait-il, ce bonhomme ? Leur enfant ? A qui ressemblait-il maintenant ?

Elle surprit son reflet dans la vitre gelée, et l'effleura du bout des doigts. La lumière fit soudain briller son alliance, et elle la toucha machinalement, la faisant tourner sur son doigt.

— Ah, Morgan... murmura-t-elle.

Elle se tut, et se remémora son beau visage, le rire dans sa voix, la façon dont son cœur s'emballait quand il l'enfermait dans ses bras, et qu'il lui disait à l'oreille qu'il l'aimait, qu'il l'aimait tant... Puis elle referma la porte sur ces souvenirs, doucement, mais fermement, consciente qu'il était dangereux de les laisser affluer en elle. Elle remerciait le ciel de lui avoir donné la force de survivre. Elle porta sa main à ses lèvres, et embrassa tendrement cet anneau qu'il lui avait donné lors de leur dernière nuit, avant de repartir. Puis, fatiguée à présent, elle quitta ses chaussures, éteignit la lampe, et alla se coucher sans faire de bruit.

Ce que Boardham aimait le plus au monde après la boisson, les prostituées et les combats de chiens, c'était se poster là, en face du Harp, et observer Mme Donnelly. Il s'était même mis à éprouver une certaine affection pour elle, et, comme vin fermier se réjouit de voir son cochon engraisser à la veille de l'hiver, il surveillait avec délices les petits changements dans son apparence : une nouvelle coiffure, une jupe neuve, quelques kilos de plus...

Il était tard, et tous les clients avaient depuis longtemps déserté le saloon, mais il y avait toujours de la lumière, et il semblait qu'une femme eût accouché en cette nuit glaciale. Pas Mme Donnelly, il s'en serait aperçu. Non, c'était pour quelqu'un d'autre qu'elle s'était démenée toute la nuit, jetant des regards anxieux par une fenêtre, puis par une autre, guettant cette grosse brute d'irlandais, qui avait fini par arriver en dérapant, accompagné d'une sage-femme. Ça devait être

sa femme qui avait mis au monde un nouveau mioche irlandais, juste avant Noël. Il devait lui avoir préparé une mangeoire, pendant que sa femme prenait des airs de Vierge Marie. Bande de sales papistes !

Il éclata d'un rire mauvais. Le rhum de la soirée lui tenait encore chaud au ventre. Il sortit un mégot de cigare, et le plaça entre ses lèvres, sans quitter la fenêtre des yeux. Elle était là, elle touchait la vitre, ses cheveux détachés. Il lui trouva l'air fatigué. Il était temps qu'elle aille se coucher. Il l'eût volontiers rejointe, mais il était patient.

Il craqua une allumette, et protégea la flamme de ses mains pour allumer le cigare. Le bout se mit à rougeoyer, et il exhala quelques bouffées de fumée, avant d'agiter l'allumette pour l'éteindre.

C'était Reinders qu'il voulait avant tout, en réalité. Mme Donnelly n'était qu'un appât. Il savait qu'ils se voyaient toujours, car il avait assisté à leur petite conversation sur le quai. Il avait vu Reinders se pavaner en se prenant pour Dieu le Père, parlant à tout le monde, les Irlandais, les Noirs... Aucun sens des plus élémentaires convenances. Il se croyait supérieur, mais ça n'allait pas durer très longtemps.

Boardham plissa les yeux. Il était bien déterminé à faire payer le capitaine pour cette interminable marche qu'il lui avait imposée depuis Boston, pour la douleur lancinante que chaque respiration avait infligée à sa poitrine aux côtes brisées. Ces rêves de revanche étaient la chose la plus délicieuse de son existence, et il se délectait à comparer les différentes possibilités, à évaluer leurs avantages, à apprécier leur efficacité... Et bien sûr, tout était possible, puisqu'il avait la loi avec lui, dans sa poche même. Il se montrait extrêmement loyal envers Callahan, avait accompli toutes les missions que ce dernier lui avait confiées, le courrier anonyme, les extorsions, les corrections physiques, les vols, tout, sans jamais poser de question, se contentant de se servir un peu sur les bénéfices une fois de temps en temps, après que Callahan avait empoché son dû, sans que personne pût rien y trouver à redire. Et grâce à cela, Boardham était maintenant un homme connu, une figure éminente des bas quartiers. Tout le monde voulait être son ami, on se battait pour lui offrir à boire, pour l'inclure dans les conversations ; certains étaient même prêts à renier leurs proches pour gagner ses faveurs, pour rester du bon côté, du côté de M. Boardham de Liverpool. Il passait ses nuits à fréquenter la pègre, et livrait les informations les plus croustillantes à Callahan, si bien qu'à présent c'était lui qui était redevable envers son fidèle serviteur. Boardham pouvait faire ce qu'il voulait avec le capitaine Reinders, personne ne s'y intéresserait de trop près. De même que personne ne s'était vraiment penché sur la mort de Tom Dean.

Oui, Boardham avait les mains libres sur son terrain, mais il ne pouvait rien faire si le capitaine s'en allait. S'il partait encore une fois le long des côtes, vers le sud... Ces expéditions l'intriguaient et le frustraient à la fois. Mais il pouvait attendre, il lui restait l'appât...

A l'étage, la lumière s'éteignit, et tout devint noir.

— Faites de beaux rêves, madame Donnelly, grinça-t-il en jetant le mégot de son cigare noir dans la neige immaculée.

Reinders s'éveilla en sueur, et, pendant un moment, se trouva incapable de se rappeler où il était.

A Charleston. Il était à Charleston (12) Une fois de plus. Pourtant, c'était de la Géorgie qu'il avait rêvé. Un champ de la Géorgie en été, sous un soleil si écrasant qu'il s'était cru condamné à mourir de chaleur. Il n'avait pas compris comment les autres résistaient. Ils travaillaient dans ces champs de l'aube au crépuscule, se réfugiant à l'ombre des arbustes quand ils n'en pouvaient plus, pour reprendre immédiatement le travail. Ils n'osaient pas se plaindre au contre-maître ; Reinders revoyait ce qui arrivait à ceux qui s'y risquaient : cette femme enceinte, qu'on avait dévêtue et fouettée devant ses autres enfants ; ce jeune homme aux pieds entravés par des chaînes, un collier de fer autour du cou, la chair écorchée par les frottements permanents du métal ; les marques au fer rouge ; les membres ou les yeux manquants ; les corps estropiés, mutilés... Pour ne mentionner que les blessures de la chair.

La première fois qu'il était venu à Charleston, il avait été impressionné par la liberté avec laquelle les Noirs vaquaient à leurs occupations, louaient leurs services en toute indépendance pour travailler dans les usines ou dans les champs, allaient et venaient sans contrainte. Tous ces gens semblaient vivre sans entraves ; ils étaient correctement vêtus, avec élégance même ; ils avaient de l'argent dans leurs poches pour acheter ce dont ils avaient besoin, géraient de petites affaires, fréquentaient leurs propres églises... C'était un système social complexe, certes, mais tous semblaient en comprendre les règles et s'y plier volontiers. Leur vie ici n'était pas si terrible en fin de compte, il avait vu bien pire dans certains quartiers de New York, où les Noirs affamés vivaient dans la misère, frappés par toutes sortes de maladies. Au moins, ici, ils étaient nourris, habillés, et dormaient sous un toit. L'esclavage, s'était-il dit, n'était pas l'horreur que décrivaient les nordistes<sup>(12)</sup>. Mais il avait définitivement compris qu'il se trompait quand il s'était rendu en Géorgie.

Il se redressa sur sa couchette, et décida de s'habiller. Il savait qu'il ne se rendormirait pas cette nuit. Il alluma sa lampe et la posa sur le bureau, puis déverrouilla un tiroir, et en sortit une boîte métallique soigneusement fermée. Il l'ouvrit et en tira une liasse de papiers, qui comprenaient notamment



des avis de recherche et de têtes mises à prix. Il lissa l'un de ces avis en pensant à ce négociant de tabac avec lequel il s'était lié, un homme qui partageait son aversion pour le poids des traditions familiales, et qui l'approuvait d'avoir su faire ses propres choix. Cet homme lui avait expliqué que la plupart des ventes d'esclaves se déroulaient en privé, à l'abri des regards du public, parfois à l'initiative des esclaves eux-mêmes, quand ils voulaient changer de maître. Bien sûr, il y avait aussi des ventes aux enchères, en particulier pour les transactions en nombre. Un jour, il avait emmené Reinders assister à l'une d'elles, et le capitaine avait été extrêmement choqué, malgré tout ce que Florence avait pu lui expliquer sur la question, de constater qu'on séparait les familles. Il avait vu un homme, sa femme, et cinq de leurs enfants vendus à différents propriétaires, alors même que leur maître avait demandé qu'il puissent rester ensemble. Il avait vu des sœurs séparées, de jeunes enfants vendus seuls, des hommes âgés bradés pour vingt dollars, et dont on garantissait qu'ils pourraient encore assurer quelques années de travail... A compter de cet après-midi-là, Reinders avait su qu'il ne serait plus jamais le même homme. La flamme de la révolte s'était mise à brûler en lui. C'était sans doute pour cette raison que la supplique de Lily lui était apparue comme une occasion de rédemption, même si ce n'était pas une raison pour accepter. Il avait immédiatement informé Lars - ils étaient associés, il se devait de le faire -, et ce dernier avait donné sa bénédiction, assortie d'une seule condition : « ne perds pas le bateau », avait-il dit. Lars avait d'autres sources de revenus, mais une grande partie de ses capitaux était encore engagée dans leur affaire, qui reposait sur le commerce du tabac, et Reinders ne voulait pas la mettre en péril. Jusque-là, aucun d'eux ne s'était vraiment interrogé sur le sort de la main-d'œuvre utilisée par leurs fournisseurs. Ou, plutôt, ils n'avaient pas *voulu* s'interroger, admit Reinders, la voix de Florence résonnant à ses oreilles. C'était elle qui les avait mis en contact avec un éclaireur, un homme du Sud qui recherchait les membres des familles d'esclaves en se faisant passer pour un chasseur de primes. Florence avait de nombreux contacts comme celui-là, et c'était elle qui s'était débrouillée pour obtenir des papiers pour Lily et pour ses enfants, avec trois jeux de rechange.

— Excusez-moi, capitaine.

Mackley, qui se tenait à l'entrée de la cabine, tira Reinders de ses réflexions.

— J'ai vu de la lumière... Avez-vous besoin de quelque

chose ?

— Je ne saurais par où commencer, répondit le capitaine d'un ton bourru.

— Vous devriez essayer de dormir, monsieur. Une grosse journée nous attend.

— Et que faites-vous debout, vous ? Le nouveau marin n'est pas à son poste de veille ?

— Nickerson ? Si, il y est, monsieur.

— Nickerson, répéta Reinders.

Il laissa échapper un soupir.

— Je préférerais que Dean soit là. Je n'arrive pas à me faire à l'idée qu'il est mort.

Le muscle de la mâchoire de Mackley se tendit.

— J'aurais dû supprimer ce bâtard pendant qu'on l'avait encore sous la main.

Reinders lui-même ne se pardonnait pas de ne pas l'avoir fait.

— On l'aura, promit-il. Un jour, bientôt, il montrera sa face de rat, et on lui tranchera la tête pour l'envoyer à la femme de Dean.

— Je serais ravi de lui couper la tête, capitaine, mais je préférerais la jeter aux poissons que de l'envoyer à Laura.

Il s'avança dans la pièce, fronçant les sourcils.

— Vous êtes sûr que ça va, capitaine ?

Reinders se leva, une main sur le ventre.

— Je suis juste un peu nerveux, confessa-t-il. J'ai peur qu'ils ne soient partis avec l'argent comme la dernière fois. Ou que le gamin se soit encore échappé. Ça fait deux fois qu'on le rate...

— Seulement de quelques jours, monsieur.

— N'empêche, on l'a raté. La prochaine fois, ils le tueront.

Il se massa l'estomac.

— Et je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où peut se trouver Janvier.

— Mais l'éclaireur avait dit qu'il avait été vendu plus bas, le long du Mississipi, et qu'il savait qu'on devait venir le chercher ? Ce n'est pas vrai ?

— Il a dû craquer encore une fois...

Il brandit l'avis de recherche sous le nez de son second.

— Il est reparti.

— « **Wanted**, lut Mackley. Janvier. Esclave en fuite appartenant à Charles Beaustead. Quarante ans, cheveux gris. Grand, forte carrure, os saillants, peau très noire, marques de fouet.

Marqué au fer rouge sur la joue droite. Bras gauche coupé... »

La voix de Mackley s'éteignit.

— Je ne savais pas qu’il lui manquait un bras, dit-il.  
— C’est nouveau, répondit Reinders d’un ton amer.  
— Les bâtards...  
Mackley reprit sa lecture, écœuré.  
— « A été vu pour la dernière fois avec un collier de fer.  
Pourrait se diriger vers la plantation de Westerfield, Géorgie. »  
Il releva la tête.  
— Ils offrent deux cents dollars de prime.  
— Ce n’est pas une bonne nouvelle, commenta Reinders.  
Tout ça ne me dit rien qui vaille.  
Il jeta un coup d’œil à la pendule posée sur son bureau.  
— Ils ont dû rattraper le garçon, à l’heure qu’il est. Si tout  
s’est passé comme prévu. Mais on ne le saura pas avant deux  
heures.  
— Et sa sœur, capitaine ?  
— Elle a dû recevoir le message hier soir. Maintenant, c’est  
à elle de jouer.  
Mackley regarda par le hublot. L’aube ne s’annonçait pas  
encore. Il savait que le capitaine allait arpenter sa cabine  
jusqu’au lever du jour, tourmenté par l’angoisse. Il ressentit  
soudain le besoin de quitter le bateau, de sortir dans l’air froid  
de la nuit pour s’éclaircir la tête et se calmer.  
— Excusez-moi, monsieur. Que diriez-vous d’aller faire un  
tour ? Ça nous fera du bien à tous les deux, et il fait encore  
nuit, nous ne risquons pas grand-chose.  
Reinders approuva, l’idée lui plaisait.  
— Monsieur Mackley, dit-il en attrapant sa casquette, vous  
méritez bien votre salaire.

## 31

Il y avait maintenant un an que Grâce n’avait pas vu son fils,  
et, à l’approche de Noël, elle nourrissait le secret espoir de  
voir arriver son père avec lui d’un jour à l’autre. Dieu lui devait  
bien cela... Elle s’interdisait de penser aux épreuves qui les  
attendaient s’ils effectuaient la traversée à cette époque de  
l’année ; mais puisqu’elle y avait survécu avec Mary Kate, il

en serait de même pour eux. Elle n'avait confié cet espoir à personne, et il avait grandi en elle de sorte qu'elle s'était mise à croire que leur arrivée était imminente.

Toujours en secret, elle avait mis de côté des provisions et du tabac pour son père, réfléchi à l'endroit où il allait dormir, fabriqué un oreiller; elle avait confectionné une chemise et des pantalons pour son fils qui était maintenant en âge de marcher, lui avait acheté une écuelle et une tasse, avait déniché des cubes en bois... Elle dissimulait tout cela dans un coin, près de son lit. A certains moments de la journée, la joie montait en elle, l'étourdissait au point de lui donner le vertige, lui faisant presque perdre l'équilibre.

— Oh, toi, tu nous caches quelque chose ! s'écria Sean en la surprenant alors qu'elle rentrait du marché, les joues rouges, les bottes trempées de neige fondue. Ne me dis pas le contraire, je le vois bien !

— Je prépare Noël, c'est tout !

Elle s'affaira pour ranger ses provisions, mais il n'était pas dupe.

— Ça, ce n'est qu'une partie de la vérité, dit-il avec malice.

Mais je te laisse tranquille. Pourvu qu'il y ait un beau cadeau pour moi le matin de Noël...

Elle se mit à rire. Elle l'avait, son cadeau, le quatrième tome des *Leatherstocking Tales*<sup>[13]</sup>, de M. Cooper. Sean se passionnait pour ces histoires de pionniers, et il aurait maintenant *The Pathfinder* pour compléter sa collection.

Elle accrocha son lourd manteau près du feu pour qu'il sèche.

— Que va-t-on faire le jour de Noël ? Assister à la messe ? Dugan nous a invités à celle de Saint-Patrick. A moins que tu ne préfères Grâce Church.

Le visage de Sean se voila.

— Tout cela n'a plus de sens pour moi maintenant, tu le sais bien.

— Est-ce que tu vas aller avec Mlle Osgoode, alors ? demanda-t-elle, s'efforçant de dissimuler sa déception.

— Tu pourrais venir aussi. Ça me ferait très plaisir, Grâce. Nous pourrions même emmener les enfants. Je suis sûr que ça te plairait.

Elle lutta pour dominer l'aversion que lui inspirait cette perspective.

— Est-ce qu'il y aura des Irlandais ?

Sean posa sur elle un regard contrarié.

— Très peu, tu sais bien. Mais ça n'a pas d'importance.

Nous sommes tous des Américains, tous les Saints.

— Eh bien, pour ma part, il me suffit d'être irlandaise.

Elle s'éloigna du feu pour venir s'asseoir en face de lui.

— Et nos amis irlandais me manquent. On ne les voit plus jamais.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu es entourée d'irlandais tous les soirs ici !

— Tu sais bien ce que je veux dire. Où sont passés tes amis des journaux, M. O'Sullivan et les autres ? Et les membres de la Société irlandaise ? Il n'y a plus que Danny Young qui vienne te rendre visite.

Elle leva le menton avec un air de défi.

— Tu as laissé tomber les Irlandais ? Nous ne sommes plus assez bien pour toi ?

Sean abattit son poing sur la table, et Grâce revit soudain leur père faire la même chose, le soir de l'annonce de ses fiançailles avec Bram Donnelly. Patrick avait clamé qu'il était irlandais, que c'était là sa religion, et que Sean devait la faire sienne aussi s'il avait un tant soit peu de jugeote.

— Tu as perdu la tête ? s'écria ce dernier sur le même ton que leur père. Il n'a jamais été question de laisser tomber les Irlandais ! Je mesure tous les jours à quel point je suis irlandais, quand je croise tous ces va-nu-pieds avec une bouteille dans une main et une pomme de terre dans l'autre. Comme dit le slogan « Irlandais en Amérique, heureux comme les cochons qui partagent leur maison ». Ou en voyant les serveuses qui s'appellent toutes Brigid ou Colleen - comme si nous n'avions pas d'autres prénoms pour nos femmes - et qui posent à la patronne des questions dont n'importe quel enfant connaîtrait la réponse.

Il secoua la tête avec dégoût.

— Mais ils n'ont que ce qu'ils méritent, tu sais, à force de se dire que tout va bien dans le meilleur des mondes. J'en ai plus qu'assez qu'ils nous fassent payer leur réputation de brutes ignares et stupides. Quand j'entre dans une boutique, on regarde ma tête, puis ma jambe, et on me montre l'écriteau qui dit « **PAS DE TRAVAIL POUR LES IRLANDAIS** ». Je leur dis que je ne cherche pas du travail, que je suis là pour acheter. Et tu sais ce qu'on me répond ? « Allez acheter ailleurs, on ne traite pas avec les Irlandais. »

Grâce demeura muette de stupeur. Elle avait pleinement conscience de la dure condition des Irlandais dans cette ville, mais elle croyait Sean indifférent à cela, lui qu'elle voyait évoluer dans un monde idéal, loin de la sinistre réalité de la

rue.

— Tu as honte, alors ? demanda-t-elle doucement.

— Non. Je n'ai pas honte, je suis en colère. Et je suis fatigué. Fatigué des Irlandais qui roulent dans le caniveau au lieu de se tenir droits. Fatigué de les regarder se laisser écraser systématiquement, exiger qu'on les respecte sans jamais riposter, ou alors trop tard, de façon isolée. De les voir mener des batailles perdues d'avance. Ils ne savent que perdre ! C'est comme s'ils étaient nés pour être le paillason du reste de l'humanité.

Il frappa du plat de la main sur la table.

— Tout ce travail que nous avons fait, toutes ces vies sacrifiées, à quoi cela a-t-il servi ? L'insurrection a échoué, et ils se font arrêter les uns après les autres...

Il s'interrompit, abattu.

— Mais ils meurent de faim, Sean, alléguait Grâce en se penchant vers lui. Ils ont à peine la force de traverser un champ à pied, sans parler de mener une bataille... C'est ça la vérité, et peut-être que nous aurions dû attendre.

— Attendre quoi ? s'exclama-t-il. La fin de la famine ? Il y a toujours eu des famines en Irlande, et il y en aura toujours. Attendre la fin de la fièvre, pour que les hommes aient repris des forces ? Attendre des armes, de la nourriture ? Foutaises ! On envoie des armes, elles sont confisquées au port. On envoie de la nourriture, elle disparaît avant même d'avoir atteint une seule bouche affamée.

— Es-tu en train de dire qu'il faudrait abandonner après tout ce que nous avons enduré ? Réfléchis un peu. Elisabeth I<sup>re</sup>, Cromwell, toutes les invasions, les épidémies, les famines, la pauvreté effrayante... Nous n'avons pas créé cette situation nous-mêmes ! Il a fallu des siècles pour en arriver là !

— Mais c'est nous qui nous sommes infligé tout ça ! tonna-t-il. Nous les avons laissés piller notre terre, raser nos forêts, transformer nos rois en mendiants, calomnier notre religion, tout cela en s'inclinant devant eux et en leur offrant notre meilleur *batha usaige* <sup>(14)</sup>. Les Irlandais sont ignorants et bornés,

Grâce, c'est triste, mais c'est comme ça. Même en traversant l'océan, on ne peut pas échapper à cette fatalité.

Grâce le dévisageait, révoltée. Bornés ? Peut-être. Mais ignorants ?

— Je ne suis pas d'accord, riposta-t-elle, furieuse. Tu es tellement noyé dans cette nouvelle religion à la noix que tu as oublié qui tu étais, qui nous sommes ! Ne me dis pas le contraire ! Tu t'apitoies sur ton propre sort ! Pas de travail

pour les Irlandais ? Est-ce que tu as seulement dû chercher du travail ici, toi ? Non ! s'écria-t-elle sans attendre la réponse. On t'a donné un travail dès que tu es descendu du bateau, dans un journal. Et pourquoi ? Parce que tu es irlandais ! Parce que tu es intelligent ! Il n'y a donc aucun autre Irlandais intelligent qui travaille là-bas ? Ou n'importe où ailleurs ? Est-ce que tu es le seul Irlandais digne de respect dans le monde entier ?

Elle repoussa sa chaise et se leva.

— Je vais te dire une chose, cher frère. Pour ma part, je ne connais qu'un Irlandais ignorant et borné dans cette ville, et il est assis en face de moi. Je n'avais jamais eu honte d'aucun de mes compatriotes jusqu'ici, mais maintenant c'est le cas. Un jour, l'Irlande sera libre, et tu regretteras ces insanités.

— L'Irlande ne sera jamais libre. La flamme du combat est morte en elle, et tous les hommes valables sont morts ou partis.

Il la regarda droit dans les yeux.

— Et même si elle était libre, enchaîna-t-il, je n'y retournerais pas. En aucun cas. Je n'étais personne en Irlande. Un estropié gagnant sa croûte en bricolant près du feu, sans espoir de connaître un meilleur sort. Ici, je peux faire quelque chose de ma vie, malgré...

Il s'arrêta et laissa sa phrase en suspens.

— Je suis américain, Grâce, reprit-il. Voilà ce que je suis devenu.

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

— Oui. Et c'est tout ce que tu es.

Elle se demanda soudain si elle savait encore qui il était.

Il y eut un silence, puis il ferma les yeux, et elle lut une immense lassitude sur ses traits, sur ses lèvres qui s'affaissaient.

— Je suis désolé, dit-il. Je ne veux pas me disputer avec toi. Je n'aurais pas dû dire tout ça.

Elle fronça les sourcils, prise d'une subite envie de lui pardonner, mais incapable de s'y résoudre.

— La vérité... commença-t-il.

Il hésita, puis se ressaisit.

— Si tu veux savoir la vérité, les hommes qui m'emploient commencent à remettre en cause l'intérêt de leur engagement pour la révolution irlandaise. L'abolition de l'esclavage occupe toute leur attention, en ce moment, même s'il y a deux fois moins d'esclaves au Sud qu'en Irlande.

Il exhala un soupir et changea de ton.

— Je ne voulais pas t'en parler pour ne pas t'inquiéter, mais

il n'y a plus vraiment de travail pour moi en ce moment.

Les bras de Grâce retombèrent sur ses hanches, et elle dut se rasseoir.

Sean fixait ses doigts écartés sur la table.

— C'est pour ça que je me suis mis à remarquer ces panneaux « Pas d'irlandais », et que j'ai commencé à prendre conscience que dans la vie de tous les jours mon visage et mon accent pouvaient m'empêcher de gagner ma vie.

Grâce posa sa main sur la table à son tour, ses doigts touchant ceux de son frère.

— Mais je suis fermement décidé à ne pas retourner en Irlande, poursuivit-il. Même si c'est dur ici, au moins j'ai une chance de m'en sortir.

Il leva les yeux vers elle.

— J'en suis arrivé à croire que Dieu avait finalement exaucé mes prières les plus désespérées, en me coupant du passé, et en m'obligeant à réfléchir à ce que j'étais vraiment venu faire ici.

Il s'interrompit et réfléchit un instant.

— Tu me demandais pourquoi nos amis ne viennent plus. Eh bien, c'est parce qu'ils sont cramponnés au passé, à leur identité irlandaise, à la nécessité de sauver l'Irlande, alors qu'ils devraient se préoccuper de construire un avenir ici, en Amérique, un avenir qui se consacre à servir Dieu d'une nouvelle manière. Ils me tournent le dos parce que je suis engagé dans un mouvement qu'ils ne peuvent pas comprendre, et je l'accepte. Mais je ne veux pas que ça nous arrive à nous, Grâce.

Elle poussa ses doigts vers lui et les croisa avec les siens.

— Je ne prétends pas détenir la clé de la volonté de Dieu, continua-t-il. Mais je sais qu'il m'a fait venir en Amérique pour une bonne raison, et maintenant j'ai compris qu'il me guidait vers ce mouvement. Et je crois que c'est ce qu'il veut pour toi aussi.

Elle scruta son visage, ses yeux tristes, et... Oh, mon Dieu, comme elle l'aimait, son frère, tout passionné et fanatique qu'il était ! Elle songea à l'espoir qu'elle portait en son cœur ; était-il possible que Dieu n'ait pas exaucé sa prière parce qu'elle ne s'était pas préparée, parce qu'elle n'avait pas écouté son frère ? Elle ferma les yeux, et vit apparaître l'image de son père, grisonnant et ridé, et le petit visage de son bébé. Elle avait suivi Sean tant de fois dans sa vie, l'avait si souvent laissé la guider parce qu'il était fidèle au Seigneur... Et il ne l'avait jamais conduite sur un mauvais chemin.



Elle ouvrit les yeux.

— D'accord, Sean. Je viendrai avec toi chez les Saints.

En réalité, il s'agissait tout bonnement d'une réunion de prière sous la direction de M. Osgoode, jugea Grâce. Au bout d'une heure, le rassemblement s'était terminé - ou plutôt avait dégénéré en un débat général sur les attaques perpétrées contre la colonie de l'Illinois. Sean avait parlé à Grâce de Nauvoo, la ville de la mission érigée en cité modèle, gouvernée par les Saints, avec ses lois fondées sur les enseignements de Smith et de son successeur désigné, Brigham Young. Il y avait toutefois eu des problèmes, et la ville était assiégée par des gens venus de l'extérieur, qui enviaient et redoutaient la prospérité de Nauvoo. Certains étaient restés sur place, tandis que

Young emmenait un autre groupe plus à l'ouest pour édifier une communauté encore plus importante sur les terres sauvages de l'Utah. Tel était l'objet de la grande excitation de ce soir-là : les fidèles s'emballaient, parlaient de liquider leurs biens et de donner l'argent à l'Eglise, pour prendre le convoi qui devait partir au printemps. Grâce crut comprendre que nombreux étaient ceux qui avaient des parents ou des amis déjà sur place, et elle écouta attentivement les extraits de leurs lettres qui furent lus à voix haute, intéressée par la description des étendues sauvages, de l'avancée des travaux réalisés en prévision de l'hiver, par les méthodes de culture, par la liste des denrées qui manquaient, et qu'ils souhaitaient que l'Est leur fasse parvenir. Elle jeta un coup d'œil en direction de Sean, et le trouva en pleine conversation avec Danny Young ; mais quand il leva enfin les yeux, ce fut pour adresser un sourire chaleureux à Marcy Osgoode, qui était assise à côté d'elle. Et puis tous se mirent debout et repousèrent leur chaise ; les hommes se groupèrent d'un côté, et les femmes de l'autre. Marcy attrapa le bras de Grâce et la conduisit vers un groupe de femmes, qui avaient toutes à peu près son âge à l'exception d'une ou deux doyennes. Elle leur adressa un sourire indulgent alors qu'elles lissaient leur col de travers ou remettaient en place une mèche de cheveux rebelle, puis sollicita discrètement leur attention, tout en gardant un œil sur les jeunes hommes.

— Mesdames, annonça-t-elle de sa voix calme et posée, voici Mme Donnelly, veuve, qui est la sœur de notre cher M. O'Malley.

Les autres posèrent alors sur Grâce un regard bienveillant, et elle se vit offrir un rafraîchissement, qu'elle accepta avec gratitude, ravie d'avoir enfin quelque chose pour occuper ses mains.

Mme Bishop prit la parole la première.

— Vous êtes bien jeune pour être veuve, observa-t-elle. Et votre frère nous a dit que vous aviez des enfants.

Grâce ne savait jamais très bien comment présenter sa famille... Devait-elle parler du petit Morgan qu'elle avait laissé en Irlande ? Et de Liam, qui n'était pas vraiment son fils ?

— En effet, répondit-elle simplement, d'une voix timide.

— Vous avez dû avoir bien du mal pour les amener jusqu'ici toute seule, commenta Mme Bishop avec compassion. Votre frère est bien généreux de vous avoir tous accueillis.

— C'est un homme si brave, renchérit Marcy en rougissant. Il est tellement heureux depuis que vous êtes arrivés. Et il espérait tellement que vous nous rejoindriez !

— Nous avons prié pour ça, intervint une jeune femme, couvrant aussitôt sa bouche de sa main, intimidée devant cette étrangère.

— Oui, et pour vos enfants aussi, ajouta Mme Bishop.

Toutes les femmes approuvèrent silencieusement.

— Les enfants sont l'avenir de l'éternité, reprit la jeune femme, écartant sa main de sa bouche suffisamment longtemps pour dévoiler un sourire béat.

— Est-ce que vous avez vous-même des enfants ? s'enquit poliment Grâce.

— Pas encore. Mais j'espère en avoir beaucoup. Autant que Dieu voudra bien m'en donner. Je dois me marier le mois prochain, avec lui !

Elle désigna l'homme qui se tenait à côté de Sean.

— Avec Danny ? Vous allez épouser Danny Young ?

— Oui ! gloussa la fille avant de s'empourprer et de couvrir son visage de ses mains.

Les autres femmes partirent d'un rire affectueux et lui tapotèrent le bras. Elle était leur favorite, et pas une de leurs prières n'était montée vers le Seigneur sans Le supplier de lui trouver un mari.

— Ellen et Danny viennent de se fiancer, expliqua Marcy à Grâce. Nous sommes tous très heureux pour eux.

Les yeux d'Ellen scintillaient de joie.

— Tout s'est passé si vite... Mais si nous nous marions maintenant, nous pourrions prendre le convoi du printemps avec mes frères et leurs femmes, plutôt que d'attendre.

Grâce se mordit la lèvre. Le départ de Danny pour l'Utah

n'était pas une bonne nouvelle, vu l'influence qu'il avait sur son frère.

— Combien d'entre vous y vont, si je peux me permettre cette question ?

— Presque tout le monde, répondit fièrement Mme Bishop. Mon mari et notre fils aîné se sont joints au groupe qui est parti avec Brigham Young, et maintenant le reste de notre famille doit enfin les rejoindre. Quelques-uns d'entre nous resteront... Tout le monde n'a pas encore réuni l'argent nécessaire, vous comprenez.

En son for intérieur, Grâce se sentit soulagée. S'il fallait de l'argent pour faire partie du voyage, Sean ne pourrait pas y aller. Pas pour l'instant, tout au moins.

— Et bien sûr, nous faisons tout notre possible pour récolter des fonds pour ceux qui restent, continua Mme Bishop. Et au bout du compte nous serons tous réunis au sein de cette nouvelle communauté, où l'œuvre de Dieu pourra enfin s'accomplir. Cette ville est un endroit difficile pour les femmes chrétiennes, vous ne trouvez pas, madame Donnelly ?

Grâce réfléchit un instant.

— Quand j'ai quitté l'Irlande, les gens mouraient de faim le long des routes ou dans les hospices. Je dois dire, madame Bishop, que je trouve que c'est une bénédiction de vivre dans un endroit où je peux travailler, acheter de quoi nourrir et habiller mes enfants, et les faire vivre sous un toit. La vie ici est dure, c'est vrai, mais je crois que c'est à cause de la pauvreté, et non parce que je suis une femme chrétienne.

— Oh mon Dieu...

Le visage de la doyenne se crispa, et se mua en un masque de politesse forcée.

— Je constate que vous avez la même verve que votre frère.

— Oh non, dit Grâce en feignant de mal interpréter son propos. C'est Sean le grand esprit de la famille.

— Et vous êtes les mains, je suppose. Celle qui doit s'acquitter de toutes les tâches pénibles.

— Non, répondit doucement Grâce. Nous les partageons. Peut-être suis-je le cœur, ajouta-t-elle en pensant aux enfants.

— Oh, c'est magnifique ! s'exclama Marcy. Les femmes sont vraiment le cœur de leur foyer, n'est-ce pas ? C'est très juste. Grâce. Vous ne trouvez pas, mesdames ?

Les femmes approuvèrent dans un parfait ensemble, et adressèrent à Grâce des sourires d'encouragement. Elle se contenta de leur sourire en retour, devinant confusément

qu'elle venait de réussir une sorte d'examen de passage, mais sans savoir si c'était une bonne chose.

Il s'écoula encore des heures avant que Sean ne vînt lui apporter son manteau en annonçant qu'il était temps qu'ils rentrent sans quoi les trottoirs risquaient de devenir trop glissants.

Il se montra de bonne humeur sur tout le trajet du retour, chantant les louanges de M. Osgoode, un homme si extraordinaire, qui avait rassemblé toute la communauté derrière sa fabuleuse initiative d'installation sur le territoire de l'Utah. Plus romantique que jamais, il était fasciné par l'idée de voir des hommes se réunir pour construire une vie nouvelle au milieu de nulle part. Grâce reconnaissait cette exaltation, et l'inquiétude grandit en elle.

— J'ai rencontré la jeune femme à qui Danny Young s'est fiancé, dit-elle, interrompant le flot d'éloges de son frère.

— Ellen LeVang, confirma-t-il. C'est une brave fille. De bonne famille, avec des frères qui travaillent dur. Ils aiment beaucoup Danny.

— Elle dit qu'ils vont rejoindre le convoi.

— Oui, Danny est un homme d'avenir, et ce sera bien pour lui d'avoir une bonne épouse à ses côtés. Il n'a personne ici, tu sais, et il en a assez de se débattre pour survivre dans cette ville.

Ils continuaient à marcher, attentifs aux plaques de verglas.

— Mais il va me manquer, ajouta Sean.

— Tu ne songes pas à partir, toi aussi ? interrogea Grâce en retenant sa respiration.

Sean s'immobilisa et se tourna vers elle.

— Bien sûr que non. Pourquoi irais-je m'exiler au fin fond de l'Utah ?

— Tu as dit toi-même que tu avais trouvé une nouvelle vie avec les Saints... Et je te connais, Sean O'Malley, partir vers l'ouest avec eux sonne comme une promesse d'aventure. Et tu as toujours été fou de ce genre de projet, non ?

— Fou, non.

Il marqua un temps d'arrêt.

— Mais j'admets qu'il y a une part de moi qui aimerait y aller, pour participer à l'épopée.

Le cœur de Grâce se serra.

Il glissa son bras sous le sien, et ils reprirent leur marche.

— Mais nous n'irons nulle part tant que Pa et le petit Morgan ne seront pas arrivés, tu n'as pas de souci à te faire pour ça.

Elle hocha la tête, n'osant reprendre la parole.

— Par ailleurs, enchaîna-t-il, M. Osgoode reste ici pour superviser la conversion de biens en financement, et il m'a demandé de travailler pour lui. C'est un travail rémunéré, et bien rémunéré.

— Est-ce que Marcy reste aussi, alors ?

— Evidemment ! Quelle question ! Elle ne partirait jamais sans son père. Et il a du travail pour elle aussi.

— Je vois, dit Grâce avec un petit sourire.

— Tu ne vois rien du tout !

Il lui pinça le bras et se mit à rire.

— J'aime beaucoup Marcy, tu le sais bien. Mais nous avons encore beaucoup à apprendre l'un sur l'autre avant d'envisager de nous marier.

— Bien sûr, et tu vas apprendre une foule de choses en travaillant en étroite liaison avec son père ! railla Grâce.

Il se remit à rire, et elle ne put s'empêcher de se réjouir de le voir si heureux.

— Merci d'être venue ce soir, dit-il tendrement. Je voulais que tu te fasses une idée par toi-même, et que tu rencontres Marcy. Ton opinion est très importante pour moi, Grâce. Tu es ma sœur.

— Selon mon opinion tu perds la raison, Sean O'Malley, mais effectivement je suis ta sœur, et tu es mon frère, et nous avons toujours veillé l'un sur l'autre, n'est-ce pas ?

— Absolument.

Il l'embrassa sur la joue, et elle glissa sa main dans la grande poche de son manteau, se rapprochant de lui.

Ils traversèrent la ville à peine reconnaissable sous son tapis blanc, sous un ciel noir parfaitement dégagé où scintillaient un million d'étoiles. Les clochettes des harnais tintaient quand les chevaux qui descendaient la rue secouaient la tête ou s'ébrouaient, et la neige étouffait le claquement de leurs sabots ; les couples sortis pour une promenade nocturne s'arrêtaient devant les vitrines décorées, échangeaient des commentaires, riaient derrière leurs mains gantées ; la lumière des bougies des églises filtrait jusque sur les trottoirs, alors que les paroissiens allaient et venaient, chargés de paniers pour les nécessiteux ; et Sean et Grâce se hâtèrent de les dépasser pour aller rejoindre les lumières de leur propre maison, où ils étaient attendus avec impatience.

— Maman, c'est Noël !

Des petites mains secouaient Grâce avec insistance, et elle sentit le souffle tiède de Mary Kate contre sa joue.

— Debout ! Lève-toi !

— Qu'est-ce que tu me racontes ?

Grâce attira sa petite fille dans son lit et se mit à la chatouiller.

— Petite chipie ! Tu réveilles ta maman le mauvais jour ! Noël, c'est demain, et tu le sais très bien !

Mary Kate cessa de rire et se figea sur place, la lèvre inférieure déjà tremblante.

— Allons, allons ! dit Grâce en la serrant dans ses bras. C'est un vilain tour que je t'ai joué là ! Je n'aurai sûrement que du charbon dans mes chaussettes, tellement je suis vilaine !

— C'est 'jourd'hui, alors ? interrogea la fillette d'une voix mal assurée.

— Oui ! Joyeux Noël, mon cœur.

Elle l'embrassa avec tendresse.

— Est-ce que tu crois que saint Nicolas nous a trouvés ici ? demanda-t-elle.

Mary Kate acquiesça vivement, les yeux écarquillés, et Grâce se glissa hors du lit, enfila des sous-vêtements froids sous sa chemise de nuit encore chaude, puis se débarrassa de celle-ci pour mettre la robe de laine verte qu'elle avait confectionnée spécialement pour ce jour béni.

Aujourd'hui, pria-t-elle. Faites qu'ils arrivent aujourd'hui.

— Tu es prête ?

Elle tendit la main à Mary Kate et s'aperçut que la robe de sa fille était mal boutonnée et que le ruban de ses cheveux pendait de travers.

— Mais qui t'a habillée ce matin, dis-moi ? Est-ce que c'est toi qui t'es si bien débrouillée toute seule ?

Mary Kate secoua la tête.

— C'est Liam. Mais il était en colère. Il disait : « Bouge pas, bouge pas. »

Grâce éclata de rire, reboutonna rapidement la robe, lissa le petit col tout neuf, et arrangea les cheveux de Mary Kate - qui étaient maintenant longs et bouclés - derrière ses oreilles.

— Voilà. Et où est-il donc, ton chevalier servant ?

— En bas. Je devais venir te chercher.

Grâce se campa devant sa fille.

— Comment avez-vous tous réussi à vous lever sans que j'entende rien ?

— Oncle Sean nous a dit d’aller nous habiller près du feu.

Elle baissa la voix pour l’imiter :

— Chut, bande de chenapans !

Elle s’interrompit.

— C’est quoi, un chenapan ?

— Ça, je ne sais pas moi-même ! prétendit Grâce, amusée.

Mais attends un peu.

Elle alla ouvrir sa malle, et en tira une petite boîte qu’elle tendit à l’enfant.

— Est-ce que tu aimerais mettre la jolie bague qu’Aislinn t’avait donnée ? C’est Noël, après tout ! Ce n’est pas un jour comme les autres !

Les yeux de Mary Kate s’agrandirent de plaisir.

— Oh oui !

Elle prit une grande inspiration, ouvrit l’écrin, et en sortit la bague surmontée de sa pierre du Connemara. Délicatement, elle la glissa à son doigt, et montra sa main à sa mère.

— C’est ravissant, ma chérie, dit Grâce.

Joyeux Noël, Aislinn, pria-t-elle intérieurement. Nous pensons à vous.

— Il faut que tu viennes, maman ! implora Mary Kate en gesticulant.

Elle tira Grâce par la main pour l’entraîner vers la porte, puis dans l’escalier.

Quand elles débouchèrent en bas, un « Joyeux Noël ! » retentit, et Grâce découvrit un copieux petit déjeuner, tout prêt sur la longue table dressée près de la cheminée. On lui avait réservé la place d’honneur.

— Comme tu vas passer le reste de la journée à cuisiner et à nous servir, nous nous sommes dit que nous allions t’offrir un petit déjeuner digne de ce nom, annonça Sean, ravi de son effet.

Il souleva la théière.

— Du thé ?

— Merci, dit Grâce en s’installant, les yeux brillants d’émotion. C’est superbe... Joyeux Noël à vous tous. Joyeux Noël, Tara, Dugan, et joyeux premier Noël à toi, petit Caolon.

Un sourire radieux éclaira le visage des Ogue. Liam vint ensuite embrasser Grâce et lui tendit timidement un paquet maladroitement emballé.

— Est-ce que c’est déjà l’heure de la distribution des cadeaux ? demanda-t-elle.

Tout le monde haussa les épaules avec un sourire énigmatique.



— Non, c'est un cadeau un peu spécial, révéla Dugan de sa voix rocailleuse. Ouvrez-le donc ! Il a beaucoup travaillé pour le faire, n'est-ce pas, bonhomme ?

Liam acquiesça avec un sourire un peu tendu. Grâce lui caressa la joue, puis dénoua la ficelle, et retira avec précaution le papier de boucher.

C'était une petite boîte en bois, avec un couvercle, poncée et vernie de sorte qu'elle brillait. Au centre du couvercle était gravé le dessin approximatif d'un voilier dansant sur les vagues, et sur le devant, en lettres ciselées avec application, on pouvait lire MAMAN.

Grâce regarda Liam.

— Sean et Dugan ont dit que ça allait si je mettais ça, parce

— que vous vous êtes tellement occupée de moi depuis tout ce temps...

Il scruta son visage, vaguement inquiet.

— Ça va ?

Grâce reposa délicatement la boîte sur la table, comme s’il s’agissait de la chose la plus précieuse au monde, puis se leva, et alla prendre le jeune garçon dans ses bras pour le serrer très fort contre elle. A son tour, il passa ses bras autour de sa taille.

— Oui, ça va, murmura-t-elle.

Elle lui sourit avec une infinie tendresse, puis couvrit son visage de baisers, ne s’arrêtant que lorsqu’elle sentit qu’elle l’embarrassait, et qu’il cherchait à se dégager.

— Allons, allons, mon garçon, dit-elle d’un ton léger, une maman a le droit d’embrasser son fils quand ça lui chante ! Est-ce que tu préfères changer d’avis ?

Il cessa de se tortiller, secoua la tête, puis leva le menton et lui présenta stoïquement son visage.

— Je préfère ça.

Elle l’embrassa encore une fois sur les deux joues.

— C’est un cadeau magnifique, Liam. Je vais le garder précieusement. Merci.

Mary Kate frappa la table de sa cuillère.

— Maintenant, on mange !

Tous éclatèrent de rire devant son enthousiasme, et ils servirent les œufs et les saucisses, le pain de Noël et le beurre, et ils mangèrent, et rirent, et mangèrent encore, jusqu’à ce qu’il ne restât plus rien.

Après le petit déjeuner, Grâce monta son cher cadeau dans la chambre, et le posa sur la table, près de la fenêtre. Elle s’était sentie au bord des larmes durant tout le repas, mais avait réussi à ne pas craquer. Il y avait encore beaucoup à faire pour préparer le dîner de Noël. Sean était parti avec les Osgoode, Dugan avait emmené les enfants à la messe, et Tara se reposait avec le bébé. Grâce aurait la cuisine pour elle toute seule.

En faisant des allers et retours entre l’office et la grande table, elle guettait la porte d’entrée. N’était-elle pas allée aux rassemblements du dimanche avec Sean ? N’avait-elle pas lu ce qu’ils lui avaient donné à lire, écouté ce qu’ils voulaient qu’elle écoute, dit ce qu’elle était supposée dire ? Les femmes s’étaient montrées chaleureuses et gentilles, elles lui avaient donné des vêtements pour les enfants, des conseils pour les élever, des remèdes et des médicaments ; tous avaient fait tout ce qu’ils pouvaient pour l’accueillir le mieux possible, pour

qu'elle se sente membre de la communauté à part entière. C'était sa faute si ça ne marchait pas, pas la leur, et pourtant elle avait sincèrement essayé. Ses conversations quotidiennes avec Dieu étaient pleines de suppliques et de promesses ; elle avait été patiente et obéissante, elle avait cru et fait confiance... Dieu ne pouvait pas la décevoir encore une fois.

Il y aurait du monde à table tout à l'heure. La famille, les amis... Les Ogue, les Osgoode, Lily et ses enfants... Ils n'avaient pas réussi à convaincre le père de Liam de venir, aussi le gamin avait-il affiché un message sur le tableau des marins pour inviter le capitaine Reinders, si par hasard son navire accostait ce jour-là. Tout le monde serait donc là quand le père de Grâce entrerait, portant le petit Morgan dans ses bras, et elle se précipiterait pour les embrasser tous les deux, avant de prendre son fils dans ses bras, après si longtemps. Elle voyait déjà la scène. Ils allaient arriver aujourd'hui, elle le sentait, elle en était sûre.

### 33

Il faisait froid, très froid. La neige sale s'accumulait par plaques sur les quais, et le ciel semblait de plus en plus menaçant. Le bateau était amarré, les démarches administratives étaient faites, la cargaison déchargée, mais Reinders demeurait tendu.

Mackley était en bas, la liste de contrôle à la main, tenant l'équipage à l'écart des deux grosses malles cadenassées au fond de la cale. Mais personne ne s'en souciait, tout le monde savait qu'elles appartenaient à Reinders qui les utilisait lors de ses fréquentes excursions dans le Sud pour rapporter des provisions de rhum, de mélasse, de cigares, de tissu et d'antiquités bizarres pour Detra, la femme de Lars. Les marins avaient depuis longtemps renoncé à demander quel trésor il avait rapporté au retour de ses expéditions. Reinders se réjouissait de cette indifférence, d'autant plus que cette fois il était revenu avec le plus précieux des trésors. Il y pensait à cet instant précis, et réprouva son envie de descendre pour y jeter

un coup d'œil. Ils avaient réussi, se disait-il. Maintenant, ce ne serait plus très long. Il devait absolument se comporter comme si de rien n'était.

— C'est fait, capitaine, dit Mackley en lui présentant la liste des vérifications.

Reinders la parcourut, remercia son équipage pour le voyage qui s'était déroulé dans de bonnes conditions, et le congédia en souhaitant à tous un joyeux Noël, et en leur donnant rendez-vous pour la nouvelle année. Ce ne fut qu'après que le dernier homme eut quitté le bateau qu'il put pousser un soupir de soulagement, de concert avec son second.

— Est-ce que tout va bien en bas ? demanda-t-il alors. Pas de problème ?

— La fille a toussé une ou deux fois, capitaine. Dont une fois très fort, la pauvre gamine. Mais je crois que personne n'a entendu. Mais il faut la sortir d'ici le plus vite possible.

Reinders partageait son avis.

— Je vais m'en occuper. Vous, allez au marché, et essayez de trouver Lily. Si elle n'est pas là, affichez ceci sur le tableau des messages.

Il lui tendit une feuille de papier, marquée d'un symbole à l'encre.

— Bien, monsieur. Et ensuite ?

— Honnêtement, je ne sais pas. Je ne pensais pas arriver le jour de Noël sans avoir prévenu quiconque.

Quand Mackley fut descendu à terre, Reinders releva la passerelle, repassant dans sa tête le fil des événements des dernières semaines. Il avait fait très attention à ses allées et venues, conscient qu'il risquait de devoir justifier ses moindres faits et gestes jour par jour, peut-être même heure par heure. Il avait des alibis, des témoins, et les seules preuves qui pouvaient être retenues contre lui étaient sur le point d'être remises à leur mère. Il avait toujours été convenu qu'il devait la prévenir à la minute où il arriverait, puis attendre la tombée de la nuit avant de les faire monter dans la voiture de Hesselbaum, de les recouvrir de paille, et de les emmener à l'abri, à la barbe des chasseurs d'esclaves qui hantaient le port à la recherche des fuyards.

Lily était toujours sur les quais, tous les jours. Sauf le jour de Noël. Elle n'avait même pas imaginé qu'ils pouvaient arriver ce jour-là. Reinders ne lui avait pas dit qu'il touchait au but, au cas où... Il y avait eu tant de déceptions, il n'avait pas voulu risquer d'en causer une nouvelle juste avant Noël.

Concentré, il vérifia que les cordages tenaient bien, et

descendit. Avant même d'atteindre la cale, il entendit, assourdie, la mauvaise toux de quelqu'un qui s'efforçait de se retenir. Il était inquiet pour Mary ; déjà, à l'entrepôt, il lui avait trouvé l'air mal en point, et depuis la pauvre petite s'était vu enfermer dans une malle, et trimballée jusqu'au ventre du navire. Des jours de froid et d'humidité, avec très peu de nourriture et une angoisse terrible, n'avaient sans doute pas arrangé son état. Solomon n'allait pas beaucoup mieux. Il tenait à peine debout, car on lui avait sectionné les tendons des jambes, et coupé les orteils, mais Reinders avait vu la rage briller dans ses yeux, et savait que celle-ci alimentait sa volonté de vivre. Il n'avait pas dit un mot au capitaine avant de grimper dans sa malle, et n'avait pas parlé durant tout le trajet, selon Mackley.

— Il aurait préféré me trancher la gorge plutôt que me regarder, avait dit le second. Il hait les hommes blancs, ça c'est sûr.

— On peut le comprendre, non ?

— Oui, monsieur, avait admis Mackley qui ne se remettait pas de l'effrayante vision des pieds amputés du garçon. On peut le comprendre.

Reinders déverrouilla la première malle, et souleva le lourd couvercle. Les prunelles dilatées de la petite brillaient dans l'ombre, son visage était tendu et creusé par la fatigue. Il ouvrit la seconde malle, et rencontra cette fois la défiance farouche du garçon. Le frère et la sœur sortirent de leur cachette, les jambes ankylosées, les épaules et la nuque douloureuses à force de rester dans la même position. La fillette se remit à tousser, si fort qu'elle se courba en deux. Reinders l'entoura de son bras, et la soutint jusqu'à la fin du spasme.

— Je sais que ç'a été dur, s'excusa-t-il. Mais nous sommes arrivés maintenant. L'équipage est parti. Etirez-vous un peu, et puis nous monterons dans ma cabine.

Ses deux protégés marchèrent jusqu'à l'extrémité de la cale pour se dégourdir les jambes, s'arrêtèrent tout au fond, et échangèrent rapidement quelques mots que Reinders n'entendit pas.

— Attention à l'endroit où vous mettez les pieds, avertit-il quand ils revinrent vers lui. Je n'ai pas pris de lanterne.

Il passa devant eux pour les guider hors de la cale, puis le long du couloir, puis en haut d'une autre volée de marches, jusqu'au petit corridor qui menait à sa cabine. Une fois qu'ils furent tous à l'intérieur, il referma la porte et la verrouilla, puis alluma la lanterne et la suspendit à son crochet. En pleine

lumière, ils avaient l'air encore plus mal en point. La fille était à bout de forces, ses dents claquaient.

— Enfile ça, commanda Reinders en lui tendant un épais chandail de marin.

Il tendit à son frère une chemise de laine.

— Toi aussi. Et asseyez-vous.

Ils enfilèrent les vêtements, puis vinrent s'asseoir avec réticence près de sa table de travail.

— J'ai envoyé Mack chercher votre mère, expliqua le capitaine. Elle travaille sur le port. Mais c'est Noël, alors je ne sais pas si elle sera là...

— Et alors ? demanda Solomon d'une voix basse et rauque. On va sortir la chercher ?

Reinders secoua la tête.

— Pas vous. Autant vous promener avec une pancarte « FUYARD » dans le dos.

— L'Etat de New York n'est pas un Etat libre ?

Une angoisse nouvelle avait empli les yeux de Mary.

— Si, répondit Reinders, apaisant. Mais il y a bien trop de chasseurs de primes qui seraient ravis de vous assommer d'un coup derrière la tête pour vous ramener d'où vous venez. Les abolitionnistes surveillent, mais personne ne pourra faire grand-chose si quelqu'un décide de vous attraper. C'est bel et bien un Etat libre, insista-t-il, mais même dans un Etat libre il ne faut compter que sur vous-mêmes.

— Comment on va faire pour la trouver, alors ? grogna le jeune homme.

— Il y a un tableau d'affichage sur le quai. Votre mère le surveille régulièrement pour voir s'il y a un message de moi.

Mary regarda Solomon.

— Mais elle ne sait pas lire..

—  
— Je sais. Nous avons un code, un symbole. Elle le reconnaîtra.

— Est-ce qu'elle va bien ?

Les yeux de la gamine s'emplirent soudain de larmes, et Reinders se rendit compte qu'il ne leur avait donné aucune nouvelle.

— Oui, elle va bien. Vraiment.

Il se creusa la tête pour se rappeler un maximum de détails.

— Elle travaille sur le marché aux poissons, pour Jakob Hesselbaum, un brave homme qui prend soin d'elle. Votre frère et votre sœur vont bien aussi. Samuel, se rappela-t-il, Samuel et Ruth. Tous les deux vont bien.

Mary buvait ses paroles, indifférente aux larmes qui coulaient sur ses joues. Le jeune garçon aussi écoutait, mais il contrôlait son émotion.

— Ils habitent dans le quartier de Five Points. Ce n'est pas loin d'ici. Un quartier difficile, précisa-t-il.

— Mais ils sont libres, n'est-ce pas ? s'enquit Solomon une fois de plus.

Le capitaine acquiesça.

— Ils sont libres. Elle a des papiers. Et vous en aurez aussi. A ce moment, un sifflement retentit sur le quai. C'était Mackley.

— Le voilà, annonça Reinders.

Les deux enfants de Lily se levèrent en même temps que lui.

— Restez ici, ordonna le capitaine. S'il est avec elle, je vous l'amène.

Il monta sur le pont, puis gagna rapidement l'autre côté, mais le second était seul. Reinders descendit la passerelle.

— Tenez, capitaine, dit Mackley en lui tendant une petite enveloppe. Je suis aller afficher le message, et j'ai trouvé ça.

Reinders déchira l'enveloppe.

*Cher capitaine,*

*S'il vous plaît, venez pour le dîner de Noël, si vous pouvez. Lily sera là avec tout le monde. S'il vous plaît, venez.*

*Votre ami,*

*Liam Kelley*

— Ah ! s'exclama-t-il. Elle est au Harp !

— Qu'en pensez-vous, monsieur ? Doit-on tenter le coup ?  
Reinders inspecta les alentours du regard. Les quais étaient presque déserts, à l'exception d'un drôle de marin qui traînait et d'un groupe de types installés devant un des entrepôts, fumant et buvant. Ils n'avaient pas l'air de chasseurs d'esclaves ; leur attention semblait portée sur une charrette chargée, abandonnée devant une porte ouverte.

— Filez jusqu'à l'avenue, dit Reinders, et trouvez une voiture fermée. Attendez-nous au bout du chemin, nous partirons à peine cinq minutes après vous.

— Entendu !

Mackley s'élança vers la passerelle, puis fit brusquement demi-tour.

— Vous vous rendez compte qu'ils vont retrouver leur mère un jour de Noël ? Ça veut dire quelque chose, non ?

— C'est une coïncidence, rétorqua Reinders. Maintenant allez-y.

Mary et Solomon n'avaient pas d'affaires à rassembler, et  
- Reinders s'en aperçut soudain - pas de chaussures non plus.  
La petite fille portait de fines mules de coton, et le garçon était pieds nus. Tout en expliquant ce qu'ils allaient faire, Reinders dénicha une paire de grosses chaussures qu'il donna à Solomon. Puis il décrocha la lanterne, et disparut dans le couloir sombre qui menait à la pièce humide où dormait l'équipage. Là, il se dirigea droit vers le placard du cuisinier qui était petit, et fouilla à l'intérieur jusqu'à en sortir une paire de chaussures pour Mary. De retour dans la cabine, il drapa sa propre pèlerine autour des épaules de Solomon, et enfonça d'autorité sur sa tête un chapeau, qui lui tomba sur les yeux. Mary fut enveloppée dans la pèlerine de Mackley, et coiffée d'une casquette de vigie.

— Gardez la tête baissée, ordonna Reinders. Ne levez jamais les yeux, quoi qu'il arrive. Solomon, tu prendras mon bras pour qu'on puisse avancer plus vite.

Il jeta un coup d'œil à ses chaussures.

— Comment te sens-tu là-dedans ?

— Mal, répondit le jeune homme en esquissant un pauvre sourire.

— Je veux bien le croire.

Reinders grimaça en pensant à ces pieds mutilés frottant contre le cuir rugueux. Des chaussettes, il aurait dû leur trouver des chaussettes...

— Ça ira bien jusqu'à la voiture.

Solomon approuva, enfonça son chapeau encore plus



profondément sur sa tête, se recroquevillant sous sa pèlerine pour couvrir sa nuque.

Reinders se tourna vers sa sœur.

— Mary, tu vas marcher juste derrière nous. Fais de grands pas, et garde la tête baissée. Si je cours, tu cours. Et ne t'arrête pas avant d'être arrivée à la voiture.

— Oui, monsieur.

Ses yeux s'arrondirent de frayeur lorsqu'elle le vit sortir un pistolet du tiroir, le charger et le glisser dans la poche intérieure de sa veste.

— Vous êtes prêts ?

Ils acquiescèrent.

— Alors allons-y.

Sur le pont, les deux gamins jetèrent leur premier regard sur la terre de la liberté. La vue de la neige les stupéfia, le froid les saisit, mais ils ne dirent pas un mot, se préoccupant seulement de suivre leur guide sur la passerelle. Une fois en bas, Solomon glissa son bras sous celui du capitaine, et avança aussi vite qu'il le put sur le sol gelé. Mary était juste derrière eux, les yeux braqués sur les talons des bottes de Reinders. Tête baissée, ils traversèrent rapidement le quai dans la lumière déclinante de l'après-midi, sans attirer l'attention des quelques passants qui se hâtaient pour rentrer chez eux. La charrette abandonnée avait été récupérée par son propriétaire, qui dardait à présent un regard noir sur le groupe de marins grossiers qui l'avait convoitée ; ils l'entendirent crier à son cheval de se mettre en marche avec une bravoure que Reinders devina feinte, et l'ordre résonna longtemps dans le silence des quais désertés. Le capitaine ne leva les yeux qu'un instant, mais il constata que les marins ne s'occupaient plus du cocher : c'était lui qui les intéressait à présent.

Boardham adressa un rapide signe de tête à ses compagnons, se détacha du groupe, ramena son manteau sur ses épaules, et se mit à suivre Reinders. Comme c'était gentil au capitaine de se livrer ainsi à lui le jour de Noël... Il avait d'abord repéré cette carne de Mackley, qui avait couru dans un sens, puis dans l'autre, en direction de l'avenue. Et qui avait suivi ses traces quelques minutes plus tard ? Le noble capitaine Reinders, en personne. Accompagné de deux étranges créatures. Il leur avait emboîté le pas, les avait suivis

jusqu'à la ruelle qui menait à l'avenue, et s'était arrêté, se dissimulant pour les regarder monter dans une voiture qui attendait juste à la sortie du sombre passage.

Mackley frappa contre le toit de la voiture, qui s'ébranla avec une secousse si brusque que Mary et Solomon manquèrent glisser de leur siège. Ils se rattrapèrent tant bien que mal, échangèrent un regard, mais ne dirent pas un mot. Un silence pesant emplit l'habitacle, dont les occupants étaient projetés les uns contre les autres à chaque virage. Au bout d'un moment, Mackley souleva légèrement le rideau, et regarda dehors. Il reconnut le quartier : ils étaient loin du front de mer, à présent. Alors il se retourna vers les autres passagers, un large sourire sur les lèvres.

— Ça y est ! s'exclama-t-il gaiement en se frottant les mains. On a réussi !

Solomon pressa sa main sur la jambe de sa sœur, tandis que Reinders ôta sa casquette et passait ses doigts dans sa chevelure en bataille.

— Beau travail, Mack. Bravo, dit-il à son second.

Il lui asséna une tape amicale sur le genou.

— Bravo à vous, monsieur.

Le brave homme sourit encore, puis regarda par la petite fenêtre.

— Je vais descendre ici si ça ne vous ennueie pas.

Il frappa contre la paroi, et la voiture s'immobilisa.

— J'ai des amis dans ce quartier qui seront ravis de m'offrir une part de leur repas de Noël en échange d'une bonne histoire de marin.

— Pas celle-ci, attention, avertit Reinders.

— Oh non, monsieur. Je sais être digne de mon salaire, vous l'avez dit vous-même, rappelez-vous.

Il serra chaleureusement la main du capitaine, puis sauta à bas de la voiture.

— Bonne chance, dit-il à Solomon, la main sur la portière. Et à toi aussi, petite. Et dites bonjour à votre maman de ma part.

La portière claqua, et il disparut.

Le calme revint dans l'habitacle alors que la voiture se remettait en route, ses roues claquant sur les ornières gelées. Dehors, les jeunes allumeurs de réverbères s'activaient, se

déplaçant avec précaution sur les trottoirs glissants, leurs outils calés sous leurs bras. La neige s'était mise à tomber ; elle s'accrochait à la crinière des chevaux qui exhalaient des jets de vapeur. Encore quelques jours comme celui-ci, et les voitures seraient remisées au garage, remplacées par des traîneaux. En fait, Reinders aimait bien cette atmosphère hivernale, les chevaux aux naseaux fumants qui tiraient des grappes de passagers emmitoufflés dans leurs fourrures, le crissement de la neige sous les pas des promeneurs. Et le silence. Par-dessus tout, il aimait le silence qui régnait dans la ville enneigée. C'était comme si tout le monde était parti en mer, comme si le temps s'était arrêté et que le monde tournait au ralenti.

Brusquement, la voiture s'arrêta.

— Nous sommes arrivés, dit-il.

Il mit pied à terre, paya le cocher, puis aida ses deux jeunes compagnons à descendre à leur tour.

Le Harp semblait éteint, mais il devina, à travers les vitres embuées, la lueur chaude de la cheminée allumée tout au fond de la salle, et le bruit assourdi des conversations et des rires. Il sourit aux enfants pour les rassurer, puis frappa énergiquement à la porte d'entrée.

A l'intérieur, les conversations s'arrêtèrent. Des pas lourds se rapprochèrent, puis la porte s'ouvrit sur un Irlandais à la carrure de colosse, et au nez écrasé.

— C'est fermé, grogna-t-il. Mais Joyeux Noël quand même !

— Monsieur Ogue ? s'enquit rapidement Reinders. Le grand Ogue ?

— Oui... On se connaît ?

— Capitaine Reinders.

Il enleva sa casquette, puis précisa :

— Liam nous a invités.

Un grand sourire éclaira le visage massif de Dugan Ogue, et il les tira littéralement tous les trois à l'intérieur de la pièce.

— Liam ! cria-t-il par-dessus son épaule. Je crois bien que Dieu en personne a fait son apparition !

Le gamin accourut du bout de la pièce et se jeta dans les bras du capitaine, avant de se rappeler les bonnes manières et de glisser à terre en se redressant bien droit devant lui.

— Vous êtes venu, dit-il. Il est venu ! cria-t-il à la cantonade.

Puis il leva de nouveau les yeux vers Reinders.

— Je savais que vous viendriez.

— Je n'aurais raté ça pour rien au monde, répondit le capitaine. Et je ne suis pas venu les mains vides...

— Capitaine Reinders !

Grâce s'essuya les mains dans son tablier, le visage rosi par la bière et la chaleur du feu. Elle considéra les deux jeunes gens qui se tenaient immobiles à côté de lui.

— Et qui avez-vous donc amené ?

Mais elle savait très bien qui ils étaient. De même que Lily, qui s'était avancée sans bruit, et s'approchait maintenant de sa fille d'abord, puis de son fils, effleurant leurs visages de ses doigts comme s'il s'agissait de statues de cristal. A leur tour, ils la touchèrent, ses cheveux, son visage, ses épaules, ses mains, jusqu'à ce qu'elle leur tendît les bras pour les attirer contre elle. Un silence absolu tomba sur la pièce tandis qu'ils s'étreignaient, les yeux clos... Puis Mary murmura :

— Maman...

— Maman, répéta Solomon, le mot s'étranglant dans sa gorge.

Lily les serra encore plus fort, puis ouvrit les yeux et se tourna vers ses deux autres enfants qui se tenaient derrière elle.

— Ruth, Samuel, dit-elle avec douceur, venez ici.

Les enfants s'approchèrent timidement, et tous les cinq se regardèrent.

— Tu as grandi, dit Mary en souriant à travers ses larmes, lissant du doigt le ruban de la natte de Ruth.

Solomon posa une main sur l'épaule de son petit frère, palpant sa peau à travers la chemise de coton, comme pour s'assurer qu'il était bien réel.

— Comment ça va, Sam ?

— Bien, Sol. Très bien.

Samuel tendit le cou pour essayer de voir derrière eux, les yeux pleins d'espoir.

— Et papa ? Il est là ?

Les deux grands le regardèrent gravement, puis secouèrent la tête.

— Ce n'est pas grave, dit Lily vivement pour chasser sa propre peine. C'est déjà bien que vous soyez là tous les deux.

Elle posa ses mains sur les joues de chacun de ses aînés, puis leva leur menton du bout du doigt pour mieux voir leurs yeux.

— C'est déjà merveilleux, répéta-t-elle.

Et elle enveloppa ses enfants, tous ses enfants, dans une même étreinte. Elle était assez grande, assez forte pour les tenir contre elle tous ensemble, pour apaiser leurs pleurs, pour

leur murmurer des mots d'amour et de réconfort, et pour remercier le ciel. Ils n'auraient plus besoin de se battre, à présent, se promit-elle. Elle le ferait pour eux.

Grâce assistait à la scène, incapable de retenir ses larmes, son propre cœur rempli de douleur. Puis, enfin, Dugan s'éclaircit la gorge et dit :

— Voulez-vous vous joindre à nous pour le repas, capitaine ? Nous allons laisser cette petite famille se retrouver tranquillement.

Reinders approuva, et regarda Grâce. Il la vit lutter contre sa propre douleur et la mettre de côté pour partager la joie de son amie. Cela l'émut profondément, mais il savait que des mots de réconfort ne serviraient à rien. Alors il se contenta de lui offrir son bras, et elle le prit. Il tendit son autre main à Liam, et, tous ensemble, ils suivirent Dugan jusqu'à la table.

— Sean O'Malley, capitaine, dit Sean en se levant. Je suis le frère de Grâce. Et je suis heureux de vous connaître enfin.

Il serra la main de Reinders avec un sourire affable.

— Moi de même.

Reinders le trouva d'emblée sympathique, ce jeune homme plein de charisme qui ressemblait tant à Grâce.

— Je suis content de pouvoir vous remercier en bonne et due forme, capitaine, enchaînait déjà Sean. Merci d'avoir amené ma sœur et les enfants sains et saufs jusqu'ici.

— Tout le plaisir a été pour moi, affirma Reinders en regardant Grâce. Votre sœur est quelqu'un d'exceptionnel.

— Oui, et vous n'avez pas encore goûté sa cuisine.

— Il ne le fera jamais si tu ne te tais pas un peu, interrompit Dugan. Asseyez-vous ici, capitaine, je vous en prie.

Il désigna l'extrémité de la table.

— C'est un honneur de vous avoir parmi nous.

— Merci.

Reinders s'assit, puis salua d'un signe de tête les autres convives qui le dévisageaient tous avec intérêt.

— Coucou, Mary Kate, dit-il à la petite fille qui le regardait avec de grands yeux, assise à côté de sa mère. Tu te souviens de moi ?

Elle acquiesça, et le gratifia d'un magnifique sourire, dont le charme était accentué par la petite dent qui lui manquait.

— Coucou, répondit-elle en agitant la main.

Il répondit à son salut de la même façon, tandis que Dugan remplissait un grand verre de bière brune mousseuse cl le posait devant lui.

— Il faut vous chauffer un peu le gosier, maintenant,

recommanda-t-il. Nous voulons entendre une de ces fameuses histoires de poissons géants, d'iceberg, et tout ce qui s'ensuit. Grâce, voulez-vous préparer une assiette à ce monsieur avant qu'il ne retourne se perdre dans cette nuit glaciale ?

Grâce sourit. Elle alla immédiatement couper de grosses tranches de bœuf, et arrosa de sauce une assiette garnie de pommes de terre, chou, carottes et panais. Mary Kate attrapa un gros morceau de pain sur la planche, et le déposa sur l'ensemble.

— Regardez tout ce qu'il y a ! s'écria-t-elle à l'intention du capitaine.

— Et ça sent délicieusement bon, renchérit Reinders.

Il s'apercevait soudain qu'il était affamé.

— Mais est-ce que vous ne devriez pas leur donner à manger d'abord ? demanda-t-il en tournant la tête vers Lily, qui s'était assise et parlait gravement avec ses enfants. Ç'a été très dur sur le bateau.

— Il y a assez pour eux et pour d'autres encore, le rassura Grâce. Mangez sans crainte, je vais m'occuper d'eux. Bon appétit.

Joignant le geste à la parole, elle prépara, avec l'aide de Mary Kate, deux assiettes supplémentaires pour Solomon et Mary. Reinders, de son côté, avait à peine goûté une bouchée de bœuf délicieusement tendre, quand Sean l'interrompt en désignant ses voisins.

— Au fait, capitaine, je voudrais vous présenter M. Franklin Osgoode et sa fille.

— Enchanté, dit Reinders, la bouche pleine.

— Le capitaine Reinders est un grand marin, expliqua Sean aux Osgoode. Il a de nombreux actes de bravoure à son actif. Le jeune Liam ici présent sera ravi de vous en dire plus sur lui, même si vous ne demandez rien.

— Oh oui, s'écria Liam avec enthousiasme, avant de rougir jusqu'aux oreilles et de concentrer son attention sur la dernière pomme de terre dans son assiette.

Mary Kate gloussa doucement à côté de lui.

— Et il semble que vous venez d'ajouter une bonne action à votre palmarès, observa M. Osgoode. Vous avez réuni une famille.

— Je leur ai seulement servi de moyen de transport, improvisa Reinders qui se méfiait des Osgoode. Depuis... Boston.

— Ils sont domestiques ?

— Plus maintenant.

Il réfléchit rapidement.

— Leur employeur part pour l'ouest, alors ils sont rentrés chez leur mère. C'est une surprise, ajouta-t-il. Elle ne les attendait pas avant le printemps.

— Comme c'est émouvant, commenta M. Osgoode. Je suppose qu'il y a un bon moment qu'ils ne se sont pas vus.

— Je pense qu'ils vont manger, maintenant, dit Grâce en lançant au capitaine un regard entendu avant de quitter la table.

— Et vous, monsieur Osgoode, que faites-vous de beau ? questionna Reinders pour changer de sujet et permettre à Grâce d'aller mettre Lily au courant du discours qu'ils avaient tenu.

— Je suis avocat, répondit Osgoode avec un air important. Et j'ai aussi des responsabilités au sein de l'Eglise des Saints des derniers jours.

« Allons bon, songea Reinders, voilà donc la fameuse Mlle Osgoode. »

— Est-ce que vous connaissez notre Eglise, capitaine ? s'enquit Osgoode en reposant sa fourchette.

— Non, monsieur, pas vraiment. La religion... n'est pas ma tasse de thé.

— Le capitaine Reinders est un homme de raison, lança Grâce, de retour à la table, les yeux pétillants de malice. Un homme pragmatique, qui n'est pas convaincu de l'existence de Dieu.

— Un athée ? s'exclama Osgoode avec un intérêt nouveau.

— Disons qu'il lui arrive de déraiper un peu vers nos habitudes en certaines occasions, pendant les tempêtes, par exemple... Mais en général il préfère rester seul maître à bord, en quelque sorte.

— Et le salut de votre âme, monsieur ? Est-ce que vous en êtes le capitaine aussi ?

Reinders fronça les sourcils. Il avait vécu suffisamment de conversations de ce genre pour remplir toute une vie.

— J'ai étudié de nombreux livres d'anatomie, monsieur Osgoode, et je n'ai toujours pas trouvé le siège de l'âme.

— Donc elle n'existe pas ?

Reinders devinait que les arguments de son interlocuteur étaient faibles et facilement démontables, mais il n'avait aucune envie de se prêter à un tel exercice par un jour pareil, surtout à cette table.

— Je pense qu'il en va de l'âme comme de l'amour, si vous choisissez d'y croire, alors il ou elle existe.

Il adressa à Osgoode un sourire poli, puis se tourna vers

Grâce qui se tenait près de lui.

— C'est délicieux, la complimentait-il. Je n'ai jamais rien mangé de si bon.

— Laissez-moi vous resservir, alors. Quelqu'un d'autre en veut davantage ?

Et elle se lança dans un second service qui relégua aux oubliettes le débat religieux. Lily et les enfants rejoignirent le reste de l'assemblée, et Solomon et Mary mangèrent silencieusement sous le regard attendri de leur mère. Puis, enfin, les Osgoode annoncèrent qu'ils devaient rentrer. Mais à la grande surprise de Grâce Sean prit son propre manteau.

— Mais c'est Noël, implora-t-elle en le prenant à part.

— M. Osgoode m'a invité à venir dormir dans leur chambre d'amis. Comme je dois y aller demain matin de toute façon... Et tu n'as pas vraiment besoin de moi, si ?

— Non. Mais ça ne me fait pas plaisir de te voir partir comme ça.

Il déposa un baiser sur sa joue.



— A demain soir. Et merci pour ce dîner grandiose. Et pour mon livre !

Il le tira de sa poche.

— Allez, va-t'en, maintenant, dit-elle en le poussant dehors avec un sourire un peu forcé.

Les Osgoode saluèrent tout le monde, et Grâce remarqua que Sean avait pris le bras de Marcy avant même d'avoir quitté le saloon. Quand la porte fut fermée et verrouillée, Dugan apporta du tabac et encore de la bière, et posa le tout devant le capitaine Reinders.

— Je suis capable de flairer une bonne histoire à un mille de distance ! déclara-t-il.

Reinders regarda Lily, qui regarda ses enfants, puis hocha la tête en signe d'assentiment.

— D'accord. Mais qu'elle ne sorte pas de cette pièce.

Les visages éclairés par le feu approuvèrent.

— Solomon et Mary sont esclaves. Etaient esclaves, corrigea-t-il. Il y a longtemps que nous essayons de les faire passer au Nord, mais nous avons échoué plusieurs fois. Et puis une nouvelle occasion s'est présentée, mais il a fallu que je parte immédiatement. Je n'ai rien dit à Lily parce que... En fait...

— Ça devenait trop dur d'espérer pour rien, admit la jeune femme avec lucidité.

— Oui. Mais par chance, cette fois, ils se trouvaient à Charleston tous les deux en même temps.

Il avala une gorgée de bière.

— Mary était censée s'occuper des enfants pendant que la femme de son maître rendait visite à des parents en ville.

Mary écoutait attentivement, penchée en avant.

— Tandis que Solomon travaillait dans les rizières, à quelques heures à peine de la ville, continua Reinders. Notre éclaireur a payé des chasseurs d'esclaves pour aller le chercher et l'enlever pendant la nuit. C'était un risque énorme, et on nous avait déjà trompés, mais nous avions promis aux chasseurs de payer deux fois le prix demandé s'ils le ramenaient indemne. En fait, il a fallu payer un peu plus, précisa-t-il avec un sourire à l'adresse de Lily. Votre fils ne s'est pas laissé faire...

Solomon s'autorisa à sourire, à présent que tout était terminé.

— La nuit où ils sont allés chercher Sol, nous avons payé le Noir émancipé qui s'occupait du linge de la famille de Mary pour qu'il la prévienne qu'elle devait quitter la maison à l'aube

pour retrouver son frère.

Reinders regarda l'adolescente.

— Il semble qu'elle y soit parvenue, conclut-il dans un sourire.

Mary sourit à son tour, timidement, mais sa voix était fière.

— J'ai demandé à Mme Hayes : « Ma sœur vient d'avoir un bébé, est-ce que je peux aller le voir ? » Elle a dit oui, elle m'a donné un billet, et même des habits de bébé. J'ai tout jeté quand ils m'ont attrapée.

Lily passa un bras autour des épaules de sa fille.

— Je l'ai vue de la fenêtre de l'entrepôt, intervint Solomon, oubliant sa réserve. Je leur ai dit « c'est elle », et ils sont allés la chercher. Elle a eu peur jusqu'à ce qu'elle m'ait vu.

— Nous n'avons pas eu le temps de parler, poursuivit Reinders. Il fallait que je les enferme dans des malles et que je les embarque pour partir de là-bas le plus vite possible.

— J'ai eu peur, confessa Mary. Je me disais que c'était peut-être un piège, des chasseurs d'esclaves qui allaient nous revendre quelque part... J'aurais encore préféré rester où j'étais.

— Quand ils ont ouvert les malles pour nous donner à manger, reprit Solomon, nous avons parlé un peu. Nous nous demandions combien de temps ça allait durer.

Mary confirma.

— Mais on a réussi.

Les yeux de Lily s'emplirent de larmes.

— Oui, murmura-t-elle, vous avez réussi.

Tous les autres, autour de la table, les dévisageaient tour à tour, muets d'admiration. Et Dugan abattit son poing sur la table.

— Au nom du ciel, est-ce que ce n'est pas la plus incroyable histoire qu'on ait jamais entendue ?

— Nous avons eu beaucoup de chance, tempéra Reinders.

— Ah non, capitaine, objecta Dugan, catégorique. C'est la main de Dieu qui vous a aidés.

— Oui, ajouta Grâce, presque pour elle-même. C'est un miracle.

— Et votre mari, Lily ? interrogea Tara qui berçait Caolon, assise près du feu. Est-ce que vous savez où il est ?

Lily secoua la tête.

— Et vous, vous le savez ? demanda-t-elle au capitaine.

Reinders plongea sa main dans sa poche, et en retira un papier qu'il tendit à Lily. Elle le déplia délicatement, puis le posa sur la table et le lissa de sa main.

— Je ne peux pas lire, dit-elle. Mais je sais ce que c'est.

— Je suis désolé, Lily, dit Reinders. Il est en fuite, et ils le cherchent. Mais nous continuerons à le chercher, nous aussi.

Elle acquiesça, les yeux toujours braqués sur le papier imprimé.

— Il est solide, et il a la foi. Et c'est déjà une bénédiction d'avoir retrouvé ces deux-là.

Elle se força à sourire, et regarda encore une fois ses enfants qui approuvèrent ses paroles, là, bien présents, juste à côté d'elle.

— Je ferais bien de les ramener à la maison maintenant, et de les mettre au lit, dit-elle.

— Ne soyez pas stupide, madame. Il n'est pas question de repartir ce soir.

Dugan montra du doigt les fenêtres couvertes d'une fine pellicule de glace. Derrière, la neige tombait toujours.

— Vous êtes tous mes invités. Si ça ne vous ennue pas de dormir par terre...

— Il y a un tapis, précisa Tara.

— Et je vais voir ce qu'on peut trouver comme couvertures, ajouta Dugan en se levant. Capitaine, vous allez rester aussi ?

Reinders songea à la cabine glacée qui l'attendait au bout d'une longue marche dans le froid.

— Volontiers, décida-t-il, si ça ne vous cause pas trop de dérangement.

Dugan et Tara menèrent la famille de Lily en haut de l'escalier pour leur montrer où se coucher, et Dugan rapporta quelques couvertures légères et un oreiller, qu'il tendit au capitaine.

— C'est tout ce que je peux vous offrir. Mais vous pouvez vous installer sur la banquette, là, devant la cheminée. Vous ne mourrez pas de froid, je vous le promets.

— J'ai dormi dans des conditions plus dures que cela, monsieur Ogue. Merci beaucoup.

— Je n'en doute pas, capitaine ! Et laissez tomber le « monsieur » quand vous me parlez. Vous êtes un ami de la famille, maintenant.

Reinders serra la main du colosse, lui souhaita bonne nuit, et commença à préparer son lit improvisé.

— Allons, laissez-moi vous aider, proposa Grâce qui arrivait de la cuisine où elle avait déposé les plats et les assiettes. Liam, sois gentil, emmène Mary Kate se coucher, veux-tu ?

Mais Liam demeurait debout, immobile, comme s'il n'avait pas entendu.

— Allez ! Ce n'est pas un rêve, tu sais, et il sera encore là demain matin !

Elle adressa un clin d'oeil au capitaine, qui s'approcha, souleva le jeune garçon d'une main. Mary Kate de l'autre, et porta son précieux fardeau jusqu'au premier étage.

— Allons, matelots, au lit ! Je vous retrouverai demain matin sur le pont à l'heure du petit déjeuner !

Les yeux de Liam étaient embués de fatigue, mais il parvint à adresser un grand sourire à l'homme qu'il admirait tant, l'homme qui était arrivé avec les enfants de Lily, et qui avait raconté l'extraordinaire histoire de leur sauvetage. Oh, songeait-il, étourdi par tous ces événements, quel merveilleux Noël nous avons eu là !

La pièce était calme maintenant que tout le monde était parti, et Grâce se trouva seule avec le capitaine. Vaguement mal à l'aise, elle s'affaira pour préparer son couchage, secouant les couvertures et retapant les oreillers, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à faire. Alors elle se redressa, et rencontra le regard amusé du capitaine.

— Maintenant vous savez pourquoi je suis parti si vite de la soirée de Florence. J'ai dit à Jay que j'étais malade. Je suis désolé si vous vous êtes inquiétée.

— Je ne me suis pas inquiétée, répondit-elle vivement, je... Elle se retint de dire ce qu'elle pensait vraiment.

— Non, pas du tout.

Le sourire de Reinders s'évanouit.

— Non, bien sûr...

Ils se regardèrent un bref instant, puis détournèrent les yeux, laissant s'installer un silence pesant.

Ce fut Grâce qui le rompit.

— Quelle soirée, n'est-ce pas, capitaine ? Quand je vous ai vu franchir cette porte avec Solomon et Mary...

Elle secoua la tête.

— J'ai encore du mal à croire que c'est vraiment arrivé.

Qu'ils sont vraiment tous réunis.

Mortifiée, mais impuissante, elle sentit des larmes chaudes rouler sur ses joues.

— Grâce...

Il fit un pas vers elle, mais elle l'arrêta d'un geste.

— Non. Je suis heureuse pour eux. Follement heureuse. Ils le méritaient bien après tant de souffrances.

— Vous aussi, vous le méritez, dit-il doucement. Je sais que vous pensiez à votre père et à votre fils, tout à l'heure. Je pouvais le lire sur votre visage.

— C'est vrai ? Alors j'ai vraiment honte de moi, honte de penser à mes propres aspirations alors que Dieu a eu la bonté d'accorder un tel bonheur. Est-ce qu'il peut encore m'écouter alors que je suis si égoïste ?

Elle se força à sourire.

— Il vous entend, assura Reinders.

— Allons donc, capitaine, vous ne croyez pas un mot de ce que vous dites. Je connais vos positions sur les questions religieuses, vous savez !

— Oui, je le sais ! D'ailleurs je vous remercie de m'avoir fait

dîner avec des fanatiques ce soir !

Grâce eut un petit rire, et essuya ses larmes.

— Je vais vous confier un petit secret si vous me promettez de ne pas vous en servir contre moi, dit-il.

Il attendit son approbation, puis reprit :

— Eh bien, après tout ce qui m'est arrivé ces deux dernières années, je commence à envisager - je dis bien envisager - la possibilité qu'il puisse exister - c'est une simple hypothèse - une force supérieure qui agisse d'une manière ou d'une autre sur le cours des choses. Peut-être. Eventuellement.

Grâce ouvrit de grands yeux.

— Eh bien, capitaine, je viens d'assister à un deuxième miracle ce soir ! Mais ne vous inquiétez pas, votre secret sera bien gardé, et je ne pense pas assister à votre conversion dans un futur proche, même sous la pression de la persuasive famille Osgoode.

Il éclata de rire, et elle rit avec lui, et en l'espace d'une seconde il fit un pas de plus vers elle et elle se retrouva dans ses bras, la joue contre l'étoffe rugueuse de sa chemise. Elle resta immobile, et lui aussi, pour ne pas risquer de rompre ce charme qui les avait enveloppés sans crier gare. Bien qu'enivré par son parfum, il osait à peine respirer. Et soudain il prit conscience de sa propre odeur, de la sueur salée qui imprégnait ses vêtements, durcissait ses cheveux et sa barbe mal soignée. « Oh, mon Dieu, Reinders, songea-t-il, tu dois empestier l'huile et la crasse, et tu t'es assis à sa table dans cet état ! Et tu frottes son joli visage contre ça ! Recule ! » s'ordonna-t-il. Mais il sentit alors les bras délicats de Grâce entourer sa taille, et son cœur se mit à battre si fort qu'elle ne pouvait que l'entendre. « Lâche-la ! » s'imposa-t-il encore, mais au lieu de cela il pressa ses lèvres contre ses cheveux. A l'évidence, son corps ne lui obéissait plus. Il sentit la sueur perler sur son front. « Oh, Seigneur, pensa-t-il, je donnerais tout pour tin bain... »

Elle leva les yeux vers lui.

— Maintenant ? interrogea-t-elle d'un air perdu. Ce soir ?

— Quoi ?

Elle recula, brisant leur étreinte.

— Un bain ?

— Quoi ?

— Oh, pardon, dit-elle avec une pointe d'embarras, j'ai cru que vous aviez dit... Est-ce que vous n'avez pas dit que vous aimeriez prendre un bain ?

Il sentit son visage s'enflammer.

— Est-ce que j'ai dit ça tout haut ?

Elle se mordit la lèvre.

— J'ai l'esprit un peu embrouillé, bafouilla-t-il, portant une main à son front. La journée a été longue, et je suppose que je suis plus fatigué que je ne croyais, et puis la journée a été longue...

« Arrête de radoter, Reinders ! »

— Est-ce que c'est vous qui m'avez proposé de prendre un bain ? demanda-t-il, penaud.

— Euh... non, dit-elle avec un petit sourire. Mais je peux vous faire bouillir une bassine d'eau dans la cuisine, si vous voulez.

— Non, non, je vous remercie. Je crois que...

Il s'approcha de la banquette, près de la cheminée.

— ... que nous ferions mieux d'aller nous coucher. Je ferais mieux d'aller me coucher.

—

— Vous devez être épuisé.

Elle posa un instant sa main sur son bras.

— Oui. Épuisé.

— Alors bonne nuit, capitaine.

Elle posa un baiser furtif sur sa joue, et s'éloigna.

— A demain matin.

— A demain, répéta-t-il en la regardant quitter la pièce.

Il regrettait déjà la chaleur de son corps contre lui. Il se frappa le front du plat de la main et se maudit. Cette femme avait le don de le transformer en parfait crétin en quelques secondes. Il était pourtant raisonnable et sensé, que diable ! Il savait garder son sang-froid même au cœur d'une situation désespérée ! Mais en sa présence il se muait en grand sentimental incapable de contrôler ses émotions.

Il repoussa les couvertures avec un geste d'irritation, et se glissa dans le lit. Là, allongé sur le dos, il chercha une explication à ce mystère dans les recoins de son esprit pragmatique, au lieu d'écouter son cœur. Car bien sûr son cœur connaissait la réponse, il la connaissait depuis l'instant où son regard avait croisé ces yeux de la couleur de la mer, et découvert ce cœur magnanime. Et maintenant il attendait patiemment que le sommeil vienne adoucir les lois implacables de la raison, en espérant que l'homme à qui il appartenait, cet homme qui étirait sur la banquette dure ses membres fourbus et tirait la couverture râpeuse sous son menton, ferme les yeux et se mette à rêver des moments qu'il venait de vivre. Et ce cœur priait pour que cet homme comprenne ce qu'il aurait pu advenir s'il l'avait écouté.

Enfin, Reinders plongea dans un sommeil aussi profond que la mer, et se détendit, le nom de Grâce sur les lèvres.

— Debout ! siffla une voix.

En ouvrant les yeux, Reinders sentit le contact d'une lame froide contre son cou.

— Où sont-ils ?

Cette voix appartenait à l'homme le plus laid que Reinders eût jamais vu, mais aussi l'un des plus costauds. Et soudain il comprit : les chasseurs d'esclaves.

— Fuyez ! cria-t-il aussi fort qu'il pût avant de recevoir le poing de l'homme monstrueux en pleine figure.

Du sang jaillit de son nez, et il tomba à genoux; l'autre



lui décocha un coup de pied sous le menton, et il perdit connaissance.

Il reprit conscience quelques instants plus tard, au son assourdi d'un chahut. Il grogna, se tourna, et vit soudain, en bas des escaliers, l'abominable type, accompagné de trois autres, qui bousculait Lily et ses enfants, bâillonnés et ligotés, des couteaux sous la gorge pour les plus petits. Ogue les suivait, impuissant. Reinders lutta pour se redresser, et tituba dans leur direction, mais Ogue le retint.

— Ne faites pas ça. Ils vont les tuer.

— Oui-da ! confirma Abominable, sa lame pointée sur la nuque de Solomon. On n'a rien à perdre.

— Nous allons payer, déclara Reinders encore assommé, d'une voix qui sembla étrangère à ses propres oreilles.

Lâchez-les, nous allons payer.

L'homme qui tenait Samuel ricana.

— Cinq nègres vigoureux comme ça, ça vaut bien plus que ce que vous pouvez mettre.

Les yeux de Lily s'agrandirent de terreur. Les hommes poussèrent leurs otages jusqu'à la porte du fond, qui avait été sortie de ses gonds et posée sur le côté, dans le passage, à côté de la charrette qui attendait. Reinders et Ogue les suivirent, mais à bonne distance, et Ogue attrapa un tison au passage.

— Pose ça, vieux, menaça Abominable qui l'avait vu, ou je jure devant Dieu que je liquide le jeune tout de suite. Ça ne changera pas grand-chose. La fille compensera le manque à gagner.

Et il lécha la joue de Mary.

La gamine poussa un geignement de rage, et Solomon se débattit ; son ravisseur répliqua en lui assénant un violent coup de poing dans le ventre, avant d'écraser son pied mutilé. Le jeune homme s'effondra, les yeux révulsés. Reinders avait peur

à présent. Une fois qu'ils auraient fait monter tout le monde dans la charrette sous une couverture, ils disparaîtraient facilement vers une des nombreuses routes qui menaient au Sud, ou pire, ils fonceraient vers le port, et les feraient embarquer sur le bateau d'un capitaine qui fermerait les yeux et tendrait la main pour empocher la prime. Il n'avait que quelques minutes devant lui pour agir.

— Combien ? dit-il, les idées claires à présent. J'ai de l'argent.

Ils l'ignorèrent, et jetèrent Ruth sans ménagement dans la charrette, puis firent de même avec Lily.

— Je vous donne mille dollars.

Ils s'arrêtèrent.

— Vous ne les avez pas, grogna le cocher.

Il cracha sa chique de tabac dans la neige par-dessus la tête de son cheval.

— Je peux aller les chercher, si vous les voulez.

Abominable plissa les yeux.

— On a déjà gagné six cents garantis rien que pour ceux-là.

Il désigna les trois pauvres créatures encore debout.

— Peut-être, mais ça va vous coûter encore quelque chose de les livrer.

« Continue à parler pour gagner du temps », se dit-il.

— Il va falloir payer pour manger en route, pour boire, pour les pots-de-vin, pour les chevaux...

Les chasseurs d'esclaves échangèrent un rapide regard.

— Moi je vous propose mille dollars ici, et tout de suite.

Abominable s'humecta les lèvres, évaluant la proposition.

— Vous pouvez partir d'ici avec mille dollars en poche, insista Reinders. Mille dollars d'argent facilement gagné.

Il se tut un instant pour les laisser s'imprégner de cette idée.

— C'est d'accord ?

— Faites un peu voir l'argent, lança le cocher avec un air de défi.

— Il est dans mon portefeuille, dans la poche de ma veste, sur la grande table près de la cheminée.

— Allez le chercher, je compte jusqu'à dix, concéda Abominable. Si vous n'êtes pas revenu, on s'en va.

Reinders se précipita à l'intérieur du saloon, où il faisait noir à présent, car le feu s'était éteint. Il tâtonna jusqu'à sa veste, la ramassa et revint sur ses pas. C'est là qu'il s'aperçut que Grâce se tenait dans l'ombre des escaliers, un couteau à la main.

— Posez ça, ordonna-t-il en passant à côté d'elle.

— Dix ! clama Abominable alors qu'il ressortait. Où est le pognon ?

— Ici.

Reinders plongeait la main dans la poche de sa veste et en retira un portefeuille en cuir rempli de billets.

— Il y a mille dollars. Le produit de mes dernières affaires.

Il leur montra l'argent, puis le rangea.

— Donne ! brailla Abominable.

— Détachez-les d'abord.

— Alors on va se servir, espèce de bâtard !

Il fit signe à ses acolytes de se rapprocher.

— Mais le bâtard est armé, riposta Reinders.

D'un geste vif, il avait tiré le pistolet de sa poche et le

braquait vers eux.

— Il est chargé, messieurs, et au point où nous en sommes, je n'aurai pas de scrupule à appuyer sur la gâchette. Pas grand-chose à perdre, comme vous disiez tout à l'heure.

Ogue regardait la scène, abasourdi, mais prêt à réagir. Il se rapprocha de Reinders.

— Voilà ce qu'on va faire, dit ce dernier en essayant de gagner du temps. D'abord, vous détachez la petite et la mère, et vous les laissez partir.

Abominable croisa les bras avec arrogance, et Reinders pointa l'arme vers son visage repoussant.

— Vous pouvez mourir ce soir, déclara-t-il posément, ou rentrer chez vous avec une fortune en poche.

— Faites ce qu'il dit, aboya Abominable par-dessus son épaule.

Le cocher sauta dans la charrette, sectionna les liens de Lily et de Ruth, et les poussa à terre d'un coup de pied avant de descendre à son tour.

— Lui, maintenant, ordonna Reinders en désignant Solomon du menton.

— Je crois que je vais plutôt le tuer.

— Je crois que je vais plutôt te tuer, toi ! Ça ne changera pas grand-chose, mais je dormirai mieux.

La lutte était sans issue, et Reinders sentit la sueur couler le long de son dos.

— Ogue, dit-il sans tourner la tête, prends cent dollars dans ce portefeuille et donne-les au cocher.

Dugan obéit rapidement.

— C'est le prix de la bonne foi, dit-il à l'homme qui tenait Solomon. Maintenant libère-le.

Le type glissa sa lame entre les poignets du jeune homme et trancha la corde. Solomon se traîna jusqu'à Reinders et arracha son bâillon.

— Encore cent, commanda Reinders.

Dugan s'exécuta.

— Maintenant, le petit, dit le capitaine.

Une fois encore, les hommes se regardèrent, quand soudain un mouvement à l'extrémité du passage attira leur attention : deux silhouettes massives se détachaient dans la lumière du réverbère, brandissant des armes. Dugan profita de cette seconde de distraction pour se jeter sur le ravisseur de Sam et lui asséner un, deux, trois coups de poing en pleine figure, projetant violemment la tête de l'homme en arrière à chaque impact. Puis, avec une surprenante agilité, il poussa Sam de

côté, bouscula l'homme, et marcha sur le cocher. Abominable recula vers la charrette, furieux, son couteau sous la gorge de Mary.

— Arrête-toi ! cria-t-il avec hargne. Arrête !

— Attention derrière ! hurla Reinders pour faire diversion.

Par chance, Abominable se retourna.

— Sale ordure, marmonna-t-il, comprenant qu'il avait été piégé.

Dugan lui arracha le couteau et dégagea Mary de son étreinte. Grâce se précipita pour attraper la jeune fille, et l'attira vers l'intérieur pour détacher ses liens.

Les deux autres hommes du bout du passage accouraient vers eux à présent ; amis ou ennemis, Reinders n'en savait rien, mais il remercia le ciel d'avoir mis ce colosse à ses côtés. Affolés, les chasseurs d'esclaves s'entassèrent dans leur charrette, et fouettèrent leur cheval jusqu'à ce qu'elle eût gagné l'autre bout du passage, tourné au coin de la rue, et disparu.

Reinders et Ogue se retournèrent, prêts à affronter les nouveaux assaillants, mais soudain Ogue baissa sa garde et éclata de rire.

— Dieu du ciel, Karl Eberhardt et M. Marconi !

Le boucher et l'épicier s'arrêtèrent en dérapant, Liam juste derrière eux.

— J'ai trouvé de l'aide ! s'écria le jeune garçon en sautillant d'excitation. Je suis passé par le tunnel ! C'est Grâce qui m'a envoyé !

Reinders le regarda avec un air interrogateur.

— Le tunnel ?

— Il va de ma cave à celle d'Eberhardt, expliqua Ogue, encore essoufflé. On ne l'utilise jamais, sauf pour entreposer de la marchandise.

— Le gamin est arrivé en criant dans l'escalier de ma cave, il parlait de meurtre, de coups sur la porte...

Eberhardt haletait, lui aussi.

— J'ai cru que quelqu'un avait été tué.

— Moi aussi, renchérit Marconi, je me suis levé, j'ai regardé par la fenêtre, et j'ai vu Karl sortir en courant avec ça...

Il désigna le fendoir à viande que le boucher tenait entre ses mains.

« Il va tomber sur la glace et se tuer avec ça », je me suis dit. Et le gosse aussi ! Alors je suis venu aider, mais tout ce que j'ai trouvé, c'est ça !

Il brandit un vieux marteau.

— C'est mon père qui l'a apporté avec lui d'Italie. Alors,

qu'est-ce qui se passe ?

Il regarda les autres, encore sous le choc.

— Ils ont essayé de vous détrousser ?

— C'étaient des chasseurs d'esclaves, dit Dugan avec dégoût. Ils sont rentrés comme des sagouins et ils ont essayé de les embarquer.

Marconi regarda les enfants, outré.

— Vous êtes esclaves ? Quelle horreur... Bande de salauds !

On va appeler la police !

Personne ne dit rien, et Marconi les regarda.

— Ou alors non, se reprit-il. Peut-être qu'on ne va rien dire à personne.

— Je pense qu'ils vont revenir, dit Karl en s'épongeant le front, et en se frottant la tête pour en faire tomber la neige.

Faut vous y attendre.

Reinders regarda Lily et les enfants. Comment ont-ils su qu'elle était là ? se demanda-t-il. Il réfléchit un moment, et son visage se durcit.

— On a dû nous suivre, conclut-il. On nous a dénoncés...

« Boardham. Ça ne pouvait être que lui. »

— C'est ce que je pense aussi, intervint Grâce. Lily ne peut pas rentrer chez elle, capitaine. Ce serait trop dangereux. Et ils ne peuvent pas rester ici non plus.

— Je sais où les emmener. Mais il faut partir pendant qu'il fait encore nuit.

Il leva les yeux vers le ciel.

— Est-ce qu'on peut vous emprunter votre charrette, Ogue ?

— Oui. Mais il vaut mieux que je vienne avec vous, capitaine. Au cas où ils seraient restés dans les parages pour nous guetter.

— Et je vais venir aussi, déclara Karl en croisant ses bras vigoureux sur sa poitrine.

L'épicier leva son marteau à son tour.

— Il ne faut pas chercher querelle à M. Marconi ! clama-t-il, se rangeant de leur côté.

Grâce rassembla toutes les couvertures de la maison, et en couvrit Lily et les enfants, qui s'allongèrent au fond de la charrette. Dugan et Reinders prirent place à l'avant, Karl et

Marconi à l'arrière, et, courageusement, ils se mirent en route, sous la neige qui s'était remise à tomber.

Abban et Barbara avaient progressé vers l'ouest avec une détermination farouche, jusqu'à parvenir finalement à Galway. Les écoles que le comte Strzelecki avait fondées sur la frange ouest, durement malmenée, fermaient les unes après les autres, car les ressources de la British Association se tarissaient, mais il restait encore des volontaires qui s'efforçaient de continuer. La première mission assumée par ces écoles était de nourrir les enfants démunis, de leur donner au moins un bol de bouillon et un morceau de pain de seigle, pour une somme estimée à un penny par jour et par enfant. En un an, l'Association avait ainsi dépensé plus de six cent mille livres, sans entrevoir l'ombre d'une amélioration. Strzelecki avait refusé tout salaire personnel, et vivait du revenu modeste qu'il tirait de sa propriété de famille à la frontière russo-polonaise ; il en faisait don à la cause, pour la plus grande partie. C'était l'un des héros de Barbara qui était venue pour se mettre à son service, et Abban, qui ne voyait pas comment se rendre utile à Dublin, l'avait suivie avec ses béquilles.

C'était le lendemain de Noël, et l'Irlande entrait dans sa quatrième année de famine. La vague d'émigration de l'année précédente avait emporté des milliers de fermiers parmi les plus aisés, ceux qui possédaient les plus grandes parcelles et un peu d'argent en banque, toute une catégorie de la population que l'Irlande pouvait difficilement se permettre de perdre. Et pourtant ils étaient encouragés à partir. Ceux qui étudiaient les perspectives économiques d'une nouvelle Irlande étaient persuadés que renforcer les petites exploitations était la seule façon de convaincre les propriétaires de vendre une partie de leurs terres aux investisseurs, pour parvenir au bout du compte à stabiliser la situation, et à donner un nouveau départ à l'Irlande. Mais en traversant les régions de l'Ouest, Abban et Barbara avaient constaté l'échec lamentable de cette stratégie : partout, la terre était à vendre, le plus souvent abandonnée par les fermiers qui cherchaient désespérément à limiter leurs pertes et à partir. Personne ne voulait investir dans une terre misérable et dévastée. Les villes n'étaient pas dans une situation plus enviable : elles s'étaient vidées, les boutiques avaient fermé, et, même dans les rues les plus élégantes de Dublin, les rideaux étaient baissés et les carreaux cassés, bouchés avec des

chiffons. Le commerce stagnait au point mort. Les étals regorgeaient de marchandises, mais, même à prix cassés, les pauvres ne pouvaient plus rien acheter. Or seuls les pauvres restaient, car on ne trouvait plus de billets bon marché pour traverser, et même les bienfaiteurs quittaient le pays.

A Dublin, Abban avait été effaré de voir qu'on déportait des milliers de gens pour actes criminels. Tant de jeunes, s'était-il lamenté. Mais Julia avait expliqué que la prison était souvent l'ultime refuge pour ceux qui n'avaient plus rien, au point que ces gens commettaient des délits uniquement pour être arrêtés et déportés ; ils suppliaient qu'on les déporte. Même enchaînés dans un navire à destination de Van Diemen's Land, ils seraient nourris et auraient un toit sur la tête. Une condamnation à sept ans de bague n'était plus un châtiment mais une bénédiction. Les directeurs se plaignaient, cependant, lui avait-elle dit. Il y avait eu plus de déportations en quelques mois qu'au cours des trois dernières années réunies ; qu'allaient-ils faire avec tous ces gens à l'évidence trop convenables, trop bien élevés et trop courtois pour être mélangés avec les durs qui constituaient le reste de la population carcérale ? Et qu'allaient-ils faire des *enfants*, qui pour certains n'avaient pas dix ans, et qui arrivaient tout seuls, venus de si loin ? Personne n'avait de réponse, et le flot de ceux qui quittaient le pays continuait à enfler. Après une nouvelle récolte catastrophique, le peuple irlandais était en proie à un profond désespoir, et la plupart pensaient que leur terre était maudite. Abban craignait qu'ils eussent raison. Car, pour couronner le tout, l'ombre effrayante du choléra commençait à planer.

— Ils ont brûlé la maison de Martin Eady aujourd'hui, révéla-t-il à Barbara quand elle lui apporta son bol de bouillon sur le banc, dans la cour de l'école.

Elle s'assit à côté de lui.

— Oui. C'est la troisième maison du village cette semaine. Ils sont tous morts à l'intérieur, et à quoi bon prendre le risque d'entrer si c'est pour devoir les brûler juste après ?

Elle soupira, et baissa les yeux vers son bol.

— Quelle horreur de les regarder tous partir comme ça.

Il perçut l'amertume dans sa voix.

— Est-ce que tu veux retourner là-bas, Barbara ? Tu veux aller voir Julia et le bébé ?

Elle secoua vivement la tête.

— J'aurais peur de leur apporter la maladie. Elle s'est probablement répandue dans tout le pays... J'espère seule-

ment que Julia est restée à Londres. Elle est pleine de bon sens, elle n'aurait pas risqué de rentrer.

— Non, confirma-t-il. Elle aime le petit comme si c'était le sien. Et si ça marche ? S'ils parviennent à guérir ses yeux ?

— Pour moi, c'est déjà un miracle qu'il ait survécu à tout ça, répondit Barbara. Mais s'il pouvait voir en plus... Je tomberais à genoux et je remercierais Dieu à chaque minute jusqu'à la fin de mes jours.

— Est-ce que ta vie d'avant te manque ? demanda-t-il gentiment. Le couvent, le fait d'être si près de Dieu, tout ça ?

— Je suis plus près de Lui ici, répondit-elle d'une voix forte et catégorique. Il m'arrive de me demander si je ne devrais pas rentrer, mais je n'arrive pas à m'y résoudre.

— Si c'était ce que tu voulais vraiment, je t'emmènerais. Même si cette idée me brise le cœur.

— A moi aussi, elle me brise le cœur.

Elle posa une main sur sa cuisse. Il sentit sa chaleur à travers le tissu, et couvrit cette main de sa paume calleuse.

— Barbara, commença-t-il.

Il s'arrêta, hésitant.

— Barbara, ne penses-tu pas que nous devrions nous marier ?

La jeune femme se rembrunit.

— Tu sais bien que c'est impossible. J'ai peut-être renoncé à ma vocation, mais pas à Dieu, et je suis déjà sa femme.

— Eh bien, j'ai réfléchi à ça...

Il prit une profonde inspiration.

— Et ma conclusion est que Dieu ne s'en formalisera pas tant que ça. Pourquoi désapprouverait-il, après tout ?

— Je n'ai pas été libérée de mes vœux, Abban. Et on ne peut pas divorcer de Dieu !

Elle porta sa main à sa poitrine, horrifiée.

— Le simple fait d'y penser est déjà un péché !

— Je n'ai pas parlé de divorce ! Mais en parlant de péché, j'ai fait un petit bilan des nôtres l'autre jour, et, sachant que l'Eglise ne fait pas de distinction, je me demandais ce que ça changerait d'en commettre un de plus ?

Il chercha le regard de cette femme qu'il aimait.

— Réfléchis, Barbara. Nous vivons des temps difficiles, mais nous aimons le Seigneur malgré tout ce qui nous arrive, et nous Le servons avec dévotion, non ? Toi, surtout !

Il serra sa main dans la sienne.

— Si tu n'es pas une sainte, alors les saints n'existent pas. Je suis sûr que Dieu nous jugera avec miséricorde le jour où nous nous présenterons devant Lui.



— Abban...

Elle essaya de retirer sa main, mais il la garda dans la sienne.

— Si je trouvais un prêtre qui acceptait de nous marier, en connaissance de cause bien sûr, est-ce que tu m'accepterais comme mari ?

— Aucun prêtre digne de ce nom n'accepterait une chose pareille.

— Réponds à ma question, mon amour. Et si c'est non, ajouta-t-il simplement en libérant sa main pour entourer ses épaules de son bras, je ne la poserai plus jamais. Nous resterons comme nous sommes, et je m'en contenterai.

Elle laissa son regard se perdre au-delà du paysage désolé. Ils exhalaient un nuage de vapeur à chaque respiration dans l'air froid de l'après-midi. Le soleil était pâle dans le ciel gris, et les corbeaux croassaient, haut perchés dans les arbres dénudés, fondant de temps à autre sur les champs couverts de paille. Une bande de gamins passèrent en courant, et ils riaient, vivant pleinement leur insouciance d'enfants.

— Oui, murmura-t-elle alors. Je le veux.

Elle sentit le bras d'Abban resserrer son étreinte autour d'elle, et elle appuya sa tête contre son cœur.

## 36

Reinders faisait les cent pas devant la cheminée.

— Ils sont chez Florence pour le moment, mais ce soir nous partirons pour Boston.

— Mais Florence connaît un tas de gens qui font ce genre de chose, fit observer Darmstadt, assis derrière son bureau. Pourquoi devrais-tu y aller toi-même ?

Le capitaine s'immobilisa.

— Parce que c'est ma faute. Je n'aurais jamais dû laisser cette ordure en vie. C'est à moi qu'il en veut.

— Raison de plus pour confier à quelqu'un d'autre le soin d'emmener Lily et sa famille. Même si je t'accorde qu'il vaut mieux qu'ils quittent la ville pendant quelque temps.

Il tendit une lettre à Reinders.

— Elle est arrivée ce matin. Apportée par deux policiers. Reinders regarda la signature.

— Qui est ce Callahan ?

— Une brute sans cœur. Il hait les Italiens, les Juifs, les Noirs, les Irlandais. Les Polonais aussi, je crois. Et les gitans.

— Callahan, n'est-ce pas un nom irlandais ?

— Il déteste les Irlandais *pauvres*, précisa Darmstadt. Ils gênent les vieilles familles bien établies dans la bonne société, semble-t-il.

— Il appartient donc à cette catégorie.

— Pire : il appartient à la partie de cette catégorie qui porte un insigne... Et il considère l'afflux d'immigrants dans cette ville comme une rivière qu'il faut tarir, avec une répugnance particulière à l'égard des Noirs, qu'il regarde comme des sous-hommes. Si cela ne tenait qu'à lui, ils resteraient tous en esclavage ou seraient renvoyés en Afrique, car il croit qu'ils viennent tous directement de là-bas.

— Comment sais-tu tout cela ? demanda Reinders, qui cessa ses allées et venues pour venir s'asseoir.

— Je me fais un devoir d'être au courant de ce genre de chose. Pour réussir dans cette ville, il vaut mieux savoir qui sont les représentants de la loi, lesquels sont honnêtes et lesquels sont corrompus. Celui-ci est l'un des pires de la seconde catégorie. Et notre mouillage dépend de lui.

— Pourquoi est-ce que tu ne m'en as pas parlé plus tôt ?

Darmstadt haussa les épaules.

— Toi, tu t'occupes du bateau, et moi des affaires ; c'est mon rôle de mettre de l'huile dans les rouages. Mais puisque nous sommes maintenant dans sa ligne de mire, je veux que tu saches ce que ça signifie.

— Mais je n'ai transgressé aucune loi. Ici.

— Aucune loi *écrite*, rectifia Darmstadt. Callahan fait partie des fonctionnaires qui travaillent main dans la main avec les chasseurs d'esclaves. C'est très lucratif pour lui, sans aucun doute.

Il alluma un cigare, tira vigoureusement dessus pour l'amorcer, et secoua l'allumette, qui s'éteignit.

— Il a tissé des liens avec nombre de ses collègues le long de la côte, au Sud, et ces gens-là ne seraient sans doute pas très heureux d'apprendre que l'un de leurs visiteurs les plus réguliers fait passer des esclaves vers le Nord.

— Où sont les preuves ? demanda Reinders.

— Lis la lettre, mon cher. Ce n'est pas une accusation, mais une intimidation. Il a un rapport sur des activités suspectes à bord du bateau, et il fait allusion à une altercation ultérieure dans un passage, avec deux hommes.

— Cinq. Et comment l'a-t-il su s'il n'était pas impliqué

dans l'histoire ?

— C'est bien la question. Est-ce que tu as deviné l'identité de celui qui a dénoncé des activités suspectes ?

En guise de réponse, Reinders frappa du poing sur la table.

— Eh oui, Boardham, confirma Darmstadt. Maintenant on sait comment cette crapule s'en est tirée pour le meurtre de Dean. Il travaille pour Callahan.

Darmstadt se pencha vers son associé.

— Si c'était juste une question d'argent, je pourrais payer. Mais le problème ne se réduit pas à une question financière. Si Callahan prévient les autorités le long de notre route, on nous interdira tout accès aux ports. L'esclavage est légal chez eux, et ils supportent très mal que quiconque vienne s'interposer. Or ils peuvent très bien se passer de faire des affaires avec nous.

Reinders comprenait.

— Je suis désolé, Lars. *l'Eliza...*

Il hésita.

— Il va falloir que tu lui trouves un autre capitaine.

Darmstadt l'arrêta d'un geste.

— Nous sommes partenaires, rappela-t-il, et il est hors de question que quelqu'un d'autre que toi fasse naviguer *l'Eliza J*. Et puis nous n'en sommes pas encore arrivés à de telles extrémités. Je veux seulement que tu quittes la ville pendant un petit moment. Comme ça tu échapperas à d'éventuelles investigations plus poussées, et peut-être qu'ils trouveront un plus gros poisson à ferrer d'ici ton retour. Detra et moi allons nous-mêmes partir faire un petit voyage, ajouta-t-il. Je vais confier le navire à Mackley. Peut-être pourrait-il aller jeter l'ancre un peu plus bas sur la côte. Et dans quelques semaines, tout cela sera peut-être oublié.

Reinders réfléchit un instant.

— D'accord, décida-t-il, je vais partir. Mais je suis vraiment désolé, Lars, de t'avoir attiré dans un tel pétrin.

— Toi et moi gagnons bien notre vie en traitant avec des gens qui font fortune sur le dos de ces esclaves, répliqua Darmstadt. Ça soulage ma conscience - un tout petit peu seulement - de savoir que notre navire a permis à deux d'entre eux d'aller vers la liberté.

— C'est pour cela que ça en valait la peine, confirma Reinders. Ne serait-ce que pour l'image du visage de Lily quand elle a vu Mary et Solomon debout devant elle.

Darmstadt sourit à son associé.

— Emporte cette image avec toi en exil, dit-il. Et ne perds

pas ton pied marin.

— Jamais.

Il attrapa sa casquette.

— Pour l'heure, il faut que je sorte. Mais dès mon retour je préparerai mes bagages.

— Est-ce qu'il est vraiment raisonnable que tu sortes ? Tu as une obligation impérative ?

Reinders regarda par la fenêtre les arbres enneigés, si nets, si éclatants de blancheur.

— Oui, dit-il finalement.

— Est-ce que cette obligation a un rapport avec la veuve irlandaise ?

Reinders demeura bouche bée.

— Ah ! s'exclama Darmstadt avec un sourire. Detra me dit depuis des mois que tu es amoureux. Elle a décidément toujours raison.

— Je ne suis pas amoureux !

— Oh, les hommes sont souvent les derniers au courant qu'ils sont amoureux, observa-t-il en riant.

Il écrasa son cigare.

— Et est-ce qu'elle est réceptive à ton... Comment appeler ça, alors ?... A tes égards ?

— Non ! Enfin je ne sais pas... Je ne crois pas qu'elle se soit remise de la mort de son mari. Et elle a d'autres soucis, une fille ici, un bébé qu'elle a dû laisser en Irlande parce qu'elle a... parce qu'elle a eu des ennuis.

— Ça fait beaucoup d'épreuves à surmonter, concéda Darmstadt. Il n'y a que toi pour être attiré par une épouse qui a tant souffert.

— Une épouse ! Tu y vas un peu fort !

Darmstadt contourna son bureau pour se rapprocher de son associé.

— Tu sais combien de fois tu as parlé d'elle, Peter, au cours de l'année écoulée ? Combien de fois l'Irlande revient dans tes sujets de conversation ? Et que dire de ce don colossal que tu as fait à la Société des émigrants irlandais ?

Reinders le dévisagea, stupéfait.

— N'oublie pas que c'est moi qui tiens les comptes...

— Mais je me sens stupide chaque fois que je suis avec elle ! protesta Reinders. En sa présence, je suis incapable d'aligner deux mots, et j'ai l'impression que nous sommes incapables de nous comprendre. Et elle se moque de moi tout le temps, je déteste qu'on se moque de moi !

— Elle me plaît déjà, dit Darmstadt dans un sourire.

— Mais nous sommes très mal assortis... Ça n'aurait pas de sens. Elle est jolie, pourtant. Et d'un dévouement à toute épreuve, avec ses enfants, son frère, ses amis... Et elle est courageuse, ajouta-t-il en se rappelant ce qui s'était passé sur le bateau. Et d'une gentillesse...

— Je vois. Mais tu n'es pas amoureux, et tu n'as pas l'intention de te marier.

— C'est ça.

— Elle n'est rien d'autre qu'une amie pour toi. Une bonne amie.

— C'est ça, répéta Reinders d'une voix mal assurée.

Darmstadt le considéra d'un air amusé.

— Je crois, Peter, que tu as passé un peu trop de temps en mer.

Il glissa un cigare neuf dans la poche de Reinders, et la tapota affectueusement.

— A fumer quand tu rentreras chez ta mère.

— Je ne vais pas chez ma mère.

— Bien sûr que si, dit Darmstadt, sûr de lui. Où irais-tu sinon ? Et quand tu seras là-bas, je veux que tu sortes sur le perron, sous l'auvent, face à la campagne désolée, et que tu réfléchisses honnêtement à ce que représente cette femme pour toi. Tu n'es plus un enfant, mon ami. Il est temps de penser à l'avenir.

Reinders fronça les sourcils, contrarié.

— Detra va aller faire des courses pour notre voyage. Pars avec elle, elle va te déposer. Est-ce que tu sauras revenir tout seul ?

— Mais il y a des années que j'habite ici !

— Non, Peter, dit Darmstadt avec condescendance. Ce n'est pas tout à fait vrai.

Grâce était épuisée. Tara et elle n'avaient pu se rendormir après les terribles événements de la nuit, aussi avaient-elles allumé un feu dans la grande salle et préparé du café chaud, dont elles avaient bu des tasses et des tasses jusqu'au retour de Dugan au petit matin.

Ils avaient emmené Lily et les enfants chez les Livingston, avait-il expliqué. Mlle Livingston, une personne si gentille et si généreuse, bien différente de son séducteur de frère, avait immédiatement pris la situation en main. Elle avait accom-

pagné la pauvre famille terrifiée dans une autre partie de la maison, et laissé les hommes avec une bouteille de brandy qu'ils avaient à moitié terminée avant son retour. Elle leur avait assuré que Lily et ses enfants seraient envoyés en secret loin de la ville, vers le nord, où elle possédait une maison qui leur permettrait d'attendre en sécurité de trouver une solution pour l'avenir.

La journée était bien avancée à présent, et Dugan était monté se reposer un peu avant l'arrivée des clients. Il était rentré épuisé, se plaignant de douleurs à la poitrine, avec une vilaine blessure causée par le couteau du chasseur d'esclaves. Grâce était seule en bas, mais ça ne la dérangeait pas. Ses enfants faisaient la sieste, même Liam, exténué après tant d'excitation. Elle était terriblement fatiguée, mais elle demeurait sous l'emprise de l'émotion, et ne parvenait pas à se calmer. Elle avait l'impression que son cœur battait bizarrement dans sa poitrine, et que des taches noires flottaient devant ses yeux. La violence de la nuit précédente l'avait profondément traumatisée. Une fois de plus, elle s'était retrouvée avec un couteau à la main, et des heures après elle était encore sous le choc, effrayée par la rage qu'elle sentait bouillonner en elle, incapable de se dominer. La joie qu'elle ressentait pour Lily était altérée par la jalousie et la colère ; son fils à elle n'était pas arrivé la veille, sa famille n'était pas réunie aujourd'hui... Et elle se maudissait d'éprouver des sentiments si bas. Elle en voulait aussi à Sean de ne pas avoir été là, d'être parti alors qu'ils avaient eu besoin de lui. Il n'était toujours pas revenu, d'ailleurs, et ignorait tout ce qui leur était arrivé. Il rentrerait sans doute dans un jour ou deux en lui reprochant de s'être inquiétée, arguant qu'il était libre d'aller et venir à sa guise... Et elle était en colère contre le capitaine Reinders, sans bien savoir pourquoi. Quel droit avait-il de lire ainsi dans son cœur, de la prendre dans ses bras alors qu'il savait qu'elle n'était pas dans son état normal ?

Elle secoua la tête, furieuse contre elle-même, irritée de ne pas savoir maîtriser ce flot d'émotions. Par moments, elle pensait qu'elle allait finir par perdre la tête à force d'attendre et de se ronger les sangs. Elle priait Dieu de l'aider... Mais Il ne l'aidait pas.

Ce fut ces pensées que Jay Livingston interrompit en faisant irruption dans le saloon, exalté.

— Grâce ! Quelle nuit incroyable vous avez vécue !

Il brossa son chapeau et secoua son manteau pour en chasser la neige.

— Je suis venu vous dire que tout allait bien. Le cocher de Florence va les emmener à Boston dès ce soir. Où est votre nomade de frère ? demanda-t-il en regardant autour de la salle, vide, à l'exception de quelques consommateurs isolés. Je meurs d'envie d'écouter son éloquente version des événements !

— Il n'était pas là, répondit-elle sèchement. Il est reparti avec les Osgoode après le dîner, et nous ne l'avons pas revu depuis. Il ne sait rien de ce qui s'est passé.

— Quel nigaud il devient ! Et quel malotru de ne pas avoir été là ! Le soir de Noël, en plus ! Vraiment, il faut que je lui parle.

Il lança son chapeau sur la table.

— C'est son travail, en quelque sorte, fit observer Grâce. Il travaille pour eux, à l'organisation du convoi qui doit partir bientôt, et...

— Et à celle de son mariage avec *Mlle* Osgoode, compléta Jay avec désinvolture.

— Ah, Jay, ne dites pas des choses pareilles.

Il avait perçu la lassitude dans sa voix, et, en s'approchant plus près, lut la fatigue dans ses yeux et sur son visage.

— Désolé, je parle à tort et à travers, comme d'habitude. Ecoutez, je suis aussi passé ici parce que j'ai en ma possession quelque chose qui va, je suis sûr, vous intéresser.

Et il posa un cartable de cuir sur la table.

Grâce le regarda avec étonnement.

— C'est le courrier de Sean, expliqua-t-il. Il s'empile depuis des mois au journal. Je voulais emmener O'Sullivan déjeuner

- il passe son temps là-bas, vous savez -, et au lieu de cela il m'a demandé de livrer ça. Peut-être serait-il préférable de faire envoyer son courrier directement ici, s'il ne vient plus au bureau. En tout cas - il fouilla dans la sacoche -, il y a des lettres d'Irlande. Dont une qui vous est adressée.

Le cœur de Grâce cessa de battre. Elle demeura immobile, les yeux fixés sur le tas d'enveloppes qu'il tenait dans ses mains, et il remarqua soudain qu'elle était blême.

— Attendez une seconde...

Il les fit défiler jusqu'à en trouver une qui semblait moins officielle que les autres, maculée de traces et tachée d'eau. Il la prit, et la déposa dans les mains de Grâce. Elle la retourna, et lut l'adresse du couvent de Cork.

— Asseyons-nous, dit Jay en approchant une chaise. Et je crois que je vais nous servir un petit verre.

Il passa derrière le bar, l'observant du coin de l'œil alors

qu'elle déchirait lentement l'enveloppe, lisait la lettre, et la reposait sans rien dire, le regard dans le vague.

— Grâce ? appela-t-il doucement.

Comme elle ne répondait pas, il revint auprès d'elle, et posa une main sur son bras.

— Gracelin ?

Elle leva la tête, mais son regard était vide.

— Je peux ?

Il prit la lettre, et la parcourut, le visage plus grave à mesure qu'il découvrait les terribles nouvelles qu'elle contenait. Puis il poussa un profond soupir, et se laissa tomber sur une chaise.

— Ce père Sheehan, qui dit qu'ils étaient tous morts avant son arrivée, est-ce qu'il parle de votre père, Grâce ? De votre fils ?

Elle tourna vers lui son visage pétrifié, et acquiesça lentement.

Il reprit sa lecture, commentant à voix haute.

— Sœur James était apparemment la seule survivante, et elle était déjà retournée chez sa mère. Il a rapporté à Dublin vos lettres qui n'avaient pas été ouvertes, ainsi qu'une pile de courrier.

Il leva les yeux vers elle.

— Il a trouvé les tombes des autres sœurs, et celle de votre père, et celle d'un enfant en bas âge.

Grâce laissa échapper une plainte sourde, puis se leva d'un coup en renversant sa chaise, les yeux exorbités, et elle se mit à gémir, puis à crier, et bientôt elle fut en proie à une véritable crise de nerfs, hurlant, s'arrachant les cheveux, se griffant le visage... Jay sauta sur ses pieds et la saisit solidement par les poignets, maintenant ses bras le long de son corps pour l'empêcher de se blesser. Elle se débattait, mais il la tint fermement et la berça jusqu'à ce qu'elle cessât de crier et se tût, haletante, manquant d'air. Et soudain il sentit qu'elle s'accrochait à ses épaules, ses ongles transperçant l'étoffe de sa chemise, comme si elle se noyait dans une mer déchaînée, et qu'il était le dernier morceau de terre émergée. Et il ne la lâcha pas.



Le dernier jour de janvier, le capitaine Reinders quitta la cuisine chaleureuse de la ferme de sa mère et sortit sur le perron, sous l'auvent, le cigare de Darmstadt fermement coincé entre ses lèvres, quoiqu'il ne l'eût pas encore allumé. Il s'appuya contre la rambarde, face à la campagne désolée, et laissa son regard errer sur la petite grange, le hangar et les différents bâtiments, les enclos et les clôtures qui venaient d'être réparées. L'exploitation n'avait pas retrouvé l'aspect prospère qu'elle avait dans ses souvenirs d'enfant, mais elle avait meilleure allure que lors de sa précédente visite, cinq ans plus tôt, et il savait que sa mère et ses frères lui étaient reconnaissants d'y avoir contribué.

Ils avaient été surpris de le revoir revenir au bout de si peu de temps, mais ils n'avaient pas posé de questions, et lui, de son côté, s'était contenté de dire que les affaires marchaient au ralenti, que le navire devait subir des réparations et qu'il avait besoin de se reposer. En repensant à cette allégation, il eut un petit sourire amer, car se reposer était bien la dernière chose qu'il avait faite durant ces quelques semaines. Il s'était levé aux aurores, avait arpenté la campagne des heures durant, parfois des jours entiers, muni seulement d'un sac à dos et d'un fusil, rapportant à sa mère des lapins et des écureuils qu'elle faisait cuire pour leurs dîners du soir. Il avait chassé jusqu'à l'épuisement, puis s'était tourné vers les activités de la ferme. Il avait réparé, calfeutré, rangé, nettoyé, travaillant sans relâche jusqu'à se trouver en sueur malgré le froid, les membres courbatus de fatigue, si douloureux qu'il pouvait à peine lever les bras pour passer sa chemise par-dessus sa tête avant d'aller se coucher. Sa mère l'avait laissé faire sans rien dire. Elle s'était contentée de demander à Hans et à Joseph de lui donner du travail, sans jamais venir l'importuner. Mais souvent il l'avait surprise alors qu'elle l'observait avec un air interrogateur, et finalement elle lui avait parlé, un soir où ils s'étaient retrouvés tous les deux seuls près du feu, elle avec son tricot, lui avec un fusil qu'il devait nettoyer et graisser.

— Est-ce qu'il arrive que les capitaines se marient, Peter ? avait-elle demandé de but en blanc.

Son visage était demeuré impassible.

— Non, mère, jamais.

— **Ach**, toi ! Bien sûr qu'ils se marient, et ils ont même des familles. Des petits enfants.

— Vraiment ?

— Peter, je suis sérieuse. Et je veux savoir pourquoi tu n'as pas trouvé une gentille épouse.

Il n'avait pas de réponse toute prête, quoiqu'il se fût préparé à la question.

— Eh bien... Je ne reste pas à terre assez longtemps pour rencontrer quelqu'un, avait-il argué. Et même quand ça m'arrive, c'est tellement bizarre... Je vais et je viens sans arrêt, il faut tout recommencer à chaque fois... Je passe ma vie avec des rustres, mère, avait-il poursuivi, gagné par une certaine irritation. Des hommes qui parlent mal, à qui je donne des ordres toute la journée... Je ne suis pas fait pour la conversation galante, pour le bavardage distingué. Alors les femmes ne me comprennent pas. Semble-t-il.

Elle avait cessé de tricoter.

— Je vois, avait-elle commenté d'une voix douce.

Il avait remis le fusil sur son support, espérant mettre fin à la conversation, mais elle était revenue à la charge.

— Je vais te dire une chose, Peter, une chose que la plupart des hommes ne savent pas. Les femmes, elles écoutent ce qui vient d'ici.

Et elle avait posé une main sur son cœur.

— Bien plus que ce qui passe par là, avait-elle ajouté en désignant son oreille. Tu comprends ?

— Je pourrais te dire que oui, mais, pour être complètement honnête, je ne comprends pas grand-chose aux femmes en général, en ce moment.

Alors elle s'était mise à rire.

— **Ach**, Peter, tu es un brave garçon, mais tu es aussi borné que ton père. Tu vois ce que tu veux voir, et pas ce que Dieu voudrait que tu voies. Je vais te dire autre chose.

— Je t'écoute, avait-il soupiré en se laissant choir sur la marche avec un air las.

— Une femme protège le trésor de son cœur comme un ours, mais c'est un trésor qu'elle est prête à partager, si tu parviens à gagner la confiance de l'ours.

— Mère ! s'était-il écrié, surpris. Je ne savais pas que tu étais philosophe !

— Je ne suis qu'une vieille paysanne allemande, mais il y a des choses que je sais.

— C'est ce que je constate.

Et il lui avait envoyé un baiser en soufflant sur sa main, ce qui lui ressemblait si peu qu'elle avait ouvert de grands yeux stupéfaits.

— Tu as changé, avait-elle murmuré. Tu es devenu un homme meilleur.

Là-dessus, il était allé se coucher et, même s'ils n'avaient plus jamais abordé ce sujet, le capitaine Reinders s'était senti plus proche de sa mère qu'il ne l'avait jamais été, et il savait qu'elle ressentait la même chose.

Les derniers jours étaient passés très vite, et il l'avait bénie de ne pas lui demander de rester, de trouver une femme, de travailler avec ses frères à la ferme. Elle lui avait prouvé qu'elle acceptait l'homme qu'il était devenu en lui offrant quatre paires de chaussettes de laine et un capuchon confortable pour couvrir ses oreilles les jours de mauvais temps, quand il devrait rester sur le pont pour déterminer le cap de son navire.

Il songea qu'il eût aimé déterminer aussi facilement le cap de sa propre vie, là, debout sur le perron devant la maison de

sa mère, et il alluma le cigare de Darmstadt en se rappelant le conseil que ce dernier lui avait prodigué. Il repensa à la dernière fois qu'il avait vu Grâce, devant le Harp, dans la lumière déclinante de l'après-midi, alors que la neige tombait sur ses épaules... Il revit Jay Livingston à l'intérieur, qui la prenait dans ses bras. Il avait eu la tentation d'entrer tout de même - Livingston n'était après tout qu'un séducteur invétéré -, mais l'expression qu'il avait lue sur le visage de cet homme l'en avait dissuadé, et il était resté figé dehors sous la neige, constatant que l'assurance naturelle de son rival avait fait place à une tendresse presque douloureuse que seul l'amour pouvait susciter. Reinders l'avait envié à ce moment, puis il s'était éloigné de la vitre pour rentrer chez lui.

Et ici, à la campagne, il essayait d'oublier Grâce en prolongeant son séjour... Mais en vain. Il s'efforçait de se convaincre que ce qu'il éprouvait pour elle n'était pas de l'amour, ne pouvait être de l'amour, mais au fond, tout au fond de lui, il savait bien ce qu'il en était. Elle s'était contentée de lui offrir son amitié, elle ne l'avait jamais provoqué. Et à présent il se disait que s'il ne s'était pas comporté comme un parfait abruti, il aurait au moins pu continuer à profiter de cette amitié, à être le bienvenu chez elle. S'en serait-il accommodé ? Oui, songeait-il en écrasant son cigare. Il n'aurait pas eu le choix.

Quand il leur arrivait d'y faire allusion, ils parlaient de sa «maladie». Dugan et Tara l'avaient mise au lit, puis avaient annoncé la mauvaise nouvelle à Sean, qui était resté debout dans le saloon toute la nuit. Quelle n'avait pas été leur surprise de la voir descendre le lendemain matin, habillée, prête à se mettre au travail... Elle avait admis que le choc avait été rude, terrible même, et s'était excusée d'avoir ainsi perdu pied. Mais elle avait assuré qu'à présent elle se sentait vraiment mieux, et qu'au fond de son cœur, de toute façon, elle savait depuis longtemps, bien avant la lettre. Il y avait tant de mois qu'elle était sans nouvelles, et le bébé était déjà si faible quand elle l'avait laissé avec son père seul et blessé... Espérer qu'ils allaient survivre était une illusion, avait-elle conclu. Et malgré leur incrédulité, ils avaient acquiescé et l'avaient laissée reprendre le travail.

Mais ce qu'ils ignoraient, alors qu'elle feignait de tenir bon, c'était qu'elle haïssait son propre cœur d'avoir toujours su, et d'avoir tout occulté. A présent, un trou noir remplaçait en elle cette vérité étouffée, et la nuit son sommeil était infesté de cauchemars. Le premier matin, elle s'était éveillée avec une telle sensation de vide qu'elle avait pensé ne jamais pouvoir le combler. Mais le chagrin s'en était chargé, et l'avait emplie tout entière, imprégnant jusqu'à sa respiration, lui inspirant une hostilité profonde envers les consommateurs qui s'asseyaient et buvaient ici au lieu de rentrer auprès de leur famille, envers Dugan qui insistait pour qu'elle s'accorde une journée de congé et qu'elle monte s'allonger, envers Sean qui revenait d'un seul coup après des semaines d'absence pour l'inviter à des réunions de prière, et surtout envers Tara et son regard désolé quand elle tenait contre elle son propre fils, bien vivant. Elle acceptait machinalement ses mots de réconfort, mais ils n'atteignaient pas son cœur, car elle l'avait muselé en elle. L'amertume s'était peu à peu consumée pour finir par se transformer en colère, en mots durs envers les enfants, ou en un silence glacé. Elle cognait la vaisselle, expédiait leurs repas sans vérifier qu'ils avaient dit leur bénédicité et s'étaient lavé les mains, et, quand tout était fini, elle les envoyait se coucher directement. La colère s'était ensuite muée en rage, et elle avait dit à Tara de remonter avec son bébé pleurnichard, hors de sa vue, car ses cris la rendaient malade. Elle s'était querellée avec Sean à propos de sa religion inepte et de ses croyances absurdes, à propos de cette pimbêche de Marcy Osgoode et de son père si imbu de lui-même, à propos de l'argent et du devoir, de l'égoïsme et des enfants... Comment Sean pouvait-il savoir ce qui était bon pour eux, criait-elle, lui qui n'en avait pas ?

Et sa rage devint fureur un après-midi où Liam se faufila dans le saloon, alors qu'il était sorti sans dire où il allait. Elle l'avait attrapé par les épaules et l'avait secoué, secoué, secoué

encore, en lui criant qu'il ne valait pas mieux que son ivrogne de père, et que sa place était peut-être auprès de lui, ne s'arrêtant de hurler que lorsqu'il était parvenu à lui échapper pour s'enfuir dans l'escalier. Alors la fureur l'avait submergée, l'avait engloutie complètement, et elle avait lancé par terre tout ce qui lui tombait sous la main, avait déchiré ses propres vêtements, lacéré les pages des livres, projeté les chaises contre les murs, renversé la table, et, apercevant les cubes de bois que le bébé avait reçus en cadeau à Noël, les avait balancés par la fenêtre. Dugan avait fait irruption dans la pièce alors qu'elle pressait la pointe de son couteau contre son cœur, ce cœur qu'elle haïssait tant. Il le lui avait arraché, contraint de lui briser deux doigts pour lui faire lâcher prise car elle s'y cramponnait avec la force du désespoir, et il avait lancé le couteau à travers la pièce. Alors elle l'avait attaqué, s'était jetée sur lui, lui assénant des coups de pied et de poing, se débattant comme une furie alors qu'il essayait de la maîtriser sans la blesser davantage.

Le médecin était venu - Liam avait couru tout le long du trajet - et avait sorti un flacon de laudanum ; tandis que Dugan la tenait, l'un de ses bras massifs en travers de sa poitrine, son autre main sur son front pour l'obliger à mettre la tête en arrière, le médecin avait introduit le liquide de force entre ses dents serrées, poussant un gémissement quand elle lui avait administré un coup de pied. Enfin, son corps s'était détendu, et elle s'était abandonnée dans les bras de Dugan, qui avait les larmes aux yeux tant il était bouleversé.

Elle avait alors passé des jours dans une sorte de brouillard d'opium, s'éveillant en pleine nuit, les yeux grands ouverts dans le noir, assaillie par des voix du passé, insaisissables, qui lui murmuraient des choses inintelligibles. Au matin, ses yeux se refermaient, la replongeaient dans un sommeil noir d'où étaient bannies toutes les voix, tous les souvenirs, toutes les pertes.

Le médecin des Livingston avait recommandé un internement, mais Dugan avait déclaré qu'il tuerait le premier homme qui essaierait de leur prendre leur Grâce. Le docteur avait soupiré, secoué la tête, et laissé une autre bouteille de laudanum, que Dugan avait emportée vers le passage pour en déverser le contenu par terre, redoutant que Grâce ne pût s'éveiller et en absorber trop d'un coup, même s'il gardait à l'esprit l'image du couteau contre son cœur.

Ils avaient installé les enfants sur des lits de camp dans une pièce de l'appartement des Ogue, où Tara pouvait prendre

soin d'eux. Ils étaient profondément choqués. Mary Kate parlait à peine, se décrispant uniquement lorsqu'on lui confiait le petit Caolon. Quant à Liam, il entrait souvent dans la chambre de Grâce, contemplait son visage, murmurait parfois son nom ou secouait doucement son épaule. Mais hors de cette pièce il se montrait maussade et entêté, refusant de faire les commissions que Dugan lui confiait, et se disputant sans arrêt avec Sean qui ne savait pas du tout comment se comporter face à sa colère d'enfant.

Sean travaillait toujours pour les Osgoode, rentrant en fin d'après-midi pour aider Dugan à servir les clients du soir. Une fille avait été embauchée à la cuisine, mais la nourriture était médiocre, elle présentait mal, et les habitués réclamaient le retour de Mme Donnelly, au nom du ciel ! Parfois, la nuit, Sean venait s'asseoir auprès de sa sœur, et lui faisait la lecture à voix haute, ou alors il se contentait de tenir sa main inerte, plus pour son propre réconfort que pour celui de Grâce. Mais quand la nouvelle serveuse commença à assumer davantage de responsabilités, il prit l'habitude de rester chez les Osgoode toute la journée pour fuir l'angoisse que lui inspirait sa sœur. Il s'inventait des excuses, prétendait qu'il y avait beaucoup à faire, se disait qu'il avait besoin de gagner de l'argent, maintenant qu'elle était trop malade pour travailler. Marcy avait proposé de lui rendre visite, mais Sean avait répondu que Grâce était trop faible. En réalité, il redoutait que la présence de la jeune femme ne provoquât une nouvelle crise, ce qu'il n'aurait pu supporter. Marcy consacra alors son attention aux hommes qui occupaient sa maison, leur apportant leurs repas dans leur bureau, remplissant les encriers, préparant les plumes et courant chercher du papier chez le papetier, envoyant les vêtements de Sean à la blanchisserie, les rapiécant elle-même. Et il devait admettre que c'était un vrai soulagement d'avoir de nouveau quelqu'un pour s'occuper de lui.

Enfin, Grâce commença à émerger de son étrange torpeur, quoique encore faible et si épuisée qu'elle pouvait à peine s'asseoir. Quand elle comprit combien de temps elle avait été malade, et à quel point les enfants en avaient souffert, surtout Mary Kate, qui lui rappelait à présent douloureusement l'enfant fragile qu'elle avait été en Irlande, elle se força à aller s'asseoir dans un fauteuil près de la fenêtre, puis à se lever pour faire quelques pas dans la chambre, et finalement à s'habiller et à descendre au rez-de-chaussée. Elle se remit à le faire tous les jours, à s'occuper de ses enfants, à assurer ses tâches quotidiennes. La présence d'Una, la serveuse

renfrognée, ne lui plaisait pas beaucoup, mais Dugan lui certifia qu'elle retrouverait sa place de cuisinière dès qu'elle s'en sentirait la force, même s'ils gardaient Una encore quelque temps pour la soulager, arguant que Grâce ne pouvait reprendre le travail d'un seul coup, qu'elle devait continuer à se reposer, à passer du temps avec les enfants, à sortir, à aller au parc... Il avait raison, et Grâce était retournée avec sa petite famille sur le pont aux canards, où ils avaient passé une si bonne journée à l'automne précédent. Elle pensait que les enfants allaient jouer comme ils l'avaient toujours fait, mais ils étaient restés assis sagement à côté d'elle, la touchant, s'appuyant contre elle, soupirant de soulagement comme s'ils se remettaient tout juste d'un voyage long et éprouvant. A la maison, parfois, l'un ou l'autre lui prenait la main et lui demandait de s'asseoir ; ils lui apportaient des tasses de thé, des petites choses à grignoter, lui offraient de menus présents ramassés à droite ou à gauche, des plumes de goéland, des galets, une feuille ou une fleur... Regarde, disaient-ils, c'est joli, n'est-ce pas ? Comme pour la convaincre qu'il y avait encore de la beauté dans le monde, comme pour l'inciter à rester parmi eux.

Et pour leur prouver qu'elle ne perdrait plus pied, elle sortait tous les jours, plongeait dans l'effervescence du monde extérieur, dans son inconséquence ; elle marchait parmi les gens, s'imprégnant de leur force, de leur détermination, tout simplement de leur nature humaine, pour réapprendre à vivre. Parfois c'était trop, trop bruyant, trop exubérant, trop lourd à supporter, et elle était prise d'une envie de fuir vers l'extérieur de la ville, vers les quartiers plus résidentiels, les parcs, la paix, le calme. Parfois aussi, elle demeurait de longs moments assise, parfaitement calme, les yeux dans le vague, mais jamais en présence de Mary Kate ou de Liam, ni devant Sean.

C'est pourquoi elle se raidit en entendant son pas dans l'escalier. Elle ne voulait pas qu'il la trouve plongée dans sa méditation, le regard perdu au-delà de la fenêtre, aussi ouvrit-elle la Bible sur ses genoux, à la page qu'elle avait marquée, puis leva les yeux et l'accueillit chaleureusement. Il fut si heureux de la trouver en meilleure forme qu'il prit une chaise et s'assit près d'elle. Finalement, après avoir bavardé avec elle sans interruption pendant près d'une heure, il eut la conviction qu'elle était bel et bien redevenue elle-même. Alors il se tut un moment, puis posa la question à laquelle elle s'attendait depuis longtemps.

— Est-ce que tu peux m'expliquer, Grâce, pourquoi la mort



de cet enfant t'a fait plus de mal que celle des autres enfants que tu as perdus ? Est-ce que tu l'aimais plus que les autres parce qu'il était le fils de Morgan ?

— J'aimais mes deux autres fils autant que celui-ci, répondit-elle avec sincérité. C'était son père que j'aimais plus que tout. Et tout ce qui me restait de lui au monde, c'était son enfant, et j'ai abandonné ce fils au lieu de l'emmener avec moi. Et ça, je ne me le pardonnerai jamais.

— Mais s'il était mort pendant la traversée, tu ne te le serais jamais pardonné non plus.

— C'est vrai. Mais au moins il serait mort dans les bras de sa mère qui l'aimait.

— Pa l'aimait, Grâce ! Barbara l'aimait !

— Mais c'était *mon* fils. Notre fils. Et je le désirais tellement, je voulais tellement voir son père en lui...

Elle dut s'interrompre, assaillie par l'émotion.

— Je voulais le voir vivre...

Sean se pencha vers elle et lui prit la main.

— Grâce, dit-il doucement. Tu te remettras, de ça comme du reste. Tu es forte. Plus forte que nous tous.

— Je ne suis pas forte du tout, Sean. Tu te trompes complètement. Je ne suis qu'une obstinée, c'est tout. Je n'ai pas su remercier Dieu de ce qu'il m'a donné. Au lieu de cela, il a fallu que je discute Sa volonté.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— J'en ai tellement voulu à Dieu, confessa-t-elle. Pour tout ce qui est arrivé. Mais je savais que c'était un péché, et que c'était peut-être la raison pour laquelle Il ne m'écoutait pas.

Elle hésita un instant avant de reprendre.

— Alors j'ai décidé de parlementer avec Lui. Je t'aurais suivi chez les Saints s'il m'avait donné ce que je voulais.

Sean soupira.

— Et au lieu de cela ils sont morts...

— Et je me suis mise à détester Dieu, confirma-t-elle.

— Mais ça ne marche pas comme ça, Grâce ! Tu le sais bien !

— J'étais trop bornée pour l'entendre. Je ne voulais pas en démordre. Je voulais haïr Dieu, alors je L'ai haï. Je L'ai repoussé si loin de moi que je me suis retrouvée seule avec mon chagrin. Alors je suis devenue folle.

— Ce n'était pas de la folie, Grâce, protesta Sean. Tu étais à bout de forces. C'était un coup terrible après tant d'autres coups terribles.

— Non, répliqua-t-elle avec assurance. C'était de la folie.

Et c'était un miracle. C'était Dieu qui me disait : « Arrête, maintenant. Arrête et regarde le Bien. Ce n'est pas Moi qui cause le Mal, et je t'aiderai à en sortir si tu cesses de prétendre que tu n'as pas besoin de Moi. »

Sean se redressa, ébahi.

— Dieu t'a parlé, Grâce. Tu dois le dire aux autres.

— Non. Je te le dis à toi, et à personne d'autre. C'est un secret entre nous. Et encore une chose, Sean...

« Faites que je ne le perde pas », pria-t-elle intérieurement.

— Je ne viendrai plus chez les Saints avec toi.

Le visage de son frère se décomposa.

— Ce n'est pas ma voie, précisa-t-elle avec autant de tact que possible. Je ne veux plus m'égarer maintenant que je L'ai retrouvé.

— *Et elle posa la Bible ouverte sur la table. Il vit la page qu'elle avait marquée. Je suis la résurrection et la vie, et celui qui croira en Moi est promis à la vie éternelle.*

— Tu me l'as lu, une nuit. J'entendais le son de ta voix, et soudain... ces mots m'ont frappée.

— Je m'en souviens, souffla Sean. Je voulais juste te reconforter, Grâce, te rendre l'espoir.

— C'est ce que tu as fait.

— J'aimerais que tu leur donnes une nouvelle chance, implora-t-il. Ce sont des gens tellement bons... Je sens Sa présence en eux, et je ne pourrais me résoudre à les abandonner.

— Je ne te le demande pas, répondit-elle posément.

Il hocha la tête, luttant contre la déception.

— Je suis désolé, Grâce. Je me suis laissé absorber par ma propre vie, et j'ai fait si peu attention à toi...

— Il est temps pour moi de trouver ma voie, Sean. Tu avais raison en disant qu'il fallait tourner le dos au passé et regarder vers l'avenir. J'avais un pied en Irlande et un en Amérique... J'ai fini par être tellement tiraillée entre les deux que j'ai succombé.

Il prit ses mains entre les siennes et les baisa.

— Est-ce que ça va aller, maintenant ? demanda-t-il doucement.

— Oui.

Elle lui sourit, à lui, ce frère qu'elle aimait tant.

— Je ne suis pas revenue d'aussi loin pour rien, ajouta-t-elle.

Malgré tout le mépris qu'elle éprouvait pour les Anglais, Julia devait admettre que Londres était magnifique au printemps. Tout le long des avenues, les arbres en fleurs semaient une pluie parfumée de pétales roses et blancs ; des parterres de primevères, de pensées et de jonquilles égayaient les parcs, et le gazon vert tendre formait un tapis moelleux, parsemé de trèfle. L'air était si enivrant qu'elle avait souvent la tête qui tournait après ses longues marches, quand elle rentrait à pied de l'hôpital, et son père eût été ravi de constater à quel point elle s'était épanouie au cours de ces trois mois. Elle n'avait plus rien de cette femme pâle et abattue, à peine capable de quitter sa chambre, qui désespérait de retrouver un jour un sens à sa vie, et qui ne prenait que des décisions pathétiques. Quand elle se regardait dans le miroir ces derniers temps, elle reconnaissait la personne qu'elle avait été autrefois, une jeune femme dynamique et active, aux yeux vifs, à l'esprit brillant et enjoué.

— Ah, docteur Wilkes ! Est-ce qu'il est réveillé ?

La grande silhouette en blouse blanche se détourna de son petit patient et adressa un grand sourire à celle qui prenait soin de lui, cette femme aux joues dorées par le soleil et l'air frais, aux yeux pétillants. Il adorait les femmes aux yeux pétillants.

— Oui, et je suis sûr qu'il vous écoute attentivement.

Il s'écarta pour qu'elle pût voir le bébé debout dans son petit lit, accroché aux barreaux, sautillant et babillant maintenant qu'il reconnaissait sa voix.

— Coucou, petit Morgan !

Elle se pencha et le souleva, heureuse de le sentir lourd et vigoureux dans ses bras.

— C'est l'heure de tes gouttes, et puis nous goûterons, murmura-t-elle à son oreille alors qu'il gigotait. Je t'ai apporté un petit beignet. Et j'en ai pris *trois* pour vous, docteur ! ajouta-t-elle.

— Oh, mon Dieu, dit-il avec un petit rire gêné, je vois que mon goût prononcé pour les beignets vous a marquée la dernière fois que nous avons pris le thé ensemble. Je devrais sans doute avoir honte... Mais pour être honnête, je ne suis

pas honteux du tout.

Et il plongeait un regard gourmand dans le sac qu'elle avait apporté.

— Est-ce qu'on le met sur la table pour lui donner ses gouttes, interrogea-t-elle, revenant à l'enfant. Ou sur mes genoux ?

Wilkes sourit affectueusement à son petit patient.

— Il est de plus en plus raisonnable, déclara-t-il. Mettons-le sur la table.

Julia allongea le petit sur la table, puis, soulevant sa chemise, embrassa son petit ventre rond, déclenchant ce petit rire cristallin qui la ravissait toujours.

— Alors, mon grand, dit Wilkes en dégageant doucement les cheveux noirs du front de l'enfant pour commencer de défaire son bandage. Voyons comment ça va là-dessous, aujourd'hui.

Morgan demeurait parfaitement calme, maintenant habitué à cette routine. Nigel Wilkes ne se précipitait jamais. C'était un homme très patient, et ses malades louaient à l'unanimité ses gestes doux, l'attention délicate qu'il leur portait, et son sens de l'humour.

Julia se hissa sur la pointe des pieds pour regarder ce qu'il faisait.

— Qu'en pensez-vous ? interrogea-t-elle. Est-ce qu'il y a une amélioration ?

— Oui. C'est un peu moins sec aujourd'hui. Un peu moins irrité. Venez voir ici.

Il se poussa pour lui faire de la place.

— Vous voyez, ici, la rougeur a presque disparu, et les larmes sont concentrées sur les coins.

Julia hocha la tête.

— Les canaux lacrymaux fonctionnent correctement à présent. Et par la suite il n'aura plus besoin de gouttes.

— Est-ce que vous pensez qu'il verra bien ?

— On ne pourra mesurer la qualité de sa vision que lorsqu'il sera plus grand, et qu'il pourra parler. Mais il verra quelque chose, même si sa vue est trouble, ajouta-t-il avec un sourire d'encouragement. Il portera très probablement des lunettes, mais c'est un moindre mal si l'on pense à la situation de départ.

Julia secoua la tête, les larmes aux yeux.

— Je peux à peine croire que ça a marché.

— C'est aussi grâce à vous, mademoiselle Martin. Franchement, je pensais qu'il perdrait la bataille contre cette pneumonie avant la fin de l'hiver. Mais c'est un vrai guerrier,

n'est-ce pas ? Et vous vous êtes merveilleusement occupée de lui. Sa mère serait reconnaissante si elle pouvait vous voir.

En regardant Wilkes se pencher sur le visage de l'enfant, maintenir son œil ouvert et lui administrer ses gouttes avec minutie, Julia fut soudain prise d'un accès de culpabilité. Elle avait dit au médecin que la mère de Morgan était morte en le lui confiant. Elle avait raconté la même histoire à tout le monde : aux infirmières, au personnel de l'hôpital... Si bien qu'elle avait fini par y croire elle-même. Il n'y avait eu aucune lettre de Grâce, aucun message de Sean, et Julia avait sans cesse repoussé le moment d'écrire, redoutant de voir le petit succomber à l'hiver ou aux différentes opérations qu'il avait subies. Elles avaient été délicates, et le docteur Wilkes lui avait avoué sans détour que de nombreux patients y succombaient car ils ne supportaient pas la douleur ; pour atténuer celle-ci, il utilisait des opiacés par voie orale et sous forme de lotions qu'il appliquait directement dans l'œil lui-même, mais malgré cela l'enfant s'était trouvé dans un état critique à plusieurs reprises, et elle s'était dit qu'il serait cruel d'écrire à Grâce qu'il était vivant pour lui révéler ensuite qu'il était mort. Peut-être que Grâce elle-même n'était plus en vie, ou peut-être avait-elle bâti une nouvelle vie pour elle et pour sa fille, sans vraiment se languir de son fils. Julia s'était répété ces excuses encore et encore pour justifier sa démarche, jusqu'au jour où elle avait vu Aislinn, et où toutes ces excuses s'étaient évanouies en fumée.

— C'est fait ! s'exclama Wilkes en bandant les yeux de l'enfant.

Il l'assit, et ébouriffa ses petits cheveux.

— C'est un si beau petit garçon, dit-il en le tendant à Julia. Il faut que je vous dise, mademoiselle Martin, que je vous suis reconnaissant de m'avoir donné l'occasion de l'opérer. C'est une technique très récente et encore peu pratiquée. Peu de patients auraient pris le risque de l'expérimenter.

Julia considéra le médecin avec surprise.

— Je crois que je n'ai pas bien mesuré le risque, admit-elle, un peu embarrassée. Après tout ce qu'il avait subi, je ne pensais qu'à lui donner une chance de voir le monde.

Elle adressa un sourire plein de tendresse au petit garçon.

— C'est ce que j'admire chez vous, mademoiselle Martin. Vous regardez délibérément vers l'avenir. Vous êtes déterminée à marcher vers une vie nouvelle et meilleure, et vous avancez avec une énergie sans faille.

— Vraiment, vous trouvez ? Ça doit être la combattante

irlandaise en moi.

— C'est vrai... J'oubliais que vous étiez irlandaise.

— Comment pouvez-vous oublier une chose pareille alors que je m'exprime de façon tellement plus poétique que vous ? plaisanta-t-elle en prenant un air offensé. A moins que vous n'ayez besoin de vous faire soigner les oreilles, docteur ?

Il se détourna pour ranger ses instruments.

— Eh bien, en réalité... je crois que c'est d'un médecin du cœur dont j'aurais besoin. Je suppose que ce n'est pas très conventionnel, poursuivit-il en se tournant vers elle, feignant de ne pas remarquer qu'elle avait rougi, mais je me demandais si vous accepteriez de dîner avec moi ce soir... Loin de tout ça.

—

Il balaya la pièce d'un geste large.

— Je connais une gentille infirmière qui sera ravie de garder le petit Morgan ici, et il y a un endroit où j'aimerais vous emmener. Un endroit très convenable, précisa-t-il rapidement. Il n'y a ni lumières tamisées ni choses comme ça...

— Les lumières tamisées ne me dérangent pas, répliqua-t-elle sans réfléchir.

— Ah bon ?

Il eut un petit rire nerveux.

— Alors je pense que nous pourrions... Euh... Oui, enfin... Est-ce que je peux passer vous chercher ici vers huit heures, alors ?

— Cela me va très bien. Mais je dois vous prévenir, docteur Wilkes, je suis irlandaise autant qu'on peut l'être, et je ne renierai ni mon identité ni le combat de mes compatriotes. Je n'aime pas les Anglais, conclut-elle.

Elle eut immédiatement envie de se gifler pour avoir parlé trop vite, une fois de plus.

— Eh bien, je vous remercie de cette mise en garde, mais je crois que je vais courir ce risque.

Il ferma sa valise et essaya de réprimer un sourire.

— Je suis flatté que vous fassiez une exception pour moi, compléta-t-il. Je n'essaierai pas de me racheter, j'espère seulement que vous supporterez mon épouvantable tare. A bientôt, petit bonhomme.

Il tapota affectueusement le dos de Morgan, puis se pencha contre son oreille.

— Je vais m'occuper un peu d'elle à ta place, souffla-t-il.

Julia feignit de ne pas avoir entendu.

Sur le seuil, il se retourna une dernière fois vers elle avec un regard enjoué et plein de bonté.

— Huit heures tapantes, donc, mademoiselle Martin. Je ne serai pas en retard.

Julia, tenant toujours Morgan dans ses bras, le regarda sortir. Quand la porte se fut refermée, elle fit tourner le petit en l'air, exaltée.

— Alors, qu'est-ce que tu penses de ça ? murmura-t-elle à son oreille. Ta maman va dîner avec le très beau et très brillant docteur Wilkes ! Nigel, essaya-t-elle. Nigel Wilkes. Bonsoir, Nigel !

Et elle éclata de rire. Morgan l'imita, et lui caressa sa joue. Julia s'empara de sa petite main ; elle la serra dans la sienne et l'embrassa, puis elle regarda et vit le visage de son père à

travers le sien, et celui de sa mère...

— On dit que je suis une sainte de t'avoir amené ici, dit-elle doucement. Mais c'est totalement faux.

Elle porta l'enfant jusqu'à la grande fenêtre et contempla le parc en contrebas, les pelouses douces et fraîches baignées d'une jolie lumière de fin de journée. Elle avait commis un péché terrible en mentant à Barbara, et en s'abstenant d'écrire à Grâce. Elle aimait cet enfant de tout son cœur, mais tout l'amour du monde resterait impuissant à compenser le mal qu'elle avait fait. Un jour, il grandirait et voudrait savoir qui étaient son père et sa vraie mère ; serait-elle alors capable de le regarder dans les yeux et de lui mentir comme elle avait menti à tout le monde, et à elle-même avant tout ? Aislinn lui avait posé cette question. Elle s'était montrée gentille et compréhensive, mais elle avait demandé à Julia si elle pensait pouvoir vivre avec ça toute sa vie, et si elle comptait obliger Morgan à vivre dans le même mensonge, lui aussi.

Elle posa les yeux sur ce petit visage qui respirait la paix et la sérénité. Non, avait-elle répondu à Aislinn. Et ce non était le premier pas vers la vérité. Même si cela devait la conduire à renoncer à lui - elle ferma les yeux et pressa sa joue contre la tête de l'enfant -, elle avait promis à Aislinn qu'elle écrirait et qu'elle raconterait tout à Grâce. Et elle l'avait fait. Elle avait déchiré une douzaine de tentatives, mais finalement elle avait écrit une longue lettre, qui maintenant était en route vers l'Amérique, vers Grâce, la mère de ce petit qu'elle tenait dans ses bras. Il lui restait à espérer qu'il n'était pas trop tard.



Assis au bord de son lit, le visage empourpré, Liam balançait son pied avec colère contre la chaise de Grâce.

— Arrête ça ! ordonna-t-elle. Alors, qu'as-tu à dire pour ta défense, jeune homme ?

— Ce n'est pas moi, maugréa-t-il.

— M. Marconi dit que c'est toi.

— Il dit ça parce qu'il sait que c'est ma bande, c'est tout ! Mais moi je n'y étais pas ! Demandez à n'importe lequel des autres garçons ! Marconi veut ma peau parce que...

Il s'interrompit à temps et se tut. Grâce fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis irlandais, et que lui n'est qu'un sale Italien ! cria Liam en donnant un nouveau coup de pied dans la chaise de Grâce.

— Liam Kelley ! tonna Grâce, outrée. Je ne tolérerai pas ce genre de propos sous mon toit ! Nous n'avons rien contre les Italiens, et M. Marconi est notre ami !

— Il mange de l'ail, marmonna Liam. Ce n'est qu'un mangeur d'ail.

— Et toi un mangeur de pommes de terre ! répliqua-t-elle. Au nom du ciel, Liam, comment peux-tu tenir ce genre de discours ? Je n'en reviens pas !

— Il nous bombarde de légumes pourris !

— Vous chapardez des pommes tous les jours sur son étal, vous le traitez de mangeur d'ail, et pire encore, vous l'insultez et vous lui volez sa marchandise ! Vous avez de la chance qu'il n'ait pas lancé la police à vos trousses ! Nous n'avons pas besoin de ce genre d'ennuis, Liam. Il y a un moment que je ne sais plus quoi faire avec toi, et voilà qu'il m'annonce que tes camarades ont renversé son étal et abîmé tous ses beaux fruits !

— C'est un menteur ! cria Liam en frappant du pied par terre.

— Non ! Il n'y a qu'un menteur dans cette affaire, mon jeune ami, et il est en face de moi ! J'en ai assez que tu traînes avec ces voyous. Tu vas aller travailler pour M. Marconi tous les jours jusqu'à ce qu'il soit remboursé de sa perte, tu m'entends ?

— Je n'irai pas. Il pue !

— Liam !

— Vous vous fichez pas mal de moi ! s'écria l'enfant, les

yeux pleins de larmes. Il n'y a que l'argent qui vous intéresse.  
Et Mary Kate !

— Arrête, Liam, dit Grâce d'une voix blanche, tu sais très bien que ce n'est pas vrai.

— Vous n'avez qu'à me renvoyer chez mon père, puisque je ne vaudrais pas mieux que lui !

Et il éclata en sanglots.

Grâce alla s'asseoir à côté de lui sur le lit, et entoura ses épaules de son bras.

— Liam, Liam. Je suis désolée d'avoir dit ça. Je n'étais pas vraiment moi-même ce jour-là. Est-ce que tu finiras par me pardonner ?

— Non ! cria-t-il alors que les larmes roulaient le long de son menton et s'écrasaient sur le tissu sombre de son pantalon. Non !

Et, alors que ses pleurs redoublaient, il enlaça Grâce et enfouit son visage trempé au creux de son épaule. Elle le tint contre elle, mortifiée par le souvenir de ses propres paroles si dures, et elle se revint le secouer, sous l'emprise de la rage, incapable de se maîtriser. Comment s'étonner, après cela, de le voir lui-même envahi par une colère incontrôlable ?

Pardonnez-moi, Seigneur, pria-t-elle alors que des larmes lui piquaient les yeux, pardonnez-moi, je Vous en supplie, de ne pas avoir su veiller sur celui que Vous m'avez confié, et de n'avoir pensé qu'à celui qui n'était pas auprès de moi.

Elle l'étreignit, le berça, lui murmura les mots d'amour qu'elle eût dits à son propre fils, jusqu'à sentir les sanglots de l'enfant s'apaiser, sa respiration devenir plus lente et plus régulière, son corps se détendre contre elle. Enfin il s'endormit, épuisé par son acharnement à tenir bon. Ce serait elle qui l'aiderait à tenir, dorénavant ; elle se le promit. Elle rachèterait sa faute.

Doucement, elle déposa un baiser sur le front chaud et moite de l'enfant, puis l'allongea sur le lit, détachant ses grosses chaussures et les lui ôtant délicatement, avant de ramener la couverture sur ses épaules.

— Maman ? murmura-t-il, les yeux toujours clos. Je suis désolé, maman...

— Chut, murmura-t-elle. Ne t'en fais pas. Dors un peu.

Elle s'attarda une minute auprès de lui, dégageant d'une caresse les cheveux de son front, contemplant son visage épuisé, ravagé par les larmes. Elle se dit qu'elle allait attendre encore un peu avant de descendre lui préparer son dîner. Et finalement elle demeura assise là en attendant qu'il se réveille,

incapable de se résoudre à le quitter, pour qu'il sache, lorsqu'il ouvrirait les yeux, qu'elle ne l'avait pas abandonné, mais qu'elle était restée près de lui.

Boardham était occupé à compter son argent, quand Callahan déverrouilla la porte et entra dans la pièce.

— Vous gardez ça au chaud pour moi ? lança-t-il.

Sur un signe de sa part, ses deux hommes de main refermèrent la porte, barrant toute possibilité de retraite.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, répondit Boardham en rangeant d'un geste détaché l'argent dans son sac. Cet argent est à moi. Ce sont mes économies.

Il regarda les deux brutes.

— Ce que j'ai mis de côté sur ma paie

— Très judicieux, dit Callahan en enfourchant une chaise. Mais je n'en crois pas un mot. Qu'est-il arrivé à l'argent que Stookey était censé vous verser hier soir ?

Boardham haussa les épaules.

— Il ne me l'a pas donné. Il...

— Il dit qu'il vous a payé, coupa Callahan.

— Pas entièrement, rectifia Boardham d'une voix posée, malgré la sueur qui commençait de perler à son front. Je dois récolter le reste ce soir, c'est pour ça que je n'ai pas apporté l'argent tout de suite. Inutile de faire deux voyages.

Callahan le fixait, impassible. Il remarqua la sueur, le tremblement des mains...

— Vous m'avez roulé.

Il laissa l'information produire son effet.

— Et vous savez ce que je fais aux gens qui me roulent.

— Non ! protesta Boardham en levant la main. Je vous jure que...

— Stookey, Harriman, Jimmy Doyle, Big Dan, égrena Callahan en comptant sur ses doigts. Apparemment, ils ont tous payé plus que ce que tu me donnais. Comment est-ce possible à ton avis ?

Boardham regarda les deux hommes qui se tenaient près de la porte. Il était bel et bien coincé. Alors il choisit de passer à l'attaque.

— Vous touchez votre part, argua-t-il en croisant les bras. Je ne prélève pas un penny dessus. Quel mal y a-t-il à faire un petit bénéfice supplémentaire dans ces conditions ?

Callahan réfléchit un instant.

— C'est ce que j'aime chez vous, Boardham, dit-il avec un sourire suave. Même en flagrant délit de trahison, vous avez le cran de ne pas faire d'excuses.

Boardham s'humecta les lèvres, ne sachant s'il devait considérer la remarque comme un compliment.

— Voilà ce que j'ai décidé, reprit Callahan en s'appuyant sur la table. Vous allez me donner la moitié de ce qu'il y a dans ce sac, et je vais vous laisser vos doigts, même s'ils ont pris de mauvaises habitudes.

— La moitié ! s'indigna Boardham en attrapant le sac.

— La moitié tout de suite, ou la totalité avec les intérêts.

Messieurs ?

Les deux hommes sortirent des marteaux d'acier et une hachette qui semblait déjà souillée de sang. Boardham cessa de discuter : il ouvrit immédiatement le sac et étala l'argent sur la table.

— Voilà qui est raisonnable. D'ailleurs, vous avez toujours été un homme raisonnable.

Callahan préleva sa moitié.

— Je me suis occupé de votre capitaine Reinders, annonça-t-il. Vous vous rappelez le souci qu'il vous causait ? Eh bien, je crois que vous en êtes débarrassé pour de bon. Sa maison est fermée, son bateau est parti, son associé aussi.

Il fourra son argent dans le sac, laissant la part de Boardham sur la table.

— Vous devriez réfléchir à un moyen de me remercier, au lieu de me voler.

Boardham hocha la tête, résigné, mais frustré par la façon dont les choses avaient tourné. Il avait tant rêvé de faire payer Reinders que le savoir en fuite le laissait dépité, presque déprimé. Et puis cet objectif était devenu un passe-temps stimulant, qui l'avait absorbé tout entier, l'empêchant de broyer du noir...

— Ne recommencez pas, conseilla Callahan en empochant le sac d'argent. Au fait, j'ai un nouveau travail pour vous. Je crois que vous connaissez un certain docteur Draper ? C'est le nouvel inspecteur sanitaire de notre secteur.

Débrouillez-vous pour nous attirer ses bonnes grâces. Vous n'aurez qu'à financer cette mission avec votre part.

Boardham voulut protester mais se ravisa, vaincu d'avance.

— Je compte sur vous, avertit le commissaire. N'oubliez pas que ma patience a des limites.

Il fit signe à ses hommes, qui ouvrirent la porte. Lorsqu'elle se fut refermée derrière eux, Boardham s'effondra sur la table où était étalé le résidu de ses gains. Reinders était parti, la moitié de son argent s'était envolée, l'autre moitié lui filerait bientôt entre les doigts... La vie était décidément fort injuste.

Le docteur Draper était un opiomane avide d'argent frais, c'est pourquoi il avait jugé la proposition de pot-de-vin de Boardham moins détestable que le personnage lui-même. Il avait pris l'argent, c'était vrai, il l'admettait, mais ce n'était qu'une juste compensation pour le temps passé dans les immeubles sordides et infestés de rats de Callahan. Tout était la faute de Mme Draper, en réalité. C'était elle qui jouissait de la fortune familiale, alors que lui n'avait hérité que d'un cerveau et d'un portefeuille vide. Elle avait trouvé excitant d'épouser un praticien en pleine ascension, mais malheureusement ses espoirs avaient été déçus : Draper semblait glisser vers le bas de l'échelle au lieu d'en gravir les degrés. L'opium n'arrangeait certainement pas les choses, mais le docteur était convaincu qu'il ne les aggravait pas non plus. Au moins, il lui donnait des forces et le stimulait intellectuellement, sans le priver de son calme. De plus, Draper jugeait qu'un homme de sa condition, marié à une femme de qualité, se devait de posséder un endroit où il se sentait chez lui, et le tripot de Mme Chang sur Mott Street remplissait parfaitement ce rôle. En bas, dans les salles de jeu, les parties *de fan tan* et de *pak ko piu* allaient bon train jour et nuit; mais en haut... En haut, c'était le nirvana. Il adorait le rituel autant que la drogue elle-même. La boulette poisseuse que l'on malaxait et chauffait minutieusement au-dessus de la flamme d'une bougie jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment solide pour être introduite dans la pipe, que l'on tenait au-dessus de la flamme à son tour, jusqu'au moment précis où l'on pouvait aspirer la fumée sans effort au moyen d'un long embout d'ivoire. En tant que fumeur expérimenté, Draper pouvait consumer une boulette de bonne taille en une seule inspiration, avec un résultat extraordinaire : l'euphorie. Ces passages au paradis le soir atténuaient les désagréments de ses journées en enfer, à parcourir les pires secteurs de la ville, les pires quartiers, que la puanteur des eaux usées, des abattoirs, de la colle en préparation et de la misère humaine rendait infréquentables. Il avait besoin du réconfort régulier de Mme Chang à présent. Ces visites étaient devenues une nécessité vitale, un indispensable remède qu'il se prescrivait. Mais c'était un remède coûteux, et ses propres ressources étaient maigres. Aussi avait-il vendu ses ratifications à Boardham, autant dire au diable en personne. Et à présent il attendait d'être démasqué et relevé de ses fonctions, car il savait que ce système ne pourrait fonctionner éternellement ainsi. Combien de temps pourrait-il déclarer sains des immeubles infestés de rats morts, dont la structure se

désagrégeait derrière le plâtre décrépi ; des immeubles dont les ordures s'amassaient dans la rue, car les charrettes chargées du ramassage ne passaient jamais dans ces quartiers ; des immeubles où s'entassaient les plus démunis, les parias, les aliénés... S'il continuait à faire aussi chaud, le choléra se répandrait, il n'en doutait pas une seconde, et alors il démissionnerait s'ils n'avaient pas l'intention de le relever de ses fonctions, car même la délicieuse fumée de Mme Chang ne pourrait le préserver de cette horreur.

Il ne s'inquiétait plus du manque d'argent, car le patron de Boardham, ce fameux Callahan, avait laissé entendre qu'il avait d'autres missions pour le bon docteur maintenant qu'il s'était mouillé jusqu'au cou, qu'il avait vendu son âme. Alors il effectuait ses rondes et remplissait ses rapports, empochait son salaire et ses dessous-de-table, et, le soir venu, il allait à Mott Street, son tremlin vers le salut.

## 40

Reinders se faufila à l'intérieur de la grosse bâtisse par la porte de service, et la referma doucement derrière lui.

— Vraiment, capitaine, vous ne devriez pas entrer et sortir ainsi comme un voleur, lança la gouvernante du fond de la cuisine. La porte d'entrée fonctionne, vous savez !

— Je ne suis là que pour quelques jours, madame Jenkins, se justifia Reinders. Et je préfère ne voir personne.

— Comme vous voudrez, monsieur, répondit-elle avec un air pincé.

— Est-ce qu'il y a du courrier pour moi ?

— Dans votre bureau, capitaine. Excusez-moi, mais est-ce que M. et Mme Darmstadt vont rentrer bientôt ? J'ai vraiment besoin de le savoir pour pouvoir remettre la maison en état. M. Jenkins et moi, nous restons à la cuisine, ce n'est pas un problème pour nous, mais je ne voudrais pas que monsieur et madame trouvent leurs meubles encore sous leurs housses à poussière en rentrant !

— Ils ont l'air de se plaire à San Francisco, madame Jenkins. Mais je suis sûr qu'ils écriront pour vous prévenir de leur retour.

La gouvernante eut l'air contrariée. Elle s'attendait à

d'autres nouvelles.

— Est-ce que vous voudrez dîner ce soir, capitaine ? Ou est-ce que vous sortez ?

Il réfléchit un moment. Il y avait un match de ce nouveau base-ball ce soir à Elysian Field, et il s'était promis d'emmener Liam Kelley en voir un nouveau. Le petit adorait ce sport, et la sortie n'était pas très risquée car ils pourraient se fondre discrètement dans la foule. Mais il venait d'être absent pendant plusieurs semaines, et il allait sans doute trouver une pile de courrier de Lars à dépouiller. Le base-ball attendrait, conclut-il à regret.

— Je dînerai ici, madame Jenkins, je vous remercie.

La maison était sombre avec ses fenêtres drapées de lourdes tentures et ses meubles couverts, mais Reinders était heureux d'être enfin rentré chez lui, et il grimpa l'escalier d'un pas lesté. Ses appartements aussi étaient fermés, mais il tira immédiatement les rideaux, et ouvrit grande la fenêtre. On étouffait déjà malgré l'heure matinale. Si le temps se maintenait ainsi, tous les hommes de la ville seraient bientôt réquisitionnés pour aider les pompiers, surtout dans les quartiers les plus pauvres, où les immeubles flambaient comme des fétus de paille, emportant malheureusement dans leur perte la plupart de leurs occupants. Il était heureux de savoir Lily et les enfants loin de tout ça et bien installés à Boston chez les amis de Florence. Lily vendait du poisson sur le port, avec - Reinders avait encore du mal à le croire - Jakob Hesselbaum. Dès qu'il avait appris toute l'histoire, le négociant avait rejoint Lily, et à présent ils étaient réellement associés. Solomon et Mary les secondaient, tandis que les deux petits allaient à l'école des quakers<sup>(15)</sup>. Ils étaient mieux là-bas pour l'été que dans la torpeur de New York, songeait Reinders qui eût donné cher à cet instant pour quelques gouttes de crachin frais et salé.

Il alla à son bureau, et inspecta le courrier tout en quittant sa veste et en déboutonnant sa chemise. Comme il le pressentait, il y avait un paquet de lettres de Lars. Il en ouvrit une, et en sortit une abondante documentation sur le transport de bois de construction. La lettre elle-même occupait plusieurs pages, tout comme les autres, qui pressaient toutes Reinders de se dépêcher de fermer les comptes et de préparer le mu m , on pouvait faire fortune en se lançant dans le transport de bois entre le Nord et le Sud, le long de la côte, arguait Lars. Jir. ie ment, Reinders avait pris les devants : l'*Eliza J* serait parée à quitter Boston d'ici une semaine, avec un équipage minutieusement sélectionné, Mackley en tête. Il avait hâte de quitter la terre, de retrouver le

large. Ce serait un nouveau départ dans sa vie, et il y était prêt.

Mais c'était aussi une page qui se tournait, et il se cala dans son fauteuil en pensant à Liam. Il l'avait vu aussi souvent que possible, chaque fois qu'il passait à New York ; Grâce le lui avait amené à plusieurs reprises, pour de longs après-midi. Elle lui avait appris au passage la disparition de son fils et de son père, et Liam avait révélé par la suite que ce nouveau drame l'avait profondément atteinte. L'enfant avait eu peur de la perdre comme il avait perdu sa propre mère, et il avait interrogé son mentor sur ce qu'il serait advenu de lui dans ce cas. Allait-on le renvoyer chez son père ? Reinders lui avait demandé si c'était ce qu'il souhaitait, et le gamin avait rétorqué que non. Il aimait beaucoup son papa, et le voyait volontiers de temps en temps, mais il ne voulait plus vivre avec lui. Le capitaine avait rassuré l'enfant, lui promettant que Grâce ne mourrait pas, mais que s'il se passait quelque chose et que les Ogue ne demandaient pas à le garder avec eux, il pourrait toujours venir habiter sur le navire. L'enfant s'était montré heureux comme jamais cet après-midi-là, et cette nouvelle y avait contribué bien plus que le spectacle des éléphants de cirque qu'ils avaient regardés défiler dans la rue. Plus tard, Reinders avait rapporté cette conversation à Grâce, et elle s'était déclarée enchantée de cette décision, lui répétant qu'il comptait énormément pour l'enfant.

Il ne savait pas très bien comment se comporter avec Grâce. Elle lui paraissait changée, moins jeune que lorsqu'il l'avait quittée à Noël ; mais ils ne parlaient jamais de sa maladie. Ni de sa relation avec Jay Livingston. Elle n'avait jamais abordé le sujet, et Reinders s'en sentait incapable. Il avait refusé une invitation à dîner chez Florence de peur d'y trouver Grâce avec Jay, et de briser le lien fragile qu'il avait réussi à tisser avec elle. C'était mieux ainsi, il le savait bien. Il lui fallait construire sa propre vie. Il décida qu'il les reverrait une dernière fois, et qu'il ferait ensuite ses adieux en promettant d'écrire à Liam. C'était la seule option raisonnable.

Il regarda par la fenêtre le soleil du petit matin se lever sur les toits. Au loin, on entendait la cloche des pompiers progresser dans la rue. Il était temps de partir, se dit-il. L'été en ville allait être implacable.



De l'intérieur du palais de justice, Sean parcourut du regard la foule hostile qui s'était massée dehors, puis jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction de M. Osgoode. Ce dernier avait payé sa caution avec l'argent que Sean lui avait apporté, et il récupérerait à présent son chapeau et son manteau. L'audience ne s'était pas très bien passée, et Osgoode allait être contraint de comparaître pour fraude, accusé d'avoir abusé de la liberté religieuse pour tenter d'extorquer les économies de braves gens innocents. Osgoode avait jugé que ce n'était là qu'un nouvel exemple de persécution, perpétrée sous la pression de familles jalouses qui ne comprenaient pas l'engagement de leurs proches. Encore une bonne raison de partir pour l'Ouest, d'édifier leur propre communauté, leur propre pays autonome. Mais en premier lieu il devait retrouver sa liberté.

Conformément à ses directives, Sean était allé retirer l'argent de la caution au coffre, assurant à Marcy qu'ils seraient de retour très vite tous les deux. Cette dernière s'était mise à préparer les bagages dès le matin afin de partir immédiatement avec son père pour Nauvoo dans l'espoir de rattraper le convoi en route pour l'Ouest. Quant à Sean... Marcy l'avait supplié, avec des larmes dans les yeux, de partir avec eux, de commencer une vie nouvelle. Il s'était senti si amoureux d'elle à ce moment-là, amoureux de l'amour qu'elle lui portait, de l'insistance qu'elle mettait à le garder près d'elle... Mais jamais Grâce ne voudrait partir, jamais elle ne l'envisagerait ne serait-ce qu'une seule seconde, et il avait promis de ne jamais l'abandonner. Non, avait-il donc dit à Marcy, il ne pouvait pas partir. Mais il avait ajouté qu'avec le temps il trouverait une solution pour la rejoindre.

À présent, il ne pensait qu'à une chose : trouver le moyen de se frayer un passage à travers la horde de gens qui sifflaient, huaient, levaient le poing en agitant des pancartes où l'on lisait « **SAINTS OU ESCROCS ?** » et « **OSGOODE EST UN VOLEUR** ».

Il regarda M. Osgoode, qui l'avait rejoint à la porte, pâle et choqué.

— Tom Bishop est là-bas, dit Sean, désignant la voiture qui les attendait dehors, au-delà de la foule.

— Il est avec Richard et Harold, précisa-t-il. Dès que nous ferons un pas dehors, ils se débrouilleront pour nous rejoindre et nous escorter jusqu'à la voiture.

— D'accord.

Osgoode s'essuya le front, puis se rapprocha de Sean et baissa la voix.

— Est-ce que vous avez pu l'apporter ?

Sean écarta le pan de sa veste, juste assez pour qu'Osgoode pût apercevoir le pistolet qu'il avait pris au coffre en même temps que l'argent.

— On peut y aller, alors ?

— Je passe devant, dit Sean en s'avançant le premier.

Restez à côté de moi.

Il poussa la porte, et fut accueilli par la clameur hargneuse de l'assistance en colère qui se pressait vers eux. Juste avant de descendre dans l'arène, il regarda au loin et repéra le grand Harold qui jouait des coudes pour se frayer un chemin vers lui.

— Cramponnez-vous ! hurla Sean pour couvrir les cris.

Osgoode s'agrippa à sa veste, le tirant en arrière.

— Attrapez-le ! clama un homme, et la foule se massa autour d'eux.

Sean sentit des mains arracher ses vêtements, s'accrocher à lui, le pousser et le bousculer. Il reçut un coup au visage, qui fit voler ses lunettes, et ne vit bientôt plus que l'image brouillée de l'assistance déchaînée. Soudain, une main se glissa contre sa taille et se referma sur son pistolet pour le lui arracher ; Sean saisit le poignet de l'homme et lutta de toutes ses forces pour le lui reprendre.

— Attention ! cria quelqu'un, et soudain le coup partit.

La foule s'écarta, un instant déroutée ; un homme gisait par terre, et Sean avait le pistolet à la main. Les gens regardèrent l'homme à terre, puis Sean, derrière lequel Osgoode se dissimulait tant bien que mal. A l'instant où la horde enragée allait se jeter sur eux, Richard et Harold les cueillirent et les escortèrent à travers la cohue, jusqu'à la voiture. Quelques minutes plus tard, ils étaient tous à l'intérieur, et Tom fouettait les chevaux qui prirent le galop, laissant l'émeute loin derrière eux.

— Jésus Marie Joseph, souffla Osgoode, nous l'avons échappé belle. Ils auraient pu nous tuer. Et la police est restée plantée là sans lever le petit doigt !

— Ils m'ont vu, alors, dit Sean, soudain blême. Ils m'ont vu tirer. Ils savent qui je suis.

Les autres gardèrent le silence.

— Il faut que vous partiez avec nous, décréta enfin Osgoode. C'est la seule solution. Si vous restez, ils vous arrêteront pour meurtre, et vous subirez de plein fouet les préjugés dont nous sommes victimes. Ils ne vous laisseront aucune chance.

Sean regarda Harold, puis Richard, et enfin M. Osgoode.

— Je ne peux pas, dit-il simplement. Je n'abandonnerai pas ma sœur.

Grâce tambourina à la porte des Osgoode, sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'elle finît par s'entrouvrir pour laisser paraître le visage de Marcy, baigné de larmes.

— Où est-il ?

— Vite ! souffla celle-ci pour toute réponse en tirant Grâce à l'intérieur.

Elle referma vivement la porte et la verrouilla.

— Par ici, dit-elle sans plus d'explication, et Grâce se vit contrainte de la suivre à travers le hall, jusqu'au bureau, où s'entassaient pêle-mêle vêtements, livres et papiers.

— Que se passe-t-il ? insista Grâce. La police est venue au saloon, Marcy. Je veux que vous me disiez la vérité. Je veux l'entendre de votre bouche.

Et elle attrapa la jeune femme par le bras et l'obligea à lui faire face.

— Nous partons, balbutia Marcy, les yeux rouges et égarés. Il ne reste que l'employée de maison et moi. Je pars chez les Bishop ce soir, et nous prenons la route avec Tom demain matin.

Le cœur de Grâce cessa de battre.

— Où est Sean, Marcy ?

La jeune femme hésita, mais Grâce fit un pas de plus vers elle, menaçante.

— Il est avec mon père, dit la jeune femme d'une voix brisée. Ils sont partis il y a plusieurs heures. La police est venue ! Ils ont fouillé toute la maison !

— Ils ont fouillé chez nous aussi, rétorqua sèchement Grâce. Est-ce qu'ils se cachent quelque part en ville ?

Marcy la fixait sans répondre, les yeux écarquillés, comme paralysée.

— C'est mon frère ! cria Grâce. Je ne vais pas le dire à la police si c'est ça que vous craignez !

— Vous n'avez jamais voulu qu'il vienne avec nous !

— Pas plus que je ne veux qu'il aille en prison ! répliqua Grâce, exaspérée. Reprenez-vous maintenant, et dites-moi où il est. J'ai apporté ses affaires.

Elle posa par terre le panier qu'elle tenait sous le bras.

Mais Marcy secoua la tête.

— Il est parti, Grâce, avoua-t-elle. Ils sont en route pour l'Illinois, et après... Je ne sais pas. Père et moi allons en Utah. Nous allons essayer de rattraper le convoi. Mais Sean...

Elle hésita avant de poursuivre.

— Il a dit de vous dire qu'il vous attendrait à Nauvoo si c'était sans danger. Qu'il s'arrêterait pour vous écrire de là-bas.

Grâce examina le visage de Marcy. Elle avait perçu une note de possessivité dans sa voix.

— J'aime Sean, déclara alors la jeune femme en redressant la tête, comme si elle avait lu dans ses pensées. Et il m'aime aussi. Nous voulons bâtir une nouvelle vie là-bas. Jusqu'ici, il était réticent parce qu'il ne voulait pas vous laisser seule, et qu'il savait que vous ne viendriez jamais. Mais maintenant il ne peut plus rester ici, vous en êtes bien consciente !

Et elle se campa face à Grâce, les poings sur les hanches, retrouvant soudain toute son assurance.

— Oui, admit Grâce. J'en suis consciente.

— C'est la volonté de Dieu ! lança Marcy, presque arrogante à présent. Dieu voulait que cela arrive pour que nous puissions rester ensemble !

— Je doute que le Seigneur ait voulu qu'un homme soit abattu pour que vous puissiez vous enfuir en Utah avec mon frère, observa Grâce sans se départir de son calme. Mais je comprends ce que vous voulez dire.

Marcy se radoucit un peu.

— Il a refusé de quitter la ville avant de vous voir, confessa-t-elle.

Grâce eut l'impression que son cœur allait céder.

— Vraiment ?

Sa colère était brusquement tombée.

— Mais ils ont dû voir la police ici, reprit Marcy. Ils ne pouvaient pas prendre le risque...

— Non, bien sûr... Je suis heureuse qu'il ait pu partir.

Elle ramassa son panier, et le tendit à Marcy.

— Est-ce que vous voulez bien lui donner ça ? Il y a le corset qu'il porte la nuit. Il en aura besoin. Et j'ai aussi mis une chemise propre.

Marcy considéra un instant le panier, puis le prit.

— Et pouvez-vous lui dire aussi que je l'aime, et que...

Grâce hésita et se mordit la lèvre.

— Que je ferai ce qu'il me dira de faire. Tout ce qu'il voudra.

— Je le lui dirai, Grâce, promit Marcy avec un sourire de compassion. Je prendrai bien soin de lui.

— J'espère, répondit Grâce.

Et elle quitta la maison.

## 41

Constatant que personne ne répondait à la sonnette de l'entrée, Reinders en déduisit que Mme Jenkins n'était pas à la maison, et dévala les marches pour jeter un coup d'œil par la fenêtre donnant sur le perron.

— Grâce !

Il se hâta de reboutonner sa chemise, et d'en rentrer les pans dans son pantalon, avant d'ouvrir la porte.

— Pardonnez-moi, capitaine. Je ne savais pas vers qui d'autre me tourner.

Il s'effaça pour la laisser entrer.

— Est-ce que c'est Liam qui a encore des ennuis ?

— Non, c'est Sean, répondit-elle, encore sous le choc. Il y a eu une émeute au Palais de justice aujourd'hui, et un homme a tiré. La police est venue chez nous, elle le cherchait.

— Oh, mon Dieu, dit Reinders abasourdi. Vous savez où il est ?

— Je suis allé chez les Osgoode, et j'ai trouvé Marcy qui préparait ses bagages. Son père et Sean sont partis il y a quelques heures en direction de Pillinois ; elle les rejoindra demain, ils espèrent rattraper le convoi déjà en route pour l'Utah.

— Est-ce que Sean y va aussi ?

— Je ne sais pas, soupira-t-elle. C'est possible.

Elle se mit à arpenter le hall d'entrée de long en large, nerveuse.

— Il travaillait pour Osgoode, vous savez, il s'occupait des finances des gens du convoi, de la vente de leurs possessions et de tout ce qu'ils avaient pour récolter de l'argent. Qui allait intégralement à l'Eglise, précisa-t-elle.

— Je vois.

— Des gens ont porté plainte, et M. Osgoode a été arrêté.

Sean est allé payer sa caution, mais il y avait une foule de gens qui les attendait dehors.

— Et un homme a été tué ?

Elle acquiesça.

— Est-ce que c'est Sean qui l'a tué ?

— La police prétend que oui.

Reinders s'assit sur la dernière marche du grand escalier.

— Alors c'est grave. Qu'est-ce que vous allez faire ?

Grâce alla s'asseoir à côté de lui.

— Marcy dit qu'il restera suffisamment longtemps en Illinois pour m'écrire.

— Et ensuite ?

— Je ne sais pas, avoua-t-elle. Je ne sais même pas où est l'Illinois.

Et elle enfouit son visage dans ses mains.

Reinders la regarda un moment, puis se leva.

— Nous avons besoin d'un petit remontant, déclara-t-il en lui prenant la main pour l'obliger à se relever.

Il se dirigea d'abord vers le petit salon, mais il y régnait une chaleur moite, et les carafes étaient vides.

— La maison est fermée, s'excusa-t-il. Lars et Detra sont à San Francisco, alors je passe le plus clair de mon temps dans mes appartements, à l'étage. Ils sont agréables, d'ailleurs, j'ouvre les fenêtres pour avoir un peu d'air, et j'ai une bouteille de whiskey toute neuve.

— Je n'ai pas pour habitude de boire du whiskey l'après-midi, dit-elle. Mais Dieu sait que je suis vraiment épuisée à force d'essayer de résoudre cette affaire.

— Alors venez.

Il lui tendit la main, et elle se laissa guider jusqu'en haut des escaliers, vers les appartements de Reinders, qui donnaient directement sur le palier. Il avait raison de dire qu'il y faisait bon, constata-t-elle en embrassant du regard la pièce bien rangée, les cartes et les papiers sur le bureau, les deux fauteuils confortables, et, de l'autre côté d'une ouverture en forme d'arche, la chambre à coucher.

— Vous avez plus de place ici qu'à bord de l'*Eliza J*, fit-elle observer.

— Oui, mais j'aime ma petite cabine. Asseyez-vous.

Il se dirigea vers un buffet et en sortit le whiskey, dont il remplit généreusement deux verres.

— Buvez cul sec, ordonna-t-il en tendant le sien à Grâce.

Vous vous sentirez mieux après.

Elle obéit, et sentit, presque instantanément, l'effet de l'alcool sur son estomac vide.

— Est-ce que vous venez de rentrer ? demanda-t-elle en se calant dans son fauteuil. Ou est-ce que vous vous préparez à repartir ?

— Je repars.

Il s'assit, se demandant si c'était le moment de lui expliquer... Il décida que oui.

— Lars a monté un négoce de bois à San Francisco, annonça-t-il. Il veut que je lui amène le navire, et un bon équipage.

Grâce ouvrit la bouche, pétrifiée.

— Alors... vous partez pour de bon ?

— Non, juste pour un an ou deux.

Il avala une grande gorgée de whiskey.

— Il va me falloir un bon bout de temps pour aller jusque là-bas, et ensuite on verra comment ça se passe.

Déjà fragilisée par les événements de la journée, Grâce abandonna toute velléité de résistance, et n'essaya même pas de cacher ce qu'elle ressentait.

— Eh bien, vous allez nous manquer, capitaine. A Liam surtout. Nous n'aurons vraiment plus personne si vous partez aussi.

Reinders la regarda par-dessus le bord de son verre, perplexe.

— Vous avez les Livingston, rappela-t-il.

— Oh, oui, ils ont été très bons pour nous, c'est vrai. Mais ce sont surtout les amis de Sean. Je pense que nous ne les verrons plus beaucoup maintenant qu'il est parti.

Elle but encore un peu de whisky, puis ferma les yeux et renversa la tête en arrière, s'appuyant contre le dossier du fauteuil.

— Peut-être devrais-je emmener les enfants en Illinois, soupira-t-elle.

— Et Jay ? ne put-il s'empêcher de demander.

Grâce ouvrit les yeux et le regarda avec surprise.

— Jay Livingston ? Quel rapport a-t-il avec le fait de partir en Illinois ?

— Eh bien, n'êtes-vous pas...

Il fronça les sourcils, en proie à un doute soudain.

— Je pensais que vous étiez...

Il vida le reste de son verre d'un trait.

— Vous n'êtes pas avec Jay ?

Grâce fronça les sourcils.

— Comment ça, *avec* ?

Reinders se sentait terriblement mal à l'aise à présent.

— Vous savez bien... Ensemble... En couple... Fiancés...

Grâce éclata de rire.

— Vous avez complètement perdu la tête, capitaine ! Est-ce que vous pouvez imaginer Jay Livingston marié à une femme comme moi ?

— Oui, répondit-il, désarmé, en contemplant son joli visage. Très bien.

— Alors vous êtes fou ! Complètement fou !

Elle avala le reste de son whiskey, et jeta un regard presque dépité au fond de son verre.

— Et puis jamais je n'épouserais un homme comme Jay, reprit-elle. Vous autres, les vieux garçons, vous êtes impossibles. Tellement bornés et sûrs de vous...

— Et ce n'est pas votre cas ? interrogea-t-il, blessé.

Grâce se remit à rire.

— Si. Je suppose que si. Mais pourquoi, au nom du ciel, avez-vous imaginé une chose pareille entre Jay et moi ?

Reinders haussa les épaules.

— J'ai vu la façon dont il vous regardait, mentit-il. Et il parle de vous tout le temps. Et il s'est mis à boire du whiskey irlandais.

— Vous aussi, rétorqua-t-elle en désignant du regard la bouteille posée sur le buffet. Peut-être que nous en avons un



peu trop bu, d'ailleurs.

— Ou pas assez, riposta Reinders.

Et il remplit de nouveau son propre verre, réfléchissant à toute vitesse. Elle était auprès de lui, elle n'était pas amoureuse de Jay Livingston, elle allait sans doute partir en Illinois, et lui-même s'en allait à San Francisco. Il prit une décision et reposa son verre.

— Venez avec moi, dit-il. Je vous emmène sur la côte ouest. Avec les enfants.

Elle le dévisagea avec stupeur.

— Qu'est-ce que vous racontez, capitaine ? Je ne peux pas partir comme ça et embarquer avec vous du jour au lendemain !

Elle se leva et se remit à faire les cent pas dans la pièce.

— Et le père de Liam ? C'est un misérable, d'accord, mais c'est tout de même son père, il ne voudra jamais laisser partir son fils, et il aura raison ! Liam aime bien aller le voir le samedi maintenant, même s'il ne veut pas retourner vivre avec lui. Et je ne peux pas l'abandonner !

Elle s'immobilisa.

— Et mon frère ?

— Vous avez dit que lui aussi partait vers l'ouest.

— Mais je n'en suis pas sûre ! Je ne sais pas où il va aller, ni ce qui va se passer ! Je sais seulement qu'il ne peut pas revenir ici...

Elle secoua la tête.

— Et comment pourrais-je abandonner Dugan et Tara, après tout ce qu'ils ont fait pour nous ? Ils m'ont sauvé la vie, vous savez ! Et maintenant ils ont besoin de moi, et en plus je leur dois énormément d'argent !

— J'ai de l'argent, répliqua-t-il. Il est à vous. Tout.

Donnez-leur tout. Faites-en ce que vous voudrez. Ça m'est égal.

Il se leva à son tour, un peu ivre.

— Dites-moi que vous allez venir avec moi, Grâce. Je vous en prie.

— Mais, capitaine...

Sa bouche se mit à trembler, et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Je ne pourrai jamais.

— Vraiment ?

Elle fit lentement signe que non, et il eut soudain l'air si malheureux que lorsqu'il ouvrit les bras, elle se jeta contre lui.

— Je suis désolée, murmura-t-elle contre sa poitrine. Dieu

seul sait à quel point.

— Moi aussi.

Il laissa son menton reposer sur sa tête.

— Pardonnez-moi. J'ai été stupide. Complètement fou, comme vous le disiez vous-même si justement.

Elle rit, mais son rire était mêlé de sanglots, et, quand elle releva la tête pour le regarder, il l'embrassa doucement sur les lèvres. Elle recula et commença de dire quelque chose, mais il l'embrassa encore, et ses lèvres étaient si douces, si tendres qu'il crut qu'il allait se laisser engloutir dans ce baiser.

— Restez avec moi, murmura-t-il à son oreille. J'ai besoin de vous, Grâce.

Alors elle planta ses prunelles dans les siennes, puis le prit doucement par la main, et le mena vers la chambre. Il la regarda, se demandant s'il ne rêvait pas, alors qu'elle commençait de se déshabiller, puis, repoussant ses mains, il se mit à la dévêtir lui-même, fit passer sa chemise par-dessus sa tête, la fit tourner dans ses bras pour embrasser sa nuque alors qu'elle détachait ses cheveux, enfouit son visage dans cette masse soyeuse, enferma ses seins dans ses paumes. Ils s'embrassèrent encore, puis il la porta jusqu'au lit et l'allongea délicatement sur les couvertures moelleuses. Il alla ensuite à la fenêtre et baissa le store, plongeant la pièce dans une douce pénombre. Alors il se débarrassa vivement de ses vêtements et s'allongea à côté d'elle, caressant de la main les courbes délicieuses de son corps, la désirant si fort qu'il n'osait la toucher vraiment.

— Est-ce que ça va ? chuchota-t-il, repoussant ses cheveux pour dégager son visage, la regardant dans les yeux, ces yeux dans lesquels il se noyait comme dans la mer.

— Oui.

Elle tendit la main et l'attira contre elle. Alors il l'embrassa avec passion, et la prit dans ses bras, la lovant contre lui. Une brise fraîche emplît soudain la pièce, pénétrant par la fenêtre ouverte, soulevant le rideau, et dehors les oiseaux s'envolèrent vers leur nid, criant leurs adieux dans le ciel baigné de la lumière du crépuscule. La paix, se dit-il enfin, il venait de trouver la paix.

Un peu plus tard, alors qu'elle était allongée dans ses bras, il lui raconta l'histoire de sa vie, la façon dont il avait quitté la ferme familiale et dont il était tombé amoureux de la mer. Lorsqu'elle lui conta sa propre existence, il en fut bouleversé et la serra plus fort contre lui, incapable d'imaginer cette femme si douce mariée à un homme cruel, contrainte d'enterrer ses deux fils nouveau-nés, de se battre pour survivre à la famine

et à la maladie, et qui, alors qu'elle venait d'épouser le grand amour de sa vie, l'avait perdu à jamais. Avant de perdre son fils. Il pressa ses lèvres contre sa joue, et le goût amer de ses larmes silencieuses emplît sa bouche.

— Epousez-moi, Grâce, souffla-t-il, le cœur battant.

Alors elle se mit à pleurer plus fort, enfouit son visage au creux de son épaule, et il sut qu'elle ne pouvait pas, que son cœur appartenait encore à McDonagh, et qu'elle était trop droite pour le dissimuler.

— Ce n'est pas grave, murmura-t-il en caressant ses cheveux étalés sur l'oreiller, épais et lourds entre ses doigts. Je peux attendre, ajouta-t-il. J'attendrai.

Ils s'endormirent l'un contre l'autre, et quand il s'éveilla, elle se rhabillait. Elle lui dit qu'il était tard, que les Ogue allaient s'inquiéter, qu'il fallait qu'elle parte. Il se leva prestement, enfila ses propres vêtements, et la tint une dernière fois contre lui, devant la fenêtre, l'embrassant et contemplant son visage éclairé par la lune. Puis, la prenant par la main, il l'accompagna au bas des escaliers, à travers la cuisine, jusqu'à l'écurie, où il alluma une lanterne. Elle resta debout près de la porte pendant qu'il sellait son cheval, puis grimpa devant lui, et il passa son bras autour de sa taille. D'un pas lent, le cheval les emmena dans la nuit chaude, le long des rues éclairées, sous les yeux de ceux qui se penchaient aux fenêtres ou se rassemblaient sur les toits pour saisir un peu d'air frais, dépassant les saloons bruyants, les ruelles sombres, les parcs endormis. Reinders rêvait de ne jamais lâcher cette femme qu'il tenait contre lui, de ne plus respirer que son parfum, de ne plus voir le monde qu'à travers ses yeux. Il posa ses lèvres dans son cou et l'embrassa, s'attardant là, tout contre elle.

Ils dépassèrent la boucherie, tournèrent au coin de la rue, puis s'engagèrent dans le passage. Devant la porte, Reinders tira sur les rênes et mit pied à terre. Il l'aida à descendre à son tour, mais se trouva incapable de la laisser partir.

— Vous êtes sûre de votre décision ? demanda-t-il doucement. Vous ne voulez vraiment pas m'arracher aux flammes de l'enfer ? C'est le moment ou jamais.

— Vous croyez donc à l'enfer, Peter ?

Elle se rapprocha de lui pour distinguer son visage dans la lumière de la porte ouverte.

— Je crois que oui.

Il était grave à présent.

— L'enfer, reprit-il, c'est ce que vous avez vécu en Irlande.

Et Lily en Géorgie. L'enfer, c'est la famine, l'esclavage et la guerre.

— Et qu'est-ce que le paradis, alors ? Selon vous, je veux dire ?

— C'est de vous épouser, répondit-il simplement.

Elle l'entoura de ses bras et appuya sa tête contre son cœur.

— Vous êtes un homme bon, Peter, murmura-t-elle.

— Pas assez, toutefois, dit-il en déposant un baiser sur le haut de son front.

Mais deux ans, c'est long. Ça donne le temps de changer.

Il se détacha d'elle et la regarda.

— Est-ce que vous m'écrirez. Grâce ?

— Oui.

— Et est-ce que vous... réfléchirez ?

Elle se mordit la lèvre, puis hocha la tête.

Il l'embrassa une dernière fois, aussi profondément et passionnément qu'il pouvait s'autoriser à le faire, puis il se contenta de la garder contre lui.

« Je ne perdrai pas cette femme, se jura-t-il. J'attendrai aussi longtemps qu'il le faudra, j'écirai autant de lettres qu'il faudra. Je ne renoncerai pas. »

— J'espère, dit-elle doucement en le regardant dans les yeux.

Puis elle le laissa partir.

— Où m'emmènes-tu donc, espèce de cachottier ? se plaignit Barbara avec bonne humeur.

— Tu le sauras bien assez tôt, lança Abban par-dessus son épaule. Un peu de foi, que diable !

Il ouvrait la marche, progressant sur le chemin forestier avec ses béquilles, à l'aise comme si c'était la chose la plus naturelle

du monde.

Elle devait admettre que c'était une journée idéale. La forêt apportait une fraîcheur salubre après un long après-midi de travail en plein soleil, le sol semblait un tapis de mousse tendre sous ses pieds meurtris, l'air était rempli du chant des oiseaux et des petits cris des écureuils ; la nature reprenait ses droits. Son Abba lui réservait toujours des surprises. Il travaillait sans relâche, tard dans la nuit, tout en lui prodiguant mille petites attentions ; il lui préparait des choses à grignoter, ou une tasse de thé, allait chercher des seaux d'eau et les mettait sur le feu pour qu'elle ait de l'eau chaude et qu'elle puisse prendre un bain dans la baignoire de la communauté... Elle ne méritait pas tout ça, elle le savait bien, pas après ce qu'elle avait fait ; mais elle s'était mise à l'aimer, profondément, cet homme si bon, avec ses manières curieuses et ses initiatives imprévisibles.

Us atteignirent enfin une petite clairière, poursuivirent leur chemin sur un parterre de fleurs sauvages, et grimpèrent une petite côte pour atteindre une maisonnette déserte à la porte béante. Barbara était en sueur à présent, ses cheveux plaqués contre son front, sa chemise collant à son dos.

— Est-ce que c'est ça que tu voulais me montrer ?  
demanda-t-elle, clignant des yeux à cause de la lumière. A qui appartient cet endroit ?

— Eh bien, à nous, répondit-il, les yeux brillants. Si tu es d'accord, bien sûr.

Elle le regarda, désorientée.

— A nous ? Mais tu es fou ! Nous n'avons pas d'argent pour acheter un cottage ou de la terre !

— C'est là que tu te trompes ! rétorqua-t-il en riant. Julia vient juste de nous en envoyer. Comme cadeau de mariage, souligna-t-il.

— Quoi ? s'écria Barbara, abasourdie. Mais le soleil t'a tapé sur la tête ! Nous ne sommes pas mariés !

— Pas encore.

Il porta un doigt à ses lèvres pour la faire taire.

— Vous pouvez sortir, maintenant, père, appela-t-il.

Et un prêtre apparut sur le seuil de la porte, sorti de l'ombre de la maisonnette.

— Je te présente le père Brown, Barbara. Un de mes vieux amis.

— Je suis heureux de faire enfin votre connaissance, mademoiselle McDonagh, dit le prêtre avec chaleur en lui tendant la main. C'est moi qui ai marié votre frère à Grâce O'Malley,

vous savez. Des gens extraordinaires, tous les deux. J'admiraïs beaucoup votre frère.

Le chagrin voila son visage aux traits forts.

— C'est un honneur pour moi d'être là aujourd'hui, ajouta-t-il gravement.

— Mais est-ce que vous...

Elle se tourna vers Abban.

— Est-ce qu'il sait que...

Abban sourit.

— Bien sûr ! Et tu m'as promis que si je trouvais un prêtre qui accepte de nous marier en connaissance de cause, tu m'épouserais. Tu n'as pas changé d'avis, n'est-ce pas ?

Il porta sa main à son cœur, feignant d'avoir une attaque.

— Non, mais je...

Elle se tourna vers le prêtre.

— Vous êtes sûr, mon père ?

Le père Brown passa un bras autour de ses épaules et l'entraîna vers la maison.

— Je vais entendre votre confession d'abord, expliqua-t-il avec douceur. Et ensuite nous célébrerons le mariage.

— Ici ?

— Il y a une jolie petite chapelle près de la route, là-bas, dit-il, pointant le doigt vers l'autre bout de la clairière. Et je crois que Notre-Seigneur sera très heureux.

— Abban ? dit-elle, les yeux emplis de larmes.

— Vas-y, enjoignit-il gentiment. Toi d'abord, et moi ensuite.

Alors elle suivit le prêtre dans la maison, s'agenouilla devant lui, et ouvrit son cœur, confia toutes ses angoisses, tous ses doutes, tous ses péchés. Il écouta attentivement, puis lui donna l'absolution, lui assurant qu'à la lumière de la situation terrible, et de la lutte sans fin, le Seigneur lui pardonnerait volontiers tous ses péchés jusqu'au dernier. Elle pleura de soulagement, et, quand elle ressortit, s'essuyant les yeux sur sa manche, Abban lui remit un bouquet de mariée composé de fleurs sauvages aux couleurs vives qu'il avait cueillies dans la clairière pendant qu'elle libérait son âme.

Le soir tombait quand ils pénétrèrent dans la petite chapelle en se tenant par la main, et que le prêtre commença la célébration. Puis ce fut fini, et tous les deux se mirent à rire à travers leurs larmes, et le père Brown, avant de disparaître dans la campagne, leur souhaita de vivre heureux avec beaucoup d'enfants, dans la paix du Seigneur, jusqu'à la fin de leurs jours. Amen.

Juste après le petit déjeuner. Grâce et Liam se mirent en route pour Orange Street. Grâce avait en poche la somme qu'elle versait chaque semaine à Seamus. Ils étaient partis plus tard que d'habitude, et il faisait déjà chaud, mais Grâce s'en moquait. Malgré l'absence de Sean et le départ imminent du capitaine Reinders, elle se sentait plus sereine qu'elle ne l'avait été depuis longtemps.

L'avant-veille, quand elle était rentrée si tard, Tara et Dugan l'avaient attendue avec angoisse, redoutant un nouveau drame. Grâce leur avait d'abord rapporté sa conversation avec Marcy, avant de leur confier, avec une certaine hésitation, mais sans honte, ce qui s'était passé entre elle et le capitaine Reinders, qu'elle appelait maintenant Peter avec une note de tendresse dans la voix. Si elle avait choqué les Ogue, ils n'en avaient rien laissé paraître. Dugan avait déclaré que le capitaine était un homme valeureux, qui avait l'art de se tirer des pires situations. Tara avait affirmé qu'elle avait toujours su, et qu'il était grand temps que Grâce et lui s'en aperçoivent aussi. Grâce avait précisé qu'ils n'avaient pris aucune décision, sinon celle de s'écrire jusqu'à son retour. Elle avait prévenu que le capitaine allait venir dire au revoir à Liam, et avait recommandé à Ogue et à Tara de ne faire aucune allusion à l'amour, au mariage, ou à quoi que ce soit de ce genre. Quoique manifestement déçus, ils avaient donné leur parole.

Ensuite Grâce avait demandé si elle pouvait rester chez eux avec les enfants malgré le départ de Sean. Elle avait expliqué que le père de Liam refuserait sans doute de laisser partir son fils pour l'Illinois comme pour San Francisco, et qu'elle n'envisageait pas une seconde de le laisser seul. Tara et Dugan avaient immédiatement décrété qu'elle devait rester, toute sa vie si elle le voulait. D'autant qu'il semblait qu'elle soit décidée à ne jamais se remarier, n'avaient-ils pu s'empêcher d'ajouter en se poussant du coude.

Grâce sourit en se remémorant cette conclusion.

— Allons, dépêche-toi, dit-elle à Liam qui s'était arrêté devant la confiserie. Peut-être que je trouverai un penny à dépenser ici au retour.

Ils reprirent leur marche, bloc après bloc, trouvant chaque fois l'étape un peu plus longue. Lorsqu'ils se rapprochèrent de la rue de Seamus, Grâce se couvrit le nez et la bouche d'un mouchoir. Quand soudain, au coin d'une rue, ils aper-

çurent un inspecteur sanitaire et deux policiers qui marchaient dans leur direction. Ils devaient venir fermer un immeuble, ou enlever ses enfants à une famille trop misérable pour pouvoir continuer à s'occuper d'eux... Elle prit le bras de Liam et le glissa sous le sien, l'attirant plus près d'elle. Malgré la saleté de la cour, des tentes avaient été dressées à même le sol, et ces campements improvisés devenaient des habitations pour de nouveaux immigrants qui n'avaient pas trouvé de chambre ou ne pouvaient s'en s'offrir une, même minable. Ces malheureux traînaient autour de leurs réchauds posés trop près des latrines, tandis que leurs enfants jouaient pieds nus sur le sol crotté.

Liam monta l'escalier en tête, puis longea le couloir jusqu'au numéro neuf. Grâce ne comprenait toujours pas comment Seamus pouvait survivre dans cet affreux réduit, et elle nourrissait toujours l'espoir de le voir déménager, se mettre à faire autre chose que boire du matin au soir, et apprendre enfin à connaître son fils.

Quand il vit Mme Donnelly remonter la rue, Boardham se détacha du groupe de Draper, et la suivit jusqu'à l'intérieur du taudis où elle était entrée. Il savait qu'elle avait de l'argent en poche. Or lui-même avait connu une semaine désastreuse ; il avait l'impression que Callahan le tenait à l'écart, car il ne s'était vu confier aucune mission de complément, et il avait été privé du petit bénéfice qu'il faisait d'habitude sur les chiens. Il avait bien tenté un ou deux chantages, mais les quelques pennies qu'il en avait tirés ne valaient pas son effort. Cependant, en voyant surgir Mme Donnelly, il se dit que la chance, pour l'heure, semblait avoir tourné.

Il s'arrêta un instant devant la porte numéro neuf, derrière laquelle il entendait le son de leurs voix, puis l'ouvrit à la volée.

— Bonjour, cher ami, dit-il à Kelley d'une voix suave. Bonjour, madame Donnelly, bonjour, mon garçon.

Tous les trois restèrent immobiles et silencieux, mais leurs yeux trahissaient leur peur.

— Je suis venu chercher le loyer, dit Boardham en tendant la main. Tout de suite.

— J'ai déjà payé, grogna Seamus de sa voix éraillée.

— Ça a augmenté. Il y a pénurie de logements de qualité,



voyez-vous. Vous n'avez pas vu tous ces malheureux qui campent dehors, dans la cour ?

— Donnez-lui l'argent, capitula Seamus d'une voix lasse.  
Pas la peine de discuter.

— On pourrait appeler la police, lança Grâce avec défi.

Un sourire mauvais se dessina sur les lèvres de Boardham.

— Je vous en prie, faites donc. L'inspecteur sanitaire est juste devant la porte. Il se trouve que c'est votre vieil ami, le docteur Draper, vous vous souvenez de lui ? Et les policiers qui sont avec lui travaillent aussi pour moi. Alors appelez-les autant que vous voudrez, personne ne viendra.

Il réfléchit un instant à ses propres paroles, puis ajouta, cynique :

— Et personne ne nous interrompra non plus...

Grâce jeta un coup d'œil à la porte derrière lui. Boardham surprit son regard, se tourna vers la porte et la verrouilla, avant de s'y adosser.

— Viens par ici, gamin, et apporte-moi cet argent.

Liam leva les yeux vers Grâce, qui hésita, puis lui fit signe d'obéir.

Quand Liam fut à la portée de sa main, Boardham l'attrapa d'un geste brusque et replia son bras autour de son cou, comme un étau. De son autre main, il tira de sa ceinture une longue lame acérée.

— Amusons-nous un petit peu, dit-il en passant sa langue sur ses lèvres. Il y a longtemps que tu n'as pas regardé une femme, hein, Kelley, espèce de vieil ivrogne ?

Il se tourna vers Grâce.

— Enlève-moi cette robe.

— Non, répliqua-t-elle, le cœur battant la chamade.

Boardham plissa les yeux et posa la pointe du couteau sur la joue de l'enfant. Il appuya... Liam poussa un cri, et un filet de sang coula sur sa peau.

— Lâchez-le, éructa Seamus en avançant d'un pas.

Mais Boardham appuya encore, et Liam cria plus fort.

Seamus se figea sur place.

— Soyons raisonnables, dit Boardham. Est-ce que ce joli minois ne vaut pas un petit effort ?

— D'accord, dit vivement Grâce, je vais le faire. Mais pas devant le petit. Laissez-le d'abord partir. Il attendra dans le couloir. Il ne fera pas de tapage, je vous le promets.

— Vous me le *promettez* ? Comme c'est charmant.

Boardham fit glisser sa lame sur la gorge de l'enfant.

— Non, dit-il, je préfère qu'il regarde. Ce sera plus

amusant. Maintenant enlevez-la.

Alors Grâce, les mains tremblantes, se mit à déboutonner sa robe. Boardham ricana, puis mit le couteau entre ses dents et, tenant toujours Liam fermement d'un bras, défit sa propre ceinture de sa main libre.

— A toi, je suis prêt, dit-il à Grâce, le couteau contre la gorge de l'enfant.

Aveuglée par des larmes d'humiliation et de peur, Grâce ne parvint pas à défaire les derniers boutons. Seamus la regarda lutter un instant, évalua d'un coup d'œil la position du couteau de Boardham... Et d'un seul coup, poussant un cri de rage, il se jeta en avant, s'écrasa contre Boardham de tout son poids, le plaqua contre la porte, et renversa Liam, le libérant de l'emprise du bourreau qu'il saisit à la gorge, le poussant de toutes ses forces pour le faire basculer. Boardham jura, et se débattit.

— Sauve-toi ! hurla Seamus. Sauve-toi, fiston !

Grâce n'hésita pas une seconde. Elle attrapa Liam par le bras, repoussa le verrou, et ouvrit la porte. Mais alors qu'elle franchissait le seuil, elle eut le temps d'apercevoir Boardham qui plantait le couteau dans la poitrine de Seamus, encore et encore, et le cri d'agonie du vieil homme les poursuivit dans le couloir.

Ils coururent jusqu'à l'air libre, Liam et elle. Ils traversèrent la cour, longèrent la ruelle, et débouchèrent dans une rue, où ils se heurtèrent à Draper et à son escorte. Tous s'arrêtèrent et se dévisagèrent, bouche bée.

— A l'assassin ! cria Boardham derrière eux. Arrêtez-les ! Ce sont des assassins !

Alors Grâce saisit le bras de Liam et l'entraîna dans la direction opposée. Ils foncèrent à travers le dédale de ruelles des quartiers sordides, sans ralentir jusqu'au front de mer. Là, ils se réfugièrent sous un porche, les poumons en feu, essayant de reprendre leur respiration. Enfin, Grâce baissa les yeux, s'aperçut que sa robe était toujours défectueuse, et la rajusta sans un mot.

— Je ne sais pas où nous sommes, avoua-t-elle alors. Est-ce que ça va ?

Elle effleura la joue ensanglantée de l'enfant.

— Oui, assura-t-il bravement. Et je sais comment rentrer à la maison à partir d'ici.

Elle lui sourit, et le laissa montrer le chemin, selon un des itinéraires que seuls connaissaient les gamins qui passaient leur vie dans la rue. Et, au bout d'un moment, ils débouchèrent en

face de chez Eberhardt, le boucher. Postés de l'autre côté de la rue, ils attendirent que la boutique soit vide, puis traversèrent en courant et se glissèrent à l'intérieur.

— On a besoin d'utiliser le tunnel, cria Liam à Mme Eberhardt.

Et sans attendre de réponse, il ouvrit grande la porte du cellier, et descendit. Une fois en bas, il déplaça les barriques et les caisses qui encombraient le passage, et mena Grâce jusqu'à l'autre extrémité du passage secret, dans la fraîcheur du cellier de Dugan.

— Reste ici, ordonna-t-elle du bas de l'escalier. On ne sait pas qui est là-haut. Si je crie, cours aussi vite que tu peux jusque chez le capitaine Reinders. Dis-lui ce qui s'est passé, et demande-lui de te cacher.

Elle gravit les marches dans le noir, poussa la porte, et constata qu'elle était fermée de l'extérieur. Elle n'avait d'autre choix que de signaler sa présence. Frappant aussi doucement qu'elle pouvait, elle appela à voix basse, mais avec insistance :

— Dugan ! Dugan Ogue ! Tara !

Et d'un seul coup, sans crier gare, le loquet sauta et la porte s'ouvrit.

— Jésus Marie Joseph, qu'est-ce que vous fabriquez là-dedans, Grâce ? s'écria Dugan, éberlué.

— Oh, Dugan...

Elle s'abattit contre lui et éclata en sanglots.

— Allons, allons, ça va aller.

Il lui tapota le dos.

— Que s'est-il donc passé ? Depuis combien de temps êtes-vous coincés ici ?

— Ce n'est pas ça, hoqueta-t-elle en s'efforçant de reprendre contenance. Est-ce que la police est venue ?

— Non, pas depuis qu'ils ont retourné toute la maison pour essayer de trouver votre frère.

— Ils vont revenir, dit-elle très vite, paniquée. Seamus est mort. C'est Boardham qui l'a tué, mais il nous a accusés, Liam et moi. Et nous étions chez lui quand c'est arrivé...

— Attendez, ne bougez pas.

Il disparut un instant, puis reparut, suivi du capitaine Reinders.

— Peter ! s'exclama Grâce en essuyant ses larmes. Dieu soit loué, vous êtes là !

Reinders la prit dans ses bras.

— J'étais venu vous dire au revoir, dit-il, inquiet. Que s'est-il passé ?

— Liam est blessé. Il est en bas. Nous avions peur de monter.

Dugan se saisit d'une lanterne, l'alluma, et suivit Grâce à la cave. Là, il leva la lampe, scruta l'ombre, et découvrit le gamin assis sur un tonneau, la joue droite maculée de sang.

— Qui t'a fait ça ?

Reinders les avait suivis, et déjà il se penchait sur l'enfant pour examiner sa blessure.

— C'est cet affreux M. Boardham, celui de votre navire, répondit Liam avec colère. Il a dit à Grâce d'enlever sa robe et il m'a coupé quand elle a dit non.

Il s'interrompit, prenant brusquement conscience de ce qui s'était passé ensuite.

— Et je crois qu'il a tué mon père...

Reinders regarda Grâce.

— Il est entré chez Seamus pendant que nous y étions, dit-elle dans un souffle.

Elle baissa les yeux avant de poursuivre.

— Liam dit la vérité.

— Mais comment diable avez-vous réussi à fuir ? interrogea Dugan, sous le choc.

— Seamus s'est battu avec Boardham.

Elle entoura de son bras les épaules du jeune garçon.

— Il nous a sauvé la vie, ton papa.

— Oui, confirma Liam en retenant ses larmes. Il nous a sauvés.

— Je suis désolée de vous imposer tous ces ennuis supplémentaires, Dugan, soupira Grâce. Je sais que la police va venir. Boardham les a tous à sa botte... Cette crapule de Draper était là aussi, dit-elle au capitaine. C'est lui l'inspecteur sanitaire...

— C'est ahurissant, dit Reinders en secouant la tête avec dégoût. Et vous avez raison à propos de Boardham. Il est devenu l'homme de Callahan.

— Alors nous sommes fichus, conclut Dugan en reposant la lanterne. Personne n'ose se frotter à cette ordure.

— Il vous laissera tranquille quand nous ne serons plus là, déclara Grâce. Nous allons nous cacher dans le tunnel jusqu'à ce que nous sachions où est Sean, et puis nous le rejoindrons.

— Ou alors vous pourriez venir avec moi, suggéra Reinders, attentif à ne rien imposer. J'ai entendu dire que San Francisco était une ville très animée. Pas comme ici, où il ne se passe jamais rien...

Grâce ne put réprimer un sourire.

— Je vous remercie beaucoup, Peter, mais si je partais avec vous maintenant, je ne reverrais peut-être jamais mon frère.

— Est-ce que vous allez emmener Liam ? demanda Reinders en posant une main paternelle sur l'épaule du jeune garçon.

— Bien sûr ! Jamais je ne l'abandonnerai !

— Ce que je veux dire, c'est que...

Il s'interrompit et regarda l'enfant, qui leva les yeux vers lui, devinant soudain ce qu'il voulait dire.

— Vous me prendriez avec vous, capitaine ? interrogea-t-il, plein d'espoir.

— Oui, dit Reinders. Mais ce n'est pas à moi de prendre cette décision.

Liam tourna vers Grâce un visage implorant.

— Est-ce que je peux aller avec lui ? S'il vous plaît, maman ?

Grâce considéra cet enfant qui n'en était déjà plus un, puisqu'il allait avoir douze ans dans un mois, et elle pressa sa main contre sa poitrine, là où la douleur de la séparation venait de la frapper.

— Es-tu en train de me dire que tu ne veux pas consacrer ta vie à travailler dans le désert avec les Saints des derniers jours ? dit-elle avec un grand sourire. Et que tu préférerais partir en mer avec le capitaine Reinders ?

— Oh oui !

— Tu ne veux plus devenir président ?

— Non, répondit-il d'un ton catégorique. Je serai capitaine. Et en plus, ajouta-t-il avec une pointe de malice, Sean a dit qu'il fallait être né en Amérique pour être président, alors ce sera mon fils qui le sera.

Grâce mesura la sagesse de ces propos, et comprit qu'il avait raison. Pour les enfants des immigrants, tout serait possible.

— Alors je suis d'accord.

Reinders lui prit la main, reconnaissant.

— Mais ce n'est pas pour toujours, ajouta-t-elle à l'intention de Liam. Il faudra que tu reviennes me voir dans un an ou deux.

L'enfant se jeta à son cou et se serra contre elle.

— Je vous aime, dit-il simplement.

— Moi aussi je t'aime, répondit-elle d'une voix étranglée.

Reinders hésita.

— Grâce... Je pars tout de suite. Aujourd'hui. Ma voiture attend dehors... J'étais juste passé pour vous dire...

— Il faut que vous partiez le plus tôt possible, coupa Grâce.

Dugan, est-ce que vous pouvez aller chercher les affaires de Liam ? Et ramener Mary Kate ?

Un instant de silence suivit sa requête. Tous pensaient à la réaction de la petite fille.

Ensuite, tout se passa très vite, trop vite : les adieux à la fois exaltés et émus de Liam à Mary Kate, à Tara et à Caolon, et ceux de Peter, qui promet encore et encore qu'il prendrait bien soin de l'enfant, qu'il le protégerait comme la prune de ses yeux, qu'il l'aiderait à devenir un homme dont Grâce pourrait être fière. Elle savait qu'il ne mentait pas. Et Liam n'était pas son fils, après tout. Elle n'avait pas le droit de l'empêcher de partir. Surtout que Dieu, une fois encore, le confiait aux mains du capitaine Reinders.

Le meurtre de Seamus Kelley n'avait aucune importance aux yeux de Marcus Boardham, mais il était furieux d'avoir laissé s'échapper la Donnelly, et son désir de revanche se raviva en lui au point de le rendre fou. Draper, ce rat, était allé se plaindre à Callahan, et avait argué qu'il ne pouvait se rendre complice de tels méfaits. Il s'agissait tout de même d'un meurtre ! avait-il fait valoir. Boardham imaginait parfaitement la note de vanité outragée dans sa voix. Comme s'il ne se rendait pas complice de meurtre tous les jours, lui qui délivrait des certificats de salubrité à ces taudis infâmes pour qu'ils puissent accueillir encore plus d'indigents, au lieu de les faire mourir et de les réduire en cendres. Au moins, Boardham assumait ses responsabilités : il entraînait, s'acquittait de sa mission avec zèle, et ressortait tout de suite après, sans se plaindre. Comme un homme digne de ce nom. Tuer Kelley ne l'avait pas perturbé davantage que liquider ces chiens errants dont il broyait le crâne pour cinquante cents l'imité. Le vieux l'avait épâté, toutefois ; il ne s'attendait pas à une telle réaction. Il l'avait pris de court avec ce dernier sursaut de courage. C'était assez impressionnant, en fait, ce dont un homme était capable pour son fils si on lui donnait l'occasion de le montrer. Boardham n'était pas mécontent d'avoir été à l'origine d'une si glorieuse démonstration, aussi mal inspirée fut-elle. Ce qui le rendait fort mécontent, en revanche, c'était de ne pas avoir réussi à faire porter le chapeau à Mme Donnelly et au gamin. Comme l'Irlandaise était déjà recherchée pour meurtre dans son pays, sa culpabilité n'eût pas été très compliquée à établir.

Et Reinders, lui qui aimait tant jouer les héros, aurait sans nul doute fait son retour en ville pour les défendre tous les deux, ou tout au moins l'enfant. C'était un plan imparable. Mais Callahan n'avait rien voulu entendre et s'était montré intraitable. Il avait même envoyé deux hommes pour ramener Boardham au premier étage de chez Stookey et, là, il avait laissé éclater sa colère : cette fois, Boardham était allé trop loin, il attirait trop l'attention sur lui et sur tous les autres ; Callahan ne s'était pas hissé à ce poste pour risquer de le perdre à cause d'un sale mouchard ! Personne n'enverrait la police au saloon de Ogue, avait-il déclaré. Il n'y aurait pas d'arrestation. Les témoins qui avaient vu Boardham sortir de l'immeuble en courant avec le couteau ensanglanté à la main étaient bien trop nombreux. En plein jour, en plus ! Le commissaire s'était ensuite efforcé de se calmer, puis avait ordonné à Boardham en serrant les dents de rentrer chez lui et d'attendre ses instructions. Et sans causer un seul incident de plus, avait-il averti, sans quoi il le paierait très cher.

Humilié, Boardham s'était retiré dans sa petite chambre surchauffée sous les toits, et était resté là, suant tout ce qu'il pouvait, de plus en plus furibond, imaginant la femme et le gamin tapis quelque part dans cette saleté de saloon, dans un placard, ou dans un débarras, tremblants de peur, n'osant pas mettre le nez dehors... Des proies idéales pour quiconque était motivé pour achever le travail. Et Dieu savait qu'il l'était, lui ! Pour en finir une fois pour toutes ! Mais il était condamné à faire les cent pas sur son plancher vermoulu, s'arrêtant seulement pour écraser son poing rageur sur le plâtre décrépi du mur, le dos trempé de la sueur aigre de la colère.

Alors que le soir tombait, il se mit à sa fenêtre. Il vit des familles grimper sur les toits et les surplombs pour fuir la chaleur, et une bande de joyeux drilles dont les éclats de rire gras et les altercations résonnaient dans la rue, ponctués par la cloche lointaine d'une voiture de pompiers... Et soudain il dressa l'oreille. La cloche se rapprochait, on entendit un bruit de cavalcade, des hommes qui criaient, fonçant tous vers le feu. Alors, un sourire flottant sur les lèvres, Boardham fourra une casquette dans sa poche et sortit.

Grâce fut réveillée par un craquement au-dessus de sa tête, suivi du choc sourd de quelque chose de lourd qui s'éca-

sait, et d'un bruit de verre brisé. Elle s'assit d'un coup, et huma l'air malsain : ça sentait le brûlé. D'une main tremblante, elle alluma la lanterne et la leva pour éclairer la cave obscure. Mary Kate dormait encore dans son petit lit à côté d'elle, sa poupée serrée contre son cœur. Grâce dirigea la lumière vers l'escalier, et elle vit la fumée qui commençait à envahir la pièce, tandis qu'une nouvelle explosion de verre retentissait au-dessus. Là-haut, quelqu'un hurlait qu'il fallait fuir. Vite, elle empoigna sa fille encore endormie, grimpa les marches quatre à quatre, mais la porte s'ouvrit à peine. Une bouffée de fumée âcre s'engouffra par la fente, et Grâce comprit qu'une poutre bloquait l'ouverture, lui interdisant toute possibilité de fuite de ce côté-là. Mary Kate s'était réveillée, à présent, et elle s'accrochait à son cou.

— Rose ! cria-t-elle alors que Grâce faisait demi-tour et passait à côté du petit lit.

Grâce aperçut la poupée, la cueillit au vol, et se précipita en direction du tunnel, pieds nus sur le sol creusé de flaques boueuses, dérangeant les rats qui s'enfuirent dans les crevasses des murs, leur longue queue fouettant l'air devenu irrespirable. Enfin, au terme d'une course qui lui parut interminable, elle aperçut l'issue du souterrain. Elle manqua tomber en s'élançant dans l'escalier d'Eberhardt, mais parvint à monter en appelant au secours.

— Au feu ! hurla-t-elle au boucher qui apparut en haut des marches. Il y a le feu au Harp !

Au loin, la cloche d'alerte tirait une nouvelle fois du lit les volontaires, qui se pressaient dans la rue pour monter en marche dans les voitures en route vers l'incendie.

— Qu'est-ce qui se passe, Karl ? cria Mme Eberhardt dans l'embrasure de la porte, drapant une couverture par-dessus sa chemise de nuit, les yeux écarquillés de frayeur.

M. Eberhardt lui répondit quelque chose en allemand, et tous deux se précipitèrent vers Grâce et Mary Kate.

— Restez ici, ordonna Eberhardt en courant vers la porte.

Il sortit et hurla le nom de Marconi en descendant la rue à toutes jambes.

Grâce le suivit des yeux, réfléchissant très vite. La police allait arriver. Mais Dugan, et Tara... Sans attendre davantage, elle abandonna Mary Kate dans les bras de Mme Eberhardt et avisa une paire de galoches dans un coin de la pièce.

— Il faut que j'y aille, dit-elle en s'en saisissant pour y glisser ses pieds.

Elle déposa un baiser sur le front de sa fille, lui promit



qu'elle reviendrait tout de suite, et se rua dehors.

Elle tourna au coin de la rue, dépassa le passage envahi par la fumée, longea le pâté d'immeubles, et tourna encore pour atteindre le saloon. Là, elle s'arrêta net, ahurie. Des flammes immenses s'échappaient des fenêtres du bas, léchant le premier étage et les chambres qu'elle occupait encore récemment avec les enfants ; une fumée noire s'échappait des lucarnes, dont les vitres avaient éclaté en morceaux venus s'écraser sur le trottoir. Un attroupement s'était formé de l'autre côté de la rue ; certains se joignirent à l'équipe des pompiers qui pompaient de l'eau, et ils formèrent une chaîne humaine pour se passer les seaux.

— Dugan ! hurla-t-elle pour couvrir les cris et le bruit de l'incendie. Dugan Ogue !

Et soudain elle le vit, qui se détachait du groupe pour accourir vers elle à pas de géant. Il la souleva dans ses bras vigoureux et la serra à l'étouffer.

— Dieu soit loué ! sanglota-t-il, tremblant de tous ses membres. Je vous croyais perdues ! Je n'arrivais pas à atteindre la porte de la cave !

— Et Tara ?

— Nous sommes tous sortis.

Il montra du doigt l'endroit où se tenait sa femme, hypnotisée par le feu, serrant Caolon dans ses bras, au milieu d'un groupe de femmes. A ce moment, elle se tourna vers Grâce, et un soulagement infini détendit son visage.

— Merci Seigneur ! s'écria-t-elle en se précipitant vers elle à son tour. Comment êtes-vous sortie de là ? Et où est Mary Kate ?

— Elle est chez les Eberhardt. Nous sommes passées par le tunnel.

— Mon Dieu, mais c'est bien sûr ! s'exclama Dugan. Béné soit ce satané tunnel !

Il aperçut alors le boucher et l'épicier, qui s'étaient tous deux joints à la foule des volontaires.

— Karl ! Marconi !

L'épicier les repéra et se dégagea pour venir à leur rencontre.

— C'est terrible, Ogue, dit-il en secouant la tête avec un air consterné. Personne n'est blessé, au moins ?

— Una, notre serveuse, répondit Dugan.

Il se tourna vers Grâce.

— Elle couchait dans votre chambre, puisque vous aviez retiré toutes vos affaires et qu'elle vous croyait partie. Je lui avais dit qu'elle pouvait s'y installer...

Sa voix se brisa.

— Ce n'est pas votre faute, Ogue, dit Karl. Vous ne pouviez pas savoir. C'est l'été, il fait si chaud... Il y a des incendies toutes les nuits. Comment est-ce que le feu a pris chez vous ?

— Dans le passage, je pense.

Il échangea un regard avec Grâce.

— C'est de ce côté-là que c'est le pire, précisa-t-il.

Il y eut un mouvement de foule alors qu'une autre voiture arrivait, et que des hommes sautaient à terre.

— C'est la police, dit Dugan très vite. Karl, est-ce que vous pouvez ramener Grâce chez vous ? Et Tara et Caolon aussi ?

— Je reste, déclara fermement Tara.

— Non, mon amour, répliqua-t-il en passant un bras autour de ses épaules. Ce n'est pas la place d'une maman ni d'un bébé, avec tout ce verre cassé, et cette fumée... Allez vous mettre à l'abri chez Karl. Je vais retourner les aider pour la chaîne d'eau. Marconi est en train de monter là-haut.

— Sois prudent, recommanda Tara à son mari. Ces échelles sont bien trop fragiles pour supporter ton poids.

Il se retint de rire, car il voyait bien qu'elle était réellement inquiète.

— Je ne ferai pas d'escalade, ma Tara chérie. Je te le promets.

Karl emmena les deux femmes et le bébé jusqu'à son appartement au-dessus de la boutique, puis retourna combattre le feu au côté des autres hommes du voisinage qui étaient venus en masse. Un incendie pareil pouvait se propager de toit en toit sans qu'on pût dire où il allait s'arrêter, et chaque paire de bras comptait.

Mme Eberhardt disposa des couvertures par terre, et les enfants se rendormirent pendant que les femmes parlaient à voix basse du fléau que représentait le feu, se demandant ce qu'il laisserait derrière lui... Finalement, le sommeil les gagna à leur tour ; Mme Eberhardt se mit à ronfler doucement, la tête renversée en arrière contre le dossier de sa chaise, Tara s'allongea par terre, son bébé lové dans ses bras, et Grâce demeura bientôt seule éveillée. Tout cela était arrivé par sa faute, elle en était bien consciente. Mais comment eût-elle pu agir autrement ?

Elle regarda par la fenêtre le ciel rougeâtre et brouillé de suie s'éclaircir pour virer au gris fade, et se demanda pourquoi elle en était venue à penser que la vie de son frère avait plus de valeur que la sienne, pourquoi elle n'avait pas compris qu'il pouvait partir de son côté et elle du sien. Ils demeureraient

frère et sœur pour la vie, quoi qu'il arrive, et où qu'ils puissent se trouver dans le monde. Elle lui avait dit qu'elle voulait s'affranchir du passé pour regarder vers l'avenir, et elle n'avait pas été capable de s'affranchir de lui ; au contraire, elle était restée pendue à ses basques alors même qu'il s'engageait dans une direction qu'elle ne voulait pas suivre. Il avait fallu un dramatique incendie pour qu'elle prenne enfin conscience de tout cela, pour qu'elle comprenne que la vie continuait, et que l'avenir avait déjà commencé. Et quand Karl, Dugan et M. Marconi apparurent en haut des escaliers au petit matin, elle avait pris sa décision.

— C'est un désastre, commenta Dugan, mais ce n'est pas aussi terrible que cela aurait pu l'être. Après tout, ce bon vieux Dooley est arrivé à l'aube comme d'habitude, et il a remis toutes les chaises en place en disant qu'avec un temps pareil une petite brise serait la bienvenue.

— C'est juste qu'il ne veut pas perdre sa place derrière le bar ! ironisa Tara, qui avait mis Caolon à son sein.

— Et moi non plus, je ne veux pas la perdre, clama Dugan. Nous allons reconstruire. Je crois qu'on devrait y arriver, ma chérie. Si tu es prête à affronter cette épreuve, bien sûr.

Tara prit un air courroucé .

— Dugan Ogue, est-ce que tu m'as déjà vue avoir peur de tout recommencer à zéro ?

Alors il traversa la pièce, et l'embrassa sur la bouche, devant Dieu et devant tout le monde.

— Je peux vous donner un coup de main, déclara Karl en essuyant son visage couvert de suie à l'aide d'une serviette. Et je connais des gars qui nous aideront volontiers.

— N'oubliez pas M. Marconi, renchérit l'épicier. Et le marteau de mon père. Venu tout droit d'Italie !

— Vous pouvez installer vous ici en attendant que tout réparé, proposa Mme Eberhardt dans son anglais approximatif. Nous ferons la place.

— Où est le petit ? s'enquit soudain Marconi d'une voix inquiète. Ce sacré chenapan de Liam ?

— Avec le capitaine Reinders.

Grâce se leva et prit la main de Mary Kate.

— J'espère que vous me pardonneriez, Dugan. Vous savez que nous ne pouvons pas rester pour vous aider.

Elle s'interrompit un instant avant de reprendre, grave :

— Mary Kate et moi partons aujourd'hui pour Boston.

Le visage de Tara s'éclaira d'un grand sourire.

— A la bonne heure ! s'écria-t-elle.

Dugan se mit à rire.

— Ça pour une nouvelle ! commenta-t-il. D'accord. Mais il faut qu'on se dépêche si vous voulez les rattraper avant qu'ils aient hissé les voiles.

Et soudain son visage s'assombrit.

— Mais, Grâce, je n'ai plus de moyen de vous emmener... La charrette a brûlé, et la mule...

Il suspendit sa phrase, jetant un regard à Mary Kate.

— Vous pouvez prendre ma voiture et ma mule, proposa Karl. Mais la pauvre bête ne vous emmènera jamais jusqu'à Boston.

— Si vous nous déposez simplement chez les Livingston, Florence saura quoi faire, répondit Grâce avec reconnaissance.

— Marconi et moi, nous allons apporter vos malles par le tunnel, dit Ogue. Et Karl amènera la charrette devant la porte.

Les hommes se dispersèrent, et Mary Kate tira sa mère par la manche.

— Est-ce qu'on va aller sur le navire avec Liam et le capitaine, alors ? demanda-t-elle avec excitation.

— Je crois bien, répondit Grâce en se mordant la lèvre. Est-ce que tu veux bien retourner sur ce bateau ?

— Oh oui, dit Mary Kate avec un grand sourire. Mais c'est un *navire*, maman.

Boardham était installé sur sa chaise près de la fenêtre, et il attendait. Il était nerveux, mais maîtrisait son angoisse à grand renfort de whiskey. Callahan avait envoyé un messenger pour lui annoncer qu'il avait une mission à lui confier, ce qui signifiait qu'il ne le soupçonnait pas d'avoir un lien avec l'incendie de la nuit précédente. Un large sourire de satisfaction se dessina sur ses lèvres. Cet incendie avait été mené de main de maître. Il avait travaillé si vite, s'était faufilé de façon si discrète, que Callahan ne pourrait jamais le confondre. Et même si la vérité venait à être découverte, conclut-il en reposant son verre, il ne regrettait rien, tant il avait éprouvé de plaisir à regarder cette sale putain d'Irlandaise prendre feu, de voir son corps transporté hors du bâtiment en flammes vers la charrette du croque-mort, à écouter ce type monstrueux pleurer comme un veau devant le spectacle de sa vie qui

partait en fumée. Non, il ne regrettait pas d'avoir risqué sa propre vie pour assister à cela. Il ne s'était pas attardé trop longtemps sur les lieux, bien sûr. Un peu avant l'aube, il s'était hâté de rentrer chez lui et de rassembler ses affaires, prêt à fuir si cela s'avérait nécessaire. Mais quelques minutes après son retour le messager avait frappé à sa porte. Il avait seulement indiqué qu'il s'agissait d'une mission importante, et que si elle se déroulait bien, tout serait pardonné. Boardham avait déjà décidé que dans le cas contraire il ne remettrait jamais les pieds dans cette chambre ; il prendrait la direction du sud pour s'y faire de nouveaux amis, et commencer une nouvelle vie. Pour l'heure, il attendait son ordre de mission.

Tout était calme, ce soir-là. La cloche d'alarme des pompiers n'avait pas encore retenti, et il n'y avait pas de bagarre dans la rue. Boardham reprit la bouteille d'alcool presque vide et remplit son verre. Quand soudain un coup sec frappé à la porte le fit sursauter, et il renversa une partie de son whiskey sur la table.

— Entrez, grommela-t-il en reposant le verre.

La porte s'ouvrit, et son très cher ami Bowery B'hoy, autrement appelé Petit John l'Anglais, l'homme le plus aguerri du quartier, s'encadra dans l'ouverture. Boardham songea avec un certain plaisir que Callahan devait avoir davantage confiance en lui qu'il ne l'avait pensé, car l'Anglais était un homme d'élite, qui ne travaillait qu'avec des partenaires fiables qu'il savait capables d'accomplir leur mission.

— Whisky ? proposa Boardham avec chaleur, maintenant libéré du nœud qui lui enserrait l'estomac.

— Non, merci, répondit la brute avec un sourire en coin. Tout à l'heure, peut-être.

— Je vais juste finir le mien, alors, dit Boardham en vidant son verre d'un trait. J'ai la gorge un peu sèche, ce soir.

— Mieux vaut ne pas trop s'approcher des endroits enfumés, alors, rétorqua l'Anglais en refermant sa veste qui dissimulait son couteau. Sans quoi, ça risque de s'aggraver.

Jay fit porter vin message à sa sœur, la sommant de quitter sa réunion pour rentrer à la maison immédiatement.

— C'est elle qui a des relations, s'excusa-t-il, moi je me contente de donner des soirées, et de servir à boire. D'ailleurs puisqu'on en parle...

— Merci beaucoup, mais non, répondit Grâce, sans quitter la fenêtre des yeux. Il vaut mieux que je reste lucide.

Il se servit sans insister davantage.

— Et est-ce que vous étiez lucide quand vous avez pris la folle décision de vous enfuir avec cet homme terne et sans passion qu'est le capitaine Reinders ?

— Jay, gronda-t-elle sans conviction, écoutant d'une oreille Mary Kate qui riait dans la cuisine, où elle mangeait avec les Ogue.

— Je ne plaisante pas, Grâce. C'est un marin, que diable ! Il sera parti des mois entiers. Dieu sait où, dans des pays étrangers pleins de femmes exotiques, où le rhum coule à flots...

— Il me semble vous avoir entendu le qualifier de terne et sans passion ? coupa-t-elle en riant.

— Vous auriez pu m'avoir, vous savez, avoua-t-il d'un ton léger. Je ne vous comprends pas.

Elle se tourna vivement vers lui.

— Mais enfin Jay ! Vous n'avez jamais voulu m'épouser !

— Et si je le voulais ? avança-t-il. Si je vous le demandais maintenant ? Est-ce que cela vous ferait réfléchir ?

Elle secoua la tête.

— Et pourquoi cela ?

— Eh bien... Parce que nous ne sommes pas amoureux l'un de l'autre.

— Vraiment ? insista-t-il avec humeur. Pourtant, j'aurais juré qu'au moins l'un d'entre nous l'était.

L'arrivée de Florence interrompit leur échange.

— Ah, te voilà ! s'écria-t-il. Elle veut partir avec Peter, et je n'arrive pas à lui ôter cette idée de la tête.

— Tant mieux, rétorqua Florence avec un grand sourire à l'adresse de Grâce.

— J'abandonne ! conclut Jay en se dirigeant vers le bureau qui trônait dans un coin de la pièce.

Il y prit un portefeuille en cuir.

— C'est celui de votre frère, dit-il à Grâce. O'Sullivan l'a déposé tout à l'heure. Il contient essentiellement des papiers, et quelques lettres. Que faut-il que j'en fasse *maintenant* ?

— Inutile que Grâce l'emporte à San Francisco, observa Florence. Garde-le, et quand Dugan recevra des nouvelles de Sean, nous le lui enverrons nous-mêmes.

Jay haussa les épaules, et reposa le portefeuille.

— D'accord. Mais je n'arrive toujours pas à croire que vous allez faire une chose pareille, Grâce.

— Je vais pourtant le faire.

Elle tendit la main.

— Adieu, Jay.

— Je ne dis jamais adieu, et de toute façon vous reviendrez.

— Vous êtes prête ? demanda Florence.

Grâce acquiesça, embrassa furtivement Jay sur la joue, puis suivit sa sœur jusqu'à la cuisine.

Tout le monde se leva, et Mary Kate tendit les bras à sa mère, qui la souleva et se dirigea avec elle vers la porte de service, devant laquelle attendait un attelage. Le cocher achevait de charger les malles. Il était temps de partir. Grâce déposa Mary Kate à terre, lissa les plis de sa robe, puis se tourna vers ses amis.

Tara tendit Caolon à la petite fille.

— Il veut dire au revoir à son amie préférée.

Mary Kate embrassa les petits poings serrés du bébé, puis ses joues rondes.

— Au revoir, Caolon, murmura-t-elle en frottant sa joue contre la sienne.

— Tu le reverras plus tôt que tu ne crois, assura Tara pour la reconforter.

Mais Mary Kate n'avait pas besoin de réconfort. Elle avait déjà fait beaucoup d'adieux dans sa courte vie.

A son tour, Grâce prit le bébé dans ses bras, l'embrassa, puis le rendit à sa mère, qu'elle enlaça chaleureusement.

— Vous nous écrirez, n'est-ce pas ? dit Tara. Vous nous raconterez tout ! Et puis, Grâce, sachez que vous aurez toujours votre place chez nous.

— Merci, Tara. Merci pour tout.

Les deux femmes restèrent dans les bras l'une de l'autre pendant un long moment.

— Ça suffit maintenant, ma chérie, intervint Dugan. Elles sont suffisamment en retard comme ça. Et elles ne partent pas pour toujours, tu sais !

Il souleva Mary Kate, et la petite disparut dans ses bras puissants.

— Tu seras gentille avec ta maman, hein ? recommanda-t-il d'un ton bourru. Mais tu l'es toujours, de toute façon... C'est même trop beau pour être vrai !

Il l'embrassa tendrement, et la reposa sur le sol avant de plonger sa main dans sa poche et d'en ressortir un paquet de



bonbons.

— Pour le voyage, dit-il. Donnes-en tout de même quelques-uns à Liam quand tu le retrouveras.

— Oui, Dugan, promit la petite fille. Merci.

Elle prit le sachet et se mordit la lèvre, avec la même moue que sa mère.

— Et donne-lui aussi ça de la part de M. Marconi, ajouta Dugan en lui tendant un petit couteau de poche, dont la poignée neuve était parfaitement lisse. Pour faire taire les bavards.

La fillette acquiesça gravement, et mit le couteau dans sa poche.

— A vous maintenant, reprit-il en se tournant vers Grâce. J'ai quelque chose pour vous aussi.

Il lui tendit un portrait de lui sur le ring, en tenue de boxeur, avec une abondante chevelure noire, les bras levés en signe de victoire.

— N'oubliez pas votre vieil ami le Grand Dugan, hein ?

Grâce serra les lèvres, luttant pour contenir la vague d'émotion qui la submergeait.

— Jamais, promit-elle d'une voix brisée. Jamais.

— Je vais guetter la lettre de Sean, et je lui ferai savoir où vous êtes parties, assura Dugan. Au revoir, Grâce.

Il ouvrit les bras, et elle vint poser sa tête contre sa poitrine massive, percevant le battement fort et régulier de son cœur.

— Merci, Dugan.

Elle leva les yeux vers lui et le regarda intensément. Tous deux savaient ce qu'elle voulait dire, mais elle le formula tout de même.

— Merci pour ma vie.

— C'est vous qui avez mis au monde notre petit Caolon, répondit-il, et nous vous en serons éternellement reconnaissants.

Il l'embrassa sur la joue, et la libéra de son étreinte.

— Allez, maintenant, filez vite. Et que Dieu vous bénisse. Nous nous reverrons bientôt.

Elle approuva, esquissa un sourire mal assuré, puis grimpa dans la voiture. Mary Kate vint s'asseoir à côté d'elle, et Florence en face. Avant que la voiture ne s'ébranle, Grâce tendit la main par la fenêtre, et Dugan la prit une dernière fois dans la sienne.

— Allez le chercher, murmura-t-il.

Et la voiture se mit en marche. Ils la regardèrent s'éloigner jusqu'à ce qu'elle eût tourné au coin de la rue, et disparu de

leur champ de vision. Alors Dugan enlaça sa femme qui tenait leur fils serré contre elle.

— Je t'aime, dit-elle en s'appuyant contre lui.

— Et moi aussi je t'aime, répondit-il doucement.

Et il embrassa sa bouche adorable.

Debout derrière la fenêtre du premier étage, Jay regarda partir la voiture, puis baissa les yeux et vit Dugan, sa femme et leur enfant, baignés par la lumière du soleil. Et à ce moment précis, il les envia plus qu'il n'avait jamais envié quiconque de toute sa vie.

## 45

— Il est parti ! gémit Lily en ouvrant la porte. Dieu tout puissant, il est parti hier !

Grâce écarquilla les yeux, vacilla, et s'évanouit. Florence et Lily, qui la rattrapèrent juste avant qu'elle ne s'écroule au sol, la prirent chacune sous un bras, et la conduisirent dans la maison.

— Asseyez-la ici, dit Lily. Je vais chercher du thé. Mary !

Sa fille accourut en s'essuyant les mains sur son tablier.

— Nous avons de la visite. Est-ce qu'on peut trouver quelque chose à leur donner à manger ?

— Oui, maman.

Un grand sourire se dessina sur les lèvres de la jeune fille quand elle reconnut les visiteurs. Florence tapotait la main de Grâce, et Lily prit un journal pour l'éventer.

— Arrêtez !

Grâce ouvrit les yeux et se redressa.

— Je vais très bien, dit-elle. Arrêtez.

Elle chercha des yeux Mary Kate, et la découvrit, tournant autour du fauteuil avec un air inquiet. Elle la prit sur ses genoux, et la serra contre elle.

— Je ne peux pas le croire, soupira Lily en se laissant tomber sur un autre siège.

— Je savais qu'il risquait d'être trop tard, dit enfin Grâce d'une voix dépitée. Mais je ne voulais pas y penser...

— Il ne savait pas que vous veniez, sinon il aurait attendu. Ce n'est pas sa faute. Il m'a demandé de venir, et j'ai refusé. Je lui ai dit que j'allais rejoindre mon frère en Illinois.

Lily la regarda bien en face.

— Vous avez dit non... Mais vous l'aimez ?

— Je ne sais pas ce que je ressens exactement, confessa Grâce. Mais j'étais prête à prendre le risque. Il a emmené Liam... Et je crois qu'il m'aime sincèrement.

— Oh, ça oui, confirma Lily. Et il adore aussi le petit. Et toi aussi, Mary Kate. Il me l'a dit.

— Ils sont partis, alors ? interrogea la petite fille, désorientée.

Les trois femmes se regardèrent.

— Oui, avoua Grâce, encore incapable de le croire elle-même. Nous les avons manqués.

Mary Kate ouvrit la bouche, abasourdie, puis elle éclata en sanglots. Grâce la serra très fort contre elle, autant pour la reconforter que pour dominer sa propre déception.

— Je suis désolée, mon cœur... Je suis vraiment désolée. C'est ma faute. Mais nous allons réfléchir, et trouver une solution.

Elle se tourna vers Florence, puis vers Lily, cherchant un soutien de leur part.

— Ruth ! appela Lily.

La petite fille timide dont Grâce se souvenait très bien apparut.

— Mary Kate est venue nous faire une petite visite. Emmène-la à la cuisine, veux-tu ? Et montre-lui la maman chien !

En entendant le mot chien, Mary Kate releva son visage baigné de larmes ; elle laissa sa mère la reposer par terre, et la fille de Lily la prit par la main pour l'emmener hors de la pièce.

— Que faire ? demanda Grâce, complètement perdue. Je ne peux pas aller toute seule à San Francisco, et je ne peux pas retourner à New York. Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où se trouve l'Illinois, ni de la façon dont je pourrais retrouver mon frère une fois là-bas.

La situation lui paraissait si désespérée qu'elle eut soudain envie de rire.

— Vous pourriez rester là, suggéra Lily. Vous pourriez rester avec nous au moins pendant quelque temps. On peut vous faire de la place.

Grâce se mordit la lèvre.

— Mais est-ce que je pourrai gagner île quoi nous l'aire vivre ? Est-ce qu'il y a du travail ?

— Autant que vous voulez l'assura Lily que cette perspective enchantait. Il y a des saloons et des boutiques, des usines, des postes d'employées de maison... Vous pourriez faire un las

de choses ! Vous pourriez même venir travailler avec Jakob et moi, si le poisson ne vous dérange pas. Notre affaire marche très bien ici ! Je pourrais lui demander !

— Ce n'est pas une mauvaise idée, remarqua Florence. Comme ça, vous n'auriez pas à prendre de décision maintenant. Les Ogue vous préviendront quand ils auront des nouvelles de Sean - Grâce nota la touche de tristesse dans sa voix lorsqu'elle mentionna le nom de son frère -, et Peter vous écrira quand il atteindra San Francisco. Vous avez un peu de temps devant vous, ajouta-t-elle doucement. Accordez-vous donc un peu de repos. Vous revenez de si loin...

Grâce lui prit la main, et se mit à réfléchir à ce qu'elle venait de lui dire.

Elles discutèrent ainsi tard dans la nuit, ces femmes qui menaient des vies si différentes en apparence, mais qui, au fond, se ressemblaient beaucoup. Chacune d'elles avait aimé et perdu quelqu'un de cher, et toutes continuaient avec courage, car elles avaient compris qu'à chaque tournant de la vie tout pouvait recommencer.

Quand la nuit tomba, Lily alluma une lampe, et emmena Grâce à la chambre qu'occupaient ses filles. Elles furent ravies de la partager avec l'amie de leur mère, la femme dont le capitaine était amoureux.

— Ça va aller, assura Lily, s'efforçant de la réconforter. Il y

— a beaucoup de gens qui tiennent à vous. Grâce. Ils prient pour vous, à cet instant précis, ils prient pour vous.

Les yeux de Grâce s'emplirent de larmes, et Lily posa la lampe pour entourer de ses bras solides les frêles épaules de son amie.

— Il faut que vous dormiez, maintenant. La nuit porte conseil. Demain matin vous saurez quoi faire.

Grâce la remercia et l'embrassa, puis se glissa dans le lit que Lily lui avait attribué, et attendit Mary Kate qui vint la rejoindre et se blottir contre elle, la figure et les mains propres, les cheveux bien peignés, vêtue d'une chemise de nuit de Ruth dont elle avait relevé les manches.

— Ça va, ma chérie ? murmura Grâce au creux de son oreille.

— Ça va, répondit la petite fille en se glissant sous les draps. Ils ont des petits chiots !

— Est-ce qu'ils sont mignons ?

— Oh oui ! Ruth a dit que je pouvais en prendre un, mais j'ai dit non.

— Tu ne veux pas de petit chien ? demanda Grâce, surprise, en lissant d'un doigt les boucles de sa fille, et en respirant son odeur d'enfant.

La petite se tourna vers sa mère et scruta la pénombre pour la regarder.

— Si. Mais où est-ce qu'on habite, maintenant ?

Le cœur de Grâce se serra, et elle se demanda ce qu'elle pouvait bien répondre à sa fille, qu'elle avait amenée de si loin...

— Tu te souviens de notre maison en Irlande ?

— Elle était grande, chuchota Mary Kate. Mais je préférerais celle de Grandpa.

— C'est vrai, approuva Grâce. C'était encore mieux chez lui.

— Pourquoi on est parties ? interrogea innocemment l'enfant en suivant du doigt le contour du menton de sa mère.

— Il n'y avait plus rien à manger, et plus de travail, expliqua Grâce. Nous sommes venues ici pour trouver une nouvelle vie.

— Et on a trouvé ?

Grâce réfléchit à la question.

— Je crois. Presque.

Le visage de Peter apparut devant ses yeux, et elle sourit.

— Mary Kate, murmura-t-elle. Nous sommes parties vers l'ouest une fois, toi et moi. Est-ce que tu veux que nous allions encore plus loin ?

— Qu'est-ce qu'il dit, le bon Dieu ? demanda la petite fille d'une voix ensommeillée.

— Je ne Lui ai pas encore posé la question, admit Grâce.  
Bonne nuit, mon cœur.

Mary Kate s'endormit instantanément, mais Grâce demeura éveillée toute la nuit, regardant la lune passer d'un coin à l'autre de la fenêtre. Les heures passèrent, et finalement elle se coula hors du lit, s'habilla rapidement, descendit l'escalier et sortit sur le perron. Là, elle fit quelques pas, humant l'air encore frais, dans cette douce pénombre qui précède l'aube.

Elle prit la direction du port. C'était bon de se dégourdir les jambes, de marcher seule ; il lui semblait qu'à chaque pas elle avait les idées plus claires. Enfin, elle arriva sur les quais et poursuivit son chemin aussi loin qu'elle le put, jusqu'au bout du port. Là, elle s'arrêta, scrutant l'horizon où le disque du soleil commençait à apparaître. L'est. Elle regardait vers l'est, vers l'Irlande, vers tout ce qu'elle avait laissé derrière elle.

— De quel côté ? demanda-t-elle finalement.

Et à ce moment précis, le soleil se libéra de l'emprise de l'horizon et déploya sa lumière comme les ailes d'un ange au-dessus de l'eau, irradiant le monde. Il s'éleva lentement dans le ciel, et elle contempla cette ascension, songeant que si elle restait là toute la journée à regarder l'astre magnifique, elle se retrouverait face à l'ouest, face à tout ce qui l'attendait, face à l'avenir.

Elle prit une profonde inspiration, puis une autre, et l'air pur et salé emplit son corps, lui insufflant une force nouvelle. Alors elle se retourna et remonta le quai en sens inverse, jusqu'à la sortie du port, puis marcha jusqu'à la maison, d'un pas vil' et déterminé, sous le soleil du matin, le vent dans le dos. Elle poussa la barrière du jardin, emprunta l'allée qui menait à la porte d'entrée, l'ouvrit, et écouta. Ils étaient tous debout à présent ; elle les entendait bavarder dans la cuisine. Quand elle les y rejoignit, ils se turent et levèrent vers elle des visages interrogateurs.

Mary Kate se dressa sur sa chaise, se mordant la lèvre.

— Jay est là ! annonça-t-elle, alors que Livingston se levait, les cheveux et le visage encore couverts de la poussière du long et pénible voyage.

— C'était dans les affaires de Sean, dit-il.

Et il tendit à Grâce une lettre en mauvais état.

— C'est une lettre pour vous, Grâce. De Julia Martin.

Grâce demeurerait immobile, incapable de prononcer une parole.

— Je l'ai lue, poursuivit Jay en s'approchant doucement d'elle pour lui mettre la lettre dans la main. Il est vivant, votre fils. Elle dit qu'il est avec elle.

— C'est vrai, appuya Florence en touchant le bras de Grâce, qui restait pétrifiée.

Lily hocha la tête, les yeux brillants, la main de Mary dans la sienne.

Alors Grâce sortit la lettre de l'enveloppe et la lut, avant de la plaquer contre son cœur, regardant d'un air hébété les visages qui lui faisaient face, cherchant celui qu'elle chérissait le plus, celui de sa petite fille, dont les bras se tendaient déjà vers elle. Elle la souleva et la serra fort contre sa poitrine.

— Il est vivant, murmura-t-elle. Ton petit frère est vivant.

— Je suis venu aussi vite que j'ai pu, dit Jay, visiblement épuisé. Dieu merci, vous étiez encore là.

Grâce hocha lentement la tête.

— Oui...

— Hourra ! s'écria Mary Kate, levant les bras vers le ciel.

Et tout le monde se réjouit avec elle.

Grâce se mit à rire, baissa les yeux vers ce ravissant petit minois, le couvrit de baisers, puis rit de nouveau et entraîna sa fille dans une danse endiablée autour de la pièce. Les autres les imitèrent, et ils sortirent sur le perron, descendirent les marches, s'égaillèrent dans le beau jardin dont les fleurs embaumaient l'air d'un parfum suave, tandis que les oiseaux chantaient la joie de vivre, et que le soleil, qui brillait sur eux tous, annonçait qu'un jour nouveau venait de commencer.

Surnom donné à la Tasmanie, parce que le navigateur qui l'avait découvert, le Néerlandais Abel Tasman, travaillait pour le compte d'Anthony van Diemen, gouverneur général des Indes orientales hollandaises. (N.d.T.)

## **Liquide blanc qui reste du lait après le battage de la crème dans la préparation du beurre, et que l'on donne généralement au bétail. (N.d.T.)**

Terme affectueux, équivalent à mon (ma) chéri (e). (N.d.T.)

Abrogation (*Repeal*, en anglais) : le terme désigne la grande revendication des nationalistes irlandais : la révocation de l'Acte d'union de 1801, qui avait fusionné le royaume de l'Irlande et celui de la Grande-Bretagne en un seul « royaume uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande », sous l'autorité d'un unique souverain.

Chartisme : mouvement réformateur qui agita la vie politique de la Grande-Bretagne au milieu du XIXe siècle. Il tire son nom de la « Charte du Peuple » publiée en 1838, qui réclamait notamment le suffrage universel, le secret du vote, un découpage plus équitable des circonscriptions. (N.d.T.)

Impôt de la pauvreté (*poor rates* en anglais) : référence à une loi de 1838 visant à venir en aide aux plus miséreux, mais très controversée. (N.d.T.)

L'Eglise de Jésus-Christ des saints des derniers jours, ou Eglise mormone, est une religion révélée fondée en 1830 par un petit paysan du nord de l'Etat de New York, Joseph Smith Jr, qui prétendit avoir été visité par un ange et oir déterré des tablettes d'or révélant que des Hébreux avaient fui vers l'Amérique du Nord en 600 avant J.-C. Après son célèbre passage au Moyen-Orient, le

Christ serait venu prêcher à cette tribu israélite, ce qui lui aurait permis de préserver la chrétienté sous sa forme la plus pure. Smith traduisit ces inscriptions dans le *Livre de Mormon* (d'où le nom populaire désignant ses adhérents), complément à la Bible, et devint « le visionnaire, prophète, traducteur et apôtre » d'un groupe s'employant à restaurer l'Eglise chrétienne.

Les mormons veulent rendre la terre harmonieuse pour le retour du Christ, et prônent une vie discrète, régie par des règles strictes, fondées sur le travail, le respect des lois, l'honnêteté et la courtoisie. Sont notamment bannis l'alcool, le tabac, le thé, le café. Persécutée principalement parce qu'elle encourageait la polygamie, l'Eglise mormone a banni celle-ci de ses mœurs dès 1890. (N.d.T.)

Ici, le terme désigne les premiers habitants d'Amérique du Nord. (N.d.T.)

Gentil : nom donné par certaines communautés religieuses à ceux qui n'en font pas partie. (N.d.T.)

Mathew Brady (1823-1896), peintre et photographe d'origine irlandaise, connu pour ses portraits de personnages illustres, et ses reportages très réalistes sur la guerre de Sécession. Arrivé à New York à l'âge de seize ans, il commence à travailler comme joaillier, avant de se consacrer à la photographie. (N.d.T.)

Apparus vers 1840, les *minstrel shows* étaient des spectacles ambulants dans lesquels des acteurs blancs, déguisés, le visage noirci à l'aide de bouchons brûlés ou de maquillage, tournaient en dérision la dure vie des esclaves noirs américains à travers des chansons et des sketches les présentant comme des êtres simples, juste bons à chanter et à danser toute la journée. (N.d.T.)

La ville de Charleston citée ici est une importante ville côtière de Caroline du Sud (Etat esclavagiste). (N.d.T.)

*The Leatherstocking Tales* : ensemble de cinq romans historiques écrits par plusieurs auteurs, relatant la conquête de l'Ouest américain. (N.d.T.)

*Batha usaige* : boisson traditionnelle irlandaise. (N.d.T.)



**Quakers : nom donné aux membres de la « Société religieuse des Amis », mouvement religieux né en Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle, qui se développe plus tard en Amérique du Nord. Les quakers, pacifistes et philanthropes, prônent la relation directe de chacun avec Dieu, sans médiation ; ils pratiquent un culte silencieux et sans rite.**